LES

# ANTENORS MODERNES.

T. II.

DE L'IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME,
RUE DE SORBONNE, N°. 4.

Frontispice

T. II.



L'abstinence des Plaisirs me paroît un grand péché.

*Mot de Ninon.*

LES

# ANTENORS MODERNES,

OU

# VOYAGES

# DE CHRISTINE ET DE CASIMIR

# EN FRANCE,

## PENDANT LE RÈGNE DE LOUIS XIV:

ESQUISSE DES MŒURS GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, D'APRÈS LES MÉMOIRES SECRETS DES DEUX EX-SOUVERAINS; CONTINUÉS PAR HUET, ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

*Avec des Planches gravées à l'eau-forte, d'après les Dessins de M.* Lafitte.

Le Siècle fut plus grand que son Héros.

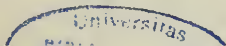
TOME SECOND.

---

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 10.

1806.



# VOYAGES
# DE
# CHRISTINE.

## LIVRE CINQUIÈME.

### VOYAGE EN ITALIE. SÉJOUR A ROME.

## SOMMAIRE GÉNÉRAL.

LA POLITIQUE ULTRAMONTAINE. MAXIMES D'ÉTAT.

DÉVELOPPEMENT DES HAUTES SCIENCES ET PARTICULIÈREMENT DES MATHÉMATIQUES ET DE L'ASTRONOMIE EN FRANCE.

DU PLUS GRAND ARTISTE FRANÇAIS, SURNOMMÉ LE *PEINTRE DES PHILOSOPHES*, ET DU PREMIER PAYSAGISTE.

*Personnages introduits sur la Scène :*

LE PAPE, le cardinal DE RETZ, le cardinal COLONNA, amant de Christine; JOLY, attaché au cardinal de Retz; POISSONNET, valet-de-chambre de la fille de Gustave; CASSINI, LE POUSSIN, GELÉE *ou* CLAUDE LORRAIN, etc.

## CHAPITRE PREMIER.

Départ de Christine pour Rome. Son entrée dans la ville Papale. Fêtes. Ses Succès. Ses Disgrâces. Quel étoit M. Poissonnet (1).

La saison des plaisirs étoit passée, et l'inconstance naturelle de Christine l'entraînoit vers l'Italie ; elle en prit la route le 22 septembre 1655, et traversa l'Allemagne.

Parmi les personnes qui composoient sa Cour, figuroit l'ambassadeur d'Espagne, don Antonio Pimentelli.

Fidelle à une politique circonspecte, à Cologne, elle refusa de voir le roi d'Angleterre (2), pour ne point offenser Cromwel. A Augsbourg, on lui montra la table où son père, le Grand-Gustave, avoit diné après s'être rendu maître de la Bavière. Des larmes coulèrent des yeux de sa fille.

(1) Mém. de Christine. Gualdo. Merc. Holl. septembre 1655. Bernard, Nouv. litt. Guy-Patin, Lettr. à Spon. Madame Dunoyer, Lett. gal. Mém. de Joly.

(2) Selon Aïtzema. D'autres Historiens prétendent le contraire.

A Insprnck, elle abjura la religion luthérienne. Il y eut le soir comédie ; et ce fut à cette occasion que la fille de Gustave, se retournant vers les personnes de distinction qui l'accompagnoient, leur dit : *Messieurs, il est bien juste que vous me donniez la comédie, après vous avoir donné la farce* (1).

Arrivée sur le territoire du Pape, elle y joua son rôle avec la même gaieté, se prosterna sur les marches de Notre-Dame-de-Lorette, et y déposa, par formalité, quelques présens pour la Sainte-Vierge.

On reçut à Rome la reine de Suède avec la plus grande pompe. La congrégation des *Riti* avoit tenu des conférences pendant plusieurs semaines de suite pour régler le cérémonial, et prescrivit les dépenses qui devoient se faire en habits et en équipages. Les habits et les bijoux de la princesse Colonna montoient à quatre ou cinq cent mille écus romains, et ceux de la princesse de Rossano valoient jusqu'à deux millions de couronnes. On vouloit éblouir les yeux de l'héroïne du Nord par un luxe qu'on lui supposoit inconnu.

Ce furent des fêtes éternelles. La politique et la vanité du Pontife avoient multiplié les arcs

(1) Textuellement extrait de ses Mémoires.

de triomphe sur la route de Christine. Elle entra dans la ville par la porte du Peuple, que le cavalier Bernini avoit achevé d'embellir, d'après le dessin de Michel Ange. On tira plus de deux cents coups de canon. La Reine, habillée en Amazone, avec des plumes au chapeau, et montant un cheval blanc, à la manière des hommes, entourée de la Garde-Suisse, et d'un nombre infini de personnes de tout rang, passa au milieu d'une haie de troupes. Les dames italiennes marquèrent beaucoup de surprise en voyant la Reine assise à cheval, en homme, avec des culottes chamarées. On leur dit que Christine avoit un cœur de lion, que c'étoit une espèce de héros, qu'elle avoit fait virilement la guerre au roi de Danemarck. Elles parurent se payer de ces raisons, et observèrent qu'effectivement elle avoit de la barbe.

Christine monta à l'église Saint-Pierre, qu'on avoit ornée de tapisseries magnifiques et d'emblêmes ingénieux. Le haut-Clergé reçut la Reine à la porte, et la conduisit au grand autel, et ensuite à la chapelle du Pape. Christine lui baisa les mains et les pieds, et reçut de Sa Sainteté des complimens et la confirmation. Ce fut alors qu'elle ajouta à son nom celui d'*Alexandra :* elle communia.

Il y eut ensuite banquets, cadeaux, concerts, harangues des Jésuites et comédie.

Le père Kircker se distingua par le projet d'un obélisque chargé d'inscriptions en trente-trois langues, en l'honneur de Christine, et par le dessin d'une tête d'airain parlante, qui devoit la complimenter. La Reine prit particulièrement plaisir au spectacle que lui donna Kircker de sa Palingénésie des plantes.

On fit dire alors à Pasquin : *Si Christine a beaucoup d'argent, les Jésuites la feront passer pour une Sainte....*

Le Pape donna, aux dignes loyolistes, vingt mille écus pour faire apprêter des comédies en diverses langues, pour divertir la Reine. N'eut-il pas raison de s'adresser aux plus grands baladins spirituels ?

On s'expliqua de tous côtés avec la même liberté. Christine, disoit-on, a laissé son mérite sur le trône. Le Grand Gustave-Adolphe a sacrifié sa vie pour la religion protestante, et une Reine, sa fille, vient se jeter aux pieds d'un Pape, et mendier un asile à Rome, elle qui, douée des plus hautes qualités, avoit gouverné avec succès ; elle qui auroit pu jouir de sa gloire et du sceptre au milieu d'un peuple qui l'adoroit.

On observoit que Henri IV avoit acheté un royaume au prix d'une cérémonie, tandis que la reine de Suède perdoit, pour une messe, trois couronnes, et se voyoit réduite à l'aumône du Pape, dans le cas où elle cesseroit d'être payée de ses revenus en Suède.

Il lui fallut bientôt essuyer d'autres désagrémens. Pour plaire au Pape, elle se vit obligée de peupler sa maison de domestiques italiens; les Espagnols en furent blessés, parce que, depuis long-temps ils étoient accoutumés à tenir Christine dans leur dépendance. Pimentelli éclata ; la Reine s'en moqua, et prit à son service quelques Français, entr'autres un nommé Poissonnet, dont elle fit son valet-de-chambre. Il ne savoit ni lire, ni écrire, et excelloit dans les négociations ; nul n'avoit plus d'adresse pour deviner les secrets des autres : il obtint tous ceux de sa maîtresse. Les Espagnols, pour s'en venger, publièrent, en italien, la vie secrette de la Reine de Suède. Elle en fit porter ses plaintes à la Cour de Madrid, et continua de cultiver la philosophie et les lettres.

Depuis long-temps elle cherchoit une occasion de se lier avec le fameux cardinal de Retz ; le hasard lui en procura le plaisir. Ce-

pendant le Pape affectoit de se vanter de la conversion de Christine, et en rioit tout bas, mais elle, en rioit tout haut.

## CHAPITRE II.

Christine aux environs de Rome. Entrevue et Conversations avec le Cardinal de Retz (1).

Christine étoit retirée dans une des plus délicieuses campagnes des environs de Rome, lorsqu'un accident rapprocha d'elle le cardinal de Retz, que depuis long-temps elle desiroit connoître particulièrement.

Les douleurs que le Cardinal ressentoit depuis sa chûte, le déterminèrent à se livrer aux promesses d'un chirurgien italien, qui lui démit une seconde fois l'épaule, sans pouvoir la rajuster. Le Cardinal supporta cette seconde opération avec courage; cependant il ne put long-temps résister à ces nouvelles souffrances qu'il s'efforçoit en vain de déguiser. Il marchoit depuis quelque temps dans la campagne; la chaleur étoit excessive, le temps orageux; il se trouvoit loin de son palais, et ses tour-

(1) Mém. du cardinal de Retz.

mens devenoient intolérables. Il aperçut une *villa*, élégamment décorée, et dont les jardins s'étendoient au pied d'une colline charmante; il apprit que cette habitation appartenoit à Christine. Le caractère de cette femme extraordinaire avoit depuis long-temps frappé le sien par plusieurs traits de ressemblance.

Autant par besoin que par curiosité, il lui fit demander l'hospitalité pour lui et deux personnes de sa suite, parmi lesquelles étoit son secrétaire Joly.

Christine, non moins charmée de posséder des hôtes aussi distingués, les reçut avec cette politesse élégante et facile qui la caractérisoient.

Le Cardinal avoit besoin d'un lit, Christine le fit conduire dans un appartement somptueux; et dès que son médecin, qu'elle eut l'attention de lui envoyer, eut assuré que la blessure du Cardinal ne présentoit aucun symptôme alarmant, quoique douloureuse; qu'il pouvoit recevoir des visites, et que la société formeroit même une heureuse diversion à ses maux, la Reine n'hésita point à venir s'asseoir sans façon auprès de son chevet.

La conversation fut d'abord politique, et chacun de ces grands personnages, versé pro-

fondément dans les matières d'Etat, analysa en quelques phrases tout l'art de Tacite et de Machiavel. La reine de Suède montra peut-être plus de profondeur encore que le Cardinal, dont le génie avoit plus d'éclat que d'étendue. Une vive douleur ayant rappelé au Cardinal la mémoire de sa chûte, Christine parut curieuse d'apprendre de lui-même son évasion et l'origine de cette blessure. — J'avois déjà, mais inutilement formé le dessein de m'évader. Le plus extraordinaire, le mieux concerté, et le plus fatalement déjoué de tous mes projets, fut celui de Vincennes; il étoit romanesque, mais excellent. Tout ce qui est romanesque intéresse les femmes. Le Cardinal, qui aimoit à raconter, commença ainsi :

« Le neuvième jour de ma prison, à Vincennes, un garde, appelé *Carpentier*, s'approcha de moi comme son camarade dormoit (il y en avoit toujours un d'eux qui me gardoit à vue, et même la nuit), et il me mit un billet dans la main, que je reconnus d'abord pour être de celle de madame de Pomereux. Cette femme fut, de toutes celles que j'aimai, la plus fidelle, la plus désintéressée, la plus généreuse dans sa conduite. — N'est-ce pas la même qui vendit ses diamans et ses bijoux, pour faire de l'argent à

votre Éminence ? — Précisément : je poursuis. Il n'y avoit dans ce billet que ces paroles : *Faites-moi réponse ; fiez-vous au porteur.* Ce porteur me donna un crayon et un petit morceau de papier, dans lequel j'assurai la réception du billet. Madame de Pomereux avoit trouvé habitude avec la femme de ce garde, et elle lui avoit donné cinq cents écus pour ce premier billet. Le mari étoit accoutumé à cette manière de trafic, et il n'avoit pas été inutile à la liberté de M. de Beaufort. Nonobstant le changement de trois exempts et de vingt-quatre Gardes-du-Corps qui se succédèrent, pendant le cours de quinze mois, les uns aux autres, mon commerce de lettres ne fut jamais interrompu (1).

» Madame de Pomereux et MM. de Caumartin et d'Hacqueville m'écrivoient régulièrement deux fois la semaine.

» Je songeois de plus en plus à mon évasion : j'avois observé que, dans le temps qu'on me menoit sur la tour, il y avoit tout au haut un creux dont je n'avois pu deviner l'usage ; il étoit plein à demi, mais l'on pouvoit y descendre et s'y cacher. Je pris sur cela la pensée

(1) Une partie de ces billets étoient enfermés dans des écus de six livres creux.

de choisir le temps que mes gardes seroient allés diner, et que Carpentier seroit de jour, et d'enivrer son camarade qui étoit un vieillard appelé Tourville, qui tomboit comme mort dès qu'il avoit bu deux verres de vin, ce que Carpentier avoit éprouvé plus d'une fois.

» Je devois me servir de ce moment pour monter au haut de la tour, sans que l'on s'en aperçût, et pour me cacher dans le trou dont je viens de parler, avec quelques pains et quelques bouteilles d'eau et de vin. Carpentier convenoit de la possibilité et même de la facilité de ce premier pas, qui en effet étoit d'autant plus aisé, que les deux gardes qui les devoient relever, lui et son camarade, avoient toujours eu l'honnêteté de ne pas entrer dans ma chambre, et de demeurer à la porte jusqu'à ce qu'ils pussent juger que j'étois éveillé; car j'étois accoutumé à dormir l'après-dinée, ou à faire semblant de dormir.

» Carpentier devoit donc attacher deux cordes à la fenêtre de la galerie par laquelle M. de Beaufort s'étoit sauvé, et jeter dans le fossé une machine de tissu que M. Vacherot avoit travaillée la nuit dans sa chambre, par le moyen de laquelle on eût pu croire que je me fusse élevé au dessus de la petite muraille qu'on y avoit

faite depuis la sortie de M. de Beaufort; il devoit en même temps donner l'alarme, comme s'il m'avoit vu passer dans la galerie, et montrer son épée teinte de sang, comme si même il m'eût blessé en me poursuivant. Toute la garde fût accourue au bruit; l'on eût trouvé les cordes à la fenêtre; on eût vu la machine et du sang dans le fossé; huit ou dix cavaliers eussent paru, le pistolet à la main, dans le bois, comme pour me recevoir. Il y en eût eu un qui fût sorti des portes avec une calotte rouge sur la tête: ils se seroient séparés, et celui qui auroit eu la calotte rouge, auroit filé du côté de Mezières. On eût tiré le canon de Mezières, trois ou quatre jours après, comme si je fusse effectivement arrivé. Qui eût pu s'imaginer que j'aurois été dans ce trou? On n'eût pas manqué de lever la garde du bois de Vincennes, et de n'y laisser que des mortes-payes ordinaires, qui eussent fait voir, pour deux sous, à tout Paris, et la fenêtre et les cordes, comme ils firent de celles de M. de Beaufort.

» Mes amis y fussent venus par curiosité comme tous les autres. Ils m'eussent habillé en femme, en moine, comme il vous plaira, et j'en fusse sorti sans qu'il y eût eu seule-

ment ombre de soupçon. Je ne crois pas qu'il y eût eu rien au monde de plus ridicule pour la Cour, si elle eût été attrapée de cette manière. Elle est si extraordinaire, qu'elle en paroît impossible : elle étoit pourtant facile, et je suis convaincu qu'elle auroit infailliblement réussi, si un garde, appelé l'*Escarmouche*, ne l'eût pas rompue par un accident que la pure fortune y jeta. On l'envoya à la place d'un autre qui tomba malade; et comme c'étoit un homme dur, vieux et exact, il dit à l'exempt qu'il ne concevoit point comment il ne faisoit pas mettre une porte à l'entrée du petit escalier qui montoit à la tour. Elle y fut mise le lendemain au matin, et ainsi l'entreprise se rompit.

» Ce même garde m'assura en bonne amitié, qu'il m'étrangleroit s'il plaisoit à Sa Majesté de le lui commander. — Ce projet méritoit de réussir ; tout ce qui est extraordinaire me plaît, et souvent le parti que le vulgaire regarde comme impraticable, est le plus sûr. Mais sachons comment vous vous sauvâtes de Nantes. — Je jouissois à Nantes, à la liberté près, de tous les égards dus à mon rang, et de tous les plaisirs dont mon caractère et ma situation me faisoient un besoin.

» Je devois cette amélioration d'état à un acte

de politique : j'avois consenti à me démettre de l'archevêché de Paris, sûr que j'étois d'avance que ma démission ne seroit point ratifiée par Sa Sainteté.

» Après plusieurs tentatives pour tenter une évasion, un de mes gens imagina le projet suivant, hardi, extraordinaire, conforme à mon génie.

» Il s'agissoit de me descendre, en plein jour, avec une corde sur une escarpolette, du haut de la terrasse où j'avois la liberté de me promener, et qui répondoit sur la rivière auprès d'un abreuvoir, où quelques-uns de mes amis devoient se trouver avec des chevaux tout prêts, et me mener au travers du faubourg de Richebourg, à quatre ou cinq lieues de Nantes, à un rendez-vous sur la Loire, où ils trouveroient des bateaux prêts pour passer la rivière, et de l'autre côté des chevaux frais pour gagner différens relais : notez qu'il y en avoit quarante tout prêts, disposés d'espace en espace, chez les gentilshommes, afin de se rendre à Paris, en toute diligence.

» Cet expédient ne fut point communiqué au duc de Brissac, pour ne point diminuer les bonnes intentions qu'il faisoit toujours paroître ; mais Joly ne laissa pas de préparer

ce qu'il jugea nécessaire pour cela, et d'écrire à Paris pour faire venir l'abbé Rousseau, frère de mon intendant, homme fort affectionné, puissant de corps, et très-capable de bien exécuter ce à quoi on vouloit l'employer.

» Tout étant ainsi disposé, je résolus de me sauver sur les cinq heures du soir, qui étoit le temps où j'avois coutume de me promener sur la terrasse.

» L'abbé Rousseau, qui s'étoit chargé de me descendre, se rendit au château avec la corde et la sangle, enveloppé de son manteau, de manière à ne pouvoir être remarqué sans en être averti; et afin qu'il ne manquât ni de conseil, ni de courage, ni de secours, on lui donna pour adjoint le sieur Vacherot, médecin de la faculté de Paris, qui étoit attaché depuis long-temps à ma personne; homme résolu, de sang-froid, et capable de tempérer, par sa prudence et par sa sagesse, l'emportement et la vivacité de l'abbé Rousseau.

Il fut aussi arrêté que Fromentin et Imbert, l'un mon chirurgien, et l'autre mon valet-de-chambre, qui avoient coutume de me suivre à la promenade, auroient quelques bouteilles de vin pour faire boire la sentinelle et les deux gardes, qui seuls pouvoient voir ce qui

se passeroit à l'endroit où je devois me sauver.

» — Ce projet étoit d'une exécution très-difficile. — Il étoit extraordinaire, et tout ce qui l'est, ne paroît possible qu'après l'exécution, à ceux qui ne sont capables que de l'ordinaire...... Enfin il n'y eût rien eu de plus remarquable en notre siècle que le succès d'une évasion comme la mienne, s'il se fût terminé à me rendre maître de la Capitale du Royaume. — Je vous reconnois. — Caumartin me donna cette pensée que j'embrassai avec ardeur. M. le président de Bellièvre l'approuva, et aussitôt que M. le Chancelier et Servien, qui étoient à Paris, surent que je marchois, ils ne pensèrent qu'à me quitter la place et à se sauver.... Joignez à cela le *Te Deum* qui fut chanté pour ma liberté, à Notre-Dame, et les feux de joie qui furent faits en beaucoup de quartiers de la ville; et jugez de l'effet que j'avois lieu d'espérer de ma présence.

» — En voilà assez pour répondre à ceux qui ont blâmé votre entreprise. — Je les supplie de s'examiner eux-mêmes, et de se demander dans leur intérieur, s'ils eussent cru que la déclaration que je fis en plein Parlement, contre M. le cardinal Mazarin, le lendemain de la

bataille

bataille de Rethel, eût réussi comme elle fit, si on la leur eût proposée un quart d'heure avant qu'elle réussît. Je suis persuadé que tout ce qui s'est entrepris de grand est de cette espèce, et qu'il est souvent nécessaire de le hasarder; mais sur-tout qu'il étoit judicieux, dans l'occasion dont il s'agit, parce que le pis du pis étoit de faire une action de grand éclat, que j'eusse poussée si j'y avois trouvé lieu, et à laquelle j'aurois donné un air de modération et de sagesse, si le terrain ne m'eût pas paru assez ferme. Car mon projet étoit de n'entrer à Paris qu'avec toutes les apparences d'un esprit de paix; de déclarer, et au Parlement et à l'Hôtel-de-Ville, que je n'y allois que pour prendre possession de mon archevêché; de prendre effectivement cette possession dans mon église; de voir ce que ce spectacle produiroit dans l'esprit d'un Peuple échauffé par l'état des choses: car Arras étoit assiégé par M. le Prince. Le Roi, en me sachant dans Paris, n'eût pas apparemment fait attaquer les lignes comme il fit. — J'y étois, que n'ai-je été avertie? Que j'aurois eu de plaisir à négocier une entrevue entre vous et le Prince, à former entre nous un triumvirat redoutable! Je l'avoue, j'étois née pour figurer entre vous deux. — Un

accident a tout détruit. Mais je continue de caresser cette hypothèse : Les serviteurs de M. le Prince, qui étoient en bon nombre dans la ville, se seroient certainement joints à mes amis; la fuite de M. le Chancelier et de M. Servien, auroit fait perdre cœur aux Mazarins. La collusion de M. le premier président de Bellièvre, auroit été d'un avantage signalé. M. Nicolaï, premier président de la Chambre des Comptes, a dit depuis, que, comme il n'y avoit pas eu une seule ombre de formalité observée contre moi, la Chambre n'auroit pas hésité un moment à faire, à l'égard de la possession, tout ce qui dépendoit d'elle. — Ainsi vous auriez connu, en faisant les premières démarches, jusques où vous auriez dû et pu porter les secondes. — Si, comme je viens de vous le dire, j'eusse rencontré le chemin plus embarrassé que je l'aurois cru, je n'aurois eu qu'à faire un pas en arrière, à traiter purement l'affaire en ecclésiastique, et à me retirer, après la prise de possession, à Mézières, où deux cents chevaux m'eussent passé avec facilité, toutes les troupes du Roi étant éloignées. Le vicomte de Lames étoit dedans, et Noirmoutier même, quoiqu'accommodé sous main avec la Cour, eût été obligé de garder de

grandes mesures avec moi, pour ne pas se déshonorer tout à fait dans le monde, et par la considération même de son intérêt particulier; parce que Charleville et le Mont-Olympe, ne sont rien sans Mezières.

» Chute fatale! toutes les mesures étoient prises pour exécuter ce projet. Revenons : La fortune se joua, comme à son ordinaire, de mon audace.

» Cinq heures sonnent, je me rends sur la terrasse : après quelques tours de promenade, je fis semblant d'avoir soif, et dis à Imbert de m'aller chercher à boire, ce qui se fit en diligence; et après que j'eus bu, en retournant Imbert fit signe à Florentin, et tous deux ensemble dirent aux gardes qu'il falloit vider la bouteille, et boire à la santé de Son Eminence.

» Feignant de craindre que je ne les aperçusse, il les tirèrent derrière une tour, où ils se mirent à boire. Cependant je quitte ma simarre rouge, je la place sur un bâton, entre deux créneaux, de manière à faire croire aux sentinelles, quand ils seroient retournés à leur faction, que je regardois à mon ordinaire ceux qui se promenoient sur la Motte Saint-Pierre; et m'étant ensuite placé sur

l'escarpolette, et fait lier à la corde avec la sangle, qui me prenoit en écharpe, de dessus une épaule par dessous l'autre, assujétissant la corde le long de l'estomac; je montai en cet équipage sur un créneau, d'où l'abbé Rousseau et le sieur Vacherot me dévalèrent heureusement jusqu'au pied du mur.

» A l'aspect de cette manœuvre, le sieur Paris s'étant mis à fuir au lieu de faire son signal, donna belle peur à Joly et autres, qui s'impatientoient à l'abreuvoir; mais Lafontaine, valet de Joly, et celui de Rousseau, qui étoient aussi placés de manière à voir ce qui se passoit, les rassurèrent aussitôt par leurs signes; et s'étant avancés pour me recevoir, me dégagèrent de la angle et de l'escarpolette; je montai à cheval, Joly et Montet prirent les devans pour s'assurer de la porte du faubourg par où je devois passer. »

Le Cardinal alloit continuer sa narration; mais l'agitation ayant réveillé tous ses maux, le sentiment de sa blessure devint si cuisant, qu'il lui fut impossible de continuer. Il pria Joly d'achever ce récit. La reine de Suède se leva aussitôt pour laisser reposer Son Eminence; et, ayant fait un signe à Joly, elle passa avec lui dans son appartement, où ce

fidèle serviteur se disposoit à exposer les prouesses de son maître, lorsque la fille de Gustave lui dit : Je préfère à tout la vérité; ne flattez point Son Eminence. — Je n'y suis point disposé. — Pourquoi? — Je l'ai vu de trop près. — En ce cas, vous pouvez parler.

## CHAPITRE III.

Correctif de l'Amour-Propre de Son Eminence, ou le Récit achevé par le Secrétaire intime (1).

« Vous regardez, Madame, le Cardinal comme un homme de tête et de courage? Eh bien, il n'est ni l'un ni l'autre. — Vous m'étonnez : vous renversez toutes mes idées; je ne puis croire que celui qui fit trembler, dit-on, le grand Condé lui-même, ait montré de la pusillanimité. — Je suis exact et vrai. Je dois faire observer que cette révolution, dans son caractère, date de sa prison. Le Cardinal n'en convient pas; car il affecte particulièrement la réputation d'un parfait cavalier. Dans sa jeunesse, il sortit de plusieurs

(1) Mém. du cardinal de Retz. J.-F. Bernard, 1731, *in*-12. t. IV, p. 287. Mém. de Joly.

combats particuliers avec avantage ; mais la prison avoit singulièrement abattu son esprit. Je le confesse, m'a-t-il dit souvent, je n'y trouvois plus la même supériorité d'ame. La vue de me trouver tous les matins entre les mains de mes ennemis, me faisoit sentir que je n'étois rien moins que stoïque. Effectivement, son caractère se démentit au point, qu'à l'insu de ses plus fidèles amis, et malgré leurs représentations, malgré le dévouement de son clergé, il traita honteusement avec la Cour; non par politique, mais par foiblesse, de la démission de son archevêché.

» Il fallut que ses amis eussent la force d'imaginer et d'agir pour lui. Il convient lui-même que les projets et la conduite appartiennent à l'un de ses gens. Je suis celui dont il parle, et auquel il ne rend pas assez de justice. Que j'ai eu de peine à l'y résoudre ! Le croirez-vous? Il tergiversa, il hésita au moment même. Il fallut lui représenter que le temps des réflexions étoit passé, et que tout alloit se découvrir. Le temps qu'il perdit à se décider, fit manquer le premier signal et faillit tout perdre. — Fiez-vous à présent aux narrations des premiers acteurs. — Je vous assure que la blessure même du Cardinal fut l'effet de sa

peur; mais reprenons sa narration à l'endroit où il l'avoit laissée.

» Dans ce moment, le trouble du Cardinal fut si grand, qu'il ne savoit où il étoit, ni ce qu'il faisoit. Je sais que ce Prélat donne un autre tour à tout ceci, et raconte la chose assez avantageusement pour lui; mais la vérité est qu'il avoit perdu la tête; ce qui fit que son cheval, qui étoit trop vigoureux pour lui, et dont il ne tenoit pas même la bride, s'étant câbré, s'abattit sur le pavé, dès qu'on commença à marcher; et le Cardinal s'étant trouvé engagé dessous, se démit l'épaule, ce qui obligea ceux qui étoient auprès de lui, de mettre pied à terre pour le remonter; et cet accident ayant assemblé beaucoup de monde autour de lui, j'accourus, avec Montet, le pistolet à la main pour écarter le peuple; mais cela n'étoit ni difficile, ni nécessaire, la plupart des habitans étant plus disposés à faciliter son évasion qu'à s'y opposer; et lui criant tout haut : *Dieu vous bénisse, Monseigneur, sauvez-vous!*

» Ainsi le Cardinal fut remis à cheval assez promptement, mais sans revenir de son trouble, qui alla si loin, qu'en sortant du faubourg, il pensa se casser la tête contre une

muraille où son cheval l'emportoit, si un de ses gens ne se fût mis entre deux. Il fut même vingt fois sur le point de s'évanouir ; et pour l'en empêcher, il étoit obligé de se tirer les cheveux de toute sa force. Enfin, il ne fut pas possible de tirer un mot de lui pendant les quatre premières lieues, quoique tous ceux de sa suite fissent de leur mieux pour le mettre en belle humeur ; ce qui venoit apparemment de la douleur de sa blessure ; et il ne commença d'ouvrir la bouche, que quand il se vit dans le bateau, où il s'évanouit en y entrant.

» Après avoir donné des ordres pour enrayer tous les bateaux, et pris d'autres précautions pour arrêter ceux qui voudroient les suivre, ou pour leur donner le change, on continua de courir, pendant deux lieues, sur des chevaux frais, sans que le Cardinal se fût plaint de rien ; mais on fut tout étonné de l'entendre tout d'un coup faire des cris épouvantables, disant qu'il souffroit de si cruelles douleurs, qu'il ne lui étoit pas possible d'aller plus loin, et qu'il aimoit mieux se laisser reprendre, que de courir davantage ; de sorte qu'il fallut le descendre de cheval à neuf heures du soir, le faire mettre dans une grosse meule de foin, à côté du grand chemin. Le duc de Brissac le

quitta là, sous prétexte d'aller assembler quelques-uns de ses amis ; et le chevalier de Sévigné alla chez un gentilhomme de ses parens, assez proche de là, pour lui ménager une retraite dans sa maison pendant la nuit; mais il fut refusé.

» Cependant, le Cardinal demeura caché plus de sept heures avec une incommodité inexprimable. Il avoit l'épaule rompue et démise ; il y avoit une contusion considérable. La fièvre le prit sur les neuf heures du soir; et l'altération qu'elle lui donnoit, étoit encore cruellement augmentée par la chaleur du foin nouveau. Quoiqu'il fût sur le bord de la rivière, il n'osoit boire, parce que s'ils fussent sortis de la meule, Montet et lui, ils n'eussent eu personne pour raccommoder le foin, qui eût paru remué, et qui eût donné lieu par conséquent, à ceux qui courroient après le Cardinal, d'y fouiller. Ils n'entendoient que des cavaliers qui passoient à droite et à gauche; et ils reconnurent même Coulon à sa voix. L'incommodité de la soif est incroyable et inconcevable à qui ne l'a pas éprouvée. M. de la Poise, homme de qualité du pays, que M. de Brissac avoit averti en passant chez lui, vint sur les deux heures après minuit

prendre le Cardinal dans cette meule. Il mit Son Eminence sur une civière à fumier, et il la fit porter par deux paysans dans la grange d'une maison qui étoit à lui, à une lieue de là; il l'y ensevelit encore dans le foin; mais comme elle avoit de quoi boire, elle s'y trouva mieux.

» M. et M^de. de Brissac le vinrent prendre au bout de sept ou huit heures, avec quinze ou vingt chevaux, et ils le menèrent pendant la nuit à Beaupréau, maison du duc de Brissac, éloignée de là de trois ou quatre lieues; ce qui s'exécuta assez heureusement, sans qu'il parût être incommodé.

» Pendant que tout cela se passoit, le maréchal de la Meilleraye, qui étoit fort incommodé de la goutte, ne manqua pas d'être averti de l'évasion du Cardinal; ce qui ne se fit cependant qu'une demi-heure après, les gardes et les sentinelles ayant été si bien amusés et trompés, qu'Imbert et Fromentin, feignant de reporter la bouteille, eurent le temps de sortir du château après l'abbé Rousseau et le sieur Vacherot, qui s'étoient retirés aussitôt après le coup, laissant la simarre rouge sur le créneau, pour leur faire croire que le Cardinal étoit toujours là. Dès que l'abbé Rousseau

fut hors du château, il entra dans la première maison qu'il trouva ouverte; et l'ayant fermée sur lui, il quitta son manteau et sa soutanne, et parut aussitôt en habit gris, avec une perruque dont il avoit fait provision; et en cet état, il sortit de la ville, s'alla cacher dans la première pièce de bled qu'il trouva, jusqu'à la nuit, pendant laquelle il gagna une maison d'ami, où il demeura quelques jours; et ils se sauvèrent tous deux, malgré la perquisition exacte qui fut faite de leurs personnes, par les ordres du Maréchal.

» — Voilà des aventures de roman. — Le Cardinal en est un véritable héros. Grands projets, grande misère; aujourd'hui dans un palais, demain dans une cabanne; de larges coups donnés et reçus. Enfin, après avoir été l'honneur d'un tournois, être porté à l'hôpital..... — Le narrateur s'écarte. — Il revient :

» Le premier avis de l'évasion du Cardinal fut porté par un page de madame la Maréchale, qui se baignoit alors, et qui le voyant descendre, se mit à crier de toute sa force, pour avertir; mais comme dans le même temps, un Jacobin, qui se baignoit aussi, fut en péril de se noyer, et que de tous côtés on appeloit du secours, les sentinelles lui appliquèrent

les cris du page, qu'ils n'entendoient que confusément; de sorte que le page fut obligé de courir tout nu au château, pour se faire entendre, et de prendre pour cela un assez grand tour par la porte de la ville, celle du château qui répond sur la Motte n'étant pas ouverte.

» Il arriva aussi que ceux à qui il tomboit en charge d'avertir le Maréchal, se regardèrent assez long-temps avant que de lui annoncer une nouvelle de cette nature, dans la crainte d'être maltraités, connoissant son humeur violente; mais enfin, le grand-maître de l'artillerie, fils du Maréchal, ayant su la chose, et l'ayant dite à son père, ils firent monter plusieurs gens à cheval, mais plus d'une heure après la sortie du cardinal de Retz. Cependant, le Maréchal entra devant tout le monde, dans des emportemens si étranges, qu'il paroissoit hors de son bon sens; ce qui n'empêcha pas le public de croire qu'il avoit favorisé tacitement l'évasion de son prisonnier; mais ce jugement étoit très-faux.

» Quoi qu'il en soit, le grand-maître étant monté à cheval avec les gardes du Maréchal et plusieurs autres volontaires, jusqu'au nombre de deux ou trois cents chevaux, ils suivirent le Cardinal à la piste; mais comme tout

ce monde ne pouvoit pas aller fort vîte, ils n'arrivèrent au lieu où il avoit passé la rivière, que trois heures après; et n'ayant point trouvé de bateaux, ceux qui avoient servi au passage ayant été percés ou coulés à fond de l'autre côté de l'eau ; le grand-maître voulut tenter de passer à la nage avec dix ou douze gardes; mais il en fut détourné par un gentilhomme qui avoit été page dans la maison de Retz, qui lui représenta qu'il seroit inutile, et même dangereux de passer de l'autre côté, puisque le duc de Brissac se mêloit de l'affaire, et qu'il n'auroit pas manqué d'assembler ses amis; de sorte qu'il pourroit bien être pris lui-même, en voulant reprendre son prisonnier. Ce raisonnement sauva le cardinal de Retz; car il est certain que, si le grand-maître fût passé seulement avec six personnes, il l'auroit trouvé dans sa chaise, suivi de trois hommes; savoir, de Joly, de Montet et de la Rade.

»Je me sèns obligé de vous raconter deux ou trois actions des domestiques du Cardinal, qui méritent bien de n'être pas oubliées. Paris, docteur de Navarre, qui étoit resté pour donner le signal, avec son chapeau, aux quatre gentilhommes qui servoient le Prélat en cette occasion, ce qu'il avoit oublié de faire, fut trouvé

sur le bord de l'eau par Coulon, écuyer du Maréchal, qui le prit en lui donnant quelques gourmades. Le docteur ne perdit point le jugement, et il dit à Coulon, d'un ton niais et normand : « Je le dirai à M. le Maréchal, que vous vous amusez à battre un pauvre prêtre, parce que vous n'osez vous en prendre à M. le Cardinal, qui a de bons pistolets à l'arçon de sa selle. » Coulon prit cela pour bon, et il lui demanda où étoit le Cardinal. « Ne voyez-vous pas, répondit le docteur, qu'il entre dans ce village. » Vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il l'avoit vu passer l'eau. Il se sauva ainsi, et il faut avouer que cette présence d'esprit n'est pas commune.

» En voici une de cœur qui n'est pas moindre. Celui pour qui le docteur vouloit faire passer le Cardinal, quand il dit à Coulon qu'il entroit dans un village qu'il lui montroit, étoit Beauchesne. Son cheval étoit outré, et il n'avoit pu suivre le Prélat. Coulon le prenant pour Son Eminence, courut à lui; et comme il se voyoit soutenu par beaucoup de cavaliers qui étoient prêts de le joindre, il l'aborda le pistolet à la main. Beauchesne s'arrêta sur eux en la même posture, et il eut la fermeté de s'apercevoir, dans cet instant, qu'il y avoit un ba-

teau à dix ou douze pas de lui. Il se jeta dedans ; et pendant qu'il arrêtoit Coulon, en lui montrant un de ses pistolets, il mit l'autre à la tête du batelier, et le força de passer la rivière. Sa résolution ne le sauva pas seulement, mais elle contribua à faire sauver le Cardinal lui-même, parce que le grand-maître ne trouvant plus ce bateau, fut obligé d'aller passer l'eau beaucoup plus bas.

» Si le maréchal de la Meilleraye étoit embarrassé à Nantes, le Cardinal ne l'étoit pas moins à Beaupréau, où, étant arrivé à quatre heures du matin, sans y trouver le duc de Brissac, qui étoit allé dans la maison d'un gentilhomme voisin, donner les ordres nécessaires pour assembler ses amis, il fut obligé d'aller à deux lieues de là, se refugier dans la maison d'un gentilhomme, laquelle étoit entourée de bons fossés pleins d'eau, où il arriva sur les huit heures du matin. Dès qu'il y fut, il dépêcha Montet à Paris, pour y donner avis de l'état où sa chute l'avoit mis, qui ne lui permettoit pas de continuer son chemin ; et les sieurs de Sévigné et de la Poise le quittèrent pour aller aider au duc de Brissac à ramasser ses amis.

» Je demeurai seul avec le Cardinal pendant

cinq ou six heures qu'il passa dans son lit assez tranquillement. Le concierge l'ayant averti qu'il avoit vu quelques cavaliers, avec des gardes du maréchal de la Meilleraye, passer auprès de la maison, le Cardinal, effrayé, lui demanda un lieu où il pût se dérober à leurs recherches; et le concierge nous ayant conduit dans son appartement, nous fit descendre au bas d'une tour, par une trappe qui ne paroissoit point, étant couverte d'un grand coffre, avec une petite provision de pain, de vin et d'eau. Ce lieu étoit fort incommode, et on y enfonçoit jusqu'à mi-jambe dans l'eau, et dans des terres glaises. Pour remédier à cela, on y descendit quelques chaises de paille, sur lesquelles nous fûmes obligés de passer près de neuf heures de temps fort désagréablement. Nous partons enfin : nouvelles alarmes, nouvel incident.

» Il étoit minuit; il fallut se retirer : trop heureux encore d'obtenir cet asyle dans une ferme, où un tas de foin, qui étoit dans la cour, nous servit de retraite ! Nous demeurâmes dans ce lieu de délices depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; le fermier allant de temps en temps officieusement nous donner des alarmes, dès qu'il voyoit passer

quelque

quelques cavaliers; la chose alla même plus loin, et nous entendîmes des hommes à cheval entrer dans la cour, et faire plusieurs questions qui paroissoient imaginées exprès pour nous donner de l'inquiétude, soit que cela se fît par jeu ou sérieusement.

Quoi qu'il en soit, à l'entrée de la nuit, un exprès arriva, de la part de nos amis, avec plus de deux cents chevaux. Il nous tira de cette prison; et le Cardinal s'étant mis en croupe derrière un gentilhomme, sur l'épaule duquel il appuyoit són bras blessé, nous arrivâmes heureusement à Beaupréäu, où nous trouvâmes le duc de Brissac avec plus de trois cents gentilshommes, et un bon carrosse, où l'on avoit placé des coussins, sur lesquels le Cardinal se coucha fort à son aise, son bras étant appuyé sur ma cuisse.

» Le duc de Brissac fit fort bien les choses, et en grand Seigneur. Il se mit sans affectation à la tête de toute la troupe, faisant des caresses à tout le monde. Tous ses pages et domestiques avoient des flambeaux allumés pour éclairer la marche qui se fit pendant la nuit; et il eut la précaution de faire porter du vin pour en servir à ceux qui en auroient besoin. En cet équipage, on arriva,

vers la pointe du jour, à un bourg appelé Montaigu, où l'on trouva le duc de Retz, frère du Cardinal, avec sept ou huit cents chevaux; de sorte que ces deux troupes étant jointes, il y avoit plus de douze cents hommes à cheval, tant maîtres que valets, la plupart des gentilshommes de la province s'étant offerts de bonne grâce. On trouva aussi à Montaigu, et sur toute la route, les paysans sous les armes; de sorte que ces Messieurs voyant leur partie si bien faite, jugèrent à propos de se faire voir au maréchal de la Meilleraye, en passant à la vue de Nantes, d'où ils continuèrent leur marche jusqu'à Machecoul, où nous arrivâmes le mardi 11 août, sur les cinq heures du soir, et où toute cette noblesse fut traitée magnifiquement pendant que notre Cardinal y demeura.

»Je ne dois pas oublier un incident piquant. Le médecin du cardinal de Retz faillit être pendu. Je crois avoir encore sur moi la lettre de Guy-Patin à ce sujet....... Ma foi, la voici :

« Nous nous assemblerons demain pour notre pauvre collégue M. Vacherot, qui est prisonnier à Rennes, pour avoir aidé à sauver son maître, le cardinal de Retz. M. le maréchal de la Meilleraye le poursuit crimi-

nellement. On a déjà pendu deux de ses gardes; mais il n'y a point d'apparence qu'on en veuille faire autant à son médecin. On doit pourtant tout craindre de la colère des Grands. Pour moi, je ne voudrois point être à leur service, s'il faut mourir pour eux dans les retranchemens d'une ville assiégée, comme a fait depuis peu notre autre collégue M. Dupré à Arras, à qui M. le Prince ne voulut point donner congé, ou être en danger d'être pendu pour aider à sauver son maître, comme M. Vacherot. »

« Je ne vous raconterai point le reste du roman, c'est de l'histoire toute pure. J'aurois pourtant la plus belle occasion de décrire une émeute populaire en Espagne, et une tempête sur la Méditerranée, deux choses aussi dangereuses l'une que l'autre, et que la destinée sembla ménager tout exprès au cardinal de Retz, afin que rien ne manquât à ses aventures. » — Le voilà sauvé de Nantes, c'est tout ce que je desirois savoir.

Bon soir, M. Joly. Vous me paroissez un très-habile serviteur, très-fidèle, quoiqu'un peu malin; mais voilà le dédommagement de la supériorité de votre maître. Vous avez gagné vos gages en révélant ses foiblesses.

La fille de Gustave tourna le dos à M. Joly, qui parut un instant surpris; mais le bon Poissonnet, le confident de Christine, l'ayant aperçu, le prit, en riant, par dessous le bras, et ils continuèrent la conversation en ces termes :

## CHAPITRE IV.

Conversation entre Joly et Poissonnet. Il n'y a pas de Grand-Homme pour le Valet-de-Chambre. Détails sur la Vie privée de Christine et du cardinal de Retz (1).

Ils se soutiennent tous, disoit Joly, parce qu'ils sont élevés au dessus des autres. — Et nous nous entendons tous, répondoit Poissonnet, parce que nous sommes admis à l'honneur de les servir. — Que de caprices! — Parlez-vous de Christine ? — Non ; mais du Cardinal mon maître; c'est lui. — C'est elle. — De quoi vous plaignez-vous? Ces caprices font notre fortune. — Je n'en conviens pas. — Vous avez trop d'ambition. Ne vous suffit-il pas de pouvoir lui vendre votre silence ?

(1) Mém. de Joly. Mém. de Choisy.

—Il est vrai; je l'ai vu mener la vie du dernier des hommes, errer dans des tripots, pour m'exprimer honnêtement, recevoir des coups d'un valet qui le gourmoit, se vautrer dans toutes les infamies d'un Sardanapale, lui, prêtre, posté aux premières dignités, et affectant la gloire. Je l'ai entendu m'avouer qu'il étoit un homme affreux, perdu d'honneur; mais, ajoutoit-il, vous n'êtes que trois ou quatre coquins qui savez cela. Vous pourriez le dire, vous pourriez l'imprimer, qu'on ne vous croiroit pas. C'est dans cette vue qu'il travaille à des Mémoires où il a grand soin de ne se peindre que de profil. Jugez-en par un seul trait. Il se représente comme un autre César, comme une espèce de Catilina, avide de factions, et ne respirant que l'amour de la célébrité. Eh bien! il m'a avoué qu'il n'avoit fait la guerre de Paris que pour épouser la maréchale de la Meilleraye, dont il étoit amoureux. Le vieux Maréchal vivoit encore, mais il devoit mourir bientôt. Il est vrai que son rival étoit Coadjuteur de Paris, Archevêque de Corinthe, et prêtre; mais il croyoit, en bouleversant l'Etat, se rendre si considérable, que le Pape n'eût osé lui refuser toutes dispenses.—Cela est bien fou.—Dans le vrai,

le Cardinal a un petit grain dans la tête. — Singulière particularité, et que beaucoup de personnes révoqueront en doute. — Je puis vous assurer, sous la foi du serment, que Son Eminence m'a vingt fois répété ces détails. — Ce sera un titre de plus à ajouter au chapitre des grands événemens par les petites causes. Au surplus, mon cher Joly, comme vous le disiez, ils se ressemblent tous...... Apprenez que Christine..... Dans ce moment une sonnette se fit entendre fortement dans l'intérieur, et Poissonnet, obligé de voler aux ordres de sa maîtresse, laissa Joly, qui fut continuer ses soins et ses observations malignes auprès du Cardinal.

## CHAPITRE V.

Incident. Arrivée du cardinal Colonna, Amant déclaré de Christine. Promenade. Tête-à-Tête aux Cascades de Tivoli. Le Paysage (1).

Les amis du cardinal de Retz, inquiets de sa situation, vinrent le chercher le lendemain auprès de la fille de Gustave. Son Eminence remercia sa noble hôtesse, lui pro-

(1) Mém. de Christine. Voyages en Italie.

mit de la revoir, et monta dans une litière qu'on avoit disposée pour le transporter.

Parmi les personnes qui l'entourèrent alors, on distinguoit le cardinal Colonna, qui, dérogeant à son caractère et à ses usages, s'étoit avisé, malgré son âge, son titre, et même malgré Vénus, de devenir amoureux de la reine de Suède. Elle en rioit, flattée, en secret, d'asservir la pourpre; mais le Pape avoit pris la chose au sérieux, et avoit menacé de toute son indignation le membre du Sacré-Collége, s'il continuoit à en compromettre la majesté par des étourderies dignes d'un page.

En effet, l'ombre n'est pas plus attachée au corps, que l'insensé Colonna ne l'étoit aux traces de Christine. Pendant l'office divin, il n'avoit les yeux que sur elle; pendant l'Opéra Buffa il n'adressoit la parole qu'à elle. Soit que le matin il psalmodiât un oremus, soit qu'il fredonnât le soir une ariette, Christine recevoit l'application de l'hommage qui s'y trouvoit contenu. Que de sérénades! que de cadeaux! que de devises! Il avoit épuisé toutes les ressources de la galanterie; il avoit employé tous les déguisemens. La fière Amazone du Nord avoit jusques-là résisté à ses poursuites. Ce jour, il avoit imaginé de se mêler

parmi les amis du cardinal de Retz ; mais alors qu'on le croyoit parti avec cette Eminence, il trouva le moyen de se cacher dans la chambre de Christine. Elle se courrouça en l'apercevant ; il la pressa : pour la première fois de sa vie, il fut aimable (la passion embellit tout). La fille de Gustave s'appaisa ; elle sourit. La journée s'écoula dans les plaisirs, dans les jeux ; enfin, elle prit le bras du Cardinal, et ils dirigèrent leurs pas, un peu chancelans, vers une de ces solitudes pittoresques si communes en Italie, et qui ravissent les peintres, les poètes et les amans.

Après avoir marché pendant quelque temps, ils firent le tour d'une colline pittoresque, au dessous de Saint-Angelo, couvent de Camaldules. C'est là, dit le Cardinal, que fut la maison de Properce, et il soupira. En avançant, ils découvrirent les ruines de la maison d'Horace. Christine récita les vers dans lesquels cet aimable lyrique célébroit les délices de Tivoli.

Ils aperçurent aussi le *Quintiliolo*, dont le nom semble indiquer encore la maison de Quintilius Varus ; c'est un reste du *Trizonium*, ou une espèce de tour à trois étages, élevés en retraite l'un sur l'autre.

La même plaine offroit à leurs regards quelques restes de la maison de campagne de Mécène.

Ils descendirent la montagne pour gagner celle qui est en face. Ils montèrent un petit sentier à mi-côte, et le spectacle enchanteur des cascatelles de Tivoli se développa devant eux.

Les trois premières cascatelles qu'ils aperçurent, tomboient de plus de cent pieds de haut, en suivant la pente de la montagne, qui est presque droite ; elles rouloient en nappes d'argent. L'azur des cieux, les feux du soleil, l'éclat de la verdure, la majesté des ruines, tout concouroit à enchanter le paysage.

Arrivés vers le fond du vallon, ils découvrirent la grande cascatelle, formée par une large nappe d'eau qui se déroule entre des arbres, et s'épanche d'environ cinquante pieds de haut, au milieu de la montagne. Trois petites cascatelles, sur la gauche, mêloient le cristal de leurs eaux, et formoient une autre cascade qui, dans sa chûte, plus haute et plus rapide, se brise, en bouillonnant, sur des rochers. Les rayons du soleil se jouoient à travers les ondes jaillissantes, et dessinoient,

sur ces prismes liquides, toutes les couleurs de l'iris. D'autres ruisseaux, moins bruyans, rouloient entre les rochers inférieurs, et circuloient sur leurs flancs; tandis qu'au pied de la montagne, rouloit à bonds fougueux et précipités un torrent grossi par la réunion des flots de la grande cascatelle.

Toutes ces eaux réunies formoient une belle rivière, dans un vallon resserré et rafraîchi par l'ombre embaumée et mystérieuse des jasmins, des romarins, des grenadiers, des arbres de Judée à la fleur rose.

A travers des arcades de verdure, on aperçoit la mer dans le lointain.

Le Cardinal soupira de nouveau. Christine se laissa conduire en silence dans une grotte tapissée de mousse, semblable à celle que Théocrite a rendue célèbre dans ses Idylles.

Ils remontèrent à Tivoli par un petit sentier escarpé, qui est vis-à-vis la grande cascatelle, et couvert d'oliviers.

De nouvelles scènes pittoresques frappèrent Christine. En regardant du côté de Rome, elle apercevoit le dôme de Saint-Pierre, quoiqu'à dix-huit milles. Si elle jetoit les yeux sur Tivoli, elle admiroit un amphithéâtre de maisons modernes, dont l'architecture mariée

aux beaux effets des fabriques anciennes, et du temple de la Sybile, se disputoient tour-à-tour ses regards. Le temple, malgré sa petitesse, commande tous les environs, et paroît une fois plus grand qu'il n'est réellement, tant la perspective en est savamment entendue.

## CHAPITRE VI.

### Claude le Lorrain (1).

Ils aperçurent de loin Claude le Lorrain qui dessinoit cette majestueuse fabrique. Il y a là, dit le Cardinal, matière pour ses pinceaux. L'élégance mâle de l'architecture, le mouvement, l'éclat des eaux et de la verdure, les grands et riches accidens de la lumière, l'enchanteur fera tout revivre sur la toile. — Descendons pour lier avec lui une conversation sur son art. — Il seroit incapable de la soutenir. C'est un artiste qui ne parle qu'avec le pinceau ; mais je puis vous raconter son histoire.

C'est un prodige dans la nature, que l'élé-

(1) Félibien. D'Argenville. Mém. particul.

vation où elle a porté le fameux Claude le Lorrain (1). Il s'appela Gelée.

Ses parens, nés dans l'obscurité, voyant qu'il n'apprenoit rien à l'école, le mirent chez un pâtissier. Il les perdit à l'âge de douze ans; et se voyant dénué de tout secours, il fut, à pied, à Fribourg, trouver son frère Jean Gelée, qui grave en bois, et qui lui a appris à dessiner. Un parent, qui le vit griffonner, le demanda à son frère pour le mener à Rome, où il alloit négocier des dentelles. Claude y arriva avec son parent, qui n'y fut pas long-temps, et qui le laissa sans maître, sans protection, et avec très-peu d'argent. Abandonné de tous côtés, il servit d'abord chez Augustin Tassi, élève de Paul Brill, à préparer à manger, à broyer les couleurs, et à nettoyer sa palette. Tassi lui donna quelques principes de la peinture; et pendant un an il dessina des grotesques et des arabesques. Quelques tableaux de perspective et de paysage, exposés dans une fête, et qu'avoit envoyé de Naples Goffredi Wals, lui plurent extrêmement, et lui firent naître l'envie d'aller à Naples. Son embarquement se fit sans aucun

(1) Né en 1600; mort en 1682. Il naquit au château de Chamagne, diocèse de Toul.

secours. Il voyagea ainsi sur les revenus de son talent. Deux années dans cette ville furent employées chez Goffredi, qui lui apprit à peindre le paysage, l'architecture et la perspective. Il revint ensuite à Rome, chez Augustin Tassi, qui le reçut avec plaisir, et le retint chez lui.

Le Lorrain ne doit point son habileté à ses maîtres; ils n'ont fait que débrouiller son imagination. Après de longues ténèbres, elle commença de lui faire entrevoir où étoit le beau; il ne consulte que la nature. Fidèle interprète de ses beautés, il n'a jamais eu d'autres maîtres. Ce peintre, qui sait à peine signer son nom, peut disputer d'ignorance avec Rembrandt; tous deux sont devenus peintres sans s'embarrasser des règles, et sans se soucier de voir aucun livre; mais Claude n'a peint que la nature brillante et gracieuse. On ne peut pas en dire autant de Rembrandt. Ce dernier d'ailleurs a un système si particulier de distribuer la lumière dans ses tableaux, qu'il ne peut être mis en parallèle qu'avec lui-même.

Le Lorrain, qui est devenu en peu de temps un grand Artiste, a peint pour quantité de Seigneurs. Il menoit une vie sédentaire

qui l'ennuyoit beaucoup. Pour se dissiper, il résolut de faire le tour de l'Italie, en commençant par Lorette. Ce fut alors que les beaux paysages du *Georgion* et *du Titien*, qui sont à Venise, fortifièrent son coloris, et l'on s'en aperçoit bien dans ses derniers ouvrages.

Au lieu de retourner à Rome, il passa par l'Allemagne pour se rendre en Lorraine. Ce voyage ne fut pas heureux. Une maladie le retint à Munich, et il fut ensuite volé dans la route. Arrivé à Nancy, il trouva un de ses parens qui peignoit pour le duc de Lorraine, et qui l'invita à demeurer chez lui. Claude l'aida, pendant une année, à peindre l'architecture et la perspective de la voûte de l'église des Carmes, et de plusieurs autres endroits. Le gain de ce travail, trop modique, le manque d'occasions de se perfectionner (objet qu'il a eu toujours en vue), la chute d'un échafaud, qui pensa le faire périr, lui firent abandonner sur-le-champ l'ouvrage. Il partit, et joignit, à Lyon, des peintres français qui alloient à Rome. Une fièvre violente le retint à Marseille, et le mit aux portes du tombeau. Une longue convalescence en fut la suite, et dissipa tout son argent.

Le Lorrain, qui ne se trouvoit plus qu'une pistole, voulut insulter à sa mauvaise fortune; il la dépensa le soir avec ses camarades. Le lendemain matin, il alla trouver un riche marchand qui aimoit la peinture, et s'y amusoit quelquefois. Deux tableaux qu'il y porta le satisfirent tant, qu'il en demanda deux autres; l'envie de voyager lui servit d'excuse. Il pensa périr à Civita-Vecchia; enfin, il s'en est tiré heureusement, et l'argent des deux tableaux a payé son voyage. Il lui en reste encore assez pour payer le prix d'une maison qu'il a louée pour lui seul en arrivant ici.

Le Lorrain a contracté une amitié fort étroite avec le Poussin, qui estime beaucoup son talent. Ce grand paysagiste ne fait pas bien les figures, quoiqu'il aille tous les jours à l'Académie pour les dessiner. Souvent il les fait peindre par Philippe Lauri et par le Courtois. Quand il les fait lui-même, il dit, en plaisantant, qu'il vend les paysages et donne les figures. Ses tableaux sont si parfaits, qu'ils commandent l'admiration. Ils parlent à toutes les conditions, à tous les âges. Telle est la voix de la nature.

Sa coutume est de faire et d'effacer continuellement; il glace tous ses fonds et couvre

l'ouvrage de la veille, sans qu'il y paroisse aucune touche. Tout est fondu, tout est d'un accord admirable, et personne n'a mieux entendu la dégradation des lointains. Il ne peint point dans la campagne; il y passe les jours et les nuits à observer les divers accidens de l'aurore, les levers et les couchers du soleil; les temps de pluie, de tonnerre et les autres effets de la nature ne lui échappent pas: il revient ensuite chez lui, confier à la toile ce qu'il a remarqué de plus frappant et de plus beau.

Quand le Lorrain peint les arbres en grand, on en distingue chaque espèce; les feuilles en paroissent agitées et bruyantes; si c'est un lever de l'aurore, on distingue facilement comment la lumière du soleil, paroissant comme élevée pendant deux heures au dessus de l'horizon, perce à travers les nuages, les dissipe, tire des fleuves la rosée, et s'étend insensiblement dans la campagne, tandis que les herbes et les arbres jouissent d'une lumière naissante. Tous les objets, par les moyens des nuages et des demi-teintes, partagent cette lumière, soit en la recevant directement, soit par réflexion, suivant l'éloignement.

Dans un soleil levant, qui dissipe la rosée,

on en voit tomber les gouttes : les champs et les arbres semblent se réjouir de l'arrivée du jour, exprimée par une fraîcheur et une dégradation de couleur qui charment par leur vérité. Si c'est un coucher du soleil, il est rendu par une splendeur rougeâtre, sur l'horizon : un air plein de feu se répand sur tous les objets d'alentour : sur les montagnes, sur la terre et les arbres, règne une sécheresse qui accuse la grande chaleur du jour.

C'est ainsi que le Lorrain saisit heureusement tous les effets de la Nature, avec laquelle il semble disputer de vérité. Aussi, est-il regardé comme le plus parfait modèle des paysagistes. Personne n'a mieux exprimé les différentes heures du jour et des dégradations des sîtes; personne n'a mis plus de fraîcheur dans ses teintes. Il a fait aussi très-bien des marines, et il en a peint de grandes, ici, sur les murs.

Le coloris de ses arbres, de ses ciels, de ses lointains, est vrai ; et on ne pense pas de ses tableaux comme on fait de ceux du *Guaspre* de Roland Savery, des Brengels et des deux Paul Bril, dont les arbres sont trop verts ou trop bleus. On peut dire que le Lorrain doit tous ses agrémens aux mains de la nature.

Sa coutume est de copier dans un livre

tous les tableaux qu'il envoie dans les pays étrangers, afin de ne pas se répéter, et aussi pour distinguer les copies que ses ennemis font de ses ouvrages, et qu'ils vendent pour des originaux : plusieurs différences échappées au copiste en découvrent la vérité. Le nom de celui pour qui le tableau est fait est écrit derrière le dessin. Ce livre, intitulé : *Libro di verita*, est rempli d'environ deux cents dessins au bistre, rehaussés de blanc au pinceau. J'ai vu ce beau recueil (1).

(1) Ce livre avoit été substitué par le Lorrain à ses neveux et nièces, qui n'ont pu le vendre à Louis XIV, malgré les instances du cardinal d'Estrée, son ambassadeur à Rome. La substitution finie, il a été vendu pour être envoyé au duc de Devonshire. Ce livre s'est vu à Rome chez sa nièce ; à Paris, chez un joaillier; et enfin, chez le duc de Devonshire, à Londres.

---

## CHAPITRE VII.

Rencontre du Poussin. Conversation. Principes de ce Grand Homme. C'est par la Pensée qu'il s'est élevé aux sommets de l'Art (1).

---

Le soleil baissoit ; ses derniers rayons se projetoient sur la cime des montagnes, et se reflettoient dans les eaux des lacs. Appuyé contre un rocher, et dans l'attitude du recueillement, un homme d'une taille élevée, et dont les cheveux commençoient à blanchir ; d'un port plein de noblesse, d'une physionomie imposante et mélancolique, observoit d'un regard vif et perçant, les grands accidens de la nature ; il sembloit les recueillir et s'en emparer. Il étoit enveloppé d'un simple manteau, et rêvoit sur les ruines de la villa Adriani. C'est le Poussin! s'écria le cardinal Colonna ; ce grand homme long-temps méconnu en France et en Italie. Il faut l'aborder, et ils doublèrent le pas. — Respectons les momens de l'inspiration ; ne troublons point les mouvemens du génie. Nous pourrons nous

(1) Felibien. Vie du Poussin, par M. de Cambry. Par M. de G. Son Œuv. publiée par M. D. T., etc. Projet d'un Monument, par Haron Romain. Mém. et Oberv. part.

placer sur ce fût brisé, sous ce portique en ruines. Bientôt l'artiste dirigera ses pas de notre côté pour s'acheminer vers sa modeste demeure; c'est alors que nous pourrons jouir de tous les trésors de sa conversation et de ses talens.—J'ignorois qu'il joignît l'éloquence à la poésie, car j'ai toujours regardé la peinture du Poussin comme une poésie vivante.

Le Poussin parut dans cet instant. Il les salua. Christine et le Cardinal l'abordèrent ; et comme ce dernier, selon l'usage un peu trop commun chez les Italiens, se perdoit, vis-à-vis de ce grand homme, en complimens exagérés, il lui répondit : « J'ai honte de me voir placé avec des hommes dont le mérite et la vertu sont au dessus de moi plus que l'étoile de Saturne n'est au dessus de nos têtes. »

On parla des anciens; il les mit au dessus de tout. Raphaël est un ange comparé aux modernes, s'écria-t-il avec vivacité ; c'est un âne auprès des anciens.

— Que pensez-vous du Titien?—La magie de son coloris auroit pu me séduire; mais je la trouvai trop dangereuse; je craignis de négliger pour elle le dessin : le charme de l'un pourroit faire oublier la nécessité de l'autre. J'admire le Titien dans le paysage. — Vous

estimez particulièrement le Dominiquin ? — Oui ; c'est le meilleur de l'école du Carrache. Il se distingue sur-tout par la correction du dessin, et par les fortes expressions. Je me rappelle qu'il fit, en concurrence, un tableau avec le Guide. Le sujet étoit le martyre de Saint-André. Tous les jeunes peintres s'attachoient à copier le tableau du Guide ; seul je copiois celui du Dominiquin. —Vous n'ajoutez pas que votre exemple et votre autorité l'emportèrent. — Ce ne fut pas mon exemple ; ce fut la vérité, ce fut l'autorité de la raison qui triompha. En général, je ne m'assujétis guère à copier aucun tableau. Je considère attentivement la nature ; je saisis le beau par-tout où je le trouve : j'en imprime fortement les traits dans mon imagination, et je tâche de me le rendre propre par la méditation. C'est en observant les choses, plutôt qu'en les copiant, qu'un peintre devient habile. La pensée est le premier pinceau.

— Vous étudiâtes, sans doute, sous des maîtres célèbres ? — Je n'en connois qu'un seul. — Quel est-il ? — La Nature. — Je voudrois connoître l'état de l'art, en France, à l'époque où vous parûtes. — La peinture étoit

encore au berceau (1). Avant François I$^{er}$., la profession de peintre n'étoit pas séparée de celle de vitrier. Maître Roux et le Primatice ayant alors orné Fontainebleau de leurs compositions, on vit sortir de leur école, Simon Leroy, les Dorigny, les Lerambert, Charmoy, Dubreuil, Jean Cousin, homme étonnant pour le siècle où il parut, et dont j'admire le génie et la facilité; Freminet, qui, trop séduit par les tableaux de Michel Ange, força les attitudes de ses figures, et s'écarta de la belle et simple nature. Tels furent mes prédécesseurs. Je sentis que je devois m'ouvrir une route différente. Elle me fut indiquée par des dessins que j'eus le bonheur de copier d'après Raphaël et Jules Romain. Il est tard : ma femme m'attend. Je dois achever à la lampe quelques études : permettez que je me retire....... — Non; accordez quelques instans à la fille de Gustave, qui desire s'instruire en vous écoutant. — Reine, je ne sais pas flatter; mais la protectrice éclairée

(1) Vie du Poussin, par M. de Cambry. A Rome et à Paris, chez le Jay, 1783. M. de Cambry, savant infatigable, réunit à une vaste érudition, une connoissance approfondie des Monumens antiques et des Productions des Arts.

des beaux-arts, mais la docte Christine a des droits........ — Dont elle n'abusera point : nous vous accompagnerons jusqu'à votre demeure ; et si vous voulez nous recevoir..... — Je m'empresserai de soumettre à votre jugement mes derniers ouvrages.

## CHAPITRE VIII.

Histoire du Poussin. L'Infortune. Le Génie. Les Persécutions. La Gloire (1).

On étoit encore loin du modeste asile qu'habitoit le Poussin. Pendant la route, Christine, avec une vivacité indiscrette, demanda à ce grand homme le secret de ses premières années. Après un instant de silence, le Poussin lui répondit avec une gravité sévère : ce n'est point un secret ; j'ai été élevé, ainsi que d'autres qui en ont sans doute profité mieux que moi, j'ai été élevé par l'infortune. — C'est assez ; je respecte le malheur. — Et moi je m'en honore. Sachez donc que je me suis vu d'abord en butte aux traits de l'humiliation, plus cruels que ceux de la misère. J'eus un ami qui encou-

(1) Depiles, Vie des Peintres. Lettres du Poussin. Ouvr. cités.

ragea mes premiers essais; sa mère me traita comme un de ses valets; je m'arrachai en pleurant des bras de mon ami; je restai seul avec mon pinceau. — Quelle ressource! — Je n'étois pas connu. — Le besoin de l'être donne du génie. — Vous vous trompez; malheur à qui travaille pour vivre; hélas! je le sais par expérience. Je fis alors deux tableaux pour les Capucins de Blois: ils sont médiocres. — J'admire votre modestie: les Bacchanales que vous fîtes dans le même temps pour le château de Chiverny, sont estimées. — Le Corrége expira de misère.... J'ai souffert la faim, la nudité, tous les maux. — Le génie est comme Hercule, c'est par les traverses que lui suscite Euristhée, qu'il s'élève jusqu'à l'Olympe. — Je tombai malade; je rêvais la gloire, je la vis à Rome; cette idée me ranima, et je pris la route de l'Italie. Que d'obstacles s'élevèrent! je les surmontai jusqu'à Florence, mais là, mon courage fut vaincu une seconde fois. Je revins en France avec des peines inouies.

Le fantôme de l'Italie, de cette terre classique, étoit toujours devant mes yeux; il m'attiroit avec une force irrésistible. Je pars une seconde fois; de nouveaux obstacles m'arrêtent: enfin la poésie tendit la main à la peinture. (Les

Muses sont sœurs, les Beaux-Arts sont frères.) L'auteur du poëme d'Adonis (1) m'ouvrit la route, me recommanda à des protecteurs éclairés, et, par une suite de la fatalité qui me poursuivoit, il mourut à Naples, et le cardinal Barberin (2), dont il m'avoit procuré la faveur, partit pour sa légation.

Me voilà seul, inconnu sur une terre étrangère, sans ressource, et ne sachant à qui proposer mes ouvrages. Le style que j'avois adopté n'étoit pas celui qui réussissoit alors. Je tirai à peine quatorze écus de deux tableaux de batailles, que j'avois composés avec tout le soin imaginable; c'étoit à peine le prix des toiles et des couleurs. Un artiste associa sa misère et ses talens aux miens. C'étoit Duquesnoi, sculpteur célèbre; il modeloit alors d'après l'antique, et subsistoit de ce travail pénible. C'étoit un travail de manœuvre, il me parut précieux; j'admirois l'antique, je le mesurois, et en le modelant, j'apprenois à l'apprécier de plus en plus. — Vous me rappelez ce sage de l'antiquité, qui, la nuit, alloit pétrir le pain chez un boulanger, et qui, pendant le jour, alloit sous le portique professer la philosophie. —

(1) *Il Cavaliere Marino.*

(2) Neveu du pape Urbain VIII.

Cette retraite fut favorable au développement de mes idées ; isolé, habitant avec la seule antiquité, je contractai avec elle un commerce étroit, et je lui dois tout ce que je suis.

Le cardinal Barberin revint à Rome, et l'illustre cavalier del Pozzo (1) firent plus que de me procurer des travaux ; ils préparèrent, par leurs suffrages, les voies de ma réputation. On m'avoit trop abaissé, on m'éleva trop peut-être. — Non : dès ce moment, les Italiens eux-mêmes vous placèrent, avec justice, parmi les premiers maîtres de l'art. N'est-ce pas en effet à cette époque que vous avez composé cette grande tragédie de la *Peste des Philistins*, remarquable par ce trait d'un homme qui arrache un enfant au sein contagieux de sa mère qui vient d'expirer, et ce beau drame de Germanicus mourant (2) ? La renommée de ces chefs-d'œuvre passa les monts, et ce fut alors, si je me le rappelle bien, que la France, ayant des droits à votre gloire, vous réclama comme un de ses plus précieux ornemens. — Eh bien !

(1) Amateur éclairé des Beaux-Arts, et savant dans les Antiquités et les Belles-Lettres.

(2) Le Poussin composa encore, à la même époque, *le Saint-Erasme, l'Apparition de la Vierge à Saint-Jacques, la Prise de Jérusalem par Titus.*

je préfère à ces temps de prospérité, mais de persécution, les premières années que j'ai passées entre le malheur et l'étude. Que j'ai eu alors à souffrir de la jalousie des rivaux, des conseils des demi-savans, de l'ignorance du public ! La négligence et le trop peu d'amour que ceux de notre nation ont pour les belles choses, est si grande, qu'à peine sont-elles faites, on n'en tient plus compte; mais au contraire on prend souvent plaisir à les détruire (1).

Un secret pressentiment m'avertissoit de toutes les contrariétés qui m'attendoient. M. Desnoyers, secrétaire d'État et surintendant des bâtimens, m'offroit, de la part du Roi, le titre de premier peintre, avec mille écus d'appointemens; je les refusai : mais l'amitié se mit de la partie, sa séduction fut toute-puissante, et je cédai aux instances de M. de Chantelou, qui fit exprès le voyage d'Italie pour m'en arracher.

On voulut me captiver par les richesses que je méprise, par les honneurs que je sais apprécier. Le Roi envoya ses carrosses au devant de moi (2); il me fit l'honneur d'aller jusqu'à

(1) Extrait textuellement d'une lettre du Poussin.

(2) 20 mars 1641.

la porte de sa chambre, pour me recevoir. Le cardinal de Richelieu, qui portait jusqu'au délire l'amour des grands talens, m'embrassa; on me donna, aux Tuileries, un appartemnt dont le luxe me gêna autant qu'il me déplut : je ne vis, dans ces distinctions, que ce qui devoit en être la suite, c'est-à-dire l'éclat de la haine et de l'envie que ces préférences alloient allumer.

On dénigra bientôt mes meilleurs ouvrages. J'avois cherché à donner au Christ, dans un de mes tableaux, un caractère de noblesse qui manque à toutes les représentations que j'en ai vues. Les anciens imprimoient aux statues de leurs dieux un grand caractère. On prétendit que *ce Christ avoit plutôt l'air d'un Jupiter tonnant, que d'un Dieu de miséricorde.* Ainsi s'exprimoient, dans leur jalousie, Vouet et ses élèves. Je leur répondis que je n'aurois jamais pu prêter au fils de Dieu un visage de torticolis et de père Doucet, vu qu'étant sur terre, parmi les hommes, il étoit même difficile de le considérer en face.

Le déchaînement fut universel : ici, il me falloit combattre un Fouquière, excellent paysagiste d'ailleurs, mais qui vouloit ordonner seul de tous les ornemens de la galerie du Louvre ; et là, un architecte mécontent

le Mercier, dont je fus obligé de faire briser les ouvrages; il ignoroit absolument le rapport que les détails doivent conserver avec l'ensemble.

L'amour-propre irrité se mit à crier, à cabaler; je crus devoir alors faire cette franche déclaration : « J'écris, j'agis, pour rendre témoignage à la vérité, et ne tomber jamais dans la flatterie, qui sont trop opposées pour se rencontrer ensemble. »

Convaincu plus que jamais que la France n'étoit pas le pays des beaux-arts, et qu'on n'y sent point, pour leurs chefs-d'œuvre l'enthousiasme qui transporte les Italiens, je cherchai des prétextes pour la quitter; ils se présentèrent. La mort du cardinal de Richelieu, celle de Louis XIII, la retraite de M. Desnoyers, rompirent mes engagemens. Je partis, ou plutôt je revolai vers l'Italie. Je me rappelle qu'en arrivant à Rome, j'embrassai, avec transport les premières colonnes qui s'offrirent à mes regards, en m'écriant : « Je ne quitterai plus la patrie et le sanctuaire des arts. » Modeste asile, heureuse solitude, témoins de mes premiers travaux et de tous mes plaisirs, combien je sentis mieux votre inestimable valeur, en me rappelant les misères

pompeuses, le luxe embarrassant et les honneurs dangereux auxquels je venois de m'arracher !

## CHAPITRE IX.

Intérieur du Poussin. Son Atelier. Ses Chefs-d'œuvre (1).

---

En disant ces mots, il étoit arrivé auprès de sa demeure; il frappa. Une femme intéressante, d'une taille élevée, et remarquable par les beaux traits qui caractérisent les Romaines, vint ouvrir. Sa physionomie annonçoit d'ailleurs une sensibilité profonde. Je vous présente celle qui fait mon bonheur, dit le Poussin à Christine ; je l'ai épousée par reconnoissance des soins qu'elle m'a prodigués pendant une maladie dangereuse. C'est la sœur du Guaspre, mon seul élève, qui m'a fait l'honneur de prendre mon nom ; je vous montrerai quelques-uns de ses paysages ; il excelle dans ce genre. — On dit qu'il vous a pris pour modèle.

On entre, et l'artiste les introduit dans son cabinet. Christine, qui observoit tout, vit un livre entr'ouvert sur sa table ; elle le prit : c'étoit

(1) Ouvr. cités.

Homère. — Je m'échauffe au foyer des poètes.

Auprès de ce livre, étoient plusieurs traités épars, celui de Léonard de Vinci, les écrits d'Alberti, ceux d'Albert Durer, la Perspective du Pozzo.

Ce qui frappa sur-tout la fille de Gustave, ce fut une suite de figures modelées en cire. — Ce sont des études pour mes tableaux; je les pose, je les grouppe dans l'attitude où je dois les représenter. C'est ainsi que je reconnois les grands effets de lumière. — Ainsi, vous sculptez avant de peindre. — Il est vrai, j'ai plus modelé encore que je n'ai dessiné. — Vous ne copiez point les autres peintres? — Je me contente de les étudier. — Quel doit être, selon vous la marche d'un peintre? — Il doit commencer par la disposition, puis par l'ornement, le décorum, la beauté, la grâce, la vivacité, le costume, la vraisemblance et *le jugement par-tout*. Ces dernières parties sont du peintre, et ne peuvent s'enseigner; c'est le Rameau d'or de Virgile, que nul ne peut trouver ni cueillir, s'il n'est conduit par le destin.

Un tableau commencé étoit placé sur un chevalet. — Je regrette qu'en général votre talent ait été réduit à peindre des tableaux de chevalet, et n'ait pas eu, pour s'exercer, des champs

plus vastes. — N'en accusez que les circonstances et le siècle où j'ai vécu.

On approche, on contemple le sujet, on l'admire : c'étoit la femme adultère, amenée devant le sage de la Judée. J'ai voulu, dit le Poussin (car il aimoit à rendre compte de toutes ses idées, et il avoit coutume, en livrant un tableau, de l'accompagner d'une explication détaillée), j'ai voulu peindre la différence des caractères et des passions. J'ai assemblé, sur le front de la femme adultère, tous les nuages de l'inquiétude et de la honte, et cependant j'ai fait briller un rayon d'espérance. Voyez comment les accusateurs, déçus de l'espoir de surprendre un sage, manifestent une confusion mêlée de dépit. Cette expression ne règne pas seulement sur leur visage, mais elle se manifeste dans toute leur attitude. La sensation est la même, mais elle est différemment signalée, d'après le tempérament, le caractère et le rang même de ceux qui l'éprouvent; elle est d'ailleurs nuancée, d'après le plus ou le moins d'intérêt qu'ils prennent à la réponse. De ces mots tracés sur la pierre, par l'Homme-Dieu, et qui ne respirent que bonté et indulgence, ces véritables et ces premiers attributs de la puissance; de ces mots, dis-je, sort une lumière

mière vive et surnaturelle, qui éclaire tout-à-coup l'intérieur hideux de ces ames corrompues; leur ame a passé sur leur visage.

Derrière la toile, étoient tracés quelques chiffres: Christine en demanda l'explication. — C'est le prix que j'attache à mon travail. Christine fut étonnée de la modicité du prix auquel le Poussin cédoit un chef-d'œuvre; et si on vous en offroit mille fois autant, ajouta-t-elle avec vivacité? — Je ne l'accepterois pas.

Vous ignorez, Madame, dit le cardinal Colonna, qu'un jour on lui envoya cent écus pour un tableau qui représentoit le ravissement de Saint-Paul, et que la modestie de l'artiste renvoya la moitié de cette somme exiguë. Il me suffira, pour vous faire connoître le mérite de ce tableau, de vous dire qu'il fut placé auprès de la vision d'Ezéchiel, par Raphaël, et qu'il soutint ce redoutable voisinage, sans rien perdre à la comparaison.

Le Poussin, pour se dérober à l'éloge, ouvrit la porte d'une chambre voisine, où se trouvoit la collection de ses ouvrages, en originaux, en copies, en dessins: une muette admiration fut leur premier hommage. Bientôt, avec l'enthousiasme qui caractérise les Italiens, le cardinal Colonna s'écria : *Ce qui*

*me frappe le plus , c'est que tout porte ici le cachet d'une observation continuelle et profonde.*

Tous les tableaux du Poussin ont la physionomie qui convient au sujet qu'il avoit à traiter; toutes ses figures ont une expression juste.

Quand il est poète , il est comparable à Virgile : le lieu de la scène, la pantomime des figures, leur caractère, sont tels qu'une imagination profonde et bien réglée peut les concevoir.

Historien, on croiroit qu'il étoit dans les déserts de l'Arabie, avec les enfans d'Israël. L'aridité de cette contrée, l'air inquiet de ce peuple sans patrie , l'avidité de satisfaire un besoin pressant, le désespoir des uns, la foiblesse des autres, des scènes qui se passent entre les membres de la même famille, tout donne aux tableaux, de la Manne et de la Pierre d'Horeb, l'air de vérité, qui est la marque certaine des bons ouvrages.

Le Massacre des Innocens, composé avec trois ou quatre figures , est effrayant, comme l'ordre donné par Hérode. La Ville de Jérusalem paroît déserte ; tous les habitans sont cachés ; quelques mères malheureuses font d'inutiles efforts pour sauver leurs enfans;

des monstres toujours prêts à commettre des crimes, dans l'espoir de trouver l'impunité sous la protection du plus fort.

Sur les bords du Nil, c'est l'opulence, l'industrie et les preuves encore existantes de l'orgueil et du despotisme des Pharaons.

En Grèce, c'est un pays agreste rendu fertile. Ce sont des monumens de la piété et du respect envers les morts; des statues, des palais, de l'architecture la plus élégante que le génie ait conçue. C'est l'habitation des Dieux; c'est dans ces lieux charmans qu'Apollon jouoit avec Hyacinthe; que Pan poursuivoit Sirinx. Toutes les idées riantes des Grecs viennent à la mémoire du spectateur, comme elles étoient dans l'imagination du peintre lorsqu'il composa ses tableaux.

Le Poussin, propre à tous les genres, est, dans chaque partie, l'égal des Michel Ange et des Raphaël; et, dans la partie du génie, de l'imagination dans la partie poétique d'un tableau, il est peut-être supérieur à ces grands hommes.

Voici le *Déluge*. Quel homme, en voyant ce tableau, ne frémit pas d'horreur, ne se sent pas saisi d'un frisson glacial? On ne peut juger de la vérité de son coloris, que quand on a

assisté à ces révolutions affreuses, dont la nature est heureusement avare. Quelques arbres fracassés, deux ou trois hommes luttant avec foiblesse contre la mort, fixent l'œil un moment. Tout se détruit, tout s'affaisse, tout disparoît. *D'autres maîtres ont représenté des inondations, le Poussin seul a peint le Déluge...* Tout est grand, tout est beau dans cette composition; mais l'idée du serpent qui rappelle la chûte des premiers hommes, me paroît sublime. D'ailleurs, l'Artiste a exprimé beaucoup avec peu. — C'est la manière des grands maîtres. — Une famille rappelle celle du genre humain; un soleil qui pâlit, qui s'éteint, exprime l'agonie de la nature. Partout, les eaux et la mort.

Les peintres et les poètes ont-ils voulu nous donner une idée de l'étonnant effet des Chants d'Orphée? A sa voix, les chênes s'agitent, les vents s'appaisent, le tigre et le lion perdent leur férocité; les rochers sont sensibles, et leurs cimes s'ébranlent; idées gigantesques que l'imagination supporte, mais que l'œil d'un homme de goût ne peut souffrir dans un tableau.

L'artiste a peint Orphée tenant sa lyre; il est assis sur un rocher; près de lui coule un

fleuve. La majesté du paysage répond à la grandeur de son sujet ; des hommes, des enfans, des vieillards, de jeunes amans auprès de leurs amantes, l'écoutent. Quelle variété dans le caractère de leur attention ! quel silence règne au milieu d'eux ! Dans ce moment, Eurydice, sur le bord du fleuve, est mordue d'un serpent ; elle tombe : un jeune homme la voit, étend sa robe, la cache avec inquiétude ; il craint qu'à cet aspect, Orphée n'interrompe ses chansons immortelles. L'ardente curiosité, le charme inexprimable de la musique et de la poésie, triomphent de la nature et de l'humanité.

Lisez Anacréon, et Catulle et Chaulieu, tous les poètes érotiques ; ils ont senti que l'idée d'une mort éloignée communique à l'ame, au milieu des plaisirs, une douce mélancolie, un sentiment d'inquiétude qui donne plus de prix aux doux objets dont nous craignons la perte ; leurs œuvres sont remplies de ces rapprochemens. Où les voit-on plus délicatement placés, plus ingénieusement imaginés, plus simplement exprimés que dans l'*Arcadie?*

Auprès d'un vieux tombeau, dans un bois solitaire, contemplez ces deux jeunes amans écoutant la lecture d'une inscription que dé-

chiffre avec peine un vieillard; il lit : *Et in Arcadiâ ego.* Ah! je vécus aussi dans l'Arcadie! Ces mots donnent aux visages du berger et de sa maîtresse une teinte de langueur que le Poussin seul pouvoit saisir, et prête à l'imagination réveuse ce que la poésie la plus subtile ne pourroit peut-être pas décrire.

Quelles expressions trouver pour célébrer dignement les Sacremens, pour donner une idée de l'Extrême-Onction, des différentes impressions de désespoir répandues sur toutes les têtes, dans toutes les attitudes? Comment décrire le mélange de douleur et de respect religieux qui se répand dans ce sublime ouvrage? Que dire de la piété de ces Vierges qu'on mène à la *Confirmation?* de la gaieté céleste qui règne dans le tableau du Mariage? L'architecture sévère, analogue aux cérémonies augustes de la Religion, que le Poussin emploie dans les six autres sujets, change dans celui-ci, se décore des ornemens de l'ordre corinthien, et des festons de fleurs parent le front du temple.

—Le tableau du Mariage, dit Christine, en riant, me paroît moins beau que les autres. *Un bon mariage est difficile à faire, même en peinture.* J'admire cet *enlèvement de*

*Pyrrhus enfant ;* comme tout saisit dans ce tableau ! Que cet enfant paroît cher et précieux à ceux qui le portent, à ceux qui le défendent ! Quelle beauté d'attitude dans les esclaves qui lancent des flèches, pour annoncer aux habitans du rivage opposé quel est celui qu'on doit exposer sur les flots ! ..... — Le Dieu de Michel Ange et de Raphaël n'est pas sublime comme Moyse , quand il fait retomber sur l'armée de Pharaon les eaux de la mer Rouge. .....

Que de choses on admire dans le tableau de la *Manne !* que de grouppes intéressans ! quelle sécheresse dans le désert ! comme ces corps épars , étendus sur la terre , peignent la foiblesse des Israélites , quand le ciel répandit sur eux cette sainte rosée ! Quel relâchement dans les muscles et dans les chairs de ces malheureuses victimes de la faim ! On y reconnoît une douzaine de statues antiques, que le génie sut approprier à son sujet ; le Laocoon, Niobé, le Sénèque, l'Antinoüs, etc. — Quel épisode touchant ! la mère la plus tendre arrache à son fils, en pleurant , un sein qu'elle présente à sa mère expirante.

— Esprit, grâces, gaieté, tout se rencontre dans les tableaux du Poussin. Voyez *Vénus*

*donnant des armes à son fils ; Venus sortant de l'onde ; l'empire de Flore ; les Nymphes dansant aux sons de la lyre du Temps ; les Goûts divers ;* trahit sua quemque voluptas, *les Bacchanales*, etc.

Tous les paysages de ce grand homme ont un caractère de majesté qui leur est propre. Ils sont autant de chefs-d'œuvre auxquels on n'a rien à comparer dans aucune école, ni parmi les plus grands maîtres : ils surpassent encore, s'il est possible, ses tableaux d'histoire. Toujours simple, il ne s'amuse pas à rechercher, à rassembler de petits effets de lumière ; toutes les richesses de l'architecture égyptienne et grecque, toutes les beautés tranquilles et sublimes de la nature sont transportées dans ses tableaux. Personne n'a plus donné de grandeur à ses sites et de noblesse à ses fabriques ; ce qui a fait dire qu'elles représentoient les temps héroïques, comme celles du Titien représentoient les siècles gothiques. Toujours un épisode intéressant y parle à l'ame, indique la sensation que le spectateur doit éprouver. On peut dire qu'il est le créateur de ces scènes qui donnent tant d'intérêt à ce genre. C'est Diogène aux environs d'Athènes, brisant une coupe inutile,

à l'aspect d'un jeune homme qui boit dans le creux de sa main. C'est, au milieu des ruines, saint Jean écrivant l'Evangile; c'est un vieillard sous un arbre touffu, se livrant à des réflexions philosophiques, après avoir suspendu les armes et la lyre de sa jeunesse, à l'arbre qui lui prête son ombre.

Qui ne voudroit errer dans les détours du Paradis terrestre, se reposer sur les bords du lac tranquille et transparent qui l'embellit? Qui ne se transporte avec délices dans ces temps du bonheur et de l'innocence qui fait verser de si douces larmes à tout être sensible, et dont toute ame honnête et délicate cherche à se rapprocher ? Temps que l'imagination embellit de tous ses charmes ; temps que Moyse , Milton et le Poussin étoient seuls dignes de célébrer.

L'homme que tout abandonne dans la nature, que trahit un ami, que quitte une maîtresse, le courtisan disgrâcié, s'il n'a pas perdu dans l'intrigue tout son courage et toute son énergie, aiment à s'enfoncer dans ces vastes solitudes, où le Poussin nous fait asseoir sur des décombres, sur des statues brisées, sur un vieux tronc brûlé par les orages, où tout apprend qu'il faut périr; où l'homme, environné de ce

vaste cortége, marche sans regrets au tombeau.

Veut-il remuer chez nous les grands ressorts de la terreur et de la pitié? Voyez, dans ce lieu sombre, humide et mousseux, près de cette eau bourbeuse et noirâtre, de cet antre dont il ne peut sortir que des vapeurs pestilentielles ou des monstres; voyez, dis-je, cet infortuné qu'un serpent déchire; voyez son compagnon qui fuit épouvanté....... Voyez ailleurs ce malheureux renversé par la foudre: le feu du ciel consume un chêne séculaire; l'obscurité des airs est traversée par un trait lumineux qui laisse apercevoir tous les ravages du vent, des torrens et de la foudre.

Le Poussin nous repose de ces scènes terribles; il présente à nos yeux *une Sainte-Famille*, tantôt sur le parvis d'un temple magnifique, tantôt sous une chaumière que, par un contraste poétique, il appuie sur les ruines d'un ancien temple renversé. Ses *Vierges* n'ont pas la finesse de celles de Raphaël, les grâces que le Corrége leur prête; elles ont un caractère de noblesse, de majesté, une beauté sévère plus convenable, peut-être, à la mère d'un Dieu.

Il est inutile de rapporter qu'aux premières exclamations de l'amateur, le Poussin, plein

de modestie, et qui connoissoit d'ailleurs le prix du temps, s'étoit retiré dans son cabinet pour y achever les travaux auxquels il avoit l'habitude de consacrer la soirée.

Les deux interlocuteurs ne s'aperçurent de son absence que lorsqu'ils eurent cessé d'examiner ses tableaux. Le Poussin avoit toujours été présent au milieu d'eux par son génie. La nuit s'avançoit; ils se retirèrent. — J'admire, disoit Christine, l'ardeur infatigable que vous conservez dans un âge avancé. — Je me sens, en vieillissant, plus enflammé que jamais du desir de bien faire. Et comme il saisissoit sa lampe pour éclairer ses deux illustres hôtes : Je vous plains, M. le Poussin, dit le Cardinal, de n'avoir pas un valet pour vous servir. — Et moi, je vous plains d'en avoir un si grand nombre.

On se sépare. Alors le cardinal Colonna, fidèle à l'esprit de sa nation (1) et aux mœurs des *Dilettanti* (2), faisant succéder la critique à l'éloge, dit à Christine :

(1) Ce caractère est très-bien tracé dans une lettre charmante de Barthélemy. Il aborde un Antiquaire célèbre, de la part du comte de Caylus; aussitôt cet homme se répand en éloges exagérés, parle pendant une heure du mérite de Caylus, et finit par demander qui il est.

(2) Le mot français est *amateur*.

L'amour que le Poussin eut pour les figures antiques, les lui fit étudier avec tant de soin, qu'il en savoit toutes les beautés et toutes les différences; il en chercha la source dans l'anatomie, et enfin il acquit une habitude consommée du dessin. Mais le nu de ses figures s'en ressent, et ses contours sont un peu durs et secs.

Ses draperies sont ordinairement d'une même étoffe par-tout, et les plis, qui y sont en grand nombre, détruisent une précieuse simplicité qui auroit mieux convenu à la grandeur de ses ouvrages.

Le même amour qu'il a pour l'antique lui fait négliger le coloris. A regarder ses ouvrages en général, on connoîtra facilement qu'il a dédaigné cette partie, soit dans les couleurs locales, soit dans le clair-obscur. Delà vient que la plus grande partie de ses tableaux donnent dans le gris, et nous paroissent sans force et sans effet. On peut néanmoins en excepter les ouvrages de sa première, et quelques-uns de sa seconde manière.

Je parle de ses figures, et non pas de son paysage, où il paroît avoir eu plus de soin de consulter la nature.

Je lui refuse une parfaite intelligence du clair-obscur. S'il avoit connu cet artifice, comme un des plus essentiels à la peinture, tant pour reposer la vue, que pour donner de la force et de la vérité à la composition du tableau, il l'auroit constamment pratiqué; il auroit cherché les moyens de groupper avantageusement ses objets et ses lumières; au lieu qu'elles sont tellement dispersées, que l'œil ne sait bien souvent où se jeter.

Il est tombé souvent dans des répétitions trop sensibles d'air de tête et d'expressions.

Son génie le porte vers un caractère noble, mâle et sévère plutôt que gracieux.......— Dites que sa manière est nouvelle; qu'il en est l'auteur, et que l'on ne peut nier que dans la partie qu'il possède, son style ne soit grand et héroïque, et qu'à tout prendre, le Poussin ne soit non-seulement le plus grand peintre de sa nation, mais qu'il n'aille de pair avec les plus grands peintres d'Italie.

Le Poussin n'a traité que des sujets grands, nobles, ingénieux; une idée basse ou grossière ne souilla jamais la pureté de ses conceptions. Qui s'asservît mieux que lui aux convenances? qui connût mieux que lui le costume? qui sût rendre avec plus d'exactitude,

les temps et les climats? Quelle ordonnance! quelle sagesse dans ses tableaux ! quelle unité dans son sujet! quelle liaison entre ses grouppes!.... S'il place des ornemens, c'est avec réserve.

Malgré sa fécondité, sa profonde connoissance de l'anatomie, il ne prête pas à ses figures des attitudes forcées, comme Michel Ange et le Carrache. Fécond comme Rubens, il évite les incorrections de ses dessins et de ses compositions.

Vous lui reprochez d'avoir négligé le coloris dans ses tableaux; nous avons vu qu'il craignoit sa magie..... En convenant que cette partie n'est pas la première de ce grand homme, on ne peut s'empêcher de louer son coloris dans le tableau de *Rebecca* recevant du serviteur d'Abraham des pendans d'oreilles et des bracelets ; dans celui de *saint François-Xavier*. Il est admirable dans la *Confirmation*, faite pour le cavalier del Pozzo ; dans la *guérison des Aveugles près de Jéricho*. J'ai vu à Rome le tableau de cette *Peste*, où le Poussin démontre que, si *par principe il n'eût pas terni ses couleurs*, elles auroient le mérite qu'on trouve dans celles des Titien et des Rubens. Il faut dire aussi qu'il a la

mauvaise habitude de peindre sur des toiles imprimées en rouge, et qui doivent repousser.

Vous l'accusez d'avoir trop fidèlement copié l'antique ; vous prétendez que ses contours sont durs et secs : on a quelquefois raison ; mais quel peintre est exempt de reproches? Vous parlez de sa passion pour l'antique. C'est à l'idolâtrie du Poussin pour le génie grec, qu'on doit la grandeur, la noblesse qu'on trouve dans ses compositions.

— Ne pourroit-on pas dire que les têtes de ses figures sont un peu fortes, ce qui rend les figures courtes ; cela peut ajouter à la sévérité, mais nuit un peu à la noblesse et à l'élégance ; ce qui est d'autant plus étonnant, que les Grecs, qu'il copioit, ont toujours donné une proportion svelte à leurs figures de dieux et de héros, par celle des têtes, qui sont un peu plus petites que nature ; ainsi l'Apollon a plus de huit têtes.— Quelques figures romaines, sur-tout de personnages graves et sévères, ont des têtes plus fortes : cela tend à leur donner un air d'énergie et de force. Au reste, il falloit que le Poussin eût un art tout particulier d'ennoblir ses personnages et leurs expressions ; car, avec cette manière, tout autre qui n'auroit pas

eu son sublime talent, n'auroit donné qu'un air bas et sans noblesse à des figures trop courtes.

—Jamais le Poussin ne s'écarte des lois du goût, des règles de la bienséance et du costume, comme Paul Véronèse dans tous ses tableaux; comme Michel-Ange dans son *Jugement dernier;* comme Polydore, qui montre aux yeux les intestins de Caton qui vient de se poignarder; comme Raphaël lui-même, qui transporte le pàpe Jules II dans le temple des Juifs, à l'époque d'Héliodore, et qui, malgré la répugnance des Juifs, comme des Orientaux pour les images, dessine des statues à la porte d'une basilique, dans le carton du Paralytique guéri par saint Pierre et saint Jean.

Ce que j'admire le plus dans le Poussin, c'est la sublimité de son caractère et la profondeur de ses pensées; peut-être que ces deux choses sont liées entr'elles. — N'en doutez pas. — Je vois enfin qu'il a étudié profondément l'antique, lequel n'est autre chose que le miroir de la nature; elle revit dans ses ouvrages, mais avec cette dignité qu'elle avoit chez les Grecs, parce que toutes les institutions de ce peuple extraordinaire, tendoient à

la

la favoriser. Il a enfin étendu les limites de son art par ses connoissances variées; en effet, il est versé dans toutes les sciences. Delà cette vérité qu'il a su le premier donner aux scènes qu'il a décrites : les costumes, les mœurs, les usages des peuples, que dis-je, les nations elles-mêmes, passent devant vos yeux. Quelle beauté dans le caractère de ses airs de tête! quelle savante correction de dessin! je l'absous de n'avoir point recherché la magie vulgaire du coloris; je me rappelle ce mot du docte Alberti : *Toute la peinture, c'est le dessin* (1).

Le cardinal Colonna parut d'abord étonné de l'instruction que Christine développoit relativement aux arts du dessin, mais sa surprise cessa, lorsqu'il vint à se rappeler qu'aucune des connoissances humaines n'étoit étrangère à cette princesse, brûlant de la soif du savoir, que son Musée renfermoit les chefs-d'œuvre de l'antiquité et ceux des âges modernes; et qu'enfin, bien différente de cette foule présomptueusement ignorante, qu'on appelle amateurs, Christine rassembloit des

(1) *Voyez* Alberti, Trait. de Pilt. Le mot d'Annibal Carrache est encore plus énergique; mais la décence nous défend de le rapporter. Les Artistes le connoissent.

médailles, des statues, des tableaux, non pour les montrer, mais pour les étudier. Il rougit alors de la précipitation de ses critiques; il voulut changer de conversation, mais ils étoient déjà arrivés au palais de Christine, qui se disposa à congédier Son Eminence.

## CHAPITRE X.

La Nuit. Séparation des Acteurs précédens. Christine reprend ses Etudes astronomiques avec le célèbre Cassini. Quel étoit ce dernier personnage. Désespoir amoureux de Colonna (1).

Vous me quittez, dit le cardinal Colonna. — Oui, je vous sacrifie à un homme qui occupe une partie de mes nuits.... en observations. — Il périra. — Calmez-vous, et n'allez pas égorger toute l'astronomie en sa personne. C'est Cassini, qui donneroit Christine et toutes les femmes de l'Univers pour le plus mince des phénomènes célestes. — Vous me rassurez, mais quel est ce Cassini? — Ignorant! Sachez que Jean-Dominique Cassini, fils de Jacques Cassini, gentilhomme italien, s'attacha avec

(1) Eloges de Fontenelle. Hist. de l'Astronomie. Hist. des Mathém. Les deux Ages du Goût et du Génie. Mém. de l'Acad. des Sc.

ardeur à l'astronomie et aux sciences préliminaires. Il y fit des progrès si rapides, qu'en 1650, n'étant âgé que de 25 ans, il fut choisi par le Sénat de Bologne, pour remplir dans l'Université de cette ville, la première chaire d'astronomie, vacante depuis quelques années, par la mort du père Cavalieri, fameux auteur de la Géométrie des Indivisibles, à qui l'on n'avoit encore pu trouver de digne successeur.

Dès la fin de l'an 1652, une comète vint exercer le nouveau professeur d'astronomie, et se proposer à lui, comme une des plus grandes difficultés de son métier. Il l'observa avec M. Malvasio, qui lui-même étoit astronome. Elle passa par leur zénith, particularité rare. M. Cassini fit sur ce phénomène toutes les recherches que l'art pouvoit desirer, et toutes les déterminations qu'il pouvoit fournir, et il en publia, en 1653, un traité dédié au duc de Modène.

Le désordre où le calendrier Julien étoit tombé, parce qu'on y avoit négligé quelques minutes, avoit réveillé les astronomes du seizième siècle. Ils voulurent avoir, par observation, les équinoxes et les solstices que le calendrier ne donnoit plus qu'à dix jours près;

et comme on fit une augmentation au bâtiment de Saint-Pétrône, en 1653, cela fit naître à M. Cassini, la pensée de tirer dans un autre endroit de l'église, une ligne plus longue, plus utile et plus exacte que celle du Dante, qui n'étoit même pas une méridienne. Comme il falloit qu'elle fût parfaitement droite, et que, par la nécessité de sa position, elle devoit passer entre deux colonnes, on jugea d'abord qu'elle n'y pouvoit passer, et qu'elle iroit périr contre l'une ou l'autre. M. Cassini démontra, par un écrit imprimé, qu'elle ne l'étoit point; il avoit pris ses mesures si justes, que la méridienne alla raser les deux dangereuses colonnes qui avoient pensé faire tout manquer.

L'instrument qu'il inventa à cet effet, donne une précision telle qu'on n'eût osé l'espérer: il fut construit avec des attentions presque superstitieuses. Le père Riccioli, bon juge en ces matières, les a nommées *plus angéliques qu'humaines*. Le détail en seroit infini. — Je vous en dispense.

M. Cassini vient d'inviter, par un écrit public, tous les mathématiciens à l'observation du solstice d'été de cette année (1). Une des premières réponses qu'il prépare est sur

(1) 1655.

la variation de la vîtesse du soleil. Il prononce nettement en faveur de Kepler et de Bouillaud, qu'elle est en partie réelle. M. Cassini imprime, en cet instant, sur l'usage de la méridienne, un écrit qu'il m'a fait l'honneur de me dédier.

Les nouvelles observations de M. Cassini sont si exactes et si décisives, qu'il en compose des tables du soleil, plus sûres que toutes celles qu'on a eues.

Il se sert de sa nouvelle théorie des réfractions, pour faire de secondes tables plus exactes que les premières; il y joint la parallaxe du soleil, qu'il croit, quoiqu'encore avec quelqu'incertitude, pouvoir n'être que de dix secondes, et par-là il éloigne le soleil de la terre six fois plus que n'avoit fait Kepler, et dix-huit fois plus que quelques autres.

Il m'a promis d'observer, dans mon palais et avec moi, la première comète; il en trace la route, comme s'il avoit été admis à la connoissance de tous les secrets célestes.

Cassini communique sans peine ses découvertes et ses vues, au hasard de se les voir enlever, et desire plus qu'elles servent au progrès de la science qu'à sa propre gloire. Il fait part de ses connoissances, non pas pour les étaler, mais pour en faire part. — Sublime

dévouement! — Bien rare sans doute, et dont je vais profiter.

Christine quitta alors le cardinal Colonna. Il s'éloigna après l'avoir embrassée, et tourna plus d'une fois les yeux vers l'observatoire de la Reine : elle étoit pour lui un nouvel astre qu'il ne cessoit de contempler. Il crut la reconnoître à la clarté des flambeaux, et après l'avoir saluée de nouveau, avec les démonstrations de la passion la plus exagérée, il reprit la route de Rome, plus insensé que jamais, c'est-à-dire plus épris.

## CHAPITRE XI.

De l'Astronomie et de l'Astrologie. Etat de l'Astronomie en France à cette époque (1).

Eh bien, mon cher Cassini, dit la fille de Gustave, puisque le temps se couvre et ne nous permet plus de continuer nos observations, revenons à vos idées sur le développement de l'astronomie, et sur son état en France.

(1) Ouvr. cités.

— Les premiers astronomes furent presque tous astrologues : on n'étudioit l'aspect et le cours des astres que pour y trouver des rapports avec l'homme, des influences relatives à sa destinée. — Ne pensez-vous pas que l'action planétaire étant sensible sur toute la nature, elle doit l'être particulièrement sur une de ses plus foibles parties, c'est-à-dire, sur l'homme? — Non : il faut reléguer cette opinion au rang des préjugés populaires. — Ces préjugés ont pour base les principes de toute l'antiquité; ils formoient la science de Pythagore, la sagesse des Egyptiens. — Les autorités ne m'en imposent pas; car, si elles sont conformes à la raison, cette dernière suffit; si elles ne sont pas conformes, il faut s'en rapporter à la raison : voilà ma seule boussole. — Enfin, je crois à l'astrologie. — L'astrologie est à l'astronomie, ce que le charlatanisme est à la médecine; ce que la superstition est à la religion. Je reprends le cours des notions astronomiques Il y eut dans l'antiquité plus d'un système planétaire; mais celui de Ptolomée fit oublier les autres.

Le hardi Copernic entreprit de le renverser, et le renversa. Il eut pour disciple Galilée, qui fut moins heureux queson maître. Il

risquoit de ne jamais revoir le soleil, s'il n'eût déclaré que cet astre étoit mouvant, et la terre immobile.

Descartes, qui vint après, n'habita point les cachots de l'Inquisition ; mais plus d'une fois il fut contraint de s'expatrier, tant il est dangereux de heurter les opinions reçues, même sur les matières les plus indifférentes.

Quoi qu'il en soit, Descartes créa ses Tourbillons. La base de son système étoit celui de Copernic, dont il s'efforce de démontrer l'évidence. Il indique comment chaque soleil a pu se former au centre de chaque tourbillon ; comment les planètes et les comètes y sont descendues ; les raisons des mouvemens réguliers et irréguliers qui se trouvent dans les unes et dans les autres ; la force et les effets de l'impulsion ; la nature de ce que nous appelons les *quatre élémens* ; la différence et le résultat de leur principe ; ce que c'est que la légèreté et la pesanteur, la solidité et la liquidité. La nature de la lumière fait aussi une partie essentielle de ses observations. Il montre que les couleurs ne sont que différentes modifications de la lumière. Il explique enfin le flux et reflux de la mer ; les diverses propriétés de l'aimant, et plusieurs autres effets surprenans de la na-

ture; effets qui, selon lui, viennent tous appuyer son système.

C'étoit combattre celui de l'Ecole, et s'exposer à bien des contradictions. Elles ne manquèrent point à Descartes; ils trouva même des adversaires d'un mérite reconnu. Gassendi s'éleva contre son hypothèse du plein. — C'est le même Gassendi, qui osa faire revivre celle des atomes, d'après Epicure.

— Quoi qu'il en soit, le système des Tourbillons prit faveur et fut adopté par le plus grand nombre des astronomes français. — Ce système offre effectivement un magnifique spectacle à l'imagination; mais les calculs n'y câdrent pas toujours (1).

— Descartes ne fut pas le seul en France qui

(1) Ils fournirent à Newton la base d'une autre hypothèse. Je parle de la gravitation universelle des planètes autour du soleil. Selon lui, les corps célestes sont en proie à deux forces centrales et opposées. L'une tend à les faire tomber dans le soleil; c'est la force centripète : l'autre tend à les écarter de la ligne de leur chute perpendiculaire; c'est la force centrifuge. Du concours de ces deux forces dérive la courbe que les planètes décrivent, ainsi que la loi de leur mouvement. Ce système de l'attraction fut avidement reçu par nos physiciens calculateurs. Il s'accordoit avec le résultat de leurs opérations. Cependant, il faut l'avouer, il tient

s'attacha à cultiver l'astronomie. Il eut des contemporains à qui cette science doit des progrès. Ils ne songèrent point à bâtir un autre système de l'Univers. Leurs travaux n'eurent pour objet que certaines parties de ce grand tout. Le comte de Payan (1) donna une théorie des planètes, dans laquelle il calcule et indique la route de ces astres. Avant lui, Ismaël Bouillaud (2), de la congrégation de l'Oratoire, s'étoit aussi rendu utile à l'astronomie par ses ouvrages et même par ses méprises. Le père de Pardier (3), calcula des tables célestes. Auzout (4) inventa le micromètre, sorte de télescope dont le diaphragme se resserre à volonté. Picart (5) fit un utile usage du micromètre inventé par Auzout (6).

à des lois occultes dont l'existence nous est peu connue. Les effets ne démontrent que foiblement la cause. On voit que la roue du char tourne; mais on ignore si ce char est poussé ou tiré.

(1) Le comte de Payan, d'Avignon, mort à Paris, en 1665.

(2) De Loudun, né en 1605; mort en 1694.

(3) Jésuite de Pau, né en 1636; mort en 1673.

(4) Auzout, l'un des premiers de l'Académie des Sciences, mort en 1691.

(5) Picart, de l'Académie des Sciences; mort en 1682.

(6) Le même Astronome entreprit de mesurer un degré

— Voyons ce micromètre. — Le voici. — Pendant que Christine s'exerçoit à le manier, Cassini traçoit sur un globe céleste quelques lignes........ Que faites-vous? — Je dessine la marche d'une comète que j'attends. Mes calculs sont exacts. — Je vous en demande la dédicace. — J'allois vous l'offrir.

La fraîcheur de la nuit vint mettre fin à cette conversation.

du méridien, qu'il fixa à 57,060 toises. Il fit plus encore, il forma le projet de tracer un méridien qui traversât toute la France, et qui eût, pour point de réunion, l'Observatoire de Paris. Il fut secondé, dans cette entreprise, par le fils du célèbre Cassini, et par la Hyre, mathématicien français. Tous deux même eurent la gloire d'achever seuls ce grand travail. La Hyre, de son côté, imagina une excellente méthode pour calculer les éclipses. Roëmer, son élève, calcula le mouvement progressif de la Lumière, pour arriver du Soleil jusqu'à nous.

## CHAPITRE XII.

Départ de Christine pour la France (1).

Le Pape fut piqué de l'obstination du cardinal Colonna, et l'exila. Celui-ci ne trouva de consolation que dans une correspondance qui commença par amuser Christine, et finit par l'ennuyer.

Bientôt des désagrémens plus graves éclatèrent. La fille de Gustave avoit soulevé contre elle, à la fois les Italiens, les Espagnols et les Français. Elle se rapprocha cependant des derniers, soit par goût, soit par politique, soit par inconstance. Les premières maisons de Rome outragées, méditoient de sinistres vengeances. En effet, tantôt elle refusoit d'accorder aux personnages les plus illustres les honneurs qu'ils avoient droit d'attendre; tan-

(1) Anecd. Espion Turc. Mém. de Christine.

tôt elle les bravoit par des insultes plus graves. Elle fit un jour pointer un canon contre le château Saint-Ange, et le tira. D'un autre côté, les Espagnols et Pimentelli, accoutumés depuis trop long-temps à la voir se dévouer à tous leurs caprices, frémissoient de ce qu'elle alloit sortir de la dépendance où ils l'avoient retenue. Ils tramèrent contre elle une conspiration. Christine fut avertie à temps. Trop foible pour résister à l'orage, trop vaine pour paroître le craindre, elle prit le prétexte de la contagion qui se manifestoit aux environs de Rome, pour s'en éloigner.

Poissonnet, qu'elle avoit dépêché en France, lui rapporta une nouvelle agréable. Le cardinal Mazarin lui écrivoit qu'on la recevroit avec plaisir; que son desir de paroître dans les fêtes qui se préparoient lui étoit d'autant plus agréable, qu'elle contribueroit à les embellir.

Mais ce n'étoit-là qu'un nouveau prétexte saisi par Christine, qui cherchoit à s'insinuer dans les secrets du Cabinet de France, pour y développer le vaste génie qu'elle avoit reçu pour l'intrigue.

Le Pape, enchanté de la voir partir, lui donna quatre galères, et sa bénédiction.

*P. S.* La Reine, afin de subvenir aux frais de ce voyage, engagea ses joyaux pour mille ducats.

---

# LIVRE SIXIÈME.

## CHRISTINE PARCOURT LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE LA FRANCE.

## SOMMAIRE GÉNÉRAL.

CARACTÈRE ET MOEURS DES PEUPLES QUI HABITENT LE MIDI DE LA FRANCE.

DESCRIPTION DE MARSEILLE, D'AIX, D'AVIGNON, VALENCE, etc. FÊTES, AVENTURES. ÉTAT DES ARTS DU DESSIN, EN FRANCE.

*Personnages introduits sur la Scène :*

Le duc DE GUISE, CHRISTINE, l'historien RUFFI, de Marseille; LE PUJET, sculpteur, peintre et architecte; le savant HERBELOT, le plaisant abbé DE COSNAC, le dévôt BOISSAT, PITTON (historien d'Aix); BACHAUMONT, CHAPELLE, D'ASSOUCY; le chanoine MARCHETTI, VIAS, poète; D'HOSIER, généalogiste.

## CHAPITRE PREMIER.

Entrée de Christine en France. Elle débarque à Marseille. Le duc de Guise lui donne une Fête. Tableau des mœurs méridionales. Aspect et mouvement du Commerce (1).

LES quatre galères du Pape approchoient de la superbe Marseille, et déjà, du haut du bâtiment qu'elle montoit, Christine apercevoit le fort bâti par Henri IV, ces deux rochers qui ferment l'entrée du port, qu'assiége une mer presque toujours furieuse, mais domptée, et ces montagnes arides qui l'entourent en amphithéâtre : le soleil couchant projetoit alors, sur leurs cimes dépouillées, les rayons sanglans d'une pourpre orageuse qui se reflétoit dans les flots verdâtres.

(1) Mém. de Christine. Histoire de Marseille, par Ruffi. Histoire de Provence, par Papon. Coutume des Marseillais. Relations et Voyages. Piganiol. Mém. particuliers. Histoire du Commerce, Balance du Commerce, etc.

(2) Christine étoit montée sur une galère du Pape, accompagnée de trois autres pour sa suite et son équipage. Mém. de Christine, t. I.

Ce

Ce premier aspect remplit l'âme de Christine d'une émotion mélancolique et profonde. On approche, et le plus brillant contraste vient enchanter ses regards. Elle découvre des campagnes riantes et cultivées, où la vigne croît près de l'olivier et de l'amandier; où le palmier et le dattier s'élèvent au dessus des figuiers savoureux; où des cyprès, des melèzes et des mûriers mêlent leur verdure pâle et sombre à la pourpre des grenades, aux fleurs d'argent, aux fruits d'or des orangers, des poncirs et des cédrats; où les productions enfin les plus rares de l'Asie, de l'Afrique, de la Grèce et de l'Italie ont été transplantées et naturalisées par l'art industrieux qui en a répandu la conquête dans le reste de l'Europe.

Une atmosphère brûlante, mais rafraîchie quelquefois par la brise et par un vent très-vif, étoit chargée d'émanations balsamiques. Le son aigu du galoubet, soutenu par celui du tambourin, les chants et le bruit des danses retentissoient dans le lointain, et l'écho des rochers multiplioit les éclats de la gaieté folâtre. Des nageurs, entièrement nus, se reposoient sur ces rochers; la chaleur invitoit aux délices du bain. De côté et d'autre, on apercevoit, sur les flots ou sur la grève, des

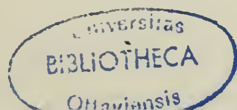
groupes de baigneurs et de baigneuses. Les deux sexes, sans voile, étoient confondus, sans que la pudeur en parût offensée. Pendant que les jeux régnoient sur la mer et dans la campagne, le travail animoit tout le port en mouvement. A l'aide d'une longue lunette, Christine pouvoit tout remarquer, et distinguer même la physionomie de ces hommes rassemblés des quatre parties de l'Univers, et si différens de mœurs, de langage et de costume.

Ici, un Italien, d'un geste animé, présente et fait goûter l'anis des États de Rome, la manne de Sicile (1), et charge en retour nos amandes et nos figues. Là, un Espagnol, grave et superbe, troque contre des étoffes de Tours, contre des brocards, des dentelles d'or et d'argent, et même des galons faux, ses piastres, les laines de Ségovie, le quinquina, la cochenille et l'indigo. Plus loin, noncha-

(1) Sur le commerce d'importation et d'exportation de la Provence, et particulièrement de Marseille, *voyez* Piganiol, Descript. de la France, t. V, p. 105, 124. Article d'autant plus curieux, que presque tout le Commerce de la France avec l'Italie, l'Espagne et les Echelles du Levant, se faisoit par Marseille. *Voyez* Balance du Commerce, par M. Arnould.

lamment étendu sur des ballots, une longue pipe à la bouche, le Turc indique de la main ses marchandises, l'opium de Constantinople, la cire de Satalie, la poudre de Chypre, la térébenthine de Scio, le fil de chèvre d'Angora et des laines pelades; il remportera des rames de notre papier pour en faire des enveloppes, ou pour en appliquer les feuilles en guise de vitres à ses fenêtres. Un autre est séduit par l'éclat de ces calottes de laine teintes en rouge, autour desquelles ils roulent leur turban, et dont Marseille tient dépôt et manufacture. L'Africain, basané, la tête entourée d'un schall, et dont le corps est enveloppé d'un long manteau de laine fine, fait glisser sur une voile accrochée à la galerie du pont, et tendue jusqu'à terre, les amas de bled de Barbarie, qu'on reçoit dans des batelets, ou qu'on renferme dans des sacs. Le Grec, vif et délié, au regard pénétrant, au langage animé, et dont l'esprit semble encore lancer des étincelles dans l'obscurité même de l'esclavage, va, vient, et s'empresse d'offrir de la cire jaune, de l'huile, des raisins, des cuirs, du coton, des drogues. Près de lui, une femme se faisoit remarquer par la hauteur de sa taille, et par cette régularité de traits qui dis-





tingua dans tous les temps ces peuplades d'un Archipel que la nature sembla favoriser. Des vêtemens bizarres, mais riches et surchargés, masquoient la beauté de ses formes, et ses longs cheveux étoient nattés en une infinité de tresses, avec un soin qui supposoit autant d'art que de patience. Le riche Vénitien, aux manières élégantes et polies, fait décharger avec précaution ses glaces, sa thériaque, ses soieries. Enveloppé du bagnus (1) comme d'un manteau, l'Arabe, brûlé des feux du désert, fait rouler ses ballots de moka, de myrrhe, d'encens, de dattes, d'aloës. Le Persan superbe veille sur les coffres précieux dans lesquels il a rassemblé les toiles du Candahar, les tapis d'Ispahan, les diamans, les perles et l'ambre. Courtiers avides, quelques sales enfans d'Israël et de Jacob, circulent au milieu d'eux, les assiégent et les volent dès qu'ils peuvent le faire.

Les facteurs des principaux négocians de la ville donnent des ordres à une multitude de commissionnaires et de matelots; des marchandises sont transportées à bras d'hommes, mais la plus grande partie est placée sur des

(1) Morceau de drap carré comme le manteau grec.

batelets, que des rameurs à demi-nus font voguer d'une extrémité du port à ses différens points. On reconnoît les porte-faix au chaperon qui couronne leur tête, et qui est quelquefois formé par les extrémités du sac, roulées autour de leur front, le reste pendant sur leurs épaules; d'autres réunissent leurs efforts, et le fardeau est suspendu au milieu d'une traverse de bois, dont chaque extrémité porte sur leurs épaules.

Chaque état a son costume; on reconnoît l'ouvrier du port à ses vêtemens simples, légers et courts, qui laissent à ses mouvemens toute leur liberté, tout leur développement; leurs cheveux sont ramassés sous un rézeau; les parties supérieures du corps sont enveloppées d'un simple pourpoint tailladé, sous lequel on distingue une soubre-veste, d'une étoffe mince, et rayée ainsi que leurs pantalons : une ceinture assujétit les reins.

Une foule de marchands hollandais, allemands, présentent un nouveau peuple au milieu de cette population rassemblée des quatre parties du monde; les Français eux-mêmes ne diffèrent pas moins entr'eux. L'habitant des plaines de la Normandie, celui des montagnes de l'Auvergne, forment un contraste

piquant avec les habitans des rives de la Garonne et de l'Adour.

Dans le même moment, on voyoit une confrairie, qui ressembloit à une mascarade, se diriger pieusement vers une chapelle antique : c'étoit une compagnie de Pénitens blancs, la tête enveloppée dans une espèce de sac qui n'avoit d'ouverture que celles nécessaires à la vue. Ils étoient ceints d'un cordon auquel pendoit un gros chapelet : ils se consacrent au soin d'ensevelir les morts.

Le mouvement général n'étoit pas moins vif sur les flots que sur la terre; une multitude de barques circuloient entre le port et le château d'If. Dans le lointain, quelques galères faisoient force de rames; les unes s'approchoient du port, les autres s'en éloignoient.

Plus loin, des chaloupes chargées de pêcheurs, se groupoient autour des énormes filets dans lesquels on enferme les thons. Ceux des pêcheurs qui avoient moins d'expérience, rouloient sous ces poissons vigoureux, et tomboient avec eux dans les rets de la madrague; un long éclat de rire s'élevoit jusqu'aux nues.

L'attention étoit attirée sur le rivage par un nouveau spectacle : on y lançoit à flot, de deux

points opposés, des bâtimens nouvellement construits : on coupa les cables; le navire glissa en s'enflammant sur les appuis qui le soutenoient; l'eau mugit; et, se précipitant par les portes entr'ouvertes du bassin des constructions, entraîna dans sa course le colosse ébranlé, qui, s'élançant avec elle, fut se reposer dans le port. A ce bruit, se mêloit celui du travail des calfats dans les ateliers, et le cri des Turcs bonévoglies qui sont chargés d'entraîner de grosses piles de bois pour les constructions.

Des feux s'allumoient sur les hauteurs. *Je te salue*, s'écria Christine dans un mouvement d'enthousiasme, *je te salue, fille de l'antique Phocée, Athène des Gaules* .... Elle alloit continuer, lorsqu'une nouvelle surprise vint ajouter à ses transports. Toutes les cloches de la ville sonnèrent à la fois, tandis que l'artillerie du port et des bâtimens en mer tonnoit à coups redoublés; la ville fut illuminée au même instant; et deux galères pavoisées, superbement décorées et chargées de musiciens, s'approchèrent de celle de Christine. Le duc de Guise, avec une suite brillante et nombreuse, en sortit, et vint complimenter la reine de Suède au nom du roi

de France. Le héros de cette galanterie étoit d'autant mieux choisi, que sa figure, pleine de grâce et de noblesse, sa taille élégante, ses manières attrayantes, ses aventures extraordinaires, sa haute réputation de bravoure et de générosité, imprimoient à toutes ses actions je ne sais quel charme et quel vernis de grandeur et de courtoisie chevaleresque.

Christine lui répondit avec une grâce facile et une présence d'esprit qui ne l'abandonnoit jamais. Le Duc fut étonné de l'aisance avec laquelle cette reine étrangère s'exprimoit dans nôtre langue; il fut bien plus étonné lorsqu'elle lui parla de la France, comme si elle l'avoit habitée déjà (1).

Ces discours étoient à peine terminés, que sur un signal donné par le Duc, partirent du sein d'un des bâtimens, mille fusées, dont l'éclat sembla ramener le jour; on vit s'élever ensuite, comme par enchantement, les portiques enflammés d'un temple, sur le fronton duquel on lisoit en lettres d'or : *A l'Immortalité;* au fond du sanctuaire brilloit une Minerve (2),

(1) Christine est ici représentée telle qu'on la voit dans ses Mémoires.

(2) Christine est figurée sur quelques-unes de ses Médailles, avec ces mots : *Pallas Suesica.*

entourée de tous les attributs des arts, que lui présentoient autant de génies; chacun d'eux portoit une lettre tracée en caractères lumineux, sur un bouclier; et ces lettres rassemblées composoient le nom de Christine. Ils suspendirent leur bouclier à la base de la statue. Bientôt toutes les galères parurent elles-mêmes en feu, par une illumination soudaine, dont on avoit masqué les préparatifs. Toutes portoient le chiffre de Christine, tracé en caractères de flammes, dont l'éclat mobile se réfléchissoit au sein des eaux. Au bruit du feu d'artifice succéda l'harmonie des violons et des hautbois, qui soutenoit celle de trois voix mélodieuses. Des couplets galans furent chantés; on y célébroit les talens et les vertus de la fille de Gustave.

Elle fut très-sensible à ces hommages auxquels la grâce, vraiment française, qui les accompagnoït, sembloit donner encore plus de charme. Elle parut seulement surprise de voir que ces musiciens, qui portoient d'ailleurs la livrée du Roi, étoient des malheureux qu'on avoit tirés de la chiourme, ce qu'on reconnoissoit à la chaîne qui les attachoit deux à deux.

Christine passa ensuite sur la galère que

montoit le duc de Guise; elle parut frappée de sa magnificence; elle ne pouvoit s'imaginer que la prison flottante de quatre cents malheureux, fût dorée de toutes parts et ornée d'une architecture, dont l'éclat auroit humilié les lambris les plus superbes des palais de Rome et de Paris. La galère étoit particulièrement reconnoissable par trois grands fanaux de cristal, surmontés de trois couronnes, terminées par autant de fleurs de lys d'or. Rien n'égaloit le luxe de la proue et de la poupe de ce bâtiment vraiment royal; si ce n'est la riche galerie qui les couronnoit, et que le Puget avoit inventée et exécutée. Dès qu'elle entendit prononcer le nom de cet artiste, Christine exprima le desir de le connoître: elle avoit vu ses ouvrages en Italie, elle en étoit de retour depuis peu. — Il sera facile de vous satisfaire, reprit le duc de Guise. « Voyez-vous d'ici cette lumière solitaire, entre les rochers qui bordent la côte? c'est là, que dans l'aspect le plus pittoresque, s'élève l'habitation modeste où ce grand homme reçut la naissance, et qu'il remplit des monumens de son génie. » — Il aura mon hommage.

## CHAPITRE II.

Suite de la Fête. Les Propos croisés. L'Histoire de Marseille ; du bon roi René, le père des Troubadours. Les Plaisirs, les Aventures (1).

Cependant le duc de Guise venoit de faire servir une collation splendide et délicate, à laquelle se trouvoient invités les hommes les plus recommandables par leur rang ou leurs talens, et les femmes les plus distinguées par leur naissance et leur beauté.

Christine fit à tous un accueil grâcieux; mais comme son esprit la portoit naturellement vers les choses élevées, et qu'elle vouloit même trouver l'instruction dans ses plaisirs, elle finit par causer plus particulièrement avec M. Ruffi, conseiller du Roi, qui avoit publié une histoire de Marseille, sa patrie. Croyez-vous, M. Ruffi, lui dit Christine en riant, aux prestiges dont vous avez entouré le berceau de Marseille? — Ce n'est pas moi, Madame, c'est l'antiquité entière qu'il faut atta-

(1) Ouvrages cités. Explic. des Cérém. de la procession d'Aix. Hist. de l'Agriculture, etc.

quer. Le duc de Guise parut curieux de connoître ce dont il s'agissoit. S'il faut en croire Justin, reprit M. de Ruffi, les Phocéens étant arrivés à l'endroit où est Marseille, envoyèrent une députation au Roi de la contrée, nommé Nanus, pour lui demander la permission de s'y établir et de faire alliance avec lui. Le hasard voulut que ce Prince fût alors occupé du mariage de sa fille Gyptis. Comme c'étoit l'usage que les parens assemblassent, pour cette cérémonie, les jeunes gens d'une condition égale à la leur, et qu'ils acceptassent pour gendre, celui à qui leur fille présenteroit une coupe remplie d'eau; les principaux s'étoient rendus à la Cour, où ils attendoient que la Princesse déclarât son choix, quand Protis arriva avec les personnes de sa suite. Sa bonne mine, son habillement, ses manières attirèrent tous les regards; Gyptis elle-même en fut frappée; et sans faire attention aux inconvéniens qu'il pouvoit y avoir à se décider pour un étranger, elle lui présenta la coupe, au grand étonnement de l'assemblée et de son père sur-tout, qui, cependant, approuva son choix, parce qu'il étoit tout naturel que le chef d'un peuple sauvage ne dédaignât pas d'avoir pour gendre le chef d'une colonie. Il

céda aux Phocéens le terrain où ils bâtirent Marseille, la première année de la quarante-cinquième olympiade.

Je ne vois rien là d'extraordinaire, dit le duc de Guise; l'amour est une fièvre soudaine, et une grande passion justifie tout. Toute la compagnie fut de son avis, Christine seule soutint, que par une manie générale, tous les Peuples de l'Antiquité ont voulu rehausser leur origine par la fiction.

Le trait des Phocéens qui fuient l'esclavage de leur patrie, et qui jettent dans la mer une barre de fer ardente, en jurant de ne retourner dans leur patrie, que quand cette barre surnageroit, me paroît véritablement digne du génie grec. Je doute moins des actions qui annoncent une ame forte. — Et moi j'en doute davantage, reprit le conseiller du Roi. La hauteur même de vos pensées, doit vous révéler qu'elles ne sont pas communes : les Marseillais ont civilisé les Gaules, voilà leur plus beau titre. Nous leur devons l'agriculture, le commerce et les lettres. — Aristote (1)

(1) Aristote proposa en exemple à toute la Grèce les coutumes, la discipline et le gouvernement des citoyens de Marseille et de leurs *timouques*, c'est-à-dire, des vénérables (nom qu'ils donnoient aux Magistrats). On

a vanté leur constitution; Cicéron en a fait le même éloge. — Par reconnoissance, sans doute, puisqu'il avoit eu pour maître d'éloquence le célèbre Gniphon de Marseille. — Une de leurs lois m'a paru singulière; c'est celle sur le suicide: elle défendoit aux citoyens d'attenter à leur vie, et s'il s'en trouvoit qui fussent las de vivre, ils exposoient aux magistrats les raisons qu'ils avoient d'abréger leurs jours. Si elles étoient approuvées, on leur donnoit du suc de ciguë, que l'on tenoit tout préparé dans le lieu des assemblées publiques; car on s'imaginoit qu'il y avoit des cas où l'homme pouvoit se défaire de lui-même. — Cette opinion venoit sans doute, de ce qu'étant imbus du système de la métempsycose, comme presque tous les Peuples de l'Asie, dont ils étoient originaires, ils se flattoient qu'en changeant à leur gré de manière d'être, ils pourroient en trouver une qui les rendroit heureux. — Leurs lois sur le commerce n'étoient pas moins célèbres que celles des Rhodiens. — Elles sont perdues, et je les regrette d'autant

sait que pour présenter une exacte idée d'une ville parfaitement bien réglée, Aristote avoit composé un livre de la république des Marseillais, que le temps nous a envié. *Voyez* Athénée, liv. VI.

plus, que le commerce fut chez eux l'objet essentiel de la politique, la source de leur puissance, et le mobile ou la fin de toutes leurs entreprises. — Cela explique les grandes entreprises dont la navigation leur est redevable. Qui ne connoît les voyages de Pythéas et d'Euthymènes, exécutés aux frais du trésor public? Le premier passant les colonnes d'Hercule, et remontant vers le nord, fut jeter l'ancre devant l'île de Thulé ; et pénétrant jusqu'à la mer Glaciale, il cherchoit une communication avec la mer du Sud : cependant Euthymènes parcouroit les côtes occidentales, et cherchoit à parvenir jusqu'à ce *cap de Bonne-Espérance*, que les Phéniciens avoient doublé trois siècles auparavant. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que des Marseillais tentèrent ces grandes entreprises, 320 ans avant l'ère vulgaire. De simples citoyens de Marseille étoient célèbres par leurs connoissances astronomiques et par leurs navigations, lorsque les Romains n'avoient encore ni astronomes ni marins. — L'éclat des sciences est toujours uni à celui des lettres; elles formoient avec l'étude de la vertu, la base de l'éducation publique. — On peut juger de leurs progrès dans les beaux arts, par les médailles

qui nous restent de l'antique Marseille, et qui peuvent le disputer de perfection aux plus belles médailles de la Grèce.

— Je vois avec plaisir que l'esprit patriotique anime l'historien de Marseille; je l'en estime davantage. J'ai cru remarquer que votre talent y gagnoit, je cherche plutôt dans un écrivain, une belle ame qu'un bel esprit; il me semble que votre style s'élève avec votre patrie, et, pardonnez-moi la remarque, qu'il s'abaisse avec elle. — Eh! comment, Madame, aurois-je pu tracer avec des couleurs éclatantes, l'état d'humiliation qui remplaça tant de gloire? César nous enleva tout en nous ôtant cette constitution, à laquelle nous dûmes, pendant plusieurs siècles, nos vertus, nos talens, et notre supériorité sur tous les peuples alors connus.

Depuis cette époque, la décadence de Marseille alla toujours en croissant; elle fut même accélérée par les vicissitudes qu'éprouva le Gouvernement romain, sous cette foule d'empereurs, qui occupèrent le trône avec un mérite si inégal. Cette ville, après avoir passé successivement sous la domination des différens peuples qui envahirent la Provence, dont elle partagea le sort, devint un arrière-fief

gouverné

gouverné par des Vicomtes, qui n'eurent qu'une partie de la seigneurie. — Ajoutez que vous avez profité du grand mouvement des croisades, moins pour augmenter le nombre des monastères, qui se multiplioient alors, que celui de vos priviléges. — Il est vrai, c'est une des belles époques de notre gloire; la République sortit de ses ruines; elle fut composée d'un Podestat qui étoit étranger, d'un certain nombre de conseillers, et de cent chefs de métiers. — Malheureusement votre indépendance eut besoin d'un protecteur, et les ducs d'Anjou.... — Furent obligés pour se maintenir, de conserver nos priviléges. Ils furent augmentés par le bon roi René. Ce dévouement justifia le nôtre. — Sa mémoire, dit-on, vous est encore chère. — Oui, parce qu'il fut simple et bon; il fut malheureux à la guerre, quoique brave, mais habile dans les arts, alliant la galanterie à la dévotion. (C'étoit l'esprit du temps.) Il eut à nos yeux le grand mérite d'être un prince populaire. Je ne saurois en parler assez. — Je vous écouterai avec plaisir.

— René dut aux malheurs son génie et son humanité. Prisonnier du comte de Lorraine, il peignit des *oublies* dans sa prison, où il se crut entièrement oublié.

Du fond de cette prison, porté au trône de Naples par le testament de Jeanne II, il vit les Etats de Provence voter et payer sa rançon; entra dans son nouveau Royaume, le perdit, mais conserva l'estime et l'amitié des fidèles Provençaux, auprès desquels il acheva sa vie. — Le bonheur vaut mieux que la gloire. — Vous seule, Madame, avez su réunir l'un et l'autre. On surnomma René le *bon Roi*, titre qu'il mérita. . . . Il traita ses sujets en pasteur et en père; et en effet, on a remarqué que quand les trésoriers lui portoient la taille, il s'informoit particulièrement de la fertilité ou de la stérilité de la saison; et lorsque le vent de bise (1) avoit long-temps soufflé, il en remettoit la moitié, et quelquefois le tout.

Il se promenoit volontiers en hiver, à l'abri de ce vent de bise; delà vient que nous nommons encore aujourd'hui ces promenades, *les cheminées du bon roi René.*

Il voulut reprendre Naples, mais sans succès. Quoiqu'il eût mérité la gloire de vaillant Chevalier, il sentit qu'il devoit se borner à celle d'artiste et de poète. Ces innocentes jouissances, ces plaisirs purs qui

(1) Appelé dans le pays *lou mistraou.*

ont quelque chose de divin, le consolèrent de la mort de sa femme et de la défaite de son fils.

Nous conservons précieusement des Heures manuscrites que ce Prince a enrichies de miniatures de sa main. Presque toutes sont des emblêmes amoureux (1). On dit qu'au moment où il apprit que son fils avoit été vaincu, René peignoit une perdrix, et qu'il continua cet ouvrage sans être ému. — Ce trait est digne des anciens, digne d'un homme dont la philosophie avoit élevé l'ame. — On lui doit l'introduction, en Provence, des perdrix rouges, qu'il tira de l'île de Chio. On lui attribue également celle du dindon. Il nourrissoit ces oiseaux au lieu dit la *Gallinierre*, près de Rosset. — En contestant ce fait, on peut honorablement inscrire le nom de René dans les fastes de l'agriculture, à laquelle il rendit des services éminens. — J'ai souvent été rêver devant le portrait de ce bon Roi, peint par lui-même, et suspendu au dessus de son tombeau. — Je le verrai, ainsi que la procession qu'il a instituée à Aix. — Il voulut

(1) Ces Heures étoient conservées dans la bibliothèque de M. le duc de la Vallière, réunie aujourd'hui à celle de l'Arsenal, à Paris.

joindre aux fêtes religieuses l'intérêt des fêtes militaires, c'est-à-dire, des tournois; et pour leur donner plus d'attrait, il y ajouta, en sa qualité de poète, plusieurs fictions mythologiques. Delà cet amalgame incohérent du sacré, du profane et du civil; mélange indéfinissable en apparence, inintelligible aujourd'hui, mais qui, à cette époque, paroissoit simple, et ne choquoit personne. — Quoi! cette mascarade auroit été dessinée d'après un plan politique et militaire subordonné aux idées religieuses dominantes alors? — Précisément : passionné pour tous les jeux militaires, ce bon Prince voulut d'autant plus en conserver la mémoire, qu'il comprit facilement que l'invention de la poudre (1) les feroit bientôt négliger. Il pensoit d'ailleurs que ces images de combats, de valeur, d'adresse, de courtoisie, nourriroient l'esprit belliqueux d'une jeunesse ardente qu'il vouloit attacher de plus en plus au souvenir de la patrie. — S'il en est ainsi, le câdre seul fut ridicule; le fond du tableau étoit excellent. — Pour bien juger de ces intermèdes,

(1) On voit que les armes à feu existoient dès 1338, par un compte de Barthelemy du Drach, trésorier des guerres à cette époque.

il faut se rappeler que nous n'avions pas alors d'autres théâtres que les églises, ni d'autres pièces que des farces pieuses appelées *sotties*. La naïveté et l'esprit de ce temps respirent dans les devises du bon Roi. Il avoit institué l'ordre du Croissant; la devise étoit *loz en croissant*. Il adopta lui-même pour emblême et pour devise, des réchauts, ou *chaofrêtes* pleines de feu, au bas desquelles on lisoit cette inscription : d'*ardant desir*. Il faisoit mettre auprès un chapelet, avec des patenôtres, et au milieu ces mots : *Dévot lui suis.*

Il nous a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels on distingue un traité en vers, intitulé *le Mortifiement de la vaine plaisance;* et un autre, en prose, sur *la forme et la manière des Tournois à plaisance* (1). Il s'étoit distingué dans ces joûtes. On rapporte qu'il défia des gentilshommes qui gardoient un pas à force d'armes, entre Razilly et Chinon. Le prix du pas lui fut publiquement adjugé. Sa modestie égaloit sa valeur. Il y parut avec une simple armure noire.

Marseille reçut par la suite, dans ses murs,

(1) Ce manuscrit est à la Bibliothèque Impériale. Il est orné de dessins de la main du roi René.

des Princes plus puissans : elle n'en eut jamais de meilleur ni de plus cher.

Notre histoire ressemble ensuite à toutes les autres. On y voit l'intérêt des Communes lutter contre l'ambition des Grands, et la puissance de ceux-ci, croître, s'élever, en les flattant.

On retrouve, dans une seule époque à jamais mémorable, tout le caractère des descendans des Phocéens ; les troubles de la ligue en donnèrent l'occasion et le signal. Mais, pour avoir couru avec trop de précipitation vers l'indépendance, Marseille se vit bientôt asservie ; et après avoir porté le joug de l'un de ses concitoyens, elle se trouva trop heureuse de conserver du moins l'ombre de quelques-uns de ses antiques privilèges, en rentrant sous la domination légitime des rois de France. En effet, tandis que le reste de la Provence leur est soumise sans restriction, les Marseillais ont conservé la seigneurie de leur cité, et une partie de leurs anciennes franchises (1). — Veillez à leur

(1) Telle étoit encore l'état des choses en 1656 (époque du premier voyage de Christine) ; ce fut en 1660 que Louis XIV s'en rendit maître absolu par l'élévation des deux forts qui dominent la ville et défendent le port.

conservation ; c'en est fait de votre liberté, si on trouve un prétexte pour fermer l'entrée de votre rade par des forts, d'où un gouverneur, avec quelques régimens, pourroit tenir en respect toute la ville. Je vous avoue que je n'y manquerois point, si j'avois l'honneur d'être roi de France. — Je l'ai toujours craint; je l'ai même prévu, et il faut que cette ambition de tout dompter soit un besoin de la puissance, puisque votre philosophie même n'est pas à l'abri de ces principes. — J'aime votre généreuse indignation. M. de Ruffi étoit digne de figurer parmi les héros de l'antique Phocée. — Je ne suis pas un héros, Madame, mais je m'honore du nom de Provençal, et sur-tout du titre de citoyen de Marseille. En ma qualité d'historien, j'en soutiendrai le caractère. J'ai parlé dignement, j'ose le penser, de la gloire et des malheurs de ma patrie (1). Si elle doit être asservie, une autre plume que la mienne tracera ces jours d'humiliation et de deuil.

Le duc de Guise rompit la conversation,

(1) Tel étoit le caractère de Ruffi; la première édition de son Histoire va à peine jusqu'au milieu du siècle; elle fut publiée en 1642. Son fils en a donné une seconde édition.

qui prit un tour moins sérieux; et avec cette légéreté qui caractérise éminemment le Français, on passa d'une histoire politique à une histoire galante. Christine prodigua les bons mots. Les vins brûlans de la Provence et du Languedoc portèrent dans toutes les têtes le désordre le plus aimable; la nuit s'écoula au milieu des plaisirs animés par les transports d'une gaieté folâtre, les ris, les danses, les chansons, et même, si l'on en croit la chronique, quelques ébats plus doux, à demi voilés de la gaze, toujours transparente, du mystère, firent voler les heures si rapidement, qu'on fut surpris par l'aurore.

Déjà les hautes montagnes qui couronnent Marseille paroissoient éclairées; cette clarté s'étendoit sur tous les objets, et devenoit à chaque instant plus vive. Des napes de lumière se dérouloient en bandes de pourpre et d'opale sur un fond de saphirs; bientôt des gerbes d'or jaillirent de l'horizon, et le disque resplendissant du soleil s'éleva dans les airs; les flots en parurent enflammés, tout annonçoit un beau jour; on consacra quelques heures au repos.

## CHAPITRE III.

Entrée de Christine dans Marseille. Suite des Fêtes. L'abbé Marchetti. Le poète Vias. Dissertation sur quelques usages. Les Monumens. Tribunal des Prud'hommes. Suite des Antiquités (1).

Il étoit midi lorsque Christine fit son entrée dans Marseille : elle y reçut tous les honneurs qu'on auroit rendus au roi de France lui-même. Les clefs lui furent présentées : placée sous un dais, elle fut haranguée par tous les corps. Les jeux succédèrent, et Christine fut frappée du rapport qu'ils avoient avec ceux des anciens Grecs. Des lutteurs, aux formes robustes, aux épaules larges et à demi-nues, représentoient les athlètes de la carrière olympique. Ceux-ci, montés sur des chevaux, se disputoient le prix de la course; ceux-là, celui du trait : le prix étoit une coupe d'argent. D'autres couroient en agitant des torches embrasées. Ici, des muletiers poussent à l'envi leurs montures caparaçonnées de housses brillantes, et dont la tête, ornée d'aigrettes et de rubans de toutes couleurs, agite des grelots

(1) Ouvrages cités.

retentissans. A leur suite, montés moins honorablement que leurs pères, de jeunes enfans, pour égayer la scène, paroissent sur des ânes sans housse, sans selle, sans étriers. Leur chûte réjouit souvent les spectateurs; le vainqueur reçoit une bride et un bât.

Là s'ouvre un branle composé des plus beaux garçons et des filles les mieux faites qu'on ait pu rassembler. Rien n'égaloit la richesse de leurs vêtemens; tous étaloient les diamans, les perles, les ornemens les plus rares. Les dames les plus riches de la ville avoient contribué à les parer de leurs bijoux. Partagés en deux chœurs, ces brillans acteurs se groupoient, se fuyoient, se rapprochoient, et formoient, au son des violons et des hautbois, les enlacemens les plus voluptueux. Des quadrilles représentoient les diverses nations du monde; la variété de leur costume, l'énergie de leur pantomime, attiroient tous les regards. D'un autre côté, on couroit des bagues, et la valeur chevaleresque brilloit dans des carrousels. Plus loin, se développoient les scènes brillantes de la mythologie : on voyoit le dieu Pan poursuivre Syrinx; des bacchantes agitoient des thyrses : des faunes, des Égypans entraînoient sur leurs pas le vieux Silène,

qui, le visage barbouillé de mûres, une coupe à la main, s'avançoit en chancelant sur son âne. — Je reconnois, dit Christine à ceux qui l'accompagnoient, le génie des descendans de la Grèce. — Effectivement, il y a beaucoup de choses renouvelées des Grecs, dit l'abbé Marchetti, qui s'étoit occupé d'un ouvrage sur les coutumes des Marseillais; mais nous avons épuré tout cela. — Que dit-il donc ? — Il ne sait ce qu'il dit, reprit Balthazar de Vias (1). Il a voulu expliquer des usages qui nous viennent directement des Grecs dont nous tirons notre origine, ainsi que plusieurs mots de notre langue: mais, si vous écoutez l'Abbé, il ira jusqu'à vous prouver que le bœuf promené le jour de la Fête-Dieu est un symbole eucharistique (2); que l'Eucharistie elle-même n'est que le gui des Druïdes, le pain sacré des Macédoniens, et est enfin de cette espèce de gâteaux que les Grecs nom-

(1) Conseiller du Roi et gentilhomme de la Chambre, l'un des meilleurs poètes latins de ce temps; il fit imprimer, en 1623, les *Sylvæ Regiæ*, et en 1658, les *Charites*, divisées par idylles; il étoit d'ailleurs très-savant en numismatique.

(2) *Voyez* Explication des Coutumes des Marseillais, par Marchetti, Dialogue 20, page 388.

moient *pompai*, et que nous appelons *pompes*. C'est un homme vraiment curieux à entendre sur ces choses-là. — Effectivement, dit Christine, le paganisme s'est tamisé dans le christianisme, et j'ai, à cet égard, une opinion particulière, ou plutôt j'adopte celle de Macrobe. Tout se rapporte au culte du Soleil, culte universel, emblême de celui dû à la Divinité même (1); mais donnez-moi des détails sur cette fête du bœuf: elle avoit lieu en Égypte; elle passa en Grèce; on la retrouve aujourd'hui en Provence: il y a des usages qui viennent de plus loin. — Vous pourrez satisfaire votre curiosité; nous la célébrons dans huit jours. — Je serai alors à Aix, où je verrai, dit-on, des cérémonies plus ridicules encore. — La fête du bœuf se célèbre avec pompe; un certain nombre de bouchers y assistent, habillés en victimaires, conduisant un bœuf couronné de fleurs, et couvert d'un tapis sur lequel est un petit enfant de six à sept ans; il a, pour tout vêtement, une peau de mouton, et tient une banderole de la main gauche; c'est un S. Jean-Baptiste.

On promène le bœuf et l'enfant dans la ville, trois jours avant la Fête-Dieu, au son

(1) *Voyez* les Pensées de Christine.

d'une douzaine de tambourins et des galoubets. Dans un pays où l'on a une imagination vive et le caractère naturellement gai, ces instrumens réveillent dans le peuple la joie qui éclate par mille démonstrations. On se met aux fenêtres pour voir passer le bœuf; on accourt dans les rues; on s'assemble dans les places publiques, et les nourrices l'attendent avec impatience pour lui faire baiser le museau par leurs nourrissons. Elles s'imaginent que ce baiser préserve l'enfant des suites funestes de la dentition et des maux de dents le reste de la vie.

— A propos, est-il vrai, dit Christine en l'interrompant, est-il vrai que les religieux de Saint-Victor ont continué de faire peindre leur crucifix avec un caleçon? — Oui, Madame; car Tosta assure que les soldats de Pilate n'osèrent l'en dépouiller (1); mais vous le verrez dans notre église des Accoules, la mître en tête, et vêtu d'une longue robe sacerdotale (2); le Vendredi Saint, il est en habit

(1) On n'en portoit pas dans ce temps.

(2) Il est de cette faïence, que Bernard Palissy avoit employée dans le château de Madrid, près Paris. Le peuple le nomme le *saint bleu*, parce que la tunique dont est revêtu la figure du Sauveur est de cette couleur.

rouge. — Je crois me rappeler qu'à la même époque, c'est-à-dire à la veille du printemps, les anciens peignoient les statues de leurs dieux en rouge.

Cette conversation avoit lieu dans la rue qui conduit de la porte d'Aix à celle de Rome : et qui offroit le spectacle le plus enchanteur ; les arbres qui la bordent, les fontaines jaillissantes, une population nombreuse et parée, qui ne respiroit que la joie, tout contribuoit à les distraire. Après avoir joui quelques instans de ce spectacle, ils se dirigèrent par la rue des Cannebières, et le long du port, vers le tribunal des Prud'hommes. Les Prud'hommes sont des (1) patrons pêcheurs qui jugent sans appel de tous les faits concernant la pêche, depuis le cap de l'Aigle, près de la Ciotat, jusques au cap Couronne. Les parties plaident elles-mêmes en langue provençale, sans l'intervention de procureurs ni d'avocats. Quand le demandeur veut faire assigner sa partie, il se présente devant le juge, expose

(1) Un titre de l'an 1349, donne aux Prud'hommes la qualité de Consuls ; et je croirois volontiers que leur juridiction est une émanation du Consulat maritime, dont l'institution remonte au temps des Empereurs romains.

le fait, et met deux ou trois sous dans une boîte destinée à recevoir ces sortes de consignations. Alors, les Prud'hommes font assigner le défendeur par leur huissier.

Ils jugent en manteau et petit chapeau de velours; mais, dans les cérémonies d'éclat, ils sont en corset, ayant le haut de chausses et les souliers à l'antique, la fraise, le petit manteau, et des pleureuses au lieu de manchettes; les cheveux ronds, une toque de velours noir, et une longue et large pertuisane sur l'épaule: ils sont suivis d'une compagnie de pêcheurs sous les armes, avec le costume béarnois, portant sur l'épaule une épée de sept pieds de long.

Ils revinrent sur leurs pas, et visitèrent la cathédrale qu'on appelle la Magiore. — C'est un ancien temple de Diane; les fonts baptismaux étoient un tombeau antique. — Quelle est cette statue? — Arthuni de Laval, sœur de notre bon roi René. — Par-tout les vestiges de l'antiquité. Ah! voici une inscription en caractères arabes. Je reconnois plus loin deux tombeaux grecs; sur l'un, est tracée une pastorale. — Il y a quelque chose de non moins remarquable dans l'église inférieure de Saint-Victor. On y voit le tombeau de S. Mauront,

abbé, fort scandalisé sans doute de ce que, sur le marbre qui le couvre, dit-on, figurent des centaures et des satyres.

## CHAPITRE IV.

Diner à l'Hôtel-de-Ville. Des Productions particulières du territoire de Marseille. Les Propos de table (1).

Un diner splendide étoit préparé à l'Hôtel-de-Ville. Une députation des Magistrats y conduisit la reine de Suède. Elle observa que la presque totalité des services étoit composée des productions du pays.

Balthazar de Vias, qui aimoit à parler, et dont le vin de Rièz délioit la langue, prit la parole. — Notre territoire n'étoit pas de lui-même fertile, et cependant notre industrie a su lui faire produire tout ce qui est nécessaire à la vie des hommes. Nous recueillons du bled en petite quantité, il est vrai, mais excellent, mais suffisant pour nourrir les habitans pendant trois ou quatre mois de l'année. Nous recueillons d'ailleurs

(1) Ouv. cités.

du

du seigle et de l'orge ; nous avons des légumes de toute espèce.

Je crois, dit Christine, que Bacchus vous a encore plus favorisés que Cérès. Je me rappelle que Pline, Martial et Athénée, vantent les vins de Marseille, même après le Falerne. — On a observé qu'alors ils étoient pleins et couverts; ce qui venoit de ce qu'on donnoit aux terres un trop fort engrais. Rien n'égale aujourd'hui le goût exquis de nos muscats, et nos autres vins soutiennent la concurrence; tel est le Riez, qui le dispute en délicatesse au Volnai.

Nous ne vous offrons que des vins du crû, parce qu'une loi défend expressément de porter des raisins et du vin étranger dans Marseille, soit par mer, soit par terre, sous peine d'amende, et de voir épancher le vin, et fouler les raisins aux pieds. J'ai vu verser le vin ainsi confisqué, du haut des toits de l'Hôtel-de-Ville ; il couloit alors par les quatre grandes gouttières, à la vive satisfaction des matelots et des porte-faix, qui le recueilloient avidement. — C'est une loi patriotique; elle tend à augmenter, par la consommation, votre revenu, dont la principale branche est ici la récolte des vins ; mais le culte de Bac-

chus trouve en moi un profane; j'ai toujours préféré à son nectar le pur cristal des fontaines. Pourriez-vous me dire ce qui donne à cette huile, que vous avez raison de prodiguer dans tous les mets, cette saveur et cette supériorité qui la caractérise? — Les Marseillais ont coutume de porter les olives au pressoir dès qu'elles sont cueillies; ce qu'on ne fait pas ailleurs, même en plusieurs autres lieux de la province, où on les garde si long-temps, que l'huile qui en provient a le goût piquant et la saveur un peu forte. L'huile étrangère ne sert ici que pour les fabriques de savon, ou pour les artisans, qui l'achètent à meilleur compte. Cependant, notre terroir produit de l'huile plus qu'il n'en faut pour la provision des habitans; elle est plus douce et meilleure que celle d'Espagne.

Comme on servoit à Christine une aile de perdrix, le dissertateur ajouta : Il y a environ un demi-siècle qu'on trouvoit des perdrix et des levraux abondamment; aujourd'hui on en voit fort peu. Nous avons beaucoup de lapins. Les oiseaux que nous prenons sont délicieux. Parmi ceux de passage, on distingue les grives, les merles, qui passent en octobre; la caille, l'ortolan, qui passent aux

mois de mai et d'août. On les prend au filet; on les engraisse, et on en porte souvent à Paris pour la table du Roi et des Princes; mais je leur préfère ces becfigues : c'est le morceau le plus délicat qu'on puisse servir. Cet oiseau s'engraisse en vingt-quatre heures, en becquetant la figue, qui le rend succulent et sucré. Le nombre de ces oiseaux est prodigieux. Nous avons encore les ramiers, les tourterelles, les bécasses et les alouettes.

La mer est d'ailleurs notre tributaire; elle alimente non-seulement nos tables, mais encore notre commerce. Le thon abonde tellement, qu'on en a fait autrefois, en un seul jour, une pêche de huit mille. Il y en a autant dans les enceintes qu'on appelle *madragues*. Nous avons les scares, ce poisson saxatile, dont les Romains faisoient leurs délices.—Il me semble que Milon a fait l'éloge de vos huîtres.—Et avec justice. Je vous montrerai la maison qu'il occupa dans son exil, et son buste. Faut-il parler des anchois, dont la saveur piquante aiguise le goût et l'appétit, et dont notre commerce tire un si grand profit; des soles, des langoustes, des murènes, des sardines; et de ce poisson que nous appelons *filliat*, à cause qu'il entortille

les autres, et les serre comme s'ils étoient pris aux filets; et de l'empereur, ou poisson d'épée, et du marteau ou poisson juif, à cause qu'il a la configuration de l'ornement de tête que portoient autrefois les Juifs de Provence; et de la dorade, des orties, des poulpes, des surmulets?.......— Vous vous écartez, ce me semble; il n'étoit question que des productions du territoire de Marseille.— Eh! la mer n'est-elle donc pas aussi notre territoire? Au reste, nos légumes et nos fruits sont extrêmement beaux, et d'un goût excellent. L'énumération en seroit trop longue; ajoutons seulement que nous en recueillons pendant toute l'année. — Rien n'égale la saveur de vos figues. —Nous en avons en abondance, et de plusieurs espèces; les meilleures sont les blanches, qu'on appelle *marseillaises*. On les fait sécher au soleil, sur des claies de roseaux. Il s'en fait un débit considérable, ainsi que de nos avelines, de nos amandes-princesses, et de nos raisins secs. Notre territoire, quoique borné, ressemble à un vaste jardin.

Tout contribue à l'embellir; la petite rivière qui l'arrose, et appelée *Haveanne*, quelques ruisseaux, et une infinité de sources, contribuent à le défendre de la trop grande

sécheresse. La diversité des cultures y dépend de la variété des sites, qui s'élèvent en colines, s'étendent en plaines, et se présentent sous mille aspects, depuis le rivage jusqu'au centre des terres. — Il en résulte un effet extrêmement pittoresque. J'ai sur-tout remarqué ce nombre prodigieux de métairies, que vous appelez *bastides*. — Nous en comptons près de cinq mille. Je vous montrerai celle qu'habitoit le bon roi René : elle est proche du couvent de Saint-Jérôme. J'ai vu l'inventaire qui fut fait, en 1494, des meubles de cette maison, et j'ai été touché de la simplicité de ces temps-là, et de l'économie du Prince. Il n'avoit aucune vaisselle d'argent, aucun meuble précieux. Aujourd'hui on est obligé de faire des lois somptuaires pour arrêter le luxe des plus simples particuliers (1).

Chaque bourgeois nourrit, dans sa bastide, un âne pour porter sa femme, et y tient toujours prêt un fusil pour tuer des bergeronnettes, des mésanges, des chardonnerets, des linottes, enfin, tous ces petits oiseaux qu'on sert aux festins les plus délicieux.

Les marins s'y rassemblent pour fumer, pour s'occuper de leurs souvenirs ou de leurs

(1) Ruffi, Hist. de Prov.

espérances, à la vue de l'élément qu'ils habitent encore plus souvent que la terre. Le voisinage nourrit ces habitudes. Tous les habitans des bastides communiquent entre eux, et semblent ne former qu'une famille ; c'est ainsi que le premier lien de la société, la confiance, s'établit, s'alimente, se soutient.

Ces bastides offrent encore un autre avantage, et bien différent du premier ; c'est là qu'on s'isole en temps de peste. — Vous m'avez parlé de toutes vos ressources particulières, et vous avez oublié ce qui m'a le plus frappée, l'avantage de la situation de votre port. A droite, il voit l'Espagne, à gauche, l'Italie, presqu'également distantes ; l'Afrique et la Barbarie en sont si peu éloignées, que trois jours suffisent pour y aborder. — Une considération importante qui vient à l'appui de celle-ci, c'est que les vaisseaux de toutes ces Puissances ne peuvent y aborder qu'en temps de paix, avec succès ; en temps de guerre, ils ne peuvent y mouiller qu'avec le plus grand danger, et aux risques de faire naufrage, et de tomber entre les mains de leurs ennemis. En effet, le vent qui les pousse jusqu'à la vue de Marseille, leur est contraire lorsqu'ils veulent continuer leur route.

## CHAPITRE V.

La Promenade. Suite des Particularités. Conversation sur le Pujet. Ses premiers Ouvrages (1).

Après le diner, on visita les curiosités et les monumens de la ville. On monta au fort de Notre-Dame-de-la-Garde, dont la vue est si pittoresque. Il est placé sur le sommet d'un rocher inaccessible qui commande toute la ville, et d'où l'on embrasse, d'un seul coup-d'œil, la mer, la ville, le port et la campagne. Christine remarqua l'élévation des maisons, qui presque toutes ont six étages de hauteur. — Je vous dois compte d'une particularité, dit Balthazar de Vias; chaque étage, et quelquefois chaque chambre, appartient à un propriétaire particulier. Lorsqu'à cette première richesse ils joignent cent écus de rente, ils vivent sans inquiétude, et quelquefois en commun.

Quelques savans de la compagnie essayè-

(1) Ouv. cités. Mém. particuliers sur le Pujet. Felibien. D'Argenville. Guys. On a dû plusieurs particularités peu connues, à un artiste de Marseille, dont le père étoit intimement lié avec le petit-fils de Pujet.

rent, mais en vain, d'expliquer, et même de lire couramment, l'inscription phénicienne tracée sur une des pierres de la rampe de l'escalier. — Je vous conseille de ne laisser jamais bâtir ici une citadelle (1). — Nous n'y consentirions jamais. On remarqua dans la chapelle les nombreux *ex voto* et les tableaux que les marins ne cessoient d'y suspendre. — Le temple de Neptune n'étoit pas plus riche, si j'en juge par la description de Pausanias, et les monumens qui l'ornoient ne devoient guère différer de ceux-ci.

On revint le long du port; la corderie, les ateliers des armuriers, les bassins de construction, le magasin général de la boulangerie, le magazin des voiles, se partagèrent leur attention; mais rien n'égale l'aspect de la salle d'armes des galères, composée de quatre grandes galeries, avec des percés remplis des armes les plus rares, rangées dans le plus bel ordre. Ils virent avec intérêt l'hôpital, le collége, et l'observatoire des

(1) C'étoit le projet de Vauban, qui établissoit de ce côté une citadelle, dont le fort de la Garde auroit été le dónjon, et qui se flattoit de rendre Marseille imprenable du côté de la terre, en l'agrandissant d'ailleurs par une nouvelle enceinte.

Jésuites. A l'Hôtel-de-Ville, régulièrement construit, ils admirèrent l'écusson de France, soutenu par deux génies, et que l'on doit au Pujet. Christine se rappela le dessein qu'elle avoit formé de rendre visite à l'artiste. — Sa maison est à l'entrée de la rue de la Palun. Elle est reconnoissable par une fontaine dont l'eau jaillit du piédestal d'un obélisque, dans un grand bassin; une douce fraîcheur y tempère ainsi les feux du climat et du génie. L'architecture de cette maison est entièrement de goût : le Pujet, en la construisant, s'est livré à son imagination; il est plus sévère lorsqu'il dessine des constructions publiques. Cette maison forme l'angle de la rue de Rome et de la rue de la Palun : c'est par cette dernière que l'on entre dans l'habitation du Pujet; nous la saluerons en nous rendant à l'atelier de l'artiste. Vous remarquerez la principale façade; on y voit, dans une niche circulaire, sillonnée en forme de coquille, une tête de Sauveur; elle est du plus beau travail, de la plus belle correction : au dessous on lit cette devise, gravée sur un marbre : *Nul bien sans peine.* — Le Pujet est véritablement le Léonard de Vinci de la France; architecte, sculpteur, peintre, ingénieur,

charpentier; il est même, dit-on, musicien. — Ajoutez qu'il a fait lui-même ses instrumens de musique. Dans ce moment, ils passoient à la vue d'un vaisseau que l'on mâtoit. Cette machine (1) est encore de l'invention du Pujet ; avant lui, cette opération étoit longue : elle occupoit beaucoup de bras; il l'a simplifiée. A l'aide de cette machine, quatre hommes peuvent mâter un vaisseau.

Les maîtres charpentiers ont admiré le trait de plusieurs de ses ouvrages en charpente, et particulièrement celle du petit pavillon qui fait partie de son habitation.

L'architecture auroit suffi seule à sa gloire, et n'oublions pas qu'il fit servir cette belle partie de ses talens à l'utilité et aux embellissemens de la ville qui s'honore de lui avoir donné le jour. Trop heureux, si nous savions employer tous les trésors de son génie ! Il avoit composé trois projets pour notre Hôtel-de-Ville ; c'est le moindre qui a été exécuté. Dans l'un d'eux il avoit placé des fleuves d'une grandeur colossale, élevés sur des rochers : fontaines d'un genre neuf et pittoresque, qui

(1) Cette machine fut construite effectivement par le Pujet, mais pour Toulon. Il n'y a que cent ans qu'elle est en usage à Marseille.

auroient décoré la place de l'Hôtel-de-Ville (1). Vous avez remarqué la halle de la Poissonnerie, soutenue par des colonnes, avec des fontaines dans les angles ; c'est un de ses ouvrages, ainsi que la maison de la Charité. C'est un asile consacré à recevoir les vieillards des deux sexes, et les enfans des indigens. L'architecture de la Charité est simple, modeste. L'on entre d'abord dans une grande cour; en face est l'église, surmontée d'une coupole. A droite et à gauche sont des ateliers où l'on fait apprendre différens métiers aux jeunes infortunés que la misère a conduits dans les bras de la Pitié.

L'église des Chartreux est d'une architecture très-pure. L'on y arrive par une très-longue allée de mûriers, aliment précieux des vers à soie. Une place très-vaste est au bout. Sur les parties latérales sont deux fontaines entourées de cyprès, dont la grandeur augmente la douce mélancolie dont on se sent pénétrer. Au fond de la place est le temple,

(1) Parmi les projets d'architecture du Pujet, il faut compter pour Gênes un modèle de 13 à 14 pieds de haut, et pour Marseille, les dessins d'une Place-Royale, avec la statue équestre de Louis XIV, restés sans exécution.

dont l'aspect silencieux annonce la retraite. Huit colonnes d'ordre ionique portent l'entablement; une porte au milieu, d'une belle proportion, donne à ce monument l'air d'un temple antique. L'on n'y voit pas, comme dans nos églises, des tableaux de proportions différentes : ici l'architecture a posé son compas; par-tout des bordures en marbre, adhérentes au mur, reçoivent les tableaux qui la décorent, et qui alimentent la résignation de ces solitaires trompés par la misantropie.

— Nous lui devons les dessins du Cours. — Vous ne voyez que la diversité de son génie, et moi j'en ai admiré la profondeur. Je me rappelle ses tableaux que j'ai admirés dans la cathédrale, les deux baptêmes de Constantin et de Clovis, et celui du Sauveur. C'est dans ces trois tableaux que cet artiste habile a donné la plus grande preuve de génie, en les traitant différemment. Constantin reçoit le baptême dans un temple enrichi des plus beaux marbres: tout y respire l'opulence, la majesté; un goût oriental règne dans cette peinture. Les prêtres ont de la dignité; leur costume est riche, la pourpre et l'or éclatent de toutes parts.

Constantin plonge un pied dans un bassin,

pendant qu'un jeune enfant lui délie la chaussure de l'autre. L'Empereur marque, par un air sévère et profondément occupé, que cette cérémonie n'est qu'un moyen dont il se sert en politique habile. — Si le jeune homme qui porte sa cuirasse, est dessiné comme la plus belle figure grecque, le prêtre qui tient le rameau sur la tête de l'Empereur, a toute la dignité dont le sacerdoce peut s'environner.

— Le baptême de Clovis rappelle le temps et le pays où se passe la scène. Une église gothique, un ton gris général est répandu sur ce tableau; l'opulence et le goût en sont bannis. Des soldats couverts de fer, armés de haches, composent la suite de ce conquérant; l'ignorance, la fureur, sont peintes sur la figure de tous ces barbares : leur aspect, leur pose sans dignité, sans respect pour le temple ni pour leur chef, est convenable à des brigands qui voient une cérémonie sans la comprendre.

Ces deux tableaux ont environ cinq pieds de haut sur deux et demi de large. Leur forme ingrate n'a pas embarrassé l'habile Pujet: grand architecte, habile dans la perspective, il a enrichi ses fonds d'une architecture convenable aux sujets qu'il avoit à traiter; mais

le Sauveur du monde est peut-être encore plus frappant.

C'est dans cet admirable ouvrage que le fougueux Pujet a su calmer son ardeur, pour représenter, dans l'Homme-Dieu, la grace et la force réunies.

Le dessin en est de la plus grande correction, la couleur la plus vraie, la plus harmonieuse. La main qui est appuyée sur la cuisse, est une des plus belles qui existent en peinture. Les Anges qui paroissent voltiger sous ses pieds, sont les plus beaux enfans que la nature puisse produire, ou l'imagination concevoir. Si les formes en sont agréables, le dessin en est savant.

— J'y ai remarqué une singularité : le Sauveur donne la bénédiction de la main gauche. — On le reprochoit au Pujet, il répondit : *C'est qu'il est assez puissant pour la donner de l'une et de l'autre mains.* Il évitoit, par ces mots, d'entrer avec des ignorans dans une explication qu'ils n'auroient pu comprendre ; car ce défaut, si c'en est un, tient à l'effet du tableau et à la manière dont il est éclairé. — Ce qui prouve le mérite de ces tableaux, c'est qu'on a essayé plusieurs fois de voler les deux premiers qui décorent les fonts,

ce qui a obligé les Chanoines d'y placer une grille de fer. — Vous distinguerez dans la chapelle de l'Association de la Pénitence, un très-beau tableau, représentant un Christ en croix ; la Vierge d'un côté, S. Jean de l'autre, et S. François embrassant la Croix ; plus bas, un petit Ange. Ce tableau est recommandable par la vérité des expressions et le pathétique qui y règne, sur-tout par la beauté de sa couleur ; la composition en est tout à fait dans le style du Cortone (1), sous lequel Pujet a étudié (2).

On parla ensuite des aventures et du caractère de l'artiste ; tout le feu de la Provence semble respirer dans son sein.

(1) Style séduisant, mais théâtral.

(2) Les autres ouvrages en peinture du Pujet, sont : un S. Félix dans l'église des Capucins, à Toulon ; une Annonciation chez les Dominicains ; un autre Tableau dans la Cathédrale. Au village de la Valette, près Toulon, celui du Maître-Autel, où l'on voit un S. Jean écrivant son Apocalypse ; S. Joseph agonisant, et S. Hermentaire. Les Jésuites d'Aix avoient, dans leur Congrégation, une Annonciation et une Visitation. Edelmans a gravé, d'après lui, deux tableaux ; l'un est un paysage où la Vierge est assise au bord d'une rivière, et un peu plus loin, S. Joseph qui appelle un batelier ; l'autre est la Vierge montrant à lire à un Enfant-Jésus.

## CHAPITRE VI.

### Histoire du Pujet (1).

Le Pujet est né à Séon (2), village situé à deux lieues de Marseille, au fond du golfe. La nature lui a donné une ame forte, un caractère vigoureux : il en avoit besoin ; il a eu de grands obstacles à vaincre. Ces dons de la nature ont dû être fortifiés par le spectacle qui frappa ses premiers regards. A sa gauche, la superbe Marseille, l'entrée de son port, sans cesse couverte des vaisseaux qui lui apportent les produits de la nature et de l'industrie ; à droite, des rochers énormes qui se précipitent à pic dans les abîmes. Le milieu du golfe, parsemé d'îles et d'écueils qui ne paroissent placés que pour défendre cette antique cité, et augmenter l'horreur des tempêtes (3).

(1) Ouvrages cités.

(2) En 1622.

(3) L'habitation du Pujet étoit au midi de Marseille, au sommet d'un colline, dont la base est paralèlle au

Son

Son goût et ses talens furent aussi précoces qu'extraordinaires. On voit à Séon, dans la maison où il est né, une tète qu'il a sculptée étant enfant; elle est en pierre, et placée au bas de l'escalier.

A l'âge de douze ans, il fut admis dans l'Arsenal de cette ville, au nombre des élèves sculpteurs; et, après deux ans d'apprentissage, il a osé entreprendre la construction d'une galère pour le Roi, qu'il a achevée avec le plus grand succès. Son talent, trop resserré dans son pays natal, le portoit vers l'Italie, où les grands talens vont se perfectionner. Il n'avoit pas consulté ses moyens; il fut forcé de se fixer à Florence; il y a même éprouvé les tourmens de l'indigence. Jeune et inconnu, vainement il sollicitoit, il redoubloit ses instances : il fit naïvement l'exposition de son état à un sculpteur en bois, qui en fut attendri; ne pouvant l'occuper, il le présenta au premier sculpteur du Prince, qui promit par pitié d'éprouver le jeune étranger, ne sachant à quoi il pourroit l'employer. Le premier essai qui lui fut donné étonna le maître, au point

couchant. Une fontaine arrosoit ses jardins. Cette maison étoit encore habitée il y a quarante ans, par deux demoiselles, petites-nièces du Pujet.

qu'il ne put refuser au talent la permission que demanda l'apprenti, de travailler d'après les modèles qu'il voulut faire lui-même. Alors le sculpteur enchanté, aussi joyeux que l'avare qui trouve un trésor qu'il veut s'approprier, le logea chez lui, voulut lui donner sa table, et se l'attacher pour la vie.

Pujet, reconnoissant, sacrifia son temps à son bienfaiteur; mais il résista ensuite aux offres capables de le fixer et de le séduire. Il vouloit aller à Rome; son hôte lui fit promettre de revenir à Florence, et le recommanda à Pietro de Cortone, son ami.

Ce fameux peintre, naturellement froid et sérieux, l'accueillit, comme un homme supérieur et occupé reçoit un protégé ou un importun ; il le congédioit sans l'entendre. Pujet le pria modestement de jeter les yeux sur un porte-feuille qu'il s'empressa d'ouvrir. A cette vue, le connoisseur frappé, montrant un visage plus ouvert, à mesure qu'il le parcouroit, embrassa le jeune homme, et lui demanda son amitié.

Pujet, content de son nouveau maître, fut un élève assidu. Il prit le pinceau et la manière de Pietro de Cortone ; et ses progrès furent si rapides, que ce peintre vit, avec une satisfac-

tion qui n'appartient qu'aux hommes supérieurs, les connoisseurs incertains, prendre les ouvrages de son élève pour les siens.

La santé de Pujet, et les conseils des médecins l'obligèrent de quitter la peinture, à laquelle il s'étoit livré avec passion. Les sculpteurs de Florence et les peintres de Rome se le disputèrent à l'envi, pour l'associer à leurs travaux.

Après divers voyages en Italie, il est revenu ici il y a trois ans. Il méprise les nobles et l'argent, il en a donné la preuve en vingt circonstances. Vous connoissez ses deux aventures à Gênes? — Non. — Un soir, il fut rencontré par la garde, l'épée au côté ; il étoit défendu d'en porter deux heures après le coucher du soleil. Arrêté, et mis en prison, il en informa le signor Saoli, qui différa jusqu'au lendemain son élargissement. Pujet, piqué de ce délai, vouloit partir sur-le-champ, et s'en retourner dans sa patrie. Les nobles firent leurs efforts pour le retenir ; ils n'obtinrent de lui la prolongation de son séjour, que jusqu'à ce qu'il eût terminé des ouvrages commencés à Gênes. — Il paroît que notre artiste est ferme et entier dans ses résolutions. — Son aventure avec un noble gênois,

marque un caractère qui n'aimoit point à plier. Ce gentilhomme lui avoit commandé une statue de marbre, sans convenir de prix: lorsqu'elle fut achevée, le sculpteur la fit conduire dans une barque sur le bord de la mer, au bout du faubourg d'Arêne où il demeuroit; le noble s'y rendit. On tire la figure de la barque; il l'admire, et en paroît très-satisfait; mais il refuse au sculpteur le prix qu'il en demande. Celui-ci fait sur-le-champ replacer la statue dans la barque, sous prétexte d'y retoucher quelque chose; s'embarque avec elle, et, à vingt pas du noble génois, la met en pièce, et lui crie de toute sa force : *Quelque noble que vous soyiez, je le suis encore plus que vous, puisque le prix de mon travail me touche si peu; et vous, vous n'avez pas assez de noblesse pour acquérir une belle chose avec votre argent.*

Il y avoit à Toulon quatre Consuls; deux s'opposoient à ce que l'on donnât au Pujet l'exécution des deux Termes qui soutiennent le balcon de l'Hôtel-de-Ville. Cet artiste, qui n'aimoit pas à être contrarié, donna, à ces deux Termes, la caricature des deux Consuls opposans. Lorsque l'échafaud fut en-

levé, les Toulonnais applaudirent à la vengeance que le Pujet avoit exercée contre ces deux ignorans; punition que les artistes devroient quelquefois employer contre l'ignorance, qui protège ou qui déprise.

## CHAPITRE VII.

L'Atelier du Pujet. Ses principaux Ouvrages (1).

---

Cependant ils arrivent dans l'atelier du Pujet; il étoit occupé après une statue; la partie supérieure en étoit déjà fort avancée, tandis que le reste étoit à peine dégrossi; dans son enthousiasme, il sembloit animer le marbre et lui donner de la souplesse; on eût dit que ce marbre s'amolissoit sous son ciseau et recevoit cette flexibilité qui caractérise si bien la chair, et la fait sentir même au travers des draperies. Christine, et ceux qui l'accompagnoient, s'arrêtèrent en silence pour le contempler; ils observèrent que dans sa facilité audacieuse, il ne dirigeoit ses opérations que par une maquette ou petit modèle, qu'il trouvoit au bout de son

(1) Ouvr. cités.

ciseau, les aplomb, les compas, les équerres, et qu'en un mot, il se jouoit avec une supériorité égale à celle de Michel Ange, de tous les embarras de la manœuvre.

En levant la tête, le Pujet aperçut les spectateurs, continua sans se déranger, et leur dit seulement avec vivacité : *Je nage lorsque je travaille, je me suis nourri dans les grands ouvrages ; et quelque forte que soit la pièce, le marbre tremble devant moi.*

Il n'y avoit dans la chambre qu'un lit, qui servit de siége ; il leur dit : *Ce lit est aussi la table où je dessine ;* je n'entreprends jamais un ouvrage qu'après l'avoir profondément médité ; je m'enferme alors dans une retraite inaccessible ; là, seul avec ma pensée, j'en ramène toutes les expressions à la nature, au vrai ou au vraisemblable. Je ne fais que traduire ensuite les dessins de mon esprit. Quelques instans après il se leva, ayant appris par des personnes de la suite, que c'étoit la reine de Suède qui étoit devant lui : c'est à la fille du grand Gustave, c'est à la protectrice éclairée des arts, que je vais ouvrir tous les trésors de mon atelier et de mon porte-feuille.

Voici, dit-il, le modèle d'une statue équestre du Roi triomphant. Le cheval ne porte que

sur les pieds de derrière; il s'élance sur une foule d'hommes renversés aux pieds du Monarque. Cette image pourra rappeler les conquérans au souvenir de l'humanité; je voudrois qu'on l'exécutât en bronze, il seroit placé à l'extrémité du Cours que j'ai tracé en face du port; les vaisseaux qui arrivent l'auroient aperçue d'une lieue (1). Passant ensuite à d'autres sujets, il expliqua successivement la pensée de chaque modèle ou de chaque dessin qu'il développoit sous leurs yeux (2).

Dans cet Hercule en repos, je me suis proposé comme les artistes grecs, l'imitation de la nature: Hercule paroît fatigué, le jeu des omoplates, occasionné par la position des bras, donne au dos le mouvement le plus heureux; c'est la grace du calme, le charme du repos.

Le bras qui s'étend le long du bouclier, porte le caractère de la force. Il est d'une telle vérité, qu'on croiroit que le marbre va

(1) Modèle de terre cuite; les figures ont environ 14 pouces de proportion.

(2) Pour rassembler sous un seul point de vue tout ce qui concerne le développement du caractère et du talent du Pujet, on suppose que les modèles et les dessins de la plus grande partie de ses ouvrages existoient alors.

fléchir sous le doigt qui tenteroit de le presser. Les veines, dit Balthazar de Vias, sont faites avec tant d'art, que l'on ne peut rien comparer, en cette partie, au savant Pujet, ni chez les anciens, ni chez les modernes. Il méritera le nom d'inimitable (1).

— Ce modèle de bas-relief, représentant la peste de Milan, n'est pas entièrement fini. — Il n'est pas d'une exécution foible ; il est aussi fièrement exécuté que le Milon, et que le bas-relief de Diogène (2).

J'ai voulu représenter l'héroïque dévouement de S. Charles, et toutes les horreurs de la plus affreuse contagion.

Contemplez ce groupe de prêtres, à genoux ; comme ils prient avec ferveur : comme S. Charles, élevant au milieu d'eux, ses deux mains vers le ciel, respire la dignité et l'espérance. Ces Anges groupés sur des nuages, paroissent attendris et verser des larmes sur les malheurs de l'espèce humaine.

Voyez sur le devant, le fossoyeur traînant un cadavre dans une fosse : il paroît suffoqué par l'odeur fétide.

(1) C'est le nom que lui donna Louis XIV.

(2) D'Argenville se trompe, en regardant cet ouvrage comme inférieur aux autres ouvrages du Pujet.

J'ai donné l'expression la plus dramatique à cette femme à genoux, renversée sur ses talons; à cet enfant couché sur son giron, et qui se désespère. La femme expire dans des convulsions horribles; ses mains se roidissent: la croix qui est appuyée sur sa poitrine, annonce qu'elle n'a plus d'espoir que dans la miséricorde divine.

Les cris que pousse l'enfant, annoncent les besoins d'une nourriture qui n'existe plus pour lui. Pauvre infortuné! ce sein où tu trouvois ta subsistance, ne contient plus que le venin et la mort.

Sur un dernier plan, j'ai placé une jeune femme, qui se précipite sur le cadavre de celui qu'elle aimoit.

— J'admire vos profondes pensées, vos expressions vives et naturelles, la correction et le grand caractère de votre dessin. — Voici mon chef-d'œuvre et peut-être celui de la sculpture.

Cette statue est la plus extraordinaire qui existe; sa pose est aussi neuve que naturelle: j'ai voulu porter l'expression au plus haut degré, et surpasser dans la science anatomique, tout ce qui nous reste de l'antiquité, tout ce qu'ont fait les modernes. — Ah! le

pauvre homme, comme il souffre ! — Depuis l'extrémité des pieds jusqu'au sommet de la tête, tout est en action, tout marque l'effroi et le désespoir. Les pieds de l'athlète font des efforts inutiles pour s'imprimer dans la terre; la douleur que lui font ressentir les énormes griffes du lion, qui le déchirent, l'enlèvent malgré lui; les efforts inutiles qu'il fait, pour arracher ses mains du tronc de l'arbre, se manifestent sur son visage : l'expression est mêlée de désespoir et de colère. Les veines sont enflées, les jumeaux remontent avec effort vers leur origine. Le travail en est si extraordinaire, qu'il fera toujours, j'ose le croire, le désespoir de ceux qui tenteroient de l'imiter.

La structure du Milon est celle d'un homme vigoureux : je n'ai pas suivi ce que les anciens ont pu nous laisser dans ce genre; le modèle qui m'a servi est un homme d'une force extraordinaire, d'une taille imposante, tels qu'on en trouve assez souvent sur notre port et dans nos campagnes.

Cette statue, qui n'a que deux pieds de proportion (1), je l'exécuterai dans les plus

(1) C'est la proportion du modèle, qui n'est point une maquette, mais dont toutes les parties sont singulièrement étudiées et parfaitement terminées; c'est, en un mot, le Milon en petit.

grandes dimensions ; j'en avois fait une douzaine d'esquisses, mais qui ne m'ont pas autant satisfait ; je préfère celle-ci, qui représente Milon renversé par terre, et dévoré par deux loups. Mais l'image du lion est plus noble, plus poétique, plus terrible. — Quelle expression dans ce pied ! Le Pujet sourit, et un des élèves du Pujet leur dit : c'est celui de l'artiste, il chercha long-temps cette expression ; aucun mouler ne pouvoit la lui fournir. Dans un moment de dépit et de fureur, il me tendit son pied, le fit modeler, et trouva ainsi dans lui-même ce qu'il avoit inutilement cherché dans les autres. On examina ensuite le groupe de Persée et d'Andromède. — Après avoir payé un juste tribut d'éloges au talent de l'artiste, il me semble, dit Christine, que la différence qui existe entre la proportion d'Andromède et de Persée, est un peu exagérée : l'Andromède est trop petite, si le héros en paroît plus grand ; ne paroît-il pas aussi trop âgé? — Andromède a les proportions de la Vénus de Médicis. On parut en douter. L'artiste fit vérifier sur-le-champ les mesures ; on trouva qu'il avoit raison. A l'égard de Persée, ajouta-t-il en riant, le coton qu'il a sur les joues, marque plutôt sa tendre jeunesse qu'un âge

plus avancé; d'ailleurs, qu'on imagine un demi-dieu, ou si l'on veut un homme de la taille la plus avantageuse, décrivant la plus longue ligne par le plus grand développement; qu'on mette à côté de lui une jeune fille de quinze ans, accroupie, et l'on verra alors que j'aurai parfaitement raisonné la composition de ce groupe.

Le Persée est un beau jeune homme, aussi savamment exécuté que le Milon. Son expression, son attitude est pleine d'ardeur, de fierté et d'assurance. A une grande vigueur, il joint une grande légèreté, qui convient à l'âge de ce demi-dieu.

Andromède, pleine de grace, paroît revenir d'un long abattement; elle n'ose pas regarder son bienfaiteur; la modestie qui sied si bien à son âge, s'y oppose; la pudeur la porte à s'accroupir : elle voudroit cacher ses charmes à celui auquel la reconnoissance en devra le tribut.

Pénétré des images de la perfection, et de ce qui en caractérise la première beauté, j'ai représenté Andromède dans cet âge où les formes n'ont pas encore pris tout leur développement; ses genoux et sa gorge me paroissent à moi-même si accomplis, que je me

suis étonné de ressentir quelquefois les mouvemens de Pigmalion.

On voyoit d'un autre côté les modèles des chefs-d'œuvre qu'il avoit exécutés en Italie. — Cette terre classique m'a inspiré ; je me suis considéré comme le rival des Michel Ange et des Algardes. Le Bernin a loué mon S. Sébastien ; il est placé dans un des angles du dôme de Notre-Dame de Carignan ; je le représente attaché à un arbre, décoré des armures qu'il portoit, ce qui forme l'ensemble le plus pittoresque. Les jambes du martyr semblent plier sous le poids de son corps percé de flèches. En regard, est le bienheureux Alexandre Saoli, revêtu de ses habits pontificaux. Il falloit masquer un vide ; j'ai imaginé de mettre sa crosse pastorale dans la main d'un enfant, qui relève la chappe de l'évêque. On m'a dit que les Gênois regrettoient que les deux statues parallèles à celles-ci, ne soient pas de la même main ; mais j'ai dû sortir de Gênes, puisque mon talent n'y étoit pas suffisamment honoré.

Comme on considéroit le modèle d'un groupe de l'Assomption (1), on dit, reprit

(1) Il est placé au maître-autel de l'église de l'Hôpital-Général de Gênes, appelé l'*Albergue*.

le Pujet, que mes sculptures ont un ton mâle, décidé, et quelquefois outré : observez cette Vierge, comme elle est svelte et légère, et ces Anges comme ils sont finis. Cependant cette statue de la Conception, avec des Anges portés sur des nuées, est d'une beauté encore plus ineffable (1).

Parmi ses dessins, on distinguoit l'hôpital général de Gênes, bâtiment somptueux et magnifique. — Si j'avois eu le bonheur d'être architecte du Roi, j'aurois égalé tout ce que l'antiquité a produit de plus beau ; il m'auroit été facile d'ajouter un cinquième ordre à ceux déjà connus.

Pujet étala ensuite à leurs regards un grand nombre de dessins de marine sur vélin, lavés, et d'un extrême fini ; je les crois supérieurs à ceux que l'on a inventés jusqu'ici (2). —

(1) Parmi les ouvrages qu'il fit à Gênes, on distingue encore une figure de la Vierge dans le palais Balbi ; une autre Vierge avec le S. Jean, pour la chapelle du signor Carega ; un groupe représentant la fuite d'Hélène, pour le signor Spinola ; dans l'Oratoire, cette statue de la Conception, et dans l'église de Saint-Cir, l'autel orné de figures d'Anges et de petits Enfans de bronze d'un travail achevé.

(2) Ils sont recherchés des curieux avec beaucoup d'empressement.

Ainsi, vous parcourez non-seulement tous les arts, mais encore les extrêmes de chaque art; de cette main qui vient de dégrossir un bloc de marbre, vous terminez avec soin une miniature.

On observa qu'il dessinoit avec une égale supériorité les figures qu'on appelle Académies; elles étoient du plus grand fini, et aussi étudiées que ses belles statues (1).

Tous les suffrages se réunirent sur un dessin qui représentoit la décolation de S. Jean-Baptiste. — Ce n'est qu'un trait de plume, dit le Pujet, légèrement mis à l'effet avec du bistre; mais j'étois frappé d'une grande pensée que j'ai voulu exprimer. Quand une femme a franchi les dernières limites, elle est calme dans le crime; ce caractère est renforcé par l'expression de ceux qui l'entourent. J'ai donc représenté la belle Hérodiade, recevant sans émotion la tête de l'homme juste (2). Le bourreau, qu'un meurtre ne

(1) On en remarque une assise qui a la cuisse trop longue d'un tiers. C'est un moment d'inattention. On raconte que par une distraction semblable, Vanloo dessina un jour un pied auquel il donna six doigts.

(2) Les grands génies se rencontrent plus souvent que les beaux-esprits. Il est à remarquer que Voltaire a

sauroit émouvoir, place la tête dans un bassin, et lorgne d'un œil lubrique la gorge découverte d'Hérodiade. La débauche et la férocité marchent toujours ensemble; et pour mieux le faire sentir, j'ai peint le guichetier sur la porte du cachot, tenant un paquet de clefs d'une main: enveloppé dans son manteau, il a l'air, non pas attendri, mais inquiet, et il paroît moins accoutumé au crime que cette jeune fille. La soirée s'écoula dans ces conversations intéressantes. Christine craignoit d'interrompre le Pujet, et jouissoit du plaisir de l'entendre se livrer à tout son enthousiasme: elle étoit digne d'entrer dans tous les secrets de son génie; et, comme elle paroissoit considérer attentivement un luth suspendu avec d'autres instrumens à la muraille: *C'est encore mon ouvrage*, dit le Pujet, *tout sort ici de mes mains, jusqu'aux outils dont je me sers*; et, détachant le luth, il préluda quelque temps en homme instruit des mys-

exprimé la même pensée dans sa Henriade, lorsqu'on porte à Médicis la tête de Coligny:

> Médicis la reçut avec indifférence,
> Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance,
> Sans trouble, sans remords, maîtresse de ses sens,
> Et comme accoutumée à de pareils présens.

tères

tères de l'harmonie ; et s'accompagnant ensuite avec goût, il chanta une romance provençale de sa composition.

## CHAPITRE VIII.

### Le Sueur.

La conversation s'engagea de nouveau sur les arts.—Oserois-je vous demander quel est le plus grand artiste de France ?—Je me rappelle que Scipion demanda un jour à Annibal quel étoit, à son avis, le premier des généraux, il répondit : *C'est Alexandre.*— Et le second ? — C'est moi. Je nommerois donc le Sueur. Hélas ! une mort prématurée vient de nous enlever ce grand homme.—L'éloge du génie est seul digne de lui. Qu'il m'est doux de reconnoître dans les grands talens ce sentiment d'enthousiasme et de justice, inconnu à la médiocrité envieuse ! Daignez me donner quelques détails sur cet artiste, dont le nom seul est venu jusqu'à moi. — Un sculpteur, originaire de Mont-Didier, lui donna naissance à Paris, en 1617, et fit naître en lui, dès sa plus tendre

jeunesse, une disposition naturelle à l'étude de la peinture (1).

Des progrès étonnans le mirent, en peu de temps, au dessus de son maître; et il peignit, dans sa manière, huit grands tableaux du Songe de Polyphile, pour être exécutés en tapisseries. Cette école lui nuisit beaucoup dans la suite. L'observation de la nature, la méditation, la pensée, un dessin vrai, vigoureux et de belle forme, ont suppléé à la force du coloris, et l'ont fait nommer le Raphaël de la France.

Le Sueur, en effet, a toujours approché de ce grand maître, par la haute pensée, la simplicité des draperies, les airs de tête, le dessin, l'expression.

Le Sueur copioit la belle nature, les bas-reliefs et les morceaux antiques.

Il quitta de bonne heure la manière de Vouet; et n'étant nullement maniéré comme lui, le Sueur joignoit dans ses ouvrages beaucoup de noblesse et de caractère à toute l'adresse et à tout le jugement possible : il alla plus loin; il voulut s'assurer les suffrages de la postérité.

Sa simplicité dans les expressions, dans la

(1) Felibien. D'Argenville. Ouvr. sur les Arts. Mém. particuliers.

composition, dans les draperies, est inimitable; il marche continuellement dans la route de la nature et de l'antique. La vie, la dignité, la grace, se disputent de charme dans ses figures; ses attitudes sont simples, nobles, naturelles; la vraisemblance est observée partout, et son raisonnement est juste et élevé. Cependant son imagination ne fut secondée par aucun poète, ni par l'aspect des plus fameux tableaux de Rome : son seul génie fut son guide.

— Il est étonnant qu'un peintre ait poussé aussi loin la peinture et le goût de l'antique qu'a fait ce grand artiste, sans jamais être sorti de son pays, sans avoir vu l'Italie. — Les grands génies naissent ce qu'ils sont; l'Italie ne fait que les perfectionner. — Quand les Italiens me parloient du Poussin, de le Brun, comme des plus excellens peintres que la France eût produits, je leur nommois le Sueur qu'ils affectoient de ne pas connoître; les éloges que je lui donnois les étonnoient d'autant plus qu'ils n'estimoient les autres que parce qu'ils les avoient vus se former dans leur pays.

Les ennemis de le Sueur lui ont reproché qu'il n'avoit jamais connu la magie du clair-obscur; ce qu'il a de commun avec les plus grands peintres romains.

Une application assidue le fit tomber malade; et le Brun, cet homme dont je redoute plus le caractère que le talent, le jaloux le Brun l'étant venu voir dans les derniers momens de sa vie, dit en s'en allant : *Que la mort alloit lui tirer une grosse épine du pied*, tant le mérite de ce peintre lui faisoit ombrage.

— La différence entre le Sueur et le Brun vient sans doute de ce que le premier est un artiste penseur, et l'autre un artiste charlatan. Le premier n'exagère rien, le second outre tout. — Précisément : on rapporte à ce sujet, que des Italiens qui visitoient la galerie de le Brun, dans la maison du président Lambert, où est le Salon des Muses peint par le Sueur, avoient dit à le Brun, qui s'y trouva par hasard, et qu'ils ne connoissoient pas, en parlant de la galerie : *Questo è una coglioneria, mà quello hà del' maestro italiano*, et que c'étoit dommage que ces deux morceaux ne fussent pas de la même main. Il est encore à propos d'ajouter ce que m'a dit Charles Simoneau, fameux graveur, que, se se trouvant un jour dans le cloître des Chartreux, il vit arriver le Brun ; et que, s'étant mis à l'écart, pour entendre ce que diroit ce rival de le Sueur, le Brun, qui se croyoit seul,

s'écrioit à chaque tableau : *Que cela est beau! Que cela est bien pensé ! Que cela est admirable !*

Ces beaux morceaux et cette préférence des Italiens mirent le Brun au désespoir ; ils ont sans doute fait inventer la fable qu'on débite, qu'un fameux peintre contemporain de le Sueur, jaloux de sa gloire, l'avoit fait empoisonner. Il y a plus lieu de croire que les grands travaux de le Sueur l'épuisèrent en peu de temps. La France vient de perdre ce rare génie (1), à l'âge de 38 ans.

## CHAPITRE IX.

Du Beau idéal. Pensées du Pujet. De la Nature. Modèle unique des grands Artistes. De la Nudité.

— PUISQUE j'ai le bonheur d'entretenir le plus célèbre des sculpteurs, je voudrois savoir comment les Grecs étoient parvenus à

(1) En 1655. On a resserré cet article pour ne point faire succéder des descriptions de tableaux à des descriptions de tableaux. *Voyez* d'ailleurs dans les Livres suivans, celle du Cloître des Chartreux. L'admiration du Pujet, l'envie de le Brun, suffisent à l'Éloge de le Sueur.

créer ces belles proportions qui forment le beau idéal.

— Les Grecs n'ont pas créé les belles proportions que vous admirez dans leurs statues, et le système idéal leur étoit inconnu.

Il est, je pense, fort inutile de vous rappeler les moyens que les mœurs et les institutions leur donnoient d'avoir de sublimes modèles ; c'étoit dans l'exacte nature qu'ils trouvoient ces beaux rapports qui établissent un ensemble parfait.

Observez que leurs statues ont toutes des proportions différentes : celles de Vénus ne sont pas celles de Diane. L'Apollon ne ressemble pas au Bacchus. — En effet, un homme agile n'a pas les mêmes proportions qu'un homme fort : le premier est svelte, et a la partie inférieure du corps plus longue ; le second est d'une structure plus carrée. Les athlètes qu'ils voyoient tous les jours s'exercer à différens exercices, leur offroient des modèles que l'on n'a plus, si ce n'est dans ce pays, où l'on a conservé la plupart des jeux auxquels les Grecs s'exerçoient.

—Mais ces belles têtes de femme et d'homme que présentent leurs statues, sont, je pense, de leur création ?

— Pas plus que le reste : ce sont des portraits ; et s'ils avoient inventé au lieu d'imiter, ils ne seroient pas aujourd'hui nos maîtres.

— Ce Jupiter de Phidias, dont les anciens ont tant fait d'éloges, n'auroit pas subjugué d'admiration un tel peuple, s'il n'avoit ressemblé à un être supérieur aux hommes.

— Vous avez vu, dans Marseille, un assez bon nombre de compatriotes de Phidias. Vous avez sans doute vu aussi la différence qu'il y a entr'eux et nous, sous le rapport de la beauté, de la dignité. Eh bien, ces Grecs sont de simples marchands asservis par les Turcs : imaginez à présent quel beau caractère devoit avoir un Miltiade, un Périclès, un magistrat rendant la justice dans un tribunal, après avoir vaincu à Marathon ; tout ce que le climat donnoit de beauté, tout ce que l'indépendance donnoit de fierté, toute la dignité que le mérite et les emplois éminens donnoient à un homme, et vous vous convaincrez aisément que le Jupiter de Phidias étoit imité de la nature, dans un pays où les artistes pouvoient facilement trouver de beaux modèles.

Ils choisissoient d'ailleurs l'instant qui étoit le plus favorable. Tout ce qui respire a un commencement, un milieu et une fin. La

beauté d'un adolescent, d'un homme fait, d'un vieillard, a son période; c'est cet instant que les artistes de la Grèce choisissoient. Il faut que je vous entretienne aussi des moyens qu'un artiste habile sait employer. Imaginez un très-bel homme, dont quelqu'une de ses parties seroit inférieure à la presque totalité. Cette imperfection, qui ne peut échapper à l'habile artiste, est par lui corrigée. Je ne dis pas qu'il invente une belle partie qui manque à son modèle; mais ce qu'il y a de beau, lui indique ce qu'il faut corriger. Il donne à sa statue cet accord qui compose le beau.

Je vais vous en donner un exemple. Vous avez vu quelquefois deux portraits de la même personne, l'un très-beau, l'autre très-inférieur à ce modèle, et tous les deux ressemblans. Il en est de même d'une statue: ce qui constitue le talent par excellence, c'est de savoir imiter ce qu'il y a de très-beau, et abandonner ce qui nuiroit à la perfection. Les Grecs étoient tellement imbus de ce principe, qu'on le trouve même empreint sur leurs plus médiocres productions. Soyez bien convaincus que, s'ils avoient outre-passé la vérité, ils auroient eu la destinée du mensonge. Vous en serez persuadée, lorsque vous aurez vous-même observé.

Il y a des Grecques dans ce pays ; leur beauté est différente de la nôtre ; nous la gâtons par trop d'affectation. Les Grecques que vous verrez dans Marseille, vous donneront une juste idée de la Junon, de la Minerve et de toutes les divinités d'Homère ; il peignoit d'après nature.

Nous avons, auprès de Marseille, plusieurs villages qui se composent d'une seule famille. Ce sont des descendans des fondateurs de cette cité : visitez-les, vous y trouverez toutes les belles têtes que vous avez admirées sur les statues grecques. Deux ans plus tôt, je vous aurois fait parler à la Vénus de Médicis. Il faut que je m'explique : J'ai connu une jeune demoiselle, dont la tête ressembloit parfaitement à la Vénus. Le sourire si agréable qui caractérise cette statue, étoit son expression habituelle. Son nez droit, carré, ses narines petites, ressemblent parfaitement à celui de la Vénus ; et je vous fais observer qu'il ne se retrouve sur aucune autre statue. En devenant mère, ses traits se sont altérés, et un air occupé a remplacé cette gaieté qui lui donnoit tant d'agrément.

Pendant que j'étois à Rome, je voyois souvent un jeune homme que tout le monde savoit

ressembler à l'Apollon. Je desirois le voir nu : je le vis un jour sur le bord du Tibre ; c'étoit l'Apollon que je vis nager et marcher.

— Les Grecs avoient, par dessus les modernes, l'avantage de faire leurs statues nues.

— Les Grecs observoient trop bien les convenances, pour ne pas donner à leurs statues le costume qui leur étoit propre ; ils représentoient nues, la plupart de leurs divinités. Les athlètes, par exemple, étoient figurés sans habits, parce que c'est ainsi qu'ils paroissoient en public lorsqu'ils disputoient la couronne. Les héros des temps héroïques pouvoient être ainsi. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des exceptions ; car, dans ce temps-là, comme aujourd'hui, il y avoit des ouvriers qui se mêloient de faire des statues. Vous avez les statues de plusieurs orateurs et poètes célèbres ; elles sont habillées. — Euripide est représenté avec un simple manteau. — Ce costume convenoit au disciple de Socrate, qui a mis sur la scène la morale de son maître. Il pouvoit encore être représenté à demi-nu ; car c'est ainsi qu'il se montra aux Athéniens, lorsqu'il chanta en plein théâtre la victoire de Salamine. La statue d'un homme devoit être nue, lorsqu'il étoit figuré allégoriquement, par exemple ,

Alexandre tenant un foudre à la main; mais il auroit été ridicule aux yeux des Grecs, de montrer un magistrat tout nu, ou bien avec le costume de Diogène.

Il nous reste beaucoup de statues à qui l'on donne des noms, et qui par-là induisent en erreur. Les hommes qui ne réfléchissent pas, trouvent très-commode de s'en rapporter à d'autres. La statue à qui l'on a donné le nom de *Cincinnatus*, est vraisemblablement celle d'un athlète. Il aura plu au statuaire, pour varier la pose (car il y avoit probablement beaucoup de statues de ce genre, qui étoient debout, et sans aucun mouvement expressif), de représenter son héros remettant sa chaussure. Le gladiateur est encore un athlète, et il est vraisemblable que la statue entière est un portrait : ainsi, les statues de ce genre devoient nécessairement être nues. — Les statuaires ne devoient pas manquer de profiter de l'occasion ; c'étoit d'ailleurs ainsi que ces personnages s'étoient montrés devant le Peuple, qui pouvoit bien souffrir la copie après avoir admiré l'original. — Reportez-vous toujours en Grèce, et pensez à leurs mœurs très-rapprochées de la nature. Si les Algériens étoient dans l'usage d'élever des

statues à leurs héros, l'on ne seroit pas surpris de voir celle d'un Forban, avec une partie de son vêtement autour du bras gauche. Nous avons des statues représentant des héros des temps héroïques ; ils habitoient un climat chaud, qui les invitoit à se dépouiller de leurs habits. Vous savez que le prudent Ulysse, le vaillant Ménélas, et cent autres héros, faisoient le métier que font aujourd'hui les Algériens. Ils commandoient à cent voleurs qui alloient avec leur chef dans une felouque, se tapir derrière un rocher, pour attendre et détrousser les passans, comme font aujourd'hui les héros d'Alger et de Maroc. Mais, quelle différence de leurs mœurs à celles d'aujourd'hui.

L'ingratitude de notre costume a fait faire des fautes encore plus graves que, si on eût représenté les hommes de notre temps tout nus. C'est celle d'emprunter les habits que les Romains portoient il y a mille ans (1).

— Vous m'instruisez, dit Christine; donnez-moi le bras, et parcourons ensemble les

(1) Le Brun a donné à Louis XIV leur costume; il a forcé des statuaires très habiles, à répéter cette erreur. Un français coiffé d'une perruque *in-folio*, couvert d'une cuirasse, enveloppé d'une clamyde, chaussé avec des brodequins, est le comble du ridicule. J'ai vu

monumens de votre ville : jamais un plus docte interprète. . . . Reine, excusez-moi. — J'entends : Le Génie vous appelle, l'inspiration est là ; je respecte ses heures.

---

## CHAPITRE X.

Lettre à la belle Sparre. M. Pitton. La ville d'Aix. Singularités (1).

1er. août (2).

J'ai vu des choses si extraordinaires, ma belle Comtesse ; ce pays-ci ressemble si peu aux autres, que je ne puis résister au desir de vous raconter quelques particularités de mon voyage. Je suis arrivée à Aix sur les onze heures du soir. Les rues furent tapis-

des projets faits par ordre de le Brun. Le Roi étoit représenté comme un cynique. Voilà les écarts de l'ignorance.

(1) Hist. de la ville d'Aix, par Pitton. (Il vit Christine.) Aix, 1666, *in-folio*. Hist. et explication des cérémonies de la Procession d'Aix. Voyage de Provence. Voyage d'Italie, par Coyer.

(2) Elle n'arriva à Aix qu'au mois de septembre. Nous devons en convenir, en annalistes exacts.

sées; les quartiers sortirent en armes; les Consuls me reçurent à la porte, et me présentèrent le dais, sous lequel je fut portée dans une chaise de velours cramoisi et jaune, parée de passemens d'or; deux porteurs habillés de taffetas rouge et jaune, avec une toque sur la tête, de même étoffe et de la même couleur, me conduisirent à l'Archevêché, où je fus logée et régalée, pendant dix à douze jours, par le cardinal Grimaldi, avec une dépense et une magnificence extraordinaires; le Parlement me vint saluer en robe rouge, le président avec l'hermine et le mortier. Tous les Corps de la ville me firent leurs complimens.

Le lendemain, j'allai à la messe dans l'église Saint-Sauveur; un trône avoit été dressé pour moi au milieu du chœur; le Cardinal me donna à baiser les Evangiles: vous voyez que je suis une excellente catholique. Je me propose particulièrement de voir la procession de la Fête-Dieu, qui est, à ce qu'on m'a assuré, une des plus plaisantes mascarades qu'on puisse voir. J'ai trouvé ici un docteur très-docte, M. Pitton, qui m'apprend à chaque pas tout ce que je sais, et quelque chose de ce que je ne sais pas. Il m'amuse et il m'instruit.

La ville d'Aix (1) est au milieu d'une vaste plaine, et couverte de prairies et de guérets presques toujours verts, entrecoupée de ruisseaux, de torrens, bordée d'arbres et entourée de collines, où l'on associe le mûrier à la vigne et à l'olivier.

Ce ne fut point par l'huile que la ville d'Aix commença à se faire connoître, selon M. Pitton, mais par l'eau. *Aquæ Sextiæ*, ce fut là son nom, à cause des bains de Sextius Calvinus qui la fonda. Vraisemblablement ces eaux thermales qui coulent aujourd'hui dans des bassins assez négligés, quoique de marbre, étoient alors en grande réputation pour la santé. Allons, belle Sparre, rougissez, froncez le sourcil, à peu près comme lorsque je vous proposai de lire tout haut, certains chapitres de l'art de parvenir (2); sachez que les anciens employoient ces eaux dans les maladies de l'urètre, s'il faut en juger par l'autel consacré à Priape, où se voit le symbole très-immodeste du maître des jardins offert au dieu de la source, pour désigner le genre de maladie dont on avoit été guéri.

(1) Capitale de la Provence, à cinq lieues nord de Marseille.

(2) *Voyez* Mém. de Christine.

La ville, telle qu'elle est à présent, est une des plus jolies du royaume, parmi celles du second ordre, et réunit tous les avantages d'une capitale; en un mot, c'est une des villes qui imite, dit-on, le mieux Paris, tant par la grandeur des édifices, que par la politesse des habitans: elle est embellie de fontaines et de plusieurs places publiques; le beau Cours d'Orbitelle, qui est la promenade de la ville, est planté de quatre rangs d'arbres formant trois allées, dont celle du milieu, très-large, est embellie par quatre belles fontaines de différentes figures, et variées par des ornemens de grand goût, dont les eaux jaillissantes tombant dans autant de bassins également ornés de sculptures, y entretiennent une verdure, et sur-tout une fraîcheur délicieuse.

C'est sur-tout le jour de la Saint-Jean, qu'il faut y contempler un spectable unique. Dès trois heures du matin, on voit étalées toutes les espèces connues de plantes, soit arbres, arbustes, fruits, fleurs, légumes, racines, etc. Tout le monde doit s'y rendre; les femmes y sont dans la plus grande parure; l'on y vient de dix lieues à la ronde, et chacun en rapporte une branche, un fruit ou une fleur à la main; en sorte que cette prome-

nade,

nade, au lever du soleil, par un beau jour, sous un beau ciel, dans la belle saison, et animée par le concours de belles femmes mises avec élégance, et par le mouvement d'un peuple joyeux, offre un aspect vraiment enchanteur.

La ville n'est pas grande, et ne l'a jamais été, parce que le peuple n'est nombreux que dans les villes de commerce, où l'industrie appelle tous ceux qui ont des bras à lui offrir. On y entre par huit ou neuf différentes portes. Les rues en général sont bien bâties et bien pavées; mais malpropres.

Aix fut le séjour des Comtes de Provence. Alphonse II fut le premier qui s'y fixa, après son mariage avec l'héritière du comté de Forcalquier. Protecteur des Troubadours, et Troubadour lui-même, il encouragea la poésie et chanta ses amours. Ce fut sous ce Prince que commença cette galanterie qui, suivant l'expression des Troubadours, *animoit les Chevaliers à la gloire, et les Dames à la vertu*. Elle se répandit parmi la noblesse, avec l'amour de la poésie, ou comme on disoit, avec le *gaï saber*, lorsque Raymond Béranger IV, et Béatrix de Savoie, sa femme, eurent pris les rênes du

Gouvernement. Cette circonstance, et plusieurs autres, concoururent à introduire à la Cour, et dans toute la province, ces mœurs chevaleresques si vantées dans les treizième et quatorzième siècles, et auxquelles on est redevable de quelques institutions qui en portent l'empreinte, quoique défigurée par le mélange d'une dévotion mal-entendue. Telle est par exemple la fameuse procession de la Fête-Dieu, qui sera l'objet d'une lettre parculière qui pourra égayer et faire rougir encore la belle Sparre.

Ce qui m'a le plus frappée dans les monumens comme dans les mœurs, c'est l'esprit de l'antiquité. Par-tout les débris de ses édifices et de ses usages frappent l'esprit et les yeux.

Le marbre du mausolée d'Hubert a servi à décorer le temple de Diane. Le baptistaire magnifique de la Métropole, est enrichi aux dépens d'un ancien temple du Soleil.

Ici l'entrée d'une chapelle est interdite aux femmes; reste de superstition antique.

Voici un autre usage qui ne tient qu'à la gourmandise des chanoines. Ils ne se servent pour la consécration, que de vin muscat.

Par-tout des moines, des religieuses; par-

tout le métier en est bon ; ici, il est plus gai qu'ailleurs.

J'aime assez cette dévotion à Notre-Dame-*de-l'Espérance*, dont je viens de voir la chapelle. Elle est célèbre dans Aix, et remplie de jeunes gens des deux sexes. La jeunesse est l'âge de l'espérance.

J'ai vu l'église et le collége des Jésuites ; j'y ai retrouvé avec transport les traces du génie du Pujet (1).

J'ai salué avec vénération le tombeau du docte Alphonse, et de la bonne Béatrix, ces protecteurs des Troubadours. L'amour des beaux arts est le plus sûr moyen pour les Princes, de s'assurer les suffrages de la postérité.

(1) Il a peint, dans l'Oratoire des Gentilshommes qui dépend des Jésuites, la Vie de la Vierge, en huit grands tableaux.

## CHAPITRE XI.

Suite de la Lettre de Christine à la belle Sparre (1).

J'AI assisté aux cérémonies de la Fête-Dieu. Elles sont tellement profanes, que je ne comprends pas comment le saint archevêque (le cardinal Grimaldy), les veut souffrir; il est vrai qu'il est Italien, et que cette mode vient de son pays. Au moment où je faisois cette réflexion, M. Pitton, qui m'accompagnoit, s'approcha de moi et me dit :

Nos bons aïeux, avides de spectacles, mais trop superstitieux pour mettre sur la scène les actions des héros de la fable, ou des grands hommes de l'antiquité, qui n'auroient fourni à leur dévotion que des alimens profanes et contagieux, prenoient leurs sujets dans l'Ecriture-Sainte. De là, ces farces pieuses qui occupèrent tout Paris, sous le règne de Charles VII. Le roi René voulant en quelque manière ennoblir celles qu'on donnoit au peu-

(1) Ouv. cités. Lettr. de Sévigné. Hist. et Cérémonial de la ville d'Aix. Voyages. Relations.

ple d'Aix, le jour de la Fête-Dieu, en fit un spectacle allégorique. Ce spectacle représente le triomphe du christianisme et la destruction de l'idolâtrie. — Bizarre rapprochement. — C'étoit l'esprit du temps. Le Prince voulut en outre agrandir cette représentation par celle d'un tournois. Il ne songea point à l'unité de lieu et de temps. Loin de borner son drame, il ne pensoit qu'à l'étendre. Ainsi, il choisit pour théâtre toute la ville, et il accorda à l'action, ou plutôt à ces différentes actions, la durée de trois jours. On commença le jour de la Trinité, ce qui a donné lieu au proverbe: *Lou jou de la Trinita les diables s'assajoun* (1).

Je répondis à mon *Cicerone:* Cette institution n'est pas du seul roi René; le cérémonial d'Aix, qui date de plus de 300 ans, apprend qu'elle est plus ancienne.

M. Pitton parut étonné de mon érudition. Elle étoit de fraîche date: j'avois lu la veille le cérémonial d'Aix.

(1) Le jour de la Trinité, les Diables s'essaient.

---

## CHAPITRE XII.

Détails pieux. Saturnales. Le Guet ou l'avant-Scène. Explication (1).

A DIX heures du soir le Guet sort.

Alors on voit aller par la ville une nombreuse troupe de gens à pied, d'autres sur des ânes; ils sont tous déguisés diversement, éclairés par d'autres personnes portant des flambeaux.

Cette marche est terminée par l'apparition d'un char peint, orné de buis, de lierre, et doré dans le fond, rayonnant de tous côtés de la gloire des dieux et des déesses, qui en font sans contredit le plus bel ornement.

*M. Pitton.* — Ce qu'on nomme improprement le Guet n'est autre chose qu'une fête de nuit, calquée, par notre bon roi René, sur celles que les Grecs et les Romains étoient en usage de célébrer *la veille des grands jours périodiques*, des jours de renouvelle-

(1) Ouvr. cités. Expl. des Cérémonies de la Fête d'Aix. Notes particulières,

ment. Ces fêtes nocturnes annonçoient une triste fin d'année : le lendemain étoit regardé comme un jour où l'on devoit se livrer à la joie et aux plaisirs.

Dans cette cérémonie, nous suivons pas à pas les idées du roi René. Il a imaginé une de ces fêtes nocturnes pour y ramener toutes les fables, toutes les divinités du paganisme, et les dissiper le lendemain, jour heureux, devant la lumière et le triomphe de notre Dieu.

Ce Guet, c'est ainsi qu'on le nomme, n'a point de route marquée ; il court toute la ville, en observant de s'arrêter devant les maisons les plus distinguées. Voici les personnages qui le composent :

1°. La Renommée, à cheval, sonnant de la trompette ; des tambours et des fifres ; les chevaliers du Guet, en corsets et culottes rouges, un bonnet avec un croissant, et une pique à la main.

2°. Le duc et la duchesse d'Urbin, montés sur des ânes, et suivis de quatre Chevaliers ; tambours et fifres. Le Duc a un habit et un manteau rouges, des rubans jaunes, et un casque avec des plumes : un bouquet à la main pour saluer.

La Duchesse est en robe et en manteau de la même couleur que son époux, et a un grand éventail à la main.

Je dis à M. Pitton, voilà qui sort de la fable, — pour appartenir à l'histoire. On éternise par ce ridicule la défaite du duc d'Urbin.

5°. Momus, à cheval. Son habit et son bonnet sont garnis de grelots; il tient une marotte d'une main, et un masque de l'autre. Mercure et la Nuit, à cheval. Les *Rascazet-tos, lou jué dou Cat.*

*Lou pichoun juec deis Diables* sans l'Ange et l'*Ametto.*

*Lou gran juec deis Diables*, précédés par Pluton et Proserpine, à cheval.

M. Pitton continua. Pluton et Proserpine ont fait imaginer au bon roi les diables que voici. Il a trouvé ces derniers à son gré, et nous devons être sensibles à la bonté qu'il a eu de conserver ces baladins.

Viennent ensuite Neptune et Amphitrite; une troupe de faunes et de dryades dansant au son des tambourins et des fifres.

Les Grecs, reprit mon grave historien, avoient ainsi, et à la même époque, de grandes et de petites bacchanales.

La file continua. Je vis paroître Pan et

Syrinx, à cheval : Bacchus assis sur un tonneau traîné sur un char : Mars, Minerve, Apollon et Diane, à cheval : La reine de Saba et sa suite : Saturne et Cybèle, à cheval, suivis des grands et petits danseurs : Jupiter et Junon, sur un char brillant et colossal : Vénus, avec des fleurs à la main, suivie des Amours et des jeux *enrubanés*, et pourvus d'ailes et de flèches légères : Enfin, les trois Parques, à cheval.

Ces trois personnages, dit M. Pitton, paroissent avoir été ajoutées pour avertir que les grandeurs, les jeux et les plaisirs finissent : c'est la moralité de la pièce. C'est ainsi qu'on fait terminer la procession, le jour de la Fête-Dieu, par un personnage qui représente la Mort.

---

## CHAPITRE XIII.

Suite des Détails. La Gageure des Diables. Les Entremets. Jeux des grands et des petits Lutins. La reine de Saba. Polissonnerie des Pages, etc. (1).

---

Le jour de la Fête-Dieu, à quatre heures du matin, s'ouvre la gageure des Diables.

Les deux jeux des Diables s'assemblent à cette heure devant la porte de l'église de Saint-Sauveur. Là le premier groupe des Diables commence son Jeu et se met à courir avec l'*Ametto* (petite ame), aussi vîte qu'il est possible, et en suivant le tour ordinaire de la procession.

Aussitôt après, le grand jeu des Diables a lieu, *en conscience;* mais ils se dépêchent pour courir ensuite de toutes leurs forces, et tâcher d'enlever l'*Ametto* avant qu'elle soit de retour à Saint-Sauveur. S'ils réussissent, le petit jeu paie à déjeûner au grand; sinon, c'est le grand jeu qui régale le petit.

Comme l'*Ametto* est ordinairement repré-

(1) Ouv. cités.

sentée par un jeune enfant qui est bientôt las de courir, il est permis au Diable du petit jeu, le plus vigoureux, de l'emporter; il le rend ensuite fidèlement à son bon Ange, avant d'aller déjeûner avec lui en corps de diable.

Pendant qu'il déjeùne, ma belle Sparre, je vais diner; car je veux me trouver à l'ouverture de la marche de la procession, en qualité de bonne catholique.

Je puis vous assurer que je n'ai rien vu de plus bouffon, même en Italie. J'en ris à mesure que les objets passent sous mes yeux. Je reprends ma lettre.

La procession sort de l'église. Toutes les rues par où elle passe sont tapissées.

On voit d'abord la croix de la métropole, avec la bannière aux armes de la ville d'Aix.

Viennent ensuite dix-neuf autres bannières, suivies des différens corps de métiers.

Quelle kirielle de communautés, de confrairies, de moineries, d'âneries en toutes oreilles, toutes couleurs! j'en ai les yeux et l'esprit fatigués. Je vous en ferai grâce. Aussi bien je vois s'avancer les jeux et les entremets (1).

(1) Le mot *entremet* s'est dit pendant long-temps, au lieu de celui d'intermède dans nos pièces de théâtre. Il

Honneur au grand jeu des Diables! C'est le premier. D'abord s'avance un Roi vêtu d'une espèce de casaque courte, cramoisie, avec des ornemens jaunes, et la couronne en tête, entouré d'une douzaine de Diables qui le harcèlent avec de longues fourches; il saute tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, se servant comme il peut de son sceptre pour écarter les fourches; et, après s'être bien débattu, il finit son jeu par un grand salut. Parmi ces Diables, on distingue la Diablesse, reconnoissable à son habillement et à sa coiffure. — Je ne sais pourquoi le Peuple veut que ce Prince soit Hérode; je ne vois rien qui l'annonce.

Vient ensuite le petit jeu, autrement dit l'*Ametto* ou *la petite ame*. Cette *Ametto* est représentée par un enfant en corset blanc, les bras et les jambes nus, portant une croix de bois d'environ cinq pieds de haut. Quand on fait le jeu, il appuie la croix à terre, en

signifioit une espèce de pantomime accompagnée de machines où l'on voyoit des hommes et des bêtes exprimer une action. Quelquefois des bateleurs et autres gens de cette espèce, y faisoient leurs tours. Ces divertissemens avoient été imaginés pour occuper les convives dans l'intervalle des services d'un grand festin.... d'où ce mot *entremets*.

la tenant de la main gauche ; un Ange habillé de blanc, ayant des ailes, l'auréole en tête, et un *coussin sur le dos* (et pour cause), la tient aussi de son côté. Ils ont auprès d'eux quatre Diables, dont trois poursuivent la petite âme, et le quatrième est acharné contre l'Ange, à qui il donne de grands coups de massue *sur le coussin*. Aux deux premiers coups, l'Ange et l'Ametto sautent comme pour fuir, sans abandonner pourtant la croix. Au troisième le jeu est fini. L'Ange saute de joie d'avoir sauvé la petite ame.

Les Diables, dans ces deux jeux, ont un corset, et de *très-longues culottes noires*, sur lesquelles sont peintes des *flammes rouges ;* leur *têtière* (1) est également noire et rouge, *hérissée de cornes*. Le tout ensemble rend assez bien la forme des Diables, tels qu'on les représente.

—J'ai toujours pensé, me dit le docte Pitton, que la figure et le costume moderne donnés aux Diables, étoient ceux des satyres des anciens.—Le maître Diable a une têtière un peu plus hideuse, et quelques cornes de

(1) C'est le masque qui couvre généralement toute la tête de ceux qui, dans ces jeux, ne représentent point à visage découvert.

plus ; ils sont tous armés d'une fourche , et portent deux cordons de quinze à vingt sonnettes chacun , qui se croisent sur la poitrine, et font un horrible tintamarre quand ils dansent.

Ce qu'il y a d'édifiant, c'est qu'ils vont entendre la messe à Saint-Sauveur le jour de la Trinité, la veille et le jour de la Fête-Dieu. Ils entrent dans l'église , la têtière à la main ; et après la messe, ils jettent de l'eau bénite dessus , *en faisant le signe de la croix* , pour empêcher que quelque vrai Diable ne se mêle à la troupe, et qu'à la fin il ne s'en trouve un de plus , comme cela est arrivé , disent-ils , il y a long-temps.

Nouvel intermède : Votre curiosité n'est pas à bout. De la Fable et du Nouveau Testament nous revenons à l'Ancien.

La troisième scène représente l'adoration du veau d'or. Moyse y paroît accompagné du Grand-Prêtre, ou plutôt d'un prophête, et montre aux Juifs les tables de la loi. L'un d'eux porte le veau d'or au bout d'un bâton : les autres tournent autour de lui , et en passant devant Moyse et devant le Grand-Prêtre, ils font avec la main un signe de mépris, en criant : *Ou ho ou ! ou ho ou !* Après avoir

fait trois ou quatre fois le tour du veau d'or; l'un des Juifs jette, aussi haut qu'il peut, un chat enveloppé dans de la toile, et assez ordinairement il ne le laisse pas tomber par terre. De là le nom qu'on a donné à cette scène, *lou jouec daou cat.*

Mais faites attention à la *reino Sabo;* elle vient immédiatement après : elle va voir Salomon, et se fait accompagner d'un danseur lestement habillé, muni de beaucoup de petits grelots aux jarretières, et tenant de la main droite une épée, au bout de laquelle est un petit château de carton. La Reine a trois suivantes ou Dames d'atours qui portent chacune une coupe d'argent à la main. Le jeu consiste en ce que ce fantôme de Princesse met ses deux mains sur les côtés, et s'agite noblement et sans sortir de sa place, en se conformant à la cadence d'un air composé par le roi René. Dans le même temps le danseur fait trois tours devant elle; et toutes les fois qu'il baisse l'épée pour la saluer, la Reine le lui rend par un signe de tête. Après le troisième salut, les trois Dames d'atours dansent ensemble.

Je dis à M. Pitton que sa Reine avoit l'air de celle du sabbat. Rien n'est plus hideux que

son costume, rien n'est plus ignoble que sa pantomime.

Les rois Mages ne tardent pas à paroître; ils vont à *Jérusalem*, à la faveur de l'étoile portée au bout d'un bâton, par un homme vêtu d'une robe blanche; il est suivi des trois Mages, qui ont chacun leurs pages.

Quand ils commencent leur jeu, le porteur de l'étoile se tourne du côté des Rois, et la fait aller deux ou trois fois à droite et à gauche. Les Rois et les pages, qui sont tournés vers elle, et à la file l'un de l'autre, suivent le même mouvement, et s'arrêtent quand l'étoile s'arrête. Un de ces pages salue ensuite l'étoile, en lui tournant le dos, et en faisant un mouvement plusieurs fois, et très-indécemment répété avec vivacité, de gauche à droite et de droite à gauche qu'on appelle en provençal, *lou reguigneou*. Ce jeu s'appelle la *belle étoile*, la bello estello. Ah ! ma belle Sparre, rougissez! En ma qualité de femme, j'en ai rougi moi-même. Quelles mœurs! quel spectacle! M. Pitton m'a dit que cela venoit des Grecs : je le crois.

Il est suivi de celui des *tirassouns* ou des enfans qui se roulent par terre. C'est, continua le docte historien, la représentation du massacre

sacre des Innocens, ordonné par le roi Hérode.

Dans la dernière scène paroissent divers personnages qui, dans l'origine, me dit mon guide, devoient former des scènes à part. Le vieillard Siméon est représenté en grand-prêtre, donnant la bénédiction, et portant un panier d'œufs ; c'est le mystère de la purification. S. Jean, le précurseur, y paroît sous la forme d'un enfant, couvert d'une peau de mouton. Ensuite paroissent les apôtres, Judas est à la tête, tenant dans une main une bourse où sont les trente deniers : enfin, on voit Jésus-Christ, allant au Calvaire, vêtu d'une robe longue, avec une ceinture de corde, courbé sous le poids de la croix.

Après les apôtres, on voit *San Christaou*, ( S. Christophe ). C'est une figure colossale, de 9 à 10 pieds d'élévation ; elle est portée par un homme qui, placé dans l'intérieur, fait saluer S. Christophe, tant qu'il peut, afin que son quêteur ramasse un peu d'argent, en reconnoissance de cette politesse.

Un auteur qui a écrit sur les usages de l'antiquité, dit que *les Grecs avoient de ces figures énormes, exposées à l'entrée des temples....*

Enfin, vient *la Mouert* ( la Mort) ; c'est

un vilain jeu : il est représenté par une figure noire, avec des ossemens de squelette, et porte une hideuse têtière bien caractérisée. Tout son jeu consiste à faire aller et venir sa faulx sur le pavé, et à l'approcher des pieds de tout le monde, qui, pour s'en débarrasser, donne quelque chose à son quêteur. C'est le plus triste, le plus désagréable et le plus horrible *de tous les entremets.*

— Je croirois volontiers que les deux jeux qui précèdent la pièce, sont deux divertissemens allégoriques et moraux, imaginés pour servir de prologue, et que par le premier, qu'on appelle *le grand jeu des Diables*, le roi René a voulu représenter les dangers de la royauté en général, sous la figure d'un prince qui est obsédé par une troupe de démons.

Dans cette hypothèse, le second représente les dangers de l'homme qui ne se sauve que par les soins de son bon ange.

La pièce me paroît terminée par les scènes de S. Christophe et de la Mort : il faut donc regarder comme des ballets, ou intermèdes, les trois jeux suivans, qui sont : *leïs chivaoux frux*, ou les chevaux fringans, imitation des Centaures : *Leïs dansairs*, imitation des bac-

chanales; enfin, *leïs rascazettos*, les teigneux. — Quel hideux contraste ! — Allusion historique à des calamités passées.

## CHAPITRE XIV.

Suite. Scènes chevaleresques. L'abbé de la Jeunesse. La Bazoche. Le prince d'Amour. Plantation des Mais. La Farce ou le duc d'Urbin, et les Médisances (1).

Après ces scènes allégoriques, se développent les spectacles de l'antique chevalerie où figurent les principaux officiers de la ville ; ma isces spectacles n'ont conservé qu'une empreinte fort altérée de leur primitive institution.

Le capitaine des Gardes ouvre la marche, il est armé de sa hallebarde, ornée de rubans.

On voit figurer M. l'abbé de la Jeunesse, en pourpoint et en manteau de soie noire, en grand rabat, accompagné des deux précédens abbés, habillés de même.

Il a toujours une très-nombreuse suite de parens et d'amis, auxquels il donne des gants blancs, un ruban pour la boutonnière, et un cierge que l'on n'allume point. M. Pitton me rappela que dans les Saturnales, on s'envoyoit ainsi des cierges en présens.

(1) Ouv. cités.

Suit la Bazoche. J'ai remarqué le capitaine des Gardes, en casaque, espèce de dalmatique de taffetas bleu de ciel, doublé de taffetas blanc, avec des croix en dentelles d'argent devant et derrière : il porte une pique ou lance, avec un ruban dans le haut. M. Pitton me dit : Ce ruban étoit, dans l'ancienne chevalerie, un engagement que les Dames y attachoient elles-mêmes, ce qui étoit une grande *faveur*.

Le costume du roi de la Bazoche est galant : il porte un corset et culotte à la romaine, de moire blanche et argent, toute unie (1), un manteau glacé d'argent aussi uni; les rhingraves de rubans à l'entour des culottes; le chapeau à plumes, avec cocarde, un nœud d'épée, bas de soie et souliers blancs avec des touffes de rubans, un bouquet avec des rubans. Il a de plus que les autres grands officiers, le cordon bleu avec la plaque de l'Ordre, brodée en argent sur l'habit et le manteau. Ce roi de la Bazoche a pour suite une quantité de jeunes gens qu'il invite, auxquels il donne des gants

(1) C'étoit l'habillement des novices, la veille de leur réception dans l'ordre de la Chevalerie. On voit, dans Perce-Forêt, que les Rois et les Reines de la Grande-Bretagne prenoient, la veille au soir de leur couronnement, des habits blancs, en signe de pureté.

blancs et des rubans bleus, qu'ils portent à la boutonnière.

Après la Bazoche, les tambours du guidon du Prince d'Amour (1) se font entendre, jouant sa marche. Les trompettes et les fourriers de la province viennent ensuite, et son brillant cortége se développe.

Tous ces personnages, ainsi que l'abbé de la Jeunesse, *sont bien adoubats*, comme disent les Provençaux, c'est-à-dire bien habillés. Ils portent de gros bouquets avec lesquels ils saluent les Dames. — C'est un reste de l'ancienne juridiction d'amour, me dit M. Pitton. — Juridiction! quel mot! — Oui Madame, on l'entendoit ainsi.

On ne parloit point de l'amour sans définir l'essence et le caractère du parfait et véritable amour; et l'on se perdoit bientôt dans un labyrinthe de questions spéculatives sur les situations ou les plus désespérantes, ou les plus délicieuses pour un cœur tendre et sincère; sur les qualités les plus aimables ou les plus ordinaires d'une maîtresse. Les fausses subti-

(1) Il fut supprimé en 1668, à cause des trop grandes dépenses, et on n'a laissé subsister que son lieutenant; mais il existoit encore en 1656, lors du voyage de Christine à Aix.

lités que chacun employoit étoient appuyées, tantôt de déclamations indécentes contre les Dames, tantôt de phrases pompeuses cent fois rebattues, qu'on débitoit à leur honneur. Un juge de la dispute qui répondoit à ce qu'on appeloit PRINCE D'AMOUR OU PRINCE DU PUY, DANS LES COURS D'AMOUR (juridiction établie dans quelques contrées pour connoître de ces importantes matières); un juge, dis-je, prononçoit des sentences presque toujours équivoques, obscures et souvent énigmatiques, auxquelles les parties se soumettoient avec une respectueuse docilité.

Ceci s'est changé, de nos jours, en une espèce de jargon où l'on voit les héros disserter long-temps avec leurs Dames sur l'amour, comme dans les fameux romans du temps. — Vous me rappelez ce mot d'une Princesse espagnole : *Que de temps mal employé !*

— C'est pour rendre cette fête plus brillante par le concours des étrangers, et les y attirer, que le roi René établit une foire franche durant six jours.

L'après-diner, outre la représentation de tous les mystères du vieux et du nouveau testament, on récite des vers que ce bon Roi composa sur ces différens sujets. Parmi ces

divertissemens, on voit paroître un homme presqu'à demi-nu, celui qu'on appelle le *duc d'Urbin*; il attire, par des gestes ridicules, les yeux des spectateurs: ces actions sont si sales, qu'il vaut mieux les passer sous silence que de les décrire (1).

Ce roi de farce, après avoir paru le matin, couvert de quelques vieux habits de satin presqu'usé, se présente l'après-diner, à demi-nu, sur un théâtre, lequel est porté par des hommes; et de temps en temps, au son d'instrumens dont la musique est aussi ennuyeuse que le Drame est ridicule, il danse à la vue de tout un peuple, accompagné, sur son théâtre, de deux petits enfans en façon de nègres, entourés de chats-huans, de chauves-souris, et de chouettes.

La fin de cette histoire est encore pire que le commencement. Deux vilains paysans paroissent avec la livrée de la ville, non pas pour chanter en vers provençaux les éloges des hommes illustres, mais au contraire, pour

(1) *Voyez* Naudé, Plainte à Gassendi, contre ce qui se passe à l'occasion de la Fête-Dieu, d'Aix, datée du 10 des kalendes de mars de 1645. *Querela ad Gassendum, ex occasione ludicrorum quœ Aquis Sextiis in solemnitate corporis Christi ridicule celebrantur.*

réciter une médisance publique de toutes les intrigues en amour, de toutes les actions sales et déshonnêtes qui se sont passées pendant l'année dans la ville, et c'est ce qu'on nomme *farço;* il est vrai que l'auteur n'attaque le plus souvent que des gens de basse condition: on a du respect pour les riches.

Cette fête se termine dans la nuit du samedi au dimanche, après le jour de la Fête-Dieu, par la plantation des Mays.

Le roi de la Bazoche, accompagné de ses bâtonniers et du capitaine des Gardes, va, au son des violons, faire planter des Mays au Palais, au Gouvernement, à l'Archevêché, aux Hôtels du premier Président, des Présidens à mortier, et enfin chez le roi de la Bazoche lui-même; ce qui prouve évidemment, reprit M. Pitton, qu'il joue le rôle de haut Chevalier.

Ces Mays sont fort élevés; on les garnit de buis, que l'on entoure d'une sorte de rubans bleu et blanc, couleurs de la Bazoche. On forme dans le haut trois encâdremens en forme de couronne, pour y placer sur une face les armoiries du Seigneur chez qui on le plante; sur l'autre, celles du roi de la Bazoche; et sur la troisième, celles de la Bazoche. Le haut

du May forme une espèce de heaume. J'ai vu de ces heaumes placés sur le faîte des plus anciens édifices.

M. Pitton. Il est souvent fait mention dans Perce-Forêt de ces heaumes placés aux faîtes des châteaux, comme étant les signaux de l'hospitalité et du logis aprêté aux chevaliers errans et querant adventures. Je citerai ses expressions :

« Adoncques estoit une coutume et fut tant que charité régna; tous Gentilshommes et nobles Dames faisoient mettre au plus hault de leur hostel, une heaulme, en signe que Gentilshommes et Gentillesfemmes trespassassent les chemins, entrassent hardiement en leur Hostel comme en leur propre ; car leurs biens estoient davantage à tous nobles hommes et femmes passant dans le Royaulme. » — Je présume que ces usages touchans venoient de l'Orient, dont l'hospitalité est encore la première vertu. Les croisades fournirent l'occasion de transporter en Europe les arts et les usages de l'Asie.

---

## CHAPITRE XV.

Départ pour Avignon. Plaine de la Crau. Salon. Tombeau de Nostradamus. Son Histoire (1)..

Suite de la Correspondance avec la belle Sparre.

Je pars pour Avignon ; je passe par Salon et par la plaine de la Crau ; elle dure sept lieues de Provence, sans autres retraites que deux hôtelleries, et une petite chapelle nommée *Saint-Martin*. Dans cette vaste plaine on ne voit autre chose que des cailloux (2).

La richesse de la Crau consiste dans les herbes fines et savoureuses dont elle abonde, et que les moutons qui s'en nourrissent savent trouver en écartant les cailloux. Ces pâturages leur communiquent ce goût exquis ap-

(1) Ouvr. cités.

(2) Leurs formes, leurs qualités cuivreuses ou ferrugineuses, et leur ressemblance avec celle de la Durance, semblent prouver que cette rivière les a roulés et qu'elle a coulé pendant plusieurs siècles dans cette plaine. Il est probable qu'elle entroit par le terroir de Lamanon, passant au même endroit où est le canal de Crapone.

précié par le palais sensuel des Apicius modernes.

Salon n'est qu'une petite ville située dans une plaine agréable, vivifiée par les eaux du canal ou de la *Fosse Crapone*; mais elle est illustre par le tombeau de Michel Nostradamus, qui est aux Cordeliers de cette ville, à côté de la porte, contre la muraille, avec son portrait au dessous.

Le premier et le plus heureux des charlatans, Michel Nostradamus, né à Saint-Remy le 14 décembre 1503, obtint par des prophéties, une réputation singulière hors de la Provence, et sur-tout hors de Salon, où il éprouva des désagrémens qui lui firent cruellement sentir que nul n'est prophête dans son pays. Il en fut trop heureusement dédommagé par les marques de bonté qu'il reçut d'Henry II, de Catherine de Médicis et de Charles IX, qui l'attirèrent à Paris pour le voir.

Naudé compare ces prophéties, dont la plupart peuvent être appliquées à différens événemens, au soulier de Théramène, qui alloit bien à tous les pieds.

Sur un rocher ou petite montagne escarpée qui s'élève dans la ville, est un vieux château fortifié à l'antique. Les auteurs qui écrivent

des aventures de lutins, ne sauroient mieux faire que de visiter cette antiquaille, ainsi que le château de l'île Sainte-Marguerite.

## CHAPITRE XVI.

### Arles. Antiquités. La Vénus (1).

Ce qui m'enchante véritablement, c'est que je retrouve ici à chaque pas l'antiquité que j'adore.

Avant d'arriver à Arles, s'offre sur la gauche, l'église de Saint-Honorat, qui est occupée par les Minimes. Elle me frappa par son caractère de haute antiquité. J'entre, je visite ses catacombes, et j'y découvre sept tombeaux antiques de marbre blanc, avec des bas-reliefs fort beaux, qui représentent les âges de la vie. Prométhée animant Pandore, Hercule et ses travaux, les trois Parques; enfin, Mercure conduisant les ames aux Enfers. Ces tombeaux sont posés les uns sur les autres, et forment avec le lieu saint un contraste assez profane.

Je présume que ces catacombes ont servi

(1) Ouv. cités. Voy. de Coyer, etc.

de chapelle aux mânes, ou furent des temples dédiés aux dieux infernaux. Cette conjecture est renforcée par l'aspect du cimetière qui s'appelle les *Champs Elysées*. Il est sur une agréable colline, divisée en deux parties; la première, appelée *Moulaire*, contient fort peu de tombeaux, parce qu'on les a rompus pour faire les murs des jardins qui sont à l'entour; la seconde, qu'on nomme le *Cimetière d'Eliscamp*, renferme un grand nombre d'anciens tombeaux de marbre blanc et de pierre, chargés de divers ornemens et de différentes inscriptions. On connoît ceux des Anciens par ces deux lettres *D. M.*, (*Diis Manibus*); ceux où l'on a placé des chrétiens, sont distingués par une croix. Ce qui en a fait diminuer le nombre, c'est qu'outre les particuliers qui en ont pris le marbre ou la pierre pour leurs maisons de campagne, plusieurs autres en ont brisé pour chercher des monnaies d'or, d'argent et de bronze, qu'ils y ont souvent trouvées, aussi bien que des urnes, des patères, des lacrymatoires.

J'ai toujours pensé qu'on pourroit découvrir en France une foule d'antiquités, en fouillant seulement sur le bord des anciennes voies romaines. On sait que c'est sur les

grandes routes que les anciens plaçoient tous leurs tombeaux.

Arles (1), ancienne colonie romaine, offre une vaste moisson à l'antiquaire.

Cette colonie renfermoit dans son sein tous les établissemens politiques et religieux qui pouvoient la distinguer ; plusieurs temples, un capitole, un cirque, un forum décoré d'un grand nombre de statues, un amphithéâtre et un théâtre, monumens vraiment dignes de la grandeur romaine.

En faisant attention à tous ces établissemens des Romains dans la ville d'Arles, on ne peut s'empêcher de croire que l'air y étoit fort sain ; jamais ils n'en auroient fait la capitale de la Gaule romaine, ni la demeure des principaux officiers, si les exhalaisons des marais en eussent altéré le climat ; il faut donc que le vaste terrain où les eaux croupissent, fût alors labourable, par la facilité qu'on avoit du temps des Romains, de faire écouler les

(1) Arles signifie une ville bâtie dans un lieu marécageux, *de late*, qui signifie *marais*, *étang*, et *ar*. *Aurela*, *arelate*, *arelas*, *'arelatum*. Pline et Mela l'appellent *Arelate sextanorum*, parce que les Romains y avoient envoyé une colonie de la sixième légion.

eaux soit dans la mer, soit dans le Rhône, dont le lit étoit sûrement plus bas qu'il ne l'est à présent. Les sables qu'il a déposés sur les bords, ont élevé considérablement le terrain, et s'opposent à ce que les eaux pluviales ou les ruisseaux qui s'y rendent, puissent s'écouler dans le fleuve; elles séjournent donc au même endroit, y forment des cavités qui les retiennent, et qui rendent leur écoulement impossible. Sans cet inconvénient, il y auroit peu de villes plus agréables que celle d'Arles. Bâtie sur un grand fleuve, à sept lieues de la mer, et dans une plaine immense, elle réuniroit à la température du climat, les agrémens de la campagne, les avantages du commerce, et toutes les commodités de la vie.

Revenons aux antiquités. L'amphithéâtre pouvoit contenir trente mille personnes commodément. Ce bel édifice, situé au lieu le plus éminent de la ville, est plus ancien, plus grand, et plus magnifique que celui de Nismes; mais il n'est pas à beaucoup près si entier. On y a bâti des maisons dedans et dehors, et l'on a même démoli plusieurs arcades; l'arène est rempli de terre jusqu'au second étage; la seule galerie qui reste et qui forme la circonférence de ce vaste édifice,

est coupée par des magasins et des logemens pratiqués dans le centre des arceaux.

Sous l'amphithéâtre on trouva, il y a cinq ans, la fameuse statue de Vénus, que les habitans d'Arles adoroient.

Les antiquaires d'Arles écrivirent beaucoup sur ce monument; les uns vouloient que ce fût une Vénus, et les autres une Diane. M. Terrin défendit le premier sentiment sous le nom de *Callistène*.

Un mauvais plaisant fit un couplet qui finit par ces trois vers épigrammatiques :

Qui juge d'une femme a de quoi s'occuper;
La matière est fort ambiguë;
Il est aisé de s'y tromper.

Les antiquaires décidèrent que c'étoit une Vénus, et l'on sera porté à le croire, quoiqu'un savant, dont j'ai oublié le nom, n'y voie qu'une femme sortant du bain (1).

(1) Les bras et les mains ont été restaurés par Girardon.

---

CHAPITRE

## CHAPITRE XVII.

Anciennes Mœurs. Costume des Femmes d'Arles. Leur Beauté. L'Orage. Les Bergers (1).

La ville d'Arles est une de celles où j'ai découvert le plus de traces des anciennes mœurs. J'y ai vu encore la course d'hommes et celle de chevaux; j'y ai vu donner le combat des taureaux; le costume élégant et coquet des femmes m'a sur-tout frappée. Elles portent autour du bras des anneaux d'or, qui ressemblent aux brasselets des anciennes Romaines, et des croix de Malthe au col; elles ont par dessus le corps une espèce de mantelet qui leur descend jusqu'à mi-jambe, et sur la tête une jolie guimpe avec le petit chapeau orné de rubans, sur le coin de l'oreille; souvent elles sont en corset et en bas de soie, et en général leur ajustement est leste et leur sied bien. Les femmes d'Arles sont d'ailleurs les plus belles de la Provence et peut-être de la France. Les hommes mettent une camisole sur la veste.

(1) Ouv. cités. Voy. en Prov. Hist. de Prov., par Papon; Bouche, etc.

c'étoit à peu près ainsi qu'étoient habillées, dans le onzième siècle, les personnes de l'un et de l'autre sexe en Provence.

C'est ici, d'ailleurs, ou plutôt aux environs qu'il faudroit placer le véritable théâtre des scènes pastorales. Que la vie de leurs bergers me plaît ! que ces mœurs simples et primitives me touchent ! que j'aurois desiré être témoin de l'émigration que chaque printemps ramène. Pour entendre ceci, il faut savoir que le terroir d'Arles nourrit 450 mille moutons ou brebis ; et qu'on en mène tous les ans 300 mille sur les Alpes pour les faire paître, sous l'inspection de plusieurs Bailes, à qui les propriétaires donnent leur confiance pour tout ce qui regarde l'administration générale des troupeaux (1).

Au mois de mai, lorsque le départ de la caravane est fixé, les Bailes se mettent en marche avec les pâtres qui conduisent des ânes chargés de provisions. On arrive de cette manière sur les hautes montagnes, où chaque Baile renferme ses troupeaux dans le canton dont il a acheté les pâturages.

Ces Bailes sont des hommes simples et grossiers, logeant sous des tentes, vivant de

(1) Dans ce voyage, chaque bête coûte au propriétaire 24 ou 25 sous.

lait, ignorant tous les événemens dont on se repaît avec curiosité dans les villes. Ils passent ainsi trois mois de l'année sur ces hautes montagnes, où il n'y a point d'arbres, et d'où l'on peut embrasser d'un coup-d'œil un horizon immense. L'air pur qu'on y respire donne au corps des mouvemens plus libres, à l'imagination plus de feu, à la vue plus d'étendue: tous les objets qu'on a sous les yeux sont imposans et majestueux; ce sont des monts sourcilleux, sillonnés par des torrens, crévassés par des secousses violentes; rendus stériles par le séjour éternel des glaces; arrosés au pied par des rivières qui mugissent et blanchissent à travers les blocs énormes que le temps a détachés des rochers. Ces monts s'abaissent graduellement à mesure qu'ils avancent vers le midi de la Provence; et du sommet le plus élevé, l'on découvre au loin la mer, qui, à un certain éloignement, semble se confondre avec le ciel, et ne former avec lui qu'une vaste plaine.

Le spectacle que la nuit présente n'est pas moins imposant. Les exhalaisons des villes et des marais, ne s'élevant point à la hauteur de ces lieux, les étoiles brillent dans tout leur éclat, et l'on éprouve, en les contemplant,

une sorte d'extase, qui est encore augmentée par la solitude et le silence. Rien n'y annonce la présence de l'homme; on entend tout au plus les cris ou le glapissement de quelques animaux sauvages, et le bruit sourd des torrens qui se précipitent des montagnes. Si les vents soufflent, c'est avec une furie proportionnée à la résistance que leur opposent ces montagnes énormes : ce sont des chocs terribles, des sifflemens affreux; les hommes, les bêtes de somme, deviennent le jouet de ces fougueux aquilons, lorsqu'ils se croisent et se choquent avec tant de violence. J'en parle pour avoir été témoin d'une de ces tempêtes, dans laquelle je vis enlever par un coup de vent, un homme et deux mulets qui portoient un poids de quatre cents livres chacun; moi-même j'allois périr, si je n'avois trouvé un abri qui me mit à couvert, avant d'arriver au sommet de la montagne.

Tels sont les lieux qu'habitent ces bergers pendant trois mois de l'année. Leur seule inquiétude est de garantir leurs troupeaux des ours et des loups : les ours sont rares; mais ils sont dangereux, parce que les chiens, ou n'osent les attaquer, ou leur livrent des attaques inutiles. On ne se figure pas tout ce que les

loups emploient de ruses pour assouvir leur voracité. S'ils sont au nombre de trois ou quatre, il y en a un qui fait une fausse attaque; et tandis qu'il attire les chiens de son côté, les autres se jettent sur leur proie et l'emportent. Quelquefois, lorsque les brebis paissent tout près d'un précipice, ils se glissent sur le bord, se tapissent, assaillent celles qui s'écartent, et les jettent dans le vallon où ils vont ensuite les dévorer. Leurs stratagêmes sont si variés qu'on seroit tenté de croire, que dans leurs guerres, ils ont, ainsi que nous, leurs règles et leurs combinaisons.

## CHAPITRE XVIII.

Avignon. Le Pont. Le Tombeau de Laure. Histoire de Laure. La Procession des Pénitens-Blancs. Intrigue de Religieuse (1).

Je marche d'enchantemens en enchantemens. Rien de plus beau que l'entrée du Comtat. Des deux côtés, d'un chemin magnifique,

(1) Ouvr. cités. Voyag. Relat. Lettres de M. Crignon d'Auzouer, à M. Bérenger. Mém. Vie de Pétrarque, par de Sades. Mém. de Mademoiselle de Montpensier, etc.

règnent des canaux qui le traversent en mille endroits. La Durance en fournit une partie; les autres viennent de Vaucluse. Le cristal transparent des uns, l'eau trouble des autres, font démêler aisément la différence de leurs sources. De hauts peupliers semés sans ordre, y défendent de l'ardeur du soleil.

Les dehors de la ville sont aussi riches que charmans, tant par la beauté des promenades, que par la fertilité du sol et la variété des productions. Les murailles sont fort belles, et toutes bien bâties en pierre de taille ; mais les crénaux, qui offrent la représentation des clefs de S. Pierre, au lieu d'embrâsure et de canons, annoncent que ce n'est point par la force des armes temporelles qu'elle reste entre les mains de son possesseur (1).

Cette ville est assez grande, mais pas assez peuplée relativement à sa grandeur; en général

(1) Ces belles murailles furent bâties par le pape Innocent VI, en 1358, pour se défendre des brigands qui couroient le royaume, et qui *avoient juré* (dit Froissard) qu'ils auroient l'argent des cardinaux ou *qu'il les harieroient*, c'est-à-dire, qu'ils les secoueroient de la belle manière. En effet ils en eurent; car le Pape ayant été obligé de composer avec Arnaud des Servole, lui donna 40,000 écus, qui vaudroient 522,400 livres.

elle est mal bâtie, les maisons en sont basses et les rues étroites.

Le vent du nord-ouest souffle fréquemment à Avignon, et quoiqu'il contribue à la salubrité de l'air, il ne laisse pas d'être fort incommode. De là le proverbe, *Avenio ventosa, sine vento venenosa, cum vento fastidiosa.*

Cette ville est embellie de grandes places, de riches édifices, de jardins très-agréables, et de magnifiques églises, bien bâties, bien dotées.

On compte dans Avignon sept portes, sept palais, sept paroisses, sept colléges, sept hôpitaux, sept couvens de religieux, sept autres de religieuses; et que sept Papes y ont demeuré pendant sept dixaines d'années (1).

Je vous fais grâce de la description des églises, des tombeaux des Papes, et même de celui d'Alain Chartier. Mais pourrois-je oublier celui de la belle Laure, que Pétrarque a rendu si célèbre par ses vers? Le poète dut lui-même à cet amour, son talent et son immortalité.

Les ouvrages du savant, ses poëmes, ses discours latins, ses essais philosophiques sont oubliés; les chansons, les sonnets du poète

(1) Nombre mystique.

érotique protègent sa mémoire contre l'oubli. Il a cela de commun avec Bocace; celui-ci fut également un des plus doctes personnages de l'Italie; en dépit de ses *in-folio*, il n'est connu que comme le joyeux auteur du Décaméron, opuscule charmant, mais léger enfant de ses loisirs, et qu'il composa pour se délasser des recherches de la plus vaste érudition : à peu près comme Raphaël, après avoir couvert les voûtes du Vatican des plus riches compositions historiques, s'amusoit à peindre des arabesques dans des renfoncemens ou dans des bordures. *Et habent sua fata libelli.*

Qui ne connoît la belle Laure, et les sonnets platoniques de Pétrarque, qui l'aima en toute honnêteté, et seulement pour exercer sa plume, tandis qu'il avoit d'autres maîtresses, mais uniquement occupées de lui donner des enfans, beaucoup moins célèbres que ses autres ouvrages. Ce fut alors que s'établit cette distinction véritablement sophistique du cœur et des sens. Pétrarque est en amour le fondateur d'une école platonique, avouée sans doute par la sagesse, et méconnue par la nature, et cependant on a dit : « Pétrarque en réunissant le triple enthousiasme de la vertu, de l'amour

et de la poésie, a donné à la tendresse un caractère de grandeur et de dignité. Les anciens ont peint l'amour comme une foiblesse; l'amant de Laure l'a représenté comme un hommage pur, rendu bien plus à la vertu qu'à la beauté. Sa passion est noble, héroïque; elle élève l'ame au lieu de l'amollir. Dans ses vers, les grâces sont toujours décentes; il leur a donné une quatrième sœur, l'honnêteté. Ce que Platon a conçu, Pétrarque l'a senti, l'a exprimé; il a réalisé les brillantes chimères débitées par les disciples de Socrate, sur la nature et les effets de l'amour. »

Cependant lisez ce poète, beaucoup trop vanté, vous trouverez dans ses vers plus d'esprit que de sentiment, et je ne sais quel ton mystique et ascétique qui gâte tout. Tibulle sera toujours le premier des poètes élégiaques : il écrivoit en sortant des bras de Délie. Je doute qu'il eût aussi bien réussi en se contentant de rêver platoniquement. Un poète qui célèbre des maîtresses avec lesquelles il n'a pas couché, ne sera jamais que la moitié d'un poète, une espèce d'eunuque bel esprit.

*Le pont d'Avignon* est bâti sur le Rhône. Le fleuve, me disoient les habitans, est en cet endroit extrêmement impétueux, quoiqu'il s'y

élargisse. Notre pont a dix-neuf arches (1), et peut être regardé comme une merveille de l'art. Il fut bâti en 1177, par un moine nommé frère Benezet ou Benoît, et la tradition du pays dit que ce fut par l'inspiration d'un petit berger âgé de douze ans; d'autres disent que frère Benezet étoit lui-même berger de profession.

J'ai vu les processions, aux flambeaux, des pénitens-blancs, noirs, bleus, violets et gris. Peu de jours auparavant j'assistai à un bal; messieurs les vice-légats y dansent ordinairement. Il y a une coutume fort singulière qui est qu'à chaque courante, la Dame qui la doit danser, va baiser monsieur le vice-légat à sa place. A ces bals il n'y a qu'un violon, ou une vielle, ou un de chaque instrument. Les hommes y sont avec leurs épées au côté, et leurs manteaux.

J'allai ensuite visiter les couvens des religieuses de Perpignan : celles qui font vie austère dans ce pays-là, sont très-coquettes; elles portent des guimpes de quintin plissé, mettent du rouge, se fardent, et se font gloire d'avoir des amans, même mariés. Il y en eut une qui pria mon écuyer de me la présenter, et de me

(1) Il fut emporté en 1669.

dire qu'elle étoit la maîtresse d'un homme que je connoissois. Je fus fort effrayée de ce genre de compliment; elle ajouta qu'il y avoit dix ans qu'elle étoit sa *dévote*, c'est le nom qu'on leur donne, et qu'elle espéroit que je n'aurois pas moins de bonté pour elle, qu'elle savoit que j'en avois pour lui; je ne sus que répondre (1).

## CHAPITRE XIX.

Vaucluse. Détails sur la Fontaine et sur Pétrarque (2).

D'Avignon, les poètes, les amans vont faire un pélerinage à la fontaine de Vaucluse, si célèbre par les noms de Pétrarque et de Laure. Pouvois-je, ô ma belle Sparre, oublier d'y porter mes pas et mes offrandes !

J'ai traversé la plus belle partie du terroir d'Avignon, et celui de Lille, qui se prolonge dans une plaine charmante que la nature et

(1) *Voyez* les Mémoires de Mademoiselle.

(2) Ouv. cités. Voyages divers.

le travail embellissent à l'envi l'un de l'autre. La Sorgue, qui dans tout son cours ne perd jamais sa couleur ni sa pureté, enveloppe cette ville de ses eaux transparentes. On ne peut rien imaginer de plus romantique, de plus enchanteur, que cette partie du Comtat!

Ce fut dans ce lieu séduisant que Pétrarque, en allant à Lille pour y entendre l'office, vit pour la première fois la belle Laure.

Elle n'avoit alors que 12 ans, et demeuroit à Cabrières. Selon la coutume du pays, s'étant levée devant le jour pour aller à Vaucluse visiter des reliques, et de là entendre, à Lille, le service divin; fatiguée de la longueur du chemin, elle se reposa à l'ombre d'un arbre planté sur le bord d'un ruisseau qui couloit le long d'une des prairies dont ce paysage est embelli : Pétrarque, qui n'avoit que 23 ans, ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il en devint éperduement amoureux, et cette passion dura 47 ans, jusqu'à sa mort.

Vaucluse est un de ces lieux où la nature se montre dans tous ses caprices, et étale les jeux les plus bizarres et les plus riches accidens. Il paroît avoir été fait pour la muse de Pétrarque. Ce fameux vallon est fermé par un demi-cercle de rochers d'une prodigieuse

élévation, et qu'on diroit avoir été taillés perpendiculairement. Au pied de cette masse énorme de pierres, sous une voûte naturelle dont l'obscurité a quelque chose d'effrayant, sort d'un gouffre dont on n'a jamais trouvé le fond, la rivière appelée la *Sorgue*. On peut y entrer si l'eau est basse; on y voit deux grandes cavernes, dont la première a plus de soixante pieds de haut à son entrée; l'autre paroît en avoir plus de cent de large, presqu'autant de profondeur, et n'a que vingt pieds d'élévation. C'est vers le milieu de cet antre, que s'élève sans jets et sans bouillons, dans un bassin ovale d'environ dix-huit toises, la source abondante qui forme la Sorgue; elle porte bateau presqu'en sortant du rocher. Un amas considérable de rocs forme une chaussée au devant; à plusieurs toises de distance de cette source profonde, l'eau passe ordinairement par des conduits souterrains du bassin de la fontaine, dans le lit où elle commence son cours; mais dans le temps de sa crue, qui arrive aux deux équinoxes, elle s'élève au dessus d'une espèce de mole qui est devant l'antre, y forme un bassin dont la surface est unie comme une glace; ensuite elle se précipite avec un bruit affreux à travers les

débris des rochers, les blanchit de son écume, et semble faire des efforts pour fuir vers l'endroit où ne trouvant plus d'obstacles, elle s'épanche d'un cours paisible. Je l'ai vue dans cet état, et il faut avouer que le bruit de l'eau répété par l'écho, l'écume bondissante, la solitude du lieu, l'aridité et la hauteur du rocher, les blocs énormes qui, étant déjà séparés de la masse par de larges crévasses, sont suspendus sur votre tête, et semblent vous menacer; ceux qui sont près de s'arracher, par leur pesanteur et par leur situation inclinée, du terrain rapide dans lequel ils se sont enfoncés de quelques pieds en tombant de la montagne; tous ces objets font sur l'ame une impression qu'il faut avoir éprouvée pour en juger.

Les habitans de Vaucluse ne manquent pas de vous dire que le vieux château que vous voyez perché sur la montagne inaccessible, au pied de laquelle la Sorgue serpente, est le château de Pétrarque : ils se trompent, il a de tout temps appartenu à l'évêque de Cavaillon, seigneur de cet endroit. Le fameux Philippe de Cabassole, lorsqu'il occupoit le siége de cette église, venoit souvent dans ce château pour voir Pétrarque, son ami. Celui-ci étoit logé près du village, dans une petite maison

de paysan, dont il ne reste plus aucuns vestiges; il la comparoit à la maison de Fabrice ou de Caton.

Christine oublia d'ajouter que le duc de Guise, qui l'avoit accompagnée dans toutes ses courses, profita de l'inspiration du lieu et trouva piquant de faire régner l'amour français, toujours vif et prompt dans ses conquêtes, aux mêmes lieux où Pétrarque avoit célébré platoniquement l'union des ames.

## CHAPITRE XX.

Valence. Le plaisant abbé de Cosnac. Anecdotes (1).

Je pars pour Valence. C'est le cœur plein de rêveries que je me suis arrachée aux lieux enchantés que je viens de parcourir. Mes sensations sont épuisées : Valence n'aura de moi qu'un coup-d'œil.

Les environs de Valence sont agréables, arrosés par des fontaines dont les eaux sont pures et belles. On monte sur un petit côteau

(1) Ouvr. cités. Mém. du temps.

qui fait un demi-cercle autour de la ville et lui sert, pour ainsi dire, de cirque naturel, aussi exactement tracé que si c'étoit un ouvrage de l'art.

L'Evêque est un original parfait, plein d'esprit, pétillant de saillies. Je suis logée chez lui; il me divertit infiniment; jugez-en par un trait. On parloit hier de la canonisation de S. François de Sales. « Quoi, s'écria-t-il, M. de Genève, mon ancien ami, je suis charmé de la fortune qu'il vient de faire; c'étoit un galant homme, un aimable homme, et même un honnête homme, quoiqu'il trichât au piquet, où nous avons souvent joué ensemble. Mais, Monseigneur, lui répondit-on, est-il possible qu'un saint friponne au jeu? — Ah! répliqua l'Archevêque, il disoit pour ses raisons que ce qu'il gagnoit étoit pour les pauvres. »

Je me suis informée de son histoire; il me prend fantaisie de vous la raconter. Il se nommoit l'abbé de Cosnac, cadet d'une bonne famille du Limousin. En sortant de la maison paternelle, et venant à Paris, mal fait, sans éducation soignée, sans autre ressource que son nom, il avoit dit : *Je ferai fortune;* et il la fit. Il se détermina à l'état ecclésias-

tique,

tique, et s'introduisit, pendant les guerres civiles, auprès du prince de Conti, que sa taille peu régulière avoit fait destiner au même état. L'Abbé, à vingt-deux ans, s'ingéra dans es négociations, contribua à la paix de Bordeaux, et ensuite au mariage de Conti avec une nièce de Mazarin ; il devint premier gentilhomme du Prince, et fort accrédité auprès du premier Ministre; mais il voulut être évêque; pour cela, il prêchoit à la Cour, et faisoit tout ce qui pouvoit aider sa prétention. Malheureusement il avoit dans la maison de Conti des ennemis qui s'étudioient à le traverser, et qui réussirent même à indisposer le Prince contre lui. Dans cet état des choses l'évêché de Valence vint à vaquer. Cosnac va trouver le Prince, et le prie de s'intéresser pour lui. Conti se montre peu disposé à s'y prêter. *A moi*, s'écrie l'Abbé, à moi, Monseigneur, le dépositaire de vos secrets, vous répondez froidement! Prenez garde qu'on ne sache que vous m'avez froidement répondu, dans une occasion où il s'agit de l'établissement du principal domestique de votre maison. Et sans lui donner le temps de répliquer, il court à l'appartement de la princesse de Conti, qui n'étoit pas éveillée. *Qu'on l'éveille*,

s'écrie-t-il, *il s'agit de son honneur.* Il fait tant de bruit, que ses femmes ouvrent. *Levez-vous*, dit l'Abbé, *il s'agit de sauver l'honneur de M. le prince de Conti, le vôtre, et celui de sa maison. L'évêché de Valence est vacant. Je viens de prier son Altesse de le demander pour moi ; mais levez-vous, Madame, les momens son chers. M. votre oncle ne vous refusera pas, s'il voit que vous savez vous faire éveiller, vous lever en robe-de-chambre, et ne pas hésiter à servir noblement vos créatures.* Elle vouloit parler à son mari. *Je m'en garderai bien*, reprit-il, *il s'agit de vous lever et de passer chez M. le Cardinal.* Elle y alla.

Le Mazarin n'étoit pas un homme qui donnât aisément. Il marchanda avec sa nièce, et lui promit un évêché de moindre valeur qui vaquoit aussi. Revenue dans son appartement: *Eh bien!* lui dit l'Abbé : *Nous avons*, répondit la Princesse, *à peu près notre affaire ; mais ce n'est pas Valence ;* et elle lui conte sa négociation. *Comment*, réplique-t-il, *vous revenez contente et n'avez rien obtenu? Ce n'est plus mon affaire, c'est la vôtre ; je vous déclare que c'est l'évêché de Valence qu'il me faut ; et dès que votre*

*Altesse sera habillée, elle retournera achever ce qu'elle a commencé.* En effet, quelques jours après, l'abbé de Cosnac ayant prêché devant la Reine et toute la Cour, comme il descendoit de chaire, le Cardinal s'avança, et lui dit : *Vous nommer évêque de Valence après un si beau sermon, c'est donner le bâton de Maréchal de France sur la brêche : allez en remercier le Roi.* Sitôt qu'il fut nommé, il alla demander à l'Archevèque de Paris la prêtrise. *Volontiers*, répondit le prélat. — *Je vous prie aussi de me faire diacre. — Soit. — Sous-diacre aussi. — Oh!* reprit l'Archevêque, *dites-moi si vous êtes tonsuré, car j'appréhende que dans la disette où vous êtes de sacremens, il ne faille remonter jusqu'au baptême.*

On en raconte encore ces traits. Le duc de Candale, qui avoit été brouillé avec l'abbé de Cosnac, se trouvant un jour chez lui, à Valence, en très-nombreuse compagnie, lui dit comme par reconnoissance de sa bonne réception, mais en effet pour le piquer : *Au moins, Monsieur, permettez-moi pour marquer que notre réconciliation est sincère, de vous faire en présence de tous ces Messieurs, mille excuses des mauvais offices que je*

*vous ai rendus auprès de M. le prince de Conti. Je m'en répens, et vous prie de me les pardonner. N'en soyez pas si répentant*, répondit le Prélat d'un ton plus haut ; *car je vous les ai bien amplement rendus auprès de M. le Cardinal.*

Il se trouvoit avec plusieurs personnes qui faisoient profession publique d'être attachées au Ministre ; la conversation tomba sur l'éminence, et point à sa louange. L'un, se plaignoit de son avarice ; l'autre, de sa dureté ; un troisième, de son peu d'attention à récompenser ses serviteurs. Cosnac ne l'épargnoit pas plus que les autres. Dans le plus chaud de l'entretien, Cosnac prend gravement son chapeau, ses gants et son manteau : *Messieurs*, dit-il, *je vous donne le bon soir ; je vais conter à M. le Cardinal ce que vous et moi en avons dit : car j'aime mieux pour nous tous qu'il en soit informé par mes soins, que par quelques-uns d'entre vous que je connois, qui n'y manqueroient pas* : et il y alla.

Je ne vous parlerai pas de Vienne, tant j'ai d'humeur de l'impertinence de ce Boissat, dont les poésies m'étoient connues depuis long-temps. Leur insipidité auroit dû me révéler celle de son caractère.

On avisa pour lui faire honneur, de le charger de me complimenter. Je m'attendois à un bouquet de toutes les fleurs les plus fanées de la rhétorique. Je me disois, elles sont inodores, elles tiennent de la nature du pavot. Un mauvais quart d'heure est bientôt passé. Figurez-vous qu'il parla pendant deux heures, et le bourreau prêcha.

Il osa me faire un sermon pathétique sur les jugemens de Dieu et sur le mépris du monde.

Son extérieur étoit à l'avenant, hideux, crasseux, affreux; c'étoit un véritable capucin de par Dieu. Il a poussé l'esprit de pénitence (car c'est un dévot de nouvelle fabrique), jusqu'à des signes extérieurs que la bienséance a peine à souffrir.

Quand il eut fini, je lui tournai le dos en disant: « Ce n'est point là ce Boissat que je connois, c'est un prêcheur qui emprunte son nom. »

Il s'est fait dévot, ma chère, depuis qu'il a reçu des coups de bâton.

Voici son histoire. Étant à Grenoble, il se trouva masqué en femme, à un bal que donnoit le comte de Sault, lieutenant du roi, en Dauphiné. Il s'y servit du privilége des mas-

ques pour tenir des propos libres à madame la comtesse de Sault. Elle s'en offensa, mais si fort, qu'elle se porta le lendemain à la plus cruelle des vengeances, et le fit bâtonner par ses domestiques.

Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que cette mésaventure se termina par un accommodement entre MM. de Sault et de Boissat ; accommodement qui fut ménagé par l'entremise de la noblesse. Il eut lieu dans les termes et avec les circonstances que je vous transmets.

1°. Un gentilhomme de l'Assemblée de la Noblesse, accompagné d'un parent de M. de Boissat, se rendit chez madame la comtesse de Sault, pour lui porter la déclaration que le sieur de Boissat l'avoit toujours hautement estimée, considérée, respectée, etc.

2°. M. de Sault, accompagné de ses domestiques et de ses gardes, se présenta alors devant l'Assemblée de la Noblesse, où M. de Boissat avoit été mandé; et là, il demanda à celui-ci pardon de ce qui s'étoit passé, soumettant d'ailleurs les auteurs de l'injure à tout ce que l'Assemblée ordonneroit.

3°. M. de Boissat prit la parole et dit à M. de Sault : Monsieur, je donne au repentir

que vous me faites paroître, et à la prière qui m'en est faite par l'Assemblée, ce que vous desirez de moi.

4°. Et on les fit embrasser. Les gardes de M. de Sault arrivèrent avec leurs casaques et sans armes ; et s'étant mis aux genoux de M. Boissat, le Président de l'Assemblée lui dit : Monsieur, la Compagnie a condamné ces gardes, qui vous ont frappé, à une prison si longue que vous trouverez bon.

5°. Les gardes se retirèrent, et les valets du comte de Sault parurent. Ils se mirent à genoux, et le Président remit entre les mains de M. Boissat un bâton (dont l'aspect renouvela sans doute ses douleurs), pour en user à l'égard des valets, ainsi qu'il le jugeroit convenable. M. de Boissat eut la générosité de faire grace aux uns de la prison, et aux autres du bâton.

Le soir même il reçut de nouvelles réparations et des visites. Il écrivit à l'Académie française, dont il étoit membre ; laquelle glissa, dans sa réponse, cette phrase où se trouve un sel plus qu'attique. « Si le mal étoit grand, il faut avouer aussi que le remède qu'on y a apporté est extraordinaire...... Vous avez pour caution de votre honneur, des personnes à qui il est plus cher que leur propre vie, qui

en connoissent parfaitement les lois, et qui sont très-capables d'en faire de nouvelles, comme ils l'ont fait voir en cette occasion. »

Aigri par l'injure, par la réparation même, M. de Boissat se retira de la Cour, et se confina à Vienne. Il commença par se jeter dans l'étude, les Muses parurent le consoler. Il se maria, et l'hymen le rendit encore plus sombre; enfin il s'est précipité, faute de mieux, dans la dévotion. Le voilà en grand fonds d'humilité, et je le crois sauvé, car il est à la fois pauvre de cœur et d'esprit.

---

# LIVRE SEPTIÈME.

## SUITE DU VOYAGE DE CHRISTINE DEPUIS LYON JUSQU'A FONTAINEBLEAU.

## SOMMAIRE GÉNÉRAL.

COUP-D'OEIL SUR LA NAISSANCE DE L'INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE, SUR L'ART DRAMATIQUE, ET PARTICULIÈREMENT SUR LA COMÉDIE.

SUR LE CARACTÈRE DE LA GRANDE MADEMOISELLE. PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DES PROVINCES.

*Personnages introduits sur la Scène :*

CHRISTINE; SPON le Médecin; MOLIÈRE; le précepteur de Molière; MADEMOISELLE; le duc DE GUISE; LA ROCHEFOUCAULD; SÉGRAIS; le père COLONIA.

Galeries de Portraits. *M. de Servières, Jacques Stella, Blanchet, frère Martel, le Pautre, Marc Chabry, artistes; Raynaud, H. Fabry, de la Colombière, Milet de Châles, Paul Hoste, Ménétrier, etc. savans Jésuites.*

## CHAPITRE PREMIER.

Conversation au Théâtre avec Molière. Principes de ce Grand Homme à son aurore. Anecdotes (1).

CHRISTINE fut au théâtre, attirée par la réputation de la troupe de Molière qui, jeune encore, et préludant à sa célébrité, couroit alors les provinces; et, semblable à un peintre qui dispose les couleurs sur la palette, recueilloit de toutes parts les observations qui devoient lui servir à tracer, d'après nature, les mœurs et les caractères. A l'affût des ridicules, il les guettoit et les saisissoit par-tout. Déjà ses premières pièces étoient marquées de ce cachet de vérité dont l'empreinte est sur toutes ses productions. Mais il essayoit encore son vol, et la nécessité de captiver des auditeurs grossiers, et qu'il falloit préparer à recevoir ses chefs-d'œuvre, et sur-tout à les entendre, l'obligeoit à descendre aux carica-

(1) Anecd. dram. Hist. du Théâtre fr. Bolœana. Bayle. Saint-Evremont. Mém. du Temps. Mém. litt. Voltaire, sur Molière, etc. Observ. particul.

tures. Il venoit de donner le *Docteur Amoureux*, *les trois Docteurs Rivaux*, *le Maître d'Ecole*, *le Médecin Volant* et *la Jalousie de Barbouillé* (1).

Ce n'étoient point des canevas à la manière des Italiens, ainsi que l'ont cru quelques personnes ; ces pièces étoient écrites et dialoguées comme celles qui nous restent de ce grand homme.

On y trouvoit des traits saillans et instructifs: c'est un mérite qu'on découvre même dans les moindres ouvrages de Molière. Il pense toujours juste, et la Nature qu'il a prise pour modèle, semble lui avoir révélé tous ses secrets, du moins pour ce qui regarde les mœurs et les caractères des hommes.

On annonçoit de lui une pièce nouvelle, *l'Étourdi* ou *les Contre-Temps*.

Christine fut frappée de la vivacité du dia-

(1) Ces pièces sont perdues. Boileau regrettoit surtout *le Docteur Amoureux*. Les deux dernières de ces pièces (*le Médecin Volant* et *la Jalousie de Barbouillé*), étoient dans le cabinet de quelques curieux. J.-B. Rousseau les possédoit. Quelques phrases et quelques incidens du *Médecin Volant*, ont passé dans le *Médecin malgré lui*, et la *Jalousie de Barbouillé* est le canevas informe du troisième acte de *Georges Dandin*.

logue, de la verve comique des détails, de l'inépuisable fécondité des moyens, du ressort vigoureux d'invention qui soutient, qui remonte à chaque instant la machine d'une intrigue, qu'il faut sans cesse renouveler, parce qu'elle est sans cesse déjouée. Mais elle trouva le fond peu moral (1) et le dénouement peu naturel.

Molière fut admis à l'honneur de lui faire la cour. Il étoit accompagné de celui qui avoit joué le rôle de *Trufaldin.* Christine lui ayant demandé le nom de cet acteur. — Vous voyez en lui, Madame, le père N....., mon ancien précepteur. — Est-il possible? — Rien de plus vrai. Lorsqu'un goût irrésistible m'entraîna vers la profession de comédien, ma famille désolée n'ayant pu me retenir, eut recours à la rhétorique de mon ancien régent. Il étoit grand maître dans cet art: j'avois pour lui une vénération profonde. Il vint; me fit un long

(1) Ces friponneries de valets, que Regnard a poussées encore plus loin que Molière, révoltent tous les cœurs honnêtes et tous les esprits droits. J'ai vu jouer ce rôle de Mascarille à Amsterdam, par un de nos plus brillans comiques. Les Hollandais, peuple grave et sensé, ne goûtèrent point ces tours de valet, dont le héros mériteroit d'être pilorié.

discours sur les inconvéniens de la profession, sur le respect que l'on doit avoir pour la volonté de ses parens. Quand il eut fini, je lui représentai que j'étois majeur, que mes desirs ne tendoient qu'à un but honorable, la célébrité dans le premier des arts d'imitation; je lui peignis les charmes de cette profession qu'il venoit de dénigrer; et pour conclure, je l'enrôlai dans ma troupe. C'est une heureuse acquisition. Il excelle dans les grimes.

— Paris vous offriroit un théâtre plus digne de vos talens. — C'est le but de mes courses et de mes observations. Nous y avons débuté au Jeu de Paume de la Croix-Blanche, faubourg Saint-Germain. Les troubles m'en ont chassé. — Les provinces sont des pays en friche où le goût ne peut rien recueillir. — C'est là que l'originalité est naïve. D'ailleurs, ici je risque tout, j'essaie tout, je tâte le public; et à force de chercher, je trouverai peut-être le véritable goût du théâtre. — J'ai applaudi à la vive conception qui anime *les Contre-Temps* que je viens de voir représenter. — Le titre de *l'Étourdi*, que j'y ai ajouté, annonce que j'ai voulu réunir dans un seul les deux genres, et donner à la fois une comédie d'intrigue et de caractère.

Je crois que je me suis trompé; qu'il faut abandonner les pièces d'intrigue qui appartiennent à l'esprit moderne, pour ne tracer que des caractères d'après nature. Voilà le véritable but de la comédie. Nous avons trop long-temps imité les Espagnols, n'imitons que la nature; la nature est le seul modèle. — Achevez de me dire ce que vous pensez du théâtre espagnol; le seul qui, dans la comédie, ait, jusqu'à ce moment, donné des règles au théâtre français.... — dont, si je le puis, j'oserai l'affranchir. Je réponds à votre question.

La comédie doit être la représentation de la vie ordinaire; nous l'avons tournée tout à fait vers la galanterie, à l'exemple des Espagnols; sans considérer que les anciens s'étoient attachés à représenter la vie humaine selon la diversité des humeurs, et que les Espagnols, pour suivre leur propre génie, n'avoient dépeint que la seule vie de Madrid, dans leurs intrigues et leurs aventures.

Aujourd'hui la plupart de nos poètes savent aussi peu ce qui est des mœurs, qu'on savoit chez les anciens ce qui est de la galanterie. Vous diriez qu'il n'y a plus d'avares, de prodigues, d'humeurs douces et accommodées à la société, de naturels chagrins et austères.

Comme si la nature étoit changée, et que les hommes se fussent défaits de ces divers sentimens, on les représente tous sous un même caractère, dont je ne sais point la raison, si ce n'est que les femmes aient trouvé dans ce siècle-ci, qu'il ne doit plus y avoir au monde que des galans.

Cependant, j'ose dire qu'il n'y a rien de fort extravagant en France, ni dans la manière dont on fait l'amour, ni dans les événemens ordinaires qu'il y produit. Ce qu'on appelle une *belle passion*, a de la peine même à se sauver du ridicule ; car les honnêtes gens, partagés entre divers soins, ne s'y abandonnent pas comme font les Espagnols, dans l'inutilité de Madrid, où rien ne donne de mouvement que le seul amour.

A Paris, l'assiduité de notre Cour nous attache ; la fonction d'une charge, ou le dessein d'un emploi nous occupe ; la fortune l'emporte sur les maîtresses, dans un lieu où l'usage est de préférer ce qu'on se doit, à ce qu'on aime. Les femmes qui ont à se régler là-dessus, sont elles-mêmes plus galantes que passionnées, encore se servent-elles de la galanterie pour entrer dans les intrigues. Il y en a peu que la vanité et l'intérêt ne gouvernent;

et c'est à qui pourra mieux se servir, elles des galans, et les galans d'elles, pour arriver à leur but.

L'amour ne laisse pas de se mêler à cet esprit d'intérêt ; mais bien rarement il en est le maître ; car la conduite que nous sommes obligés de tenir aux affaires, nous forme à quelque régularité pour les plaisirs, ou nous éloigne au moins de l'extravagance. En Espagne, on ne vit que pour aimer. Ce qu'on appelle AIMER, en France, ce n'est proprement que pour parler d'*amour et mêler aux sentimens de l'ambition la vanité des galanteries* (1).

Je le répète, je purgerai le théâtre de ces fadeurs. — Vous ne suivrez pas la route de Quinault : — Ni même celle de Corneille, quoique nous ayons l'obligation à ce grand homme de nous avoir donné la première comédie, comme la première tragédie. Il a ravi de chaque main les deux palmes du théâtre. Mais je prendrai une route différente ; je négligerai l'intrigue, je peindrai les mœurs.

Christine reprit : « Les hommes ont besoin de distraction. Ils ne peuvent non plus s'en passer que de nourriture et de repos. Les comédies sont le plus vertueux des délasse-

(1) Mœurs du temps.

mens. Elles peuvent instruire, elles doivent rendre le vice abominable, ridicule et malheureux, la vertu heureuse et triomphante, quelque combattue, quelqu'opprimée qu'elle soit. Ces sortes d'instructions s'insinuent agréablement dans l'esprit, et cette semence germe et produit tôt ou tard. Si les comédies portent à l'amour, cela même n'est pas inutile; il ne faut que rendre le cœur humain sensible et tendre; le reste, Dieu le fait quand il veut; et tel homme est sorti plus Religieux d'une comédie, que d'un sermon. C'est ce que les bigots n'entendent pas, ou ne veulent pas entendre; car ils veulent qu'on leur donne à eux seuls, et tout son argent, et toute son attention (1).

— Je placerai le comique dans la situation même, et je ferai jaillir le ridicule de sa propre source. Pour faire rire et pour instruire les hommes en même temps, il ne faut que leur faire regarder de sang froid, ce qu'ils font lorsqu'ils se livrent à leurs passions et à leurs caprices. Je saisirai le ridicule par-tout, dans tous les rangs. Je ferai succéder les Marquis, les Comtes, les Barons et les Vicomtes, aux Gorgibus, aux Jodelets et aux Gros-

(1) Pensées de Christine.

Guillaumes. — Craignez les persécutions. — J'irai plus loin encore ! Si je vis assez pour jeter sur le papier tout ce qui est dans mon ame; je n'oublierai jamais que le poète comique est le premier des moralistes. — Vous dissimulerez sans doute votre marche et vous donnerez, comme Rabelais, la robe de la Folie à la Sagesse. — Sans doute. Je me garderai bien de semer la morale en détail, elle perdroit beaucoup trop. Je la mettrai en action et quelquefois en discours. J'opposerai aux rôles de tant d'insensés, celui d'un raisonneur, c'est-à-dire, d'un philosophe sans rudesse, sans faste, tel que Socrate. — Ou vous même. J'insiste sur le danger que vous courez. Socrate, dont vous venez de prononcer le nom, but la ciguë. — Sa bannière étoit sévère ; les ris et les jeux me servent d'enseigne ; — et de passe-port. — Daignez examiner le temps où j'écris : c'est le plus favorable pour un poète philosophe. Les troubles de la France sont calmés; mais ils ont mis à nu toutes les passions. Tandis qu'elles s'agitoient, je les observois. Un dieu propice, Momus, sans doute, sembla conduire alors toutes les intrigues, et pétrir à plaisir tous les ridicules de la Fronde. C'est au bruit de ses grelots que mon génie comique s'est éveillé.

— J'aime cette remarque. — Je n'ai pas manqué de calculer que la Cour verroit avec plaisir ce qu'elle ne souffriroit pas en d'autres temps, traduire sur le théâtre tous ces Grands qu'elle a eu le malheur de redouter. C'est la servir que de les montrer ridicules. Ils le sont et je tiens le miroir. — Poursuivez, poursuivez. — Jugez de mon bonheur. Un homme de génie pouvoit empêcher Thalie de paroître avec succès auprès de Melpomène. Corneille régnoit exclusivement sur le théâtre, et tournoit tous les esprits vers le genre sublime. Que d'efforts pour les ramener à un genre simple ! Eh bien ! Corneille, piqué d'un caprice de sa maîtresse, d'avoir vu Melpomène rejeter une de ses pièces, se retire du théâtre, du moins pour quelque temps. Il se repose sur ses lauriers. Je mettrai sa retraite à profit, et je vais occuper mes contemporains.... d'eux-mêmes. — Et s'ils sont injustes, ingrats? — Je les peindrai. — N'avez-vous jamais réfléchi au peu de considération que la profession de comédien... — Je l'ennoblirai. Cependant, je l'avoue, le mépris est une pilulle qu'on peut avaler ; mais on ne sauroit la mâcher sans faire la grimace. — Acceptez de vous attacher à ma personne. Je saurai dignement reconnoître ce sacrifice ;

vous pourrez suivre d'ailleurs vos goûts. — J'ai refusé mon ancien camarade de classes, le prince de Conti, qui m'offroit la place de secrétaire. Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous adresser mon premier ouvrage. — Je l'accepte. Quel est-il? — Une traduction de Lucrèce. — J'ignorois que vous cultiviez la philosophie. — Je suis élève de Gassendi.

Ils se séparèrent. En sortant, un pauvre s'approcha de Molière, qui lui fit l'aumône. Un instant après le mendiant revint sur ses pas : « Ah ! Monsieur, vous n'avez pas eu, sans doute, intention de me donner une pièce d'or. — « Où diantre la vertu va-t-elle se nicher! Tiens, mon ami, en voilà une autre. »

Il aperçut plus loin une figure hétéroclite, ensevelie dans une vaste perruque; col tors, face blême, et qui n'avoit point l'air d'être en rapport avec le visage; un corps en manière de mannequin, supporté par des jambes torses, fléchissantes par foiblesse et par habitude de ployer; costume à l'avenant, habit noir, canne à bec de corbin; des ordonnances sous le bras, et la main en avant, ayant l'air de préluder à un exercice. « Quel est ce masque? demanda Molière à un passant. — Un médecin, un apothicaire illustre. — Vous

le nommez? — M. Fleurant. — Ah! M. Fleurant, s'écria Molière, en courant vers lui, et en l'embrassant: « Il y a long-temps que je vous cherche! »

---

## CHAPITRE II.

Suite des Lettres à la Belle Sparre. Rencontre de Spon Première Promenade dans Lyon. Origine, Division des Quartiers. Cabinet de Servière. Place de Bellecour (1), etc.

---

Vous savez, ma belle Comtesse, que je réfléchis naïvement le caractère de tous ceux qui m'entourent; folâtre et légère avec vous, grave avec les Ministres d'Etat, presque pédante avec des Académiciens, je contracte quelque chose de plus pesant encore dans le commerce des antiquaires. J'ai rencontré ici leur patriarche, le docte Spon. Gare l'ennui; il a commencé par me dire que Polybe et Tite-Live donnent le nom d'Ile au pays qui est en-

(1) Piganiol. Nouv. Descript. de la France, Rubi. Hist. de Lyon. Antiquités de Lyon. Nouv. Voy. de France. Histoire *Passim*. Mém.

fermé entre le Rhône, la Saône et les Alpes, dont la figure ressemble au *Delta* d'Egypte, avec cette différence que là, c'est la mer qui fait la base, et qu'ici ce sont les montagnes. C'est dans cette petite île, au confluent du Rhône et de la Saône, que Lyon est située.

Cette situation, qui est aussi le centre de l'Europe, à peu près, la rend l'entrepôt d'un très-grand commerce.

Les soixante Nations des Gaules qui négocièrent à Lyon, firent bâtir (1) au confluent du Rhône et de la Saône (2), un temple magnifique à l'honneur de Rome et d'Auguste. Ces peuples donnèrent autant de statues avec leurs inscriptions, pour orner l'autel qu'ils avoient fait ériger à ce Prince. Il n'y eut rien de plus célèbre depuis que les Gaules furent conquises par les Romains.

Caligula ayant été investi des honneurs de son troisième Consulat à Lyon, créa des jeux, et établit cette fameuse Académie qui s'assembloit devant l'autel d'Auguste.

Les plus excellens orateurs alloient y disputer le prix d'éloquence.

Mais Caligula, toujours féroce, avoit mêlé

(1) Quelques années avant l'ère vulgaire.

(2) *Voyez* Strabon.

à ces jeux une insultante barbarie. On condamnoit ceux qui avoient mal réussi dans ces concours. La peine consistoit à être trempé trois fois dans la Saône, s'ils n'aimoient mieux effacer leurs écrits avec la langue.

J'ai vu à Lyon les vestiges des ouvrages superbes dont les Romains avoient décoré cette ville. De tant de magnificence, il ne reste que quelques débris épars. Le théâtre étoit sur la montagne Saint-Irénée. Ce terrain est occupé par les Minimes. Je m'y suis assis sous des arcardes ruinées, sur un amas de pierre. Ces superbes acqueducs, qui avoient sept ou huit lieues d'étendue, ont conservé quelques arcades, près de Fourvières, et j'ai retrouvé un de leurs réservoirs tout entier dans la vigne des Ursulines, sur la montagne de Saint-Irénée. Là, fut aussi le palais des Empereurs; à la place est un couvent.

Lyon est la seconde ville de France et ne le cède qu'à Paris, et l'on dit en proverbe, que si Paris est sans pareil, Lyon est sans compagnon.

Pour voir ce qu'il y a de plus remarquable dans Lyon, le docte Spon me conseilla de commencer par le quartier de la place Bellecour. Il est situé à une des extrémités de la

ville; on en parcourt ainsi le circuit sans revenir sur ses pas et sans revoir les mêmes objets. Nous partîmes de la maison de M. Spon, située au coin de la rue Saint-Dominique et de la place Bellecour. La place est la plus belle de la ville, et peut-être de l'Europe. Ses vastes dimensions, la fraîcheur de ses ombrages, la majesté des fleuves qui l'entourent, la richesse de la perspective, tout concourt à l'enchantement.

C'est sur cette place que demeure M. Grollier de Servière, qui possède un cabinet célèbre dans toute l'Europe. Nous le visitâmes; je vis un assemblage de pièces en ivoire travaillées avec une délicatesse surprenante, des modèles de machines pour l'attaque et la défense des places, pour l'élévation des eaux, le passage des rivières, pour les fabriques et les manufactures d'horloges, avec des mouvemens singuliers, des clepsydres; j'y remarquai un fauteuil mécanique où votre pudeur, ma belle Sparre, auroit singulièrement à souffrir. Un tyran voluptueux ne sauroit en inventer un plus perfide. Une bascule que fait mouvoir un ressort, vous y renverse dans l'attitude d'un crucifiement (1). Vulcain, sans

(1) C'est le type du fauteuil du duc de Fronsac, dont celui-ci, comme on le voit, ne fut pas l'inventeur.

doute, à la sollicitation des Satyres, a inventé cette odieuse machine pour se venger des Grâces qui ne lui ont jamais souri.

Remarquez, me dit-on, au coin de la même place, et du même côté, l'Hôpital-Général de la Charité. Ah ! ma chère ! que ces établissemens de bienfaisance ont un caractère touchant, et que je les préfère aux monumens les plus pompeux !

L'établissement de cette maison fait un honneur infini à la charité des Lyonnais.

En 1531, me dit mon guide, une stérilité affreuse ayant occasionné la famine, le peuple des environs du Rhône et de la Saône fut réduit à une si grande misère, que ne sachant que faire des bouches inutiles, on les mit dans des bateaux, où on les abandonna au courant de l'eau ; plusieurs de ces bateaux arrivèrent à Lyon ; ce spectacle toucha vivement le cœur des bourgeois ; tous ces malheureux, au nombre de huit mille, furent reçus charitablement et secourus, nonobstant la disette dont la ville souffroit aussi beaucoup. Chacun en prit chez soi, et l'on pourvut, en commun, à leur nourriture, ainsi qu'à celle des pauvres de la ville. Le temps de la moisson ayant rappelé ces malheureux à la campagne, il se trouva un reste

des aumônes, et il fut décidé que l'on continueroit à fournir des secours aux pauvres de la ville.

Cette histoire m'a plus intéressée que celle des plus héroïques entreprises. Celles-ci font couler trop de larmes, celle-là les essuie.

J'ai remarqué, dans l'hôpital, plusieurs enfans attaqués du scorbut, maladie aussi rare en France, qu'elle est commune dans les pays septentrionaux.

Cet hôpital, aussi bien que celui du Pont-du-Rhône, jouit de la prérogative de recevoir des enfans adoptifs, sur lesquels les administrateurs ont le même droit que la jurisprudence romaine accorde aux véritables pères; c'est peut-être l'unique exemple qui reste de l'ancienne adoption.

Ceux qui peuvent travailler sont employés aux manufactures de soie et de laine, dont la maison tire un grand produit. Les enfans trouvés sont instruits à quelque métier, ensuite on les marie et on les place dans la ville.

La maison est vaste et généreusement administrée. On m'a fait voir leurs greniers; ils sont magnifiques; j'aime le luxe de l'abondance.

J'ai observé les moulins à soie; ils sont en petit nombre, et ils ont été institués par cette maison. Il y en a quatre qui se meuvent par une machine ingénieuse. Un homme (1) au centre d'une grande roue, la fait tourner en marchant dessus.

En sortant de la Charité, je vis le monastère de Sainte-Elisabeth. L'église n'a de remarquable que le retable d'autel, fait sur le dessin de *Jacques Stella*, de Lyon, peintre en grande réputation et fort bon architecte.

Le magnifique rempart qui entoure la ville en cet endroit, depuis le Pont-du-Rhône jusqu'à l'église d'Ainay, a été construit sous le règne de Louis XIII. La fraîcheur de l'ombrage, la richesse de la perspective qu'on a sous les yeux, m'arrêtèrent quelques instans.

J'arrivai à la rue de Sainte-Hélène, une des plus longues de la ville, et qui a son entrée par la rue de la Charité. J'aperçus Sainte-Marie de Bellecour. C'est un monastère du nouvel Institut, établi par François de Sale. Il mourut dans la chambre du jardinier de la maison. Malgré ma première aversion pour les reliques, je n'ai pu considérer, sans émo-

(1) On y a substitué des bœufs.

tion, cette ciste d'or où repose un des cœurs les plus tendres.

Il faut voir l'abbaye d'Ainay, me dit le grave Spon, l'une des plus riches de la province. Elle est si ancienne, qu'il est impossible d'en fixer l'origine.

L'église de Saint-Martin d'Ainay a conservé plusieurs vestiges de son antiquité, le dôme, la voûte du chœur en calotte ou cul de four, les petites nefs construites sans aucune chapelle dans leur longueur, car les deux qu'on y voit sont moins anciennes que le reste, tout cela ressent une manière de bâtir antérieure au goût gothique, et qu'on appelle *architecture grecque moderne*, parce qu'elle conserve encore quelques traces de l'ancienne régularité. On prétend que cette manière s'étoit introduite par les ouvriers que Charlemagne avoit fait venir de Constantinople, et qu'elle subsista jusqu'à ce que le gothique ou plutôt le moresque ait pris le dessus.

Ce que je remarquai de plus curieux dans cette église, c'est qu'elle a été bâtie sur les ruines du temple d'Auguste; les quatre piliers de granit qui soutiennent le dôme, sont très-beaux. Voici, ajouta M. Spon, les deux

colonnes qui flanquoient le fameux autel d'Auguste, situé au confluent du Rhône, sous le nom d'*Athæneum*. Elles ont été sciées par la barbarie des moines égale à celle des Turcs. — O instabilité des choses humaines ! Le marbre et l'airain ont aussi leurs destinées, et les monumens leurs révolutions !

Remarquez, me dit M. Spon, un bas-relief de marbre engagé dans la tour du clocher, immédiatement au dessus de la porte par où l'on entre à l'église. C'est un *ex voto* d'un médecin nommé *Philenus Egnatius*, à la déesse de l'Abondance, sous le nom de Mère Sainte, *Matri Augustæ Philenus Egnatius*. Cette déesse, représentée entre deux autres figures assises comme elle, tient d'une main une patère, et de l'autre une corne d'abondance. Les deux figures qui l'accompagnent tiennent chacune deux pommes, autres symboles de fertilité Elles indiquent les deux côtés de la rivière de Saône, et les deux portions du pays des Ségusiens, également fertiles et abondantes.

Le jardin de l'Abbaye est très-beau et bien entretenu.

Je remontai le long de la rue Saint-Martin; l'Arsenal y occupe un assez grand terrain. A

l'extrémité de cette rue, on entre sur le quai des Célestins, qui donne sur la Saône; il a pris son nom du couvent qui y est situé.

La place où il est bâti appartenoït autrefois aux Templiers, dont elle porte encore le nom.

J'ai salué avec vénération le tombeau du cardinal George d'Amboise, l'un des plus grands ministres que la France ait eu et dont les conseils valurent à Louis XII le glorieux surnom de *Père du Peuple.*

Les orgues jouoient lorsque j'entrai dans l'église (1).

Les jeux de voix humaine me parurent admirables; c'est peut-être, en ce genre, ce qu'il y a de plus parfait dans le royaume. Les monastères sont ici multipliés; je passai par la rue *Écorche Bœuf,* du monastère des Célestins à celui des Jacobins.

J'en considérois le portail; M. Spon observa que ce morceau d'architecture, élevé sur les dessins de le Pautre, ne paroît pas fait pour la place, qui est trop petite. Il est composé de trop de parties, ce qui lui fait perdre ce caractère de simplicité majestueuse, si recommandable dans ce bel art.

(1) Elles ont été brûlées il y a environ 50 ans.

L'église des Jacobins fut construite vers la fin du quinzième siècle, aux dépens de la nation florentine, qui a fait long-temps un corps considérable à Lyon. Le chœur et l'autel sont enrichis de marbres, l'on y voit les armes de la famille Orlandiny, qui fournit seule à la dépense considérable de tous ces embellissemens.

Ce luxe m'a beaucoup moins frappée que l'honorable opulence acquise dans le commerce par les Gadagnes, et dont la chapelle de Saint-Thomas est un monument.

La place de Confort, au devant du portail des Jacobins, est triangulaire. — La pyramide élevée sur trois pommes de bronze, a été élevée à la gloire d'Henri IV. Le nom de Dieu y est gravé en vingt-quatre langues.

J'étois édifiée, je fus touchée par un autre spectacle. J'arrivai, par la rue Confort, à l'Hôpital-Général, appelé autrement l'*Hôtel-Dieu*.

Il n'est guère d'établissemens plus ancien que celui-ci, me dit le docte Spon. C'est une fondation du roi Childebert et de la reine Ultrogotte, sa femme, et cette époque n'est pas douteuse, puisque le Concile d'Orléans, tenu en 1549, en fait mention.

Ce bâtiment a plusieurs fois changé de forme. La grande infirmerie est bâtie sur le dessin de celle de Milan. Elle est disposée en forme de croix grecque, ayant 560 pieds de longueur, dans chaque partie de laquelle il y a trois lits pour les malades, qui sont séparés suivant leur sexe et suivant la nature de leurs maladies : au milieu de cette vaste croisée s'élève un dôme de 36 pieds de diamètre, sous lequel est un autel à quatre faces, qui peut être vu de tous les malades. L'église répond à la magnificence de cet édifice.

Cet Hôpital n'a guère moins de revenus que la Charité. Il y a pour l'ordinaire 6 ou 700 personnes, soit malades ou convalescens, officiers de la maison ou enfans. Quand ceux-ci ont passé l'âge de 7 ans, on les envoie à la Charité. Le livre de la police de cet Hôtel-Dieu, sert de modèle aux autres Hôpitaux de France (1).

(1) Notre grand d'Aguesseau citoit ces réglemens comme un chef-d'œuvre.

---

## CHAPITRE III.

Deuxième Promenade dans Lyon. Pont du Rhône. Collége et Bibliothèque des Jésuites. Hommes célèbres. Pont de la Saône. Hôtel-de-Ville (1).

Il étoit tard; nous remîmes au jour suivant la visite du quartier de la Guillotière.

Le pont du Rhône, qui se trouve dans ce quartier, est un ouvrage du treizième siècle, entrepris par le pape Innocent IV. Il est fort étroit et bâti avec de grosses pierres de taille; il a 260 toises de longueur sur vingt arches; au milieu est une croix et une tour qui fait la séparation du Lyonnais et du Dauphiné, comme les ponts du Saint-Esprit et d'Avignon. Son plan n'est pas en droite ligne, mais fait une courbure, dont la convexité s'oppose au courant des eaux. On l'avoit fait d'abord si étroit, qu'il n'y pouvoit passer qu'une charrette à la fois. Pour remédier à cet inconvénient, on éleva un autre Pont semblable, tout joignant; et pour donner à cet ouvrage la solidité nécessaire,

(1) Ouvr. cités.

on fit passer, d'un côté à l'autre de chaque arcade, des barres de fer, avec des clefs à chaque bout. Enfin, comme les arcades n'étoient pas fort grandes, il arrivoit souvent que celle du milieu se bouchoit; mais un habile architecte vient d'avoir la hardiesse de couper la pile du milieu, et de deux arches n'en a fait qu'une. Le succès a justifié cette entreprise.

Ce pont aboutit au faubourg de la Guillotière, par où nous sommes passés en venant du Dauphiné.

Nous revînmes à la place des Jacobins. La rue Mercière, qui commence là, est une des plus longues et des plus marchandes de la ville: c'est particulièrement la rue des libraires et des imprimeurs. Je pris à mon tour le rôle de dissertateur, et je dis à M. Spon :

L'imprimerie de Lyon a été en grande réputation pendant long-temps. Les Gryphes, les Dolets, les Detournes, portèrent cet art à sa perfection dans le quinzième siècle, et leurs éditions sont infiniment recherchées pour la beauté des caractères et l'exactitude de la correction. — Le célèbre Anisson marche aujourd'hui sur leurs traces.

Presqu'à l'entrée de la rue Mercière, on

rencontre la maison des Pères Saint-Antoine, dont la face principale donne sur le quai de ce nom; ce quai se joint à celui des Célestins. Ils règnent également sur la Saône. L'église est petite, mais jolie; il y a plusieurs sculptures et tableaux de Marc Chabry, lyonnais, à qui il n'a manqué que le coloris pour être aussi grand peintre que grand sculpteur. La rue Mercière est coupée par la rue Turpin, qui est encore une de celles de Lyon où il y a le plus de commerce; elle aboutit à la place des Cordeliers.

Entrons, reprit le docte Spon, nous verrons dans leur église deux beaux tableaux de Jacques Blanchard, qui excella dans le coloris.

Je vous fais grace de la chambre et du chef de S. Bonaventure; c'est ce qui contribua cependant à la fondation de ce couvent.

Je quittai les Cordeliers pour les Jésuites; leur collége est magnifique; j'étois avide d'en connoître la bibliothèque. Elle est placée du côté du Rhône; c'est, sans contredit, la plus belle du royaume, tant par l'étendue et l'élégance du vaisseau que par l'agrément de sa situation, d'où l'on découvre les Alpes, toujours couvertes de neige. Elle est aussi une

des plus nombreuses, puisqu'on y compte au-delà de 40 mille volumes, dont quantité des plus anciennes et des plus rares éditions. On me montra un Tite-Live, en 2 vol. *in-fol.*, sur un beau vélin, historié et d'une parfaite conservation, imprimé en 1470, à Venise, par Vindelin de Spire (1); l'Histoire naturelle de Pline, imprimée deux ans après dans la même ville, par Nicolas Jenson, en 2 vol. *in-fol.* et sur vélin; un Cicéron d'un grand prix, en 4 tomes, ou 2 grands vol. *in-fol.*, imprimé à Milan en 1490 et 1498. Cette édition, qui contient plusieurs singularités, est très-rare. Enfin, plusieurs autres livres également rares, dont les Œuvres de Luther, en 7 vol. *in-fol.* Quoique ce livre soit imprimé à Virtemberg, en 1558, on y voit néanmoins dans le septième tome, la fameuse Conférence de Luther avec le Diable, au sujet de l'abolition des Messes basses, le Talmud mis au jour à Venise, par Daniel Bombergue; c'est le plus fort ouvrage qu'on ait imprimé en hébreux. Le Nouveau-Testament, imprimé en

(1) Dans le dernier siége de Lyon, un boulet de canon ayant pénétré dans cette bibliothèque, a endommagé un de ces volumes, qui sont aujourd'hui à la Bibliothèque impériale.

1549, *in*-16, par Robert Étienne, édition appelée ordinairement, par les libraires, *O mirificam!* etc.

Je vis aussi des manuscrits très-curieux, entr'autres un livre des Évangiles en caractères carlovingiens, du neuvième siècle; une *Explication des Mystères de notre Foi*, en vers provençaux: ce rare manuscrit, écrit en 1288, fait voir que cette langue n'a presque point changée jusqu'aujourd'hui; enfin, un Herbier sur vélin, avec les figures, qu'on juge avoir plus de cinq siècles.

Le cabinet des Antiques se trouve à côté de la bibliothèque. M. Spon se plaisoit à me montrer plusieurs suites d'Empereurs Romains, de Rois de Syrie, de Macédoine, d'Égypte, de Sicile, en or, argent, grand et moyen bronze; plusieurs médailles modernes, curieuses et rares, dont celle de Hollande de 1566, avec la fameuse légende: *En tout fidelle jusqu'à la Besace;* la médaille frappée à Rome au sujet de la Saint-Barthélemi, et que les Papes ont désavouée depuis et supprimée.

Nous montâmes ensuite à l'Observatoire. Il a été élevé au dessus de la façade de l'église; c'est un ouvrage d'une hardiesse sur-

prenante, fait sous la conduite du père Saint-Bonnet, très-habile mathématicien. Il renferme un grand nombre d'instrumens de mathématiques et d'observations curieuses.

Le père jésuite qui nous accompagnoit, nous dit :

Le collége de la Trinité, de Lyon, s'est rendu célèbre dans toute l'Europe, par la réputation des professeurs qui y ont enseigné, et le nombre des écrivains distingués qu'il a produits.

Le père Théophile Raynaud a passé la plus grande partie de sa vie dans ce collége. Ses ouvrages forment un corps de 20 vol. *in-fol.*

C'est ici que le père Honoré Fabry a professé la physique. On connoît ses traités célèbres sur l'optique, sur l'aimant, sur le flux et le reflux de la mer, sur le quinquina, sur l'astronomie. Il a fait la découverte de la circulation du sang (1).

Le père Claude de la Colombière fit ses études dans ce collége. Il est renommé par les sermons qu'il prêcha, avec beaucoup d'applaudissemens. Sa manière de penser, juste

(1) Le père Fabry a devancé Hervé dans la découverte de la circulation du sang.

et délicate, son langage pur et correct, et le grand succès qu'ils ont eu et qu'ils ont encore, décèle en lui un grand maître. M. Patru, qui est en commerce littéraire avec lui, en parle comme d'un des hommes de France qui entend le mieux la langue.

Je vous citerai encore le père Claude Millet de Chales, le premier et le seul auteur qui ait donné un Cours de Mathématiques complet.

Le père Paul Hoste mérite une place distinguée parmi les écrivains de ce collége. C'est là qu'il s'est formé, qu'il a travaillé à une partie de ses écrits. La place de professeur-royal de mathématiques, que ce père remplit à Toulon, l'oblige de s'attacher à l'étude de la navigation, sur laquelle il prépare un grand ouvrage.

Je pourrois placer parmi ces grands-hommes un jeune homme qui annonce les plus rares dispositions, c'est le père Claude-François Ménetrier. Il a un esprit vaste et orné d'une infinité de connoissances, une imagination brillante et féconde, une mémoire qui va jusqu'au prodige.

Il passoit dans cet instant, et je desirai mettre à l'épreuve cette mémoire si prodi-

gieuse; je fis prononcer et écrire, en sa présence, trois cents mots des plus bizarres que l'on pût imaginer. Le tenace jésuite les répéta tous dans le même ordre.

Nous reprîmes la conversation. — Les pères François Pomey et Joseph Joubert, préparent des *Dictionnaires français et latin;* mais l'ouvrage du dernier sera infiniment préférable à celui du premier

— Vous oubliez, lui dis-je, le père Colonia, qui professe avec distinction la rhétorique, dont il a donné un Traité. Je connois de lui des oraisons funèbres, des tragédies. On dit qu'il prépare l'Histoire littéraire de Lyon, et qu'il s'occupe de recherches sur les antiquités de cette ville. Je voudrois le connoître. C'étoit à lui-même que je m'adressois. Le bon père ne parut pas insensible à mes éloges.

On lui apporta, dans cet instant, une antique à examiner. Je reconnus le pastiche et n'en témoignai rien à la vue de l'enthousiasme où l'antiquaire trompé se livra.

Après de longs complimens, nous le quittâmes, et nous parvînmes, par la rue Neuve, à l'église Saint-Nizier.

On apprend, par l'épitaphe de S. Nizier, enterré dans cette église, que cet évêque de

Lyon y introduisit le chant à deux chœurs, qui, depuis, a été reçu dans toute l'Eglise.

Ce qu'il y a de moderne dans le portail, a été élevé sur les dessins de Philibert de Lorme, lyonnais, aumônier de François I[er], et célèbre architecte.

Le clocher gothique est le plus élevé de toute la ville.

L'espace qui se trouve entre Saint-Nizier et la place des Terreaux, est occupé par différentes rues, toutes d'un grand commerce.

La place des Terreaux est la seconde de Lyon pour la grandeur et la décoration. C'est sur cette place que Saint-Marc et M. de Thou furent exécutés le 12 septembre 1642.

L'Hôtel-de-Ville et le bâtiment des Dames de Saint-Pierre, occupent deux côtés de cette place. Au milieu s'élève une pyramide carrée terminée par une croix.

L'Abbaye royale des Dames de Saint-Pierre, est un des plus superbes bâtimens qu'on puisse voir.

Il n'y a que neuf ans (1) que les fondemens de l'Hôtel-de-Ville ont été jetés. C'est le plus magnifique édifice de cette espèce qui soit en

(1) En 1647.

France; et dans toute l'Europe, il ne le cède qu'à celui d'Amsterdam. Il a été élevé sur les dessins de Simon Maupin, architecte de la ville. On y a tenu les premières assemblées au bout de quatre ans, et il a été entièrement terminé l'année dernière.

Ce grand édifice élevé sur un plan carré, long, est construit de pierres blanches, qui ne cèdent guère au marbre en beauté.

La façade, flanquée de deux grands pavillons carrés, est ornée d'un balcon doré, porté par deux belles colonnes de granit d'ordre ionique; sa principale entrée est ornée de plusieurs colonnes qui forment un vestibule; et comme ce vestibule s'ouvre en portique du côté de la cour, on en découvre, dès l'entrée, toute l'étendue; l'œil va se perdre agréablement dans l'éloignement du jardin, ce qui forme un coup-d'œil très-agréable, et qui seroit infiniment plus beau, si l'on avoit prolongé le jardin jusqu'au bord du Rhône, dont il est fort peu éloigné (1).

En entrant dans le vestibule, on remarque les bustes de Philippe-le-Bel, de Charles VIII et d'Henri IV. Le premier de ces rois établit

(1) Il n'y a plus de jardin. La comédie est élevé sur ce terrain.

le Consulat à Lyon ; le second l'ennoblit à perpétuité, et le troisième le réduisit à un prévôt des marchands et à quatre échevins.

Après qu'on a monté quelques degrés, on lit sur des tables de bronze antique, la fameuse harangue que l'empereur Claude prononça pour obtenir du Sénat, en faveur des Lyonnais, le droit de bourgeoisie romaine.

L'escalier qui conduit aux appartemens, passe pour un ouvrage achevé. Il est enrichi de très-belles peintures qui représentent l'incendie de Lyon, sous Néron. Cet Hôtel, me dit M. Spon, renferme divers tribunaux, qui ont chacun leur chambre à part, où ils exercent leur juridiction. La chambre du Consulat a son plafond et ses lambris dorés et enrichis de peintures. La chambre de la Conservation n'est pas moins magnifique. On a donné le nom de *Conservation* à un tribunal singulier qui juge *gratis* des affaires du négoce, et en dernier ressort jusqu'à cinq cents livres. Ce tribunal est unique en France. Il a le droit de *committimus*. Ses jugemens sont exécutés par-tout le royaume et dans les pays étrangers, sans *pareatis* et sans *visa*. Outre ces deux chambres, il y en a deux autres pour régler la police et pour maintenir l'abondance.

En descendant, nous trouvâmes, derrière l'Hôtel-de-Ville, le quai Saint-Clair, où sont les Feuillans; Saint-Marc et de Thou y ont été enterrés.

Je suis infatigable. M. Spon aimoit autant à discourir, que moi à marcher. Nous traversâmes la rue de la Vieille-Monnaie, tirée en ligne droite, et l'une des plus longues de la ville.

J'étois fatiguée de ne voir que des chapelles; nous laissâmes donc les Augustins qui sont dans le voisinage, et les paroisses de Saint-Vincent et de Notre-Dame-de-la-Platière, qui sont à côté. Vous remarqueriez dans cette dernière, me dit M. Spon, cinq tableaux de Blanchet, et un bel ouvrage d'Alexandre-Varotari de Vérone.

Passons encore, sans nous arrêter, devant les Chartreux. Leur couvent s'élève sur les ruines de l'ancienne citadelle (démolie en 1585). Il s'y trouve deux excellentes statues en terre cuite, de S. Jean et de S. Bruno, modelées par Sarrasin, à son retour de Rome.

Nous longeâmes le rempart qui règne derrière les Chartreux. Il fournit une très-belle promenade, et va aboutir à la porte de la Croix-Rousse.

Ce faubourg est rempli d'une quantité prodigieuse de jardins ou petites guinguettes; nous y vîmes les marchands de la ville (c'étoit un jour de fête) s'y porter en foule.

La situation élevée, l'air pur, la richesse des aspects, tout concouroit à les y attirer. Le mouvement de ces familles donnoit lieu à mille scènes intéressantes.

Les fortifications, me dit M. Spon, dont on voit des restes à l'entrée du faubourg, furent faites il y a vingt ans (1), lorsque Galeas, général des troupes impériales, entra dans la Bourgogne, et vint assiéger Saint-Jean-de-Laône. On en fut quitte pour la peur, car la belle défense du comte de Rantzau, depuis maréchal de France, obligea Galeas de se retirer, après avoir perdu la meilleure partie de son armée devant cette bicoque.

(1) En 1636.

## CHAPITRE IV.

Troisième Promenade. Les Douanes. Les Moulins pour la Soie. Détails sur le Commerce de Lyon avec les différentes parties de l'Europe. Caractère des Habitans. Histoire du Peintre Blanchet (1).

Le lendemain, nous descendîmes vers le quai, le long de la Saône, jusqu'à la porte d'Halincourt. Il fournit une promenade agréable, et il offre des commodités pour le transport des marchandises; cependant, il se trouve fort étroit en plusieurs endroits. C'est aux environs que l'on a établi la Douane, consistant en un droit d'entrée seulement sur les draps d'or, d'argent et les étoffes de soie, et qui ne se paie qu'à Lyon.

Ces droits rapportent un revenu considérable. Toutes les marchandises qui arrivent à Lyon y sont visitées.

On y apporte particulièrement des soies de Messine, de Sicile, de Naples, de Florence, et autres villes d'Italie, de Provence et de Languedoc.

(1) Ouvr. cités.

Entrons visiter les moulins à soie. Ils sont ajustés de telle manière, qu'une femme, quoique foible, en peut tourner un facilement. Ils sont enchaînés les uns avec les autres, et un seul mulet en fait ordinairement tourner sept ou huit.

Nous nous reposâmes sur des ballots, et M. Spon, qui ne s'est pas borné à de pures recherches d'antiquités, et auquel nulle connoissance n'est étrangère, satisfit en ces termes la curiosité que je lui montrai, de connoître les détails du commerce de Lyon. — Le commerce du Lyonnais, Forêt et Beaujolais, est assez considérable, et consiste en marrons, papiers, quincailleries, canons de mousquets, de pistolets, et de toutes sortes d'outils de fer; cependant, ce commerce est effacé par celui qui se fait à Lyon, et dont je vais donner le détail.

Mais auparavant que d'en venir là, il faut remarquer qu'on établit deux foires dans cette ville, en 1419, et que Charles VII et Louis XI voulurent que, pendant leur tenue, on pût faire sortir de Lyon, toutes sortes de marchandises, sans payer aucun droit de sortie. A ces deux foires, Charles VIII en ajouta deux autres, qu'il transféra de Bourges à Lyon.

Le grand commerce de Lyon se fait principalement avec l'Espagne, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, etc.

Le commerce avec l'Espagne a lieu par l'entremise des Italiens, et sur-tout des Gênois. Il a cela de particulier, qu'il faut entièrement se confier à la bonne foi des Espagnols, qui en ont manqué fort rarement. Les marchands de Lyon leur envoient des dorures, des draps, des toiles, des futaines, du safran, du papier, etc.; et ils reçoivent d'Espagne des laines, des soies, des drogues pour la teinture, des piastres et des lingots d'or et d'argent.

Ce commerce n'est jamais si florissant que lorsque la France, en paix avec l'Espagne, est en guerre avec la Hollande et l'Angleterre.

On envoie de Lyon en Italie, quantité de draps et de toiles, quelques étoffes de soie et d'argent, des livres et de la mercerie, sur-tout des parures et des modes. L'Italie, de son côté, nous adresse des soies, des velours, des damas, des brocatelles, des satins, des taffetas, du riz, qui vient du Piémont et du Milanais; et on tient qu'on envoie, tous les ans, de Lyon en Italie, pour six ou sept millions de marchandises, et qu'il en vient au moins pour dix millions.

On

On envoie aux Suisses beaucoup de gros draps, des chapeaux, du safran, des vins, des huiles, des savons, et de la mercerie, ce qui monte au plus à un million par an ; au lieu que leurs fromages seuls valent plus de 600 mille livres, et leurs toiles 1500 mille livres. En temps de guerre, ils nous vendent des chevaux pour des sommes considérables.

Les grandes villes d'Allemagne font acheter à Lyon les mêmes marchandises que les Suisses sans compter les étoffes d'or et d'argent, et beaucoup de dorures, dont les Allemands ont besoin, et dont les Suisses savent se passer. Ce que les Allemands prennent à Lyon, monte à plus de 1500 mille livres par an; et nous en retirons le quart ou environ, en étaim, en cuivre, en fer-blanc, et le reste en argent. Ce qu'il y a de fâcheux dans ce commerce, c'est que les Français vendent presque toujours à crédit, et les Allemands, toujours comptant; ce qui fait qu'au commencement des guerres que ces deux nations se font, les Français se trouvent dans de très-grandes avances, et ont beaucoup à perdre.

Lyon a peu de commerce avec la Hollande; cependant, ses marchands y envoient pour environ 500 mille livres par an, en taffetas

noir, en étoffes de soie d'or et d'argent. On tire de la Hollande deux fois plus de marchandises qu'on n'y en envoie; ce sont des draps noirs et d'écarlate, du fil, des toiles fines et des Indes, et des épiceries. Lyon retire de tout cela un très-petit avantage; le seul que cette ville y trouve, est la négociation des lettres de change à Amsterdam.

Les marchands de Lyon envoient en Angleterre pour deux ou trois millions de marchandises, et ils n'en retirent pas pour le quart; par conséquent, les retours se font en argent pour le surplus. Les marchandises qui viennent d'Angleterre sont des draps fins, des serges, des bas, du plomb, de l'étaim, de la mercerie, des épiceries, des drogues pour la teinture, comme noix de Galle, bois de Campêche, et quelquefois des soies du levant; mais ce n'est que quand elles ont manqué à Marseille, et qu'on a une permission pour cela, à cause du droit de vingt pour cent accordé à cette ville.

Les marchands de Lyon font encore un commerce fort considérable avec les autres provinces du royaume. Ils reçoivent, par exemple, une bonne partie des huiles et des fruits secs de Provence, des draps, des vins et des eaux-de-vie de Languedoc, des safrans

de Guyenne, des petites étoffes de Champagne, des toiles de Picardie, du Maine, de Normandie et de Bretagne, des bleds de Bourgogne, etc.

Nous parlâmes ensuite du caractère des habitans. Il me dit :

Les Lyonnais sont civils et affables aux étrangers. Leur passion dominante est celle du gain ; ils sont cependant assez honnêtes gens. Les habitans de la ville de Lyon sont adroits, industrieux, laborieux et très-versés dans les arts mécaniques ; ils ne manquent pas d'esprit. Presque toute la population est employée dans les manufactures d'étoffes d'or, d'argent, de soie de toutes façons, des broderies d'étoffes de laine, de fabriques de chapeaux, etc. Les femmes ont un beau teint et seroient très-belles, si elles ne perdoient pas sitôt leurs cheveux et leurs dents, ce que l'on attribue aux brouillards qui couvrent la ville. Au reste, elles aiment fort l'élégance en toutes choses et même la galanterie. Toutes les jeunes grisettes qui travaillent dans les différens ateliers de modes, de soieries et de broderie, ont toutes une tournure de coquetterie fort piquante.

On vit fort délicieusement à Lyon, qui est

au centre de pays qui fournissent avec abondance tout ce qui est utile, agréable, tout ce qu'il y a de plus recherché pour la table.

Nous passâmes devant le couvent de Saint-Benoît. Vous y verrez, me dit M. Spon, le chef-d'œuvre de Blanchet ; il a représenté S. Benoît recevant le viatique. — Vous m'avez souvent parlé de ce peintre. — Nous sommes fiers de le posséder; son pinceau nous enrichit de chefs-d'œuvre.

Thomas Blanchet est né à Paris en 1617 ; il a été fort jeune à Rome, où il á étudié sous André Sacchi. C'est là qu'il a été lié avec l'*Albane* et *le Poussin* ; il a recherché le gracieux de l'un et les riches beautés de l'autre. Il y fit aussi la connoissance de Petitot de Lyon, peintre habile pour les portraits ; il se forma ensuite une amitié étroite entr'eux. Petitot, de retour dans sa patrie, voyant qu'on étoit dans le dessein d'orner de peintures l'Hôtel-de-Ville qui venoit d'être achevé, proposa Blanchet dont il connoissoit les talens. Blanchet fit, non-seulement tous les grands ouvrages qu'on voit à l'Hôtel-de-Ville, mais trouvant beaucoup d'emploi d'ailleurs, il s'y est fixé (1).

Ce peintre excelle dans l'histoire et dans le

(1) Il y est mort en 1689.

portrait ; il y a beaucoup de feu dans ses compositions, qui sont d'une ordonnance aisée et naturelle ; son coloris est fort et harmonieux, ses figures gracieuses et ses airs de tête de bon goût ; mais en général, son dessin n'est pas toujours correct. La rapidité de son génie et la grande facilité de son exécution ne lui ont presque jamais permis de soigner à fond ses ouvrages.

Blanchet joint au talent de la peinture un caractère aimable qui le fait rechercher dans la sociéte ; et la vivacité de son esprit jette beaucoup d'agrément dans sa conversation.

J'examinois cependant un nouvel édifice qui formoit une très-belle décoration sur le bord de la rivière à l'extrêmité de la ville ; Quoiqu'il y règne beaucoup de simplicité, il ne laisse pas d'être d'une grande apparence. — C'est le grenier d'abondance.

---

## CHAPITRE V.

Promenade. Les Antiquités. L'Eglise Primatiale (1).

M. Spon me proposa de visiter le quartier de Fourvières et de traverser la rivière au moyen d'un des petits bateaux qui s'y trouvent en affluence et qu'on appelle *Bêches*. L'on évite par là, de gagner le pont de Saint-Vincent (2), ce qui seroit un trajet inutile. Nous arrivâmes au faubourg de Veyze; c'est le plus grand passage de la ville, et la route de Paris y vient aboutir. Comme il est serré et mal bâti, aussi bien que le quartier de Pierre-Scize qui le joint, il ne donne pas d'abord une idée avantageuse de Lyon; mais le magnifique édifice des greniers de l'abondance qui se présente ensuite de l'autre côté de la rivière, sert heureusement à effacer cette première impression.

Il s'est établi à l'entrée de ce faubourg du côté de la campagne une fonderie de canons, pour les places du royaume de ce côté et pour les vaisseaux de la Méditerranée. L'entrepre-

(1) Ouvr. cités.

(2) Il est de bois, d'une belle charpente.

neur (1) a une méthode particulière : il fond les canons solides et ensuite il les fore par le secours d'une machine de son invention. Il y a beaucoup à gagner pour la solidité et la justesse.

On rencontre ensuite, près la porte de Veyze, une manière d'autel antique ou de tombeau, dont l'architecture paroît être du siècle d'Auguste. Je consultai mon savant guide, et il me dit : comme il n'y reste plus d'inscription et qu'aucun auteur ancien n'en a parlé, on a fait là-dessus plusieurs contes fabuleux. On s'est imaginé que c'étoit le tombeau d'Hérode et d'Hérodias, qui furent relégués à Lyon, où ils moururent comme dit Josephe. Une autre tradition porte, que c'est le tombeau de deux amans qui moururent de joie en se revoyant. Mais l'opinion la plus répandue, c'est que ce monument en forme d'autel ou de temple, fut consacré à la mémoire d'un prêtre d'Auguste, nommé Amannus, par deux de ses affranchis qu'il avoit fait ses héritiers; pour moi, je crois que c'est un autel dédié à quelque divinité qu'on adoroit à l'entrée de la ville. Ce tombeau est célèbre dans le roman d'Astrée, où on voit qu'on le faisoit servir à la religion de l'Amitié.

(1) M. Marys.

Le Mont-d'Or, commence presqu'aux portes de Lyon de ce côté-là ; c'est un corps de montagne séparé de toutes les autres, et occupé par cinq à six gros villages ; le terrain y est d'une fertilité particulière, et on remarque même que les hommes y sont plus forts qu'ailleurs ; les vins de ce canton étoient célèbres chez les Romains et ne sont pas si recherchés aujourd'hui.

Le château de Pierre-Scize qui domine la porte de la ville, qu'on trouve après avoir passé le couvent de l'Observance, étoit autrefois la demeure des archevêques de Lyon ; mais depuis qu'ils eurent fait bâtir un palais auprès de la cathédrale, ils négligèrent ce château devenu aujourd'hui une prison d'État. Il est situé sur l'échine d'un rocher, et d'autant plus fort, qu'il est très-escarpé du côté de la rivière qui passe au bas ; de l'autre, il est défendu par un large fossé accompagné d'autres ouvrages. On y monte par plusieurs degrés taillés dans le roc, d'où sort une grosse source à l'usage du château. Sur la plate-forme il y a quelques pièces de canon qui défendent l'entrée de la Saône et de la porte de Veyze.

Nous négligeâmes plusieurs églises, les Cordéliers de l'Observance, où une chapelle a été

construite sur les dessins de Michel Ange, et où se trouve le meilleur tableau de Vannius (1); l'église de Saint-Paul qui possède un tableau du Guerchin (2); celle de Saint-Laurent, où le Brun a laissé à son retour d'Italie un de ses plus précieux ouvrages (3); et où le célèbre Gerson est enterré; le second Collége des Jésuites décoré par Stella.

Des monumens antiques ou plutôt des ruines attirèrent nos regards; une partie des édifices pieux s'élève sur ces débris. Ici je retrouvois dans le couvent de la Propagation les débris de l'ancien palais du Préfet du Prétoire; là, au centre du *Forum vetus*, une chapelle dédiée à la Vierge remplace un ancien édifice bâti par ordre de Trajan.

En descendant de Fourvière, je trouvai chez les Minimes et dans leurs vignes les restes d'un ancien théâtre; puis Saint-Irénée, dont l'ancienne église décrite par Sidonius-Appolinaris étoit un ouvrage des plus superbes. Ce quartier présente un grand nombre d'inscrip-

(1) Elève de Frédéric Barozzi. Il a représenté Saint François tenant dans ses bras l'Enfant-Jésus.

(2) Une Vierge.

(3) Une Mère de douleurs.

tions antiques. M. Spon, me dit, je les ai copiées presque toutes dans mes recherches des antiquités de Lyon.

Près de la porte Saint-Irénée, du côté de la campagne, nous découvrîmes les restes des aqueducs romains. Rien n'est plus propre à faire sentir toute la magnificence du peuple-roi.

Le jardin des Trinitaires est nommé le Jardin des Antiques, à cause du grand nombre d'inscriptions qui y ont été ramassées par les Bellièvres.

L'église cathédrale de Saint-Jean étoit ouverte, nous y entrâmes, et M. Spon me dit : Cette église est une des plus célèbres de l'Europe, par la singularité de ses cérémonies, par la noblesse de son chapitre et son ancienneté.

Cette église s'élève au milieu de quatre grandes tours carrées proche le bord de la Saône; une d'elles sert de clocher, et renferme une des plus grosses cloches qu'il y ait en France, et qu'on va voir par curiosité; au de vant il y a une place ornée d'une fontaine.

Cette église est une des mieux construites de France, quoiqu'elle soit presque sans ornemens : elle est bâtie sur les ruines d'un ancien temple dédié à l'empereur Auguste; et elle fut

fondée par Jean, roi de Bourgogne. Le sanctuaire et la croisée sont du onzième siècle; la grande nef paroît être du temps de S. Louis, où l'architecture gothique fut portée à sa perfection ; et quant au portail, il n'a été achevé que sous Louis XI.

L'archevêque de Lyon est primat des Gaules, et il est le seul primat de l'église Romaine qui ait des archevêques sous lui ; ce sont ceux de Sens, Tours et Paris.

Le doyen et les chanoines prennent le titre de comtes, et doivent être nobles de quatre races des côtés paternel et maternel. Ils officient au maître-autel, la mître sur la tête, comme les évêques, tant le prêtre que le diacre et le sous-diacre.

Le rite de Lyon diffère beaucoup d'avec les rites des autres églises; l'usage est d'y chanter tout l'office par cœur et sans livres; il n'y a jamais ni musique vocale ni instrumentale, pas même des orgues, et l'on ne s'y sert que de l'ancien chant grégorien, mais fort exact, ce qui a fait dire en proverbe de cet église, *Ecclesia Lugdunensis nescia novitatis*. Le grand autel est bas, isolé, entouré d'un balustre de cuivre, qui renferme deux marches qui tournent aussi autour de l'autel.

Sur cet autel, sans retable ni tabernacle, mais revêtu de paremens aux quatre faces, il n'y a simplement qu'un crucifix au milieu et deux chandeliers aux côtés, où l'on brûle toujours de la cire jaune. On ne voit jamais des tapisseries ni des tableaux dans cette église.

On doit remarquer le Jubé et la crédence du côté de l'Évangile pour son antiquité ; elle est faite de deux fragmens, l'un de marbre antique et l'autre d'un beau gothique. Elle a servi autrefois de table à recevoir les vœux publics faits aux empereurs, et c'est peut-être ce qui l'a fait depuis destiner à recevoir les oblations sacrées.

Quand l'archevêque officie aux fêtes solennelles, il est assisté de sept acolytes, de sept diacres, de sept sous-diacres, de sept prêtres en chasubles et de sept autres en chapes. On fait l'essai du pain et du vin. Derrière l'autel qui est isolé, est le siége pontifical avec sept gradins, et au dessus un dais de velours sous lequel l'archevêque se place. A ses pieds, sur les gradins, sont quatre des sept chapiers qui tiennent sa croix, sa crosse, un missel et sa mitre, en certains temps ; le clergé est assis à droite et à gauche de ce siége, et forme un demi-cercle.

Le grand crucifix élevé au dessus du jubé, est très-beau comme monument de sculpture, et paroît être de l'école de Michel Ange.

## CHAPITRE VI.

### L'Horloge Merveilleuse (1).

Je viens d'admirer le plus rare prodige de l'industrie humaine. Dans l'antiquité où l'heureux enthousiasme qu'inspirent les chefs-d'œuvre de l'art, contribuoit à en multiplier le nombre, on eût divinisé l'auteur de cette merveille, il eût été placé près de Dédale, et au dessus d'Archimède. Il se nommoit Lippius. C'étoit un mathématicien de Basle : il construisit l'horloge de Lyon, à l'imitation de celle de Strasbourg. Elle figure dans une des croix de l'église primatiale. Un autre artiste, nommé Nourisson, l'enrichit de plusieurs pièces, et je viens de contempler chez lui cette machine, la plus rare et la plus compliquée que je connoisse. Elle marque exactement le cours des

(1) Ouvr. cités. Nouv. Voy. de Fr.

astres, et peut servir en même temps de calendrier perpétuel et d'astrolabe. Quant au dessin du tout, quoiqu'elle soit d'un moindre volume que celle de Strasbourg, cette horloge la surpasse en beauté et en perfection. La première chose qu'on y remarque, c'est un grand astrolabe, selon le système de Ptolomée, dans lequel les mouvemens des cieux sont si bien représentés, que l'on y peut distinctement reconnoître le cours des astres, et généralement l'état du ciel à chaque heure du jour. Le soleil y paroît sur le zodiaque, dans le degré du signe où il doit être, et marque journellement son lever et son coucher, la longueur des jours et des nuits, et même la durée des crépuscules, avec une justesse surprenante. La lune, qui n'y paroît jamais éclairée qne du côté qui regarde le soleil, marque par là aussi bien que par l'aiguille, son âge, son accroissement et décroissement insensibles, et enfin sa plénitude. Non-seulement les douze maisons du soleil y sont très-nettement distinguées, mais aussi la division des jours en douze parties égales, qui font les heures inégales des Juifs, par lesquelles ils avaient coutume de compter. Une grande allidade, qui traverse tout cet

astrolabe, donne le mouvement du soleil dans l'écliptique; et marquant de ses extrémités les vingt-quatre heures du jour, indique en même temps le mois et le jour courans, aussi bien que le degré du signe que le soleil parcourt ce jour-là. Ce qu'on admire le plus, c'est que pendant que cette allidade achève en vingt-quatre heures son mouvement d'orient en occident, tout le système, et chacune de ses parties conserve ses mouvemens particuliers, et toutes les révolutions particulières s'achèvent chacune en son temps, sans confusion. La plupart des étoiles fixes sont posées tout à l'entour, selon leur véritable situation ; de sorte qu'on peut voir à toute heure celles qui se trouvent dessus et dessous l'horizon. Au-dessous de ce merveilleux astrolabe, il y a un calendrier pour soixante-six ans, qui marque les années depuis la naissance de Notre Seigneur. Le nombre d'or, l'épacte, la lettre dominicale, les fêtes mobiles, et le tout change en un moment à minuit, le dernier jour de l'année.

On y voit aussi un almanach perpétuel fort ingénieux, qui marque les jours du mois, les ides, les nones, les calendes, la fête du jour, l'office qu'on doit dire dans l'église, et le

cycle des épactes. Dès que le coq, qui est au haut de cette horloge, a battu des ailes et chanté, des anges, qui sont dans la frise du petit donjon, entonnent l'hymne de S. Jean, *Ut queant laxis*, en sonnant de petites cloches que l'on y a disposées exprès, ce qu'ils font avec une justesse qui donne beaucoup de plaisir.

Sept jours de la semaine sont représentés par des figures humaines, placées dans une niche où elles se succèdent les unes aux autres, précisément à minuit.

Au côté gauche de cette horloge, il y a un autre cadran pour les heures et les minutes, dont la forme étant tout à fait ovale, il faut que l'aiguille qui les indique s'allonge et se racourcisse de cinq pouces à chaque bout, et cela deux fois par heure.

Par-tout le peuple avide se repaît de fables, et plus elles sont chargées de faits extraordinaires et tragiques, plus elles obtiennent de cours. On débite donc que les magistrats de Lyon avoient fait crever les yeux à Lippius, pour l'empêcher de faire par la suite une horloge pareille. C'est une horrible imposture. Bien loin de l'avoir traité si indignement, ils lui assignèrent une pension considérable jusqu'à sa mort.

Il faut voir, me dit le docte Spon, les masures de l'île Barbe ; cette île offre vers le nord, un grand rocher, fort élevé, qui, par l'obstacle qu'il met en ce lieu au cours libre de la rivière, a contribué à la formation du reste de l'île, par les sables et les terres qui s'y sont arrêtés. Elle fut d'abord nommée île Barbare, *insula Barbara,* parce qu'elle n'étoit au commencement qu'un écueil sauvage et stérile, où l'on ne voyoit que des épines et des ronces.

Nous reconnûmes, dans cette île, qui a été depuis habitée, quelques restes d'antiquités assez considérables, entr'autres des bas-reliefs sur des tombeaux.

Les anciens ne mêloient point, comme nous, des images sombres et funestes à celles du repos éternel. Par-tout j'ai distingué les représentations de l'énergie féconde de la nature; j'ai remarqué particulièrement un bas-relief qui représente les quatre Saisons, sous les figures de quatre Génies, ailés comme le Temps, dont il distingue les périodes dans le cours d'une même année. Le Printemps porte un panier de fleurs; l'Eté, un panier rempli d'épis, avec des pavots; l'Automne, un panier de raisin avec sa serpe; l'Hiver

tient un lièvre par les pattes de derrière ; un voile est sur sa tête. Aux angles de la bordure sont les figures du Rhône et de la Saône. L'autre bas-relief présente les images à demi-corps de Bacchus, de Silvain, de Pan avec sa flûte, et d'un Faune.

Le sculpteur m'a semblé inspiré par le génie d'Horace ; il nous enseigne, au sein des tombeaux, l'usage de la vie.

## CHAPITRE VII.

Suite de la Correspondance avec la belle Sparre. Fontainebleau. Le Désert. La Forêt. Rencontre de Mademoiselle de Segrais, son aumônier (1), et de Madame de Motteville.

LAISSEZ-MOI respirer avant de vous décrire la magnificence de Fontainebleau, ou plutôt que la nature reçoive avant l'art mes premiers hommages. Ses beautés agrestes me semblent l'emporter ici de beaucoup sur la pompe dispendieuse de cet édifice superbe qui renferme cinq palais dans son enceinte, asile des plai-

(1) Description de Fontainebleau. Nouv. Voy. en Fr. Desc. hist. par Guilbert. Piganiol. Mém. de Mademoiselle. Ses Lettres, Segraisiana, etc.

sirs et de la gloire, où les rois se disputent de luxe, et les artistes de talent.

Je viens, rassasiée de tant de chefs-d'œuvre, de me sauver dans le désert de Franchard; qu'il mérite bien ce nom! Quel désert!

Les peintures affreuses que les historiens ont faites de la Thébaïde, les antres obscurs qu'ils ont décrits, et les profondes cavernes qu'ils ont représentées, ne paroîtront jamais que des crayons imaginaires à qui n'aura pas visité les solitudes de Franchard.

Une lieue et demie de chemin, à travers des montagnes escarpées, des sables arides et de monstrueux et brûlans rochers, annoncent foiblement l'extraordinaire séjour dont ils font la décoration lugubre.

Des milliers de rochers entassés avec peine, et escarpés comme à l'envi pour se disputer le plaisir d'arrêter les pas des mortels, et de fixer leurs regards, dérobent toute autre vue que la région céleste, et forment uniquement le plan et les perspectives de cette solitude. Quelques arbres sauvages plantés de loin en loin, et comme rejetés par la terre pour ôter tout abri contre les brûlantes ardeurs du soleil, semblent y envier aux humains la foible consolation d'une eau amère et roussâtre, que

filtre à peine l'un de ces rochers Ce qui achève de rendre ce site des plus pittoresques, ce sont les ruines gothiques d'un grand monastère fondé par Adélaïde, femme de Louis VII, et détruit lors des guerres des Anglais dans le quinzième siècle.

Avec quelles délices je m'égare dans ces vastes solitudes! Figurez-vous les ombrages les plus mélancoliques, et par-tout ces rochers, espèce de géans dont quelques-uns, tels que celui d'Apremont, couvrent mille arpens.

Dans une de ces promenades, j'ai été témoin d'une cérémonie singulière. Sur le bord de cette forêt, est le lieu qu'on appelle *la Table du Roi*. C'est là que les officiers des eaux et forêts s'assemblent au nom du roi, autour d'une grande table de pierre, à laquelle se doivent trouver, sous peine d'amende, quelques usagers de la forêt, qui y sont appelés pour rendre leur hommage et payer leurs redevances. Je vis apporter, au nom de l'abbesse du Lys, *un jambon cuit et deux bouteilles de vin*.

Le boulanger du four-à-ban de la ville de Melun, apporta *un grand gâteau* (1). Les

(1) Nous avons transporté à l'automne ce cérémonial qui n'avoit lieu qu'au printemps (le premier mai).

offrandes se succédèrent ; les habitans du faubourg des Carmes, et un canton appelé *Petit-Clos, offrirent cinq deniers pour chaque feu;* les pêcheurs de la maîtrise des eaux de Fontainebleau, *du poisson du plus beau;* le maître des hautes-œuvres de Melun, *un grand gâteau et deux deniers;* enfin, chaque nouveau marié et les nouveaux habitans dudit canton appelé *Petit-Clos, un gâteau et cinq deniers.* J'admirai, près de cette esplanade, le magnifique endroit dit *la Belle-Étoile*, à cause des allées qui en forment un très-beau jardin au milieu même de la forêt. Un grand tilleul y fait le centre d'une vaste plaine isolée de tous côtés des montagnes, et le milieu d'une étoile rayonnée de huit routes à perte de vue : elles coupent un grand cabinet continué autour de quatre allées de charmilles qu'appuient autant de tilleuls, et qui se terminent par plusieurs cabinets pris dans la masse du bois.

Ce fut dans cet endroit enchanté que je rencontrai Mademoiselle (1), accompagnée de Segrais, son aumônier, et de madame de Motteville. Je les abordai : c'est une Princesse

(1) Elle étoit, à cette époque, reléguée à Fontainebleau.

haute, courageuse, mais de peu d'esprit. Élevée au milieu d'une Cour sans cesse en proie aux factions de toute espèce, elle s'y forma ce caractère entreprenant qui avoit fait le malheur de son père, mais auquel elle joignit plus de fermeté. En donnant une grande idée de son courage, elle fit beaucoup de tort à sa fortune. Ce caractère m'intéressoit, et je me félicitai de l'occasion qui me rapprochoit de cette Princesse extraordinaire.

Segrais me parut un courtisan discret; fin Normand, il en a conservé l'accent et l'allure, quoiqu'il soit de l'Académie française, et qu'il ait passé à la Cour la plus grande partie de sa vie.

Son caractère a influé sur son talent : il manque d'énergie et de franchise, mais la grace, la délicatesse, le sentiment retenu, le tact fugitif des bienséances, tout semble donner à son talent une physionomie heureuse à la vérité, mais foible, mais en quelque sorte féminine. Admis dans l'intimité des personnes les plus aimables de la Cour, il réfléchit en quelque sorte leurs graces et leurs défauts.

Madame de Motteville, en sa qualité de nièce du poète Bertaut, et de dame d'honneur de la reine Anne d'Autriche, unit beau-

coup d'instruction à beaucoup d'élégance dans les manières, et de solidité dans le caractère. Sa conversation est aussi intéressante que sa figure. Elle parle avec facilité l'italien et l'espagnol; la connoissance de cette dernière langue la rendit chère à la Reine : ses talens commencèrent sa fortune, mais son caractère l'acheva.

Je m'attendois à la conversation la plus intéressante entre trois personnes de ce caractère ; j'espérois des anecdotes piquantes, des réflexions profondes. Soit politique, discrétion, soit l'influence du lieu, soit paresse de montrer de l'esprit, et de se mettre en frais, il me fallut essuyer une bordée d'idées romanesques ; elles pourront vous divertir. Il s'agissoit de fonder une république féminine. Je vous laisse à penser si les passions y auroient régné ; aussi le nouveau Platon commençoit-il par les bannir ; mais il trouvoit des incrédules et même des rebelles. « Je voudrois, disoit Mademoiselle, que ma maison fût située dans le voisinage d'un grand bois, et qu'on y arrivât par de belles routes, où le soleil se feroit à peine voir en plein midi. L'intérieur de cette habitation n'auroit pour luxe que la propreté, et les meubles seroient sans magnificence. Je l'entourerois de jardins : au loin, s'éten-

droient de vastes prairies arrosées par une infinité de ruisseaux. — Chacun disposeroit à sa fantaisie de ce vaste théâtre. Les uns habiteroient au bord des eaux, les autres au fond des bois; ceux-ci préféreroient les hauteurs et ceux-là des vallées ombreuses Mais, quels seroient vos plaisirs? — Les visites. — Je ne m'attendois guère à les trouver en première ligne. — On se visiteroit en callèche, à cheval, en carrosse.—Plaisirs de princesse plutôt que de bergère. Prenez garde, l'habitude perce, vous transporterez la Cour au sein des forêts même. — Eh bien, il y auroit peu de carrosses. Ceux qui ont le goût des arts se livreroient à cette innocente étude. — Sous les yeux de la nature, elle seroit leur premier maître. — On causeroit, on liroit beaucoup; nous aurions un jeu de mail; on feroit de la musique, on iroit garder les troupeaux dans nos belles prairies; on auroit des capelines et des houlettes; on dineroit sur l'herbe verte de mets rustiques et convenables aux bergers. Je ne désapprouverois pas que l'on tirât les vaches, ni que l'on fît des fromages et des gâteaux, puisqu'il faut manger; car je ne prétends pas que le plan de notre vie soit fabuleux comme en ces romans où l'on observe

un jeûne perpétuel. — Fort bien. Les héros d'Homère préparoient leur diner, et la princesse Nausicaa lavoit son linge. — L'aspect de ces déserts m'inspire des idées religieuses ; je voudrois qu'on y bâtît un couvent de Carmelites, mais selon la règle de Ste. Thérèse, qui leur prescrit la vie d'hermite. Les dimanches, on iroit entendre l'office dans leur chapelle, et quelque bon père y prêcheroit. — Vos divertissemens ont un caractère grave ; et, pour moi, je vous avoue que les bois ne m'inspirent que de profanes, ou du moins de riantes pensées. — La vie que je propose est une vie morale et chrétienne, de laquelle les plaisirs innocens ne seroient pas bannis. Nous aurions donc une belle église. On placeroit à côté un hôpital où l'on nourriroit de pauvres enfans, où l'on feroit apprendre des métiers, où l'on recevroit des malades. On se divertiroit à voir travailler les uns, on s'occuperoit à servir les autres. — Vous n'admettez donc point de jeunes personnes dans cette république véritablement idéale ? — J'en exclus les gens mariés ; je la compose de personnes veuves ou qui auroient renoncé à l'hymen. — Voilà, permettez-moi de vous le dire, le défaut de votre constitution ; elle pé-

rira par sa perfection même. Des bergers sans amour, sont des êtres de raison : ce dieu décochera à votre insu quelques flèches; elles sont inévitables. Il faut donc capituler avec lui, et pourvoir du moins par l'hyménée au plus nécessaire. »

Alors s'établit une conversation dans le genre de celles de l'Astrée, Mademoiselle continuant de se déclarer pour le platonisme, et madame de Motteville soutenant avec beaucoup d'esprit et de raison qu'il falloit accorder quelque chose aux foiblesses humaines. Je vous fais grace de cette dissertation, des longs complimens et des respectueux madrigaux qui l'assaisonnoient.

Lorsqu'elle fut terminée, je priai Segrais de nous lire une églogue. Il ne se fit pas prier; mais son accent normand défiguroit tous ses vers, et cette églogue en avoit quatre cents. Jamais je ne trouvai de lecture si longue; ce genre d'ailleurs est insipide, il n'est plus dans nos mœurs. Le premier secret de l'art, c'est d'intéresser, et Segrais ne le connoît pas; il ne sait point varier ses images et ses tours. Je le trouve bien inférieur à Sarrazin, qui a plus de verve avec autant d'élégance, mais avec moins de correction.

Je reviens le cœur affadi et la tête creuse. Tel fut l'effet de la conversation de Mademoiselle et de la lecture de Segrais.

Je n'aime point cette affectation de se déclarer avec tant de bruit contre l'hyménée ; ce n'est pas ainsi que j'échappe à ses chaînes. Je conserverai mon indépendance, et Mademoiselle perdra la sienne, je ne sais comment ; mais elle la perdra, et par une folie, car elle a l'esprit tourné, si j'en juge par ses premières actions et par ses derniers discours.

---

## CHAPITRE VIII.

Arrivée du duc de la Rochefoucault. Ses Maximes. Aventures avec le duc de Guise (1).

En rentrant au château, Christine y trouva le duc de la Rochefoucault que le Roi avoit envoyé au devant d'elle ; le duc de Guise l'accompagnoit. Christine sourit au dernier, et parla au premier, d'abord, de madame de Longueville. Ah ! dit en soupirant le

(1) Maximes de la Rochefoucault. Pensées de Christine.

Duc, j'avois d'abord écrit au bas de son portrait ces deux vers (1) :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
Je fis la guerre aux Rois, je l'aurois faite aux Dieux.

Effectivement ce fut elle qui m'entraîna dans la guerre de la Fronde; j'y fus trahi à la fois par l'amour et par la fortune. Madame de Longueville devint infidelle, et je reçus au combat de la porte Saint-Antoine, un coup de mousquet qui me fit perdre la vue pour quelque temps. Je parodiai alors l'inscription du portrait :

Pour ce cœur inconstant qu'enfin je connois mieux,
J'ai fait la guerre aux Rois; j'en ai perdu les yeux.

Christine ramena M. de la Rochefoucault à la philosophie, qui étoit, après madame de Longueville, sa plus vive passion. — La philosophie, reprit le Duc, explique tout par une seule maxime. L'amour-propre est le mobile de toutes les actions humaines. — Quoiqu'on nous dise de notre mérite ou de nos défauts, on ne nous apprend rien de nouveau, et nous en saurons toujours nous-mêmes plus qu'on ne nous en dit, pourvu qu'on nous dise la vé-

(1) Vers tirés de la tragédie d'Alcyonée, par Duryer.

rité (1). Il ne faut pas s'étonner que les hommes aient des foiblesses et des défauts.

Il faut admirer ceux qui n'en ont pas, s'il s'en trouve. — Je suis de votre avis ; toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang. — Je pense encore qu'il faut savoir toutes les malices des hommes sans être malicieux soi-même. La plupart des gens croient que la grande habileté consiste à être fourbe, menteur, méchant et traître ; mais le contraire est si vrai que la grande habileté consiste à ne faire jamais rien d'indigne d'un homme d'honneur. — Je vous écoute avec un vif intérêt. — Au surplus, il y a des choses qu'il ne faut ni faire ni dire ; il y en a qu'il faut faire et ne dire pas ; il y en a qu'il faut dire et ne pas faire ; il y en a qu'il faut dire et faire sans balancer. — Vous ne blâmez pas assurément la critique. — Non : quand on a fait quelque sottise, on ne doit pas s'étonner si les hommes ne se font pas difficulté de dire ce qu'on n'a pas eu difficulté de faire. — Quelle est votre opinion sur la vertu ? — Il faut unir ensemble, s'il se peut, la fortune et la vertu ; cependant on peut se passer de la

(1) Pensées de Christine.

fortune, mais on ne sauroit, sans être malheureux, se passer de la vertu.—Et les grands hommes? — On peut être un très-honnête homme sans être un grand homme, mais on ne sauroit être un grand homme sans être aussi un très-honnête homme. — Ainsi, vous regardez l'honnêteté comme absolument nécessaire. Les hommes ne seroient ni traîtres, ni menteurs s'ils n'étoient foibles et sots. — Mais la fortune.... — Il vaut mieux la mériter que la posséder. — La renommée... — Il faut tâcher de mériter une grande et belle renommée, mais qu'elle soit favorable ou non, il faut toujours la mépriser. — Les femmes.... — La loi salique, qui exclut les femmes du trône, est très-juste; les femmes ne devroient jamais régner ; et s'il y en a, ce dont je doute, qui ont fait des merveilles sur le trône, on ne doit pas compter là-dessus ; ce sont des exemples si rares, qu'ils ne doivent pas tirer à conséquence. Le sexe est d'un grand embarras, et un très-grand obstacle à la vertu et au mérite ; ce défaut de la nature est le plus grand qu'on puisse avoir; il est presque incorrigible, et peu de personnes se sont tirées avec honneur de cet embarras. — Les hommes. . . . . — Quelqu'opinion qu'on

ait de la probité des hommes, il ne faut pas s'y fier si fort ; qu'on ne doute jamais ni de ce qu'ils nous disent, ni de ce qu'ils font, car les hommes peuvent toujours, ou être trompés, ou trompeurs ; et s'ils ne nous manquent pas, ils peuvent se manquer. — La mort. . . . — Il ne faut ni la desirer, ni la craindre ; tout homme qui craint la mort n'est capable de rien de grand.

Au reste, il n'y a point d'homme si sot ni si mal-habile dans le monde, qui ne soit propre à quelque chose. — La calomnie. . . — Personne ne se croit déshonoré pour avoir reçu un coup de pied d'un cheval ou d'un âne. Il faudroit avoir le même mépris pour ceux qui insultent de quelque manière que ce soit. La plupart des hommes ne savent ni louer ni blâmer avec justice ; il faut avoir une très-grande indifférence pour tout ce qu'ils disent de nous ; et en général on doit tenir pour suspect tout ce qui se dit au préjudice d'un tiers, et bien examiner si l'envie, la jalousie, la haine et mille autres passions, et mille sortes d'intérêts secrets ne font pas parler les gens.

C'étoit ainsi que Christine, avide de montrer au philosophe qu'elle en savoit beaucoup

plus que lui, plaçoit, sans lui laisser le temps d'achever, une sentence sur le premier mot de sa phrase. Convenez, lui dit Segrais en riant, que vous venez d'en apprendre beaucoup. — Sans contredit, répondit le Duc malignement, mais je soutiens toujours que l'amour-propre est le seul mobile de toutes nos actions et de tous nos discours.

On revint : Christine se retira dans son appartement. La saison invitoit au bain; elle connoissoit la grotte délicieuse que le génie des arts et des voluptés avoit préparée jadis pour la duchesse d'Estampes, mais elle ignoroit le mystère du miroir et de la porte secrette. Le duc de Guise, qui les connoissoit, se servit habilement et de l'un et de l'autre.

Le lendemain, il offrit d'accompagner la fille de Gustave, qui partoit pour Paris.

---

# LIVRE HUITIÈME.

## SÉJOUR A COMPIÈGNE ET A PARIS.

## SOMMAIRE GÉNÉRAL.

LA COUR. PREMIÈRES AMOURS DE LOUIS XIV. INTRIGUES. JEU. FOIBLESSE POUR L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE. ANECDOTES. LES VISITES. SÉJOUR A PARIS. LES THÉATRES. L'ACADÉMIE, etc. A SENLIS, SOUPER CHEZ NINON. RETOUR A FONTAINEBLEAU. ASSASSINAT DE MONALDESCHI. DÉPART POUR L'ITALIE. RÉSUMÉ.

*Personnages introduits sur la Scène:*

LOUIS XIV; Mademoiselle MANCINI et ses Sœurs; MAZARIN, CHRISTINE, la Reine d'Angleterre, Mademoiselle DE MONTPENSIER, M. le prince DE CONTI, le duc DE LIANCOURT, le marquis DE SOURDIS, le duc DE LA ROCHEFOUCAULD, le maréchal DE LA MOTTE HOUDANCOURT, le maréchal DE L'HÒPITAL, gouverneur de Paris, le duc DE GUISE, POMPONNE DE BELLIÈVRE, premier président, le Recteur de l'Université, le père ANNAT, confesseur du Roi, l'Académie française, PATRU, GODEAU, etc., MÉNAGE, MOLIERE, Mesdames DE MOTTEVILLE, DE MERCŒUR, la comtesse DU FLEX, la comtesse DE LA SUZE, les Filles d'honneur de la Reine, NINON, etc., BAUTRU, M. DE LAVARDIN, GOURVILLE, SAINT-ÉVREMONT.

## CHAPITRE PREMIER.

Lettre d'une des femmes de la suite de Christine, à une des Suivantes de la comtesse Sparre. Entrée publique. Cérémonial. Premier coup-d'œil. Aventure tragique. Absence de Police. Spectacles (1).

---

Enfin, nous avons fait notre entrée publique à Paris. Christine avoit couché à Conflans, où beaucoup de monde étoit venu la voir. En arrivant à Paris, elle étoit précédée d'une escorte de plus de mille cavaliers, et montée sur un grand cheval blanc, couvert d'une housse en broderie d'or et d'argent, les pistolets à l'arçon, avec les chaperons en broderie. Son habillement consistoit en un juste-au-corps d'écarlate et une jupe de même, brodée d'or et d'argent; et son chapeau étoit chargé de plumes noires. Elle avoit une canne à la main.

Le Roi avoit envoyé le duc de Guise au devant de cette Princesse, pour la conduire,

(1) Mém. de Christ. Trésor des Harangues. Aïtzéma. Lettres de Guy-Patin. Lettres de Bussy-Rabutin. Hist. et Mém. du Temps.

et ce choix lui fut agréable, il lui rappeloit de doux souvenirs.

A son arrivée au faubourg Saint-Antoine, Christine trouva la bourgeoisie de Paris sous les armes, au nombre de plus de quinze mille hommes, en cent trente-deux compagnies, sortis pour honorer son entrée pompeuse. Outre cette nombreuse escorte, le sieur Berlise, introducteur des ambassadeurs et des princes étrangers, dans un fort bel équipage, accompagnoit aussi Sa Majesté suédoise. Elle étoit environnée de cinquante gardes-du-corps, des valets-de-pied du Roi, et de plusieurs officiers de sa maison. Le maréchal de l'Hôpital, gouverneur de Paris, et le Prévôt des marchands, avec le corps de ville, qui l'attendoient à la porte Saint-Antoine, descendirent de cheval dès qu'ils l'aperçurent, et la saluèrent.

La Reine pria le maréchal de l'Hôpital de remonter aussitôt à cheval, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque malheur, parce que les astrologues de Rome lui avoient prédit qu'elle mourroit dans une grande assemblée de peuple (1).

Comme la grande foule du peuple laissoit au Maréchal peu de loisir et de repos pour

(1) Historiq.

faire sa harangue à la Reine; il lui dit avec grace : « Qu'encore que les affections et les devoirs des habitans de la ville de Paris dussent être portés par sa bouche, il la supplioit qu'elle se contentât alors de voir comment ils lui témoignoient leur zèle eux-mêmes, par cette foule extraordinaire et ce desir ardent de la voir; qu'il lui confirmeroit en un autre lieu ce qu'elle voyoit de la joie publique et de l'empressement général à lui rendre service et obéissance. » Là-dessus, le maréchal de l'Hôpital et le Prévôt des marchands lui présentèrent le dais, qu'elle ne voulut pas accepter. Il fut porté devant elle par les quatre Echevins, et successivement par le corps des marchands. Les trois cents archers de la ville marchèrent les premiers, puis les gardes du gouverneur, et les officiers du corps de ville. Les six corps des marchands suivoient, et après eux venoient les quarteniers et conseillers de la ville, le Procureur du Roi, le Greffier, le Receveur, les Echevins, le Prévôt des marchands, et le Gouverneur qui précédoit immédiatement la Reine. Le duc de Guise marchoit à côté, un peu au dessous d'elle.

Quand elle fut arrivée à *Notre-Dame*, le

Chapitre la complimenta par l'organe du doyen, la conduisit au chœur, où l'on chanta le *Te Deum*, et l'acccompagna ensuite jusqu'à la porte de l'église. En sortant, elle monta dans une calèche découverte et se rendit au *Louvre ;* elle fut complimentée par la maréchale de l'Hô-pital qui l'attendoit avec un grand nombre de dames de la première distinction.

Le soir, l'Université en corps la complimenta, le Recteur portant la parole.

Le lendemain elle reçut les civilités du Clergé de France, en corps. M. Godeau, évêque de Vence, portoit la parole. Le même jour après la visite de la reine d'Angleterre, elle fut haranguée par Pomponne de Bellièvre, premier président du Parlement, à la tête des officiers de ce corps, en robes rouges, et de ceux de la Chambre des comptes, de la Cour des aides et de l'Académie française, au nom de laquelle, le célèbre Patru la complimenta.

Le lendemain elle alla entendre la messe à Notre-Dame, où elle communia par les mains de l'archevêque de Bourges; et l'après-midi, les autres compagnies de la ville vinrent lui rendre leurs devoirs, aussi bien que le nonce du Pape et les ambassadeurs des Cours étrangères.

Le jour suivant, elle alla voir les églises des

Feuillans, de Sorbonne, des Jésuites de la rue Saint-Antoine, et rendit visite au chancelier de France, aprèsquoi elle partit pour aller trouver le Roi à Compiègne.

Je puis vous assurer, ma chère, que nous avons la tête rompue de complimens ; j'ai de plus le torticolis à force d'avoir rendu des salutations, car c'est à qui nous saluera, parce que j'ai le bonheur d'approcher une grande reine, on me croit une grande dame.

Je verrai demain la Cour de France, et le roi, qu'on dit être un fort bel homme. J'avoue que les Français me plaisent beaucoup ; leur gaîté me ravit, leur grâce m'enchante ; avec cela ils sont d'une politesse, ils ont des manières si séduisantes, si particulières..... Ah ma chère, tu ne pourrois leur résister !

SECONDE LETTRE.

Je reprends la plume, je ne connoissois pas les mœurs de Paris. Ah, ma chère, que de misères secrettes ! Que de malheurs ignorés ! Depuis vingt-quatre heures voici deux évènemens tragiques.

M. Varin (1), qui a fait de si belle monnaie

(1) Cet évènement est antérieur de quelques années. Il appartient à la date 1651.

et de si belles médailles, avoit tout fraîchement marié une sienne fille, belle, âgée de vingt-cinq ans, moyennant 25 mille écus, à un correcteur des comptes, nommé Oulry, fils d'un riche marchand de marée ; il n'y avoit que dix jours qu'elle étoit épousée. On lui apporta un œuf frais pour son déjeûner ; elle tira de la pochette de sa juppe une poudre qu'elle mit dans l'œuf, comme on y met d'ordinaire du sel ; c'étoit du sublimé qu'elle avala ainsi dans l'œuf, elle mourut trois quarts d'heures après, sans faire d'autre bruit, sinon qu'elle dit : *Il faut mourir puisque l'avarice de mon père l'a voulu.* On dit que c'est du mécontentement qu'elle avoit d'avoir épousé un homme boîteux, bossu et écrouelleux. Elle mourut dans le logis de son mari, près des halles, et fut enterrée le lendemain sans grande cérémonie. Les femmes de la halle qui sont les muettes de Paris, mais qui ne laissent pas de babiller plus que tout le reste du monde, disent que cette pauvre jeune femme est morte vierge et martyre, et que son mari n'a jamais couché avec elle. Elle eut horreur de lui dès le soir de ses nôces, en voyant quatre hommes occupés à le déshabiller et à démonter son corps comme à vis, et lui ôter une jambe d'acier qu'il

avoit, le reste du corps tout contrefait. Voyant ce bel appareil de noces, elle se mit à pleurer et se retira dans son cabinet, où elle demeura le reste de la nuit. Le lendemain, ses parens ayant fait leur possible pour la calmer et la fléchir en quelque façon, sans en avoir rien pu obtenir; le mari dont la présence étoit fort odieuse à cette nouvelle épouse, monta à cheval et s'en alla à Châlons pour affaire d'importance à ce qu'on dit. Néanmoins, la vérité est qu'il n'a pas bougé de Paris et que sa retraite n'a eu lieu que pour cacher la hideuse monstruosité de son corps. Enfin elle est morte, et quand roit pris de l'antimoine préparé à la mode de la Cour, disoit un médecin spirituel et qui fut appelé trop tard, elle n'en auroit pas été plus tôt expédiée.

Que les pères sont barbares ! Quel faux calcul ! Peser le bonheur au poids de l'argent ! On m'assure que rien n'est plus commun que ce système : qu'un mariage n'est qu'un arrangement et que cela explique..... Que cela explique tout ce que je vois ici, c'est-à-dire, intrigues, corruption, misère.

Il n'y a pas de sûreté dans les rues, il faut rentrer avant huit heures du soir. Hier la comtesse de. . ., fut volée par trois soldats;

heureusement qu'elle avoit caché ses pierreries sous le coussin de sa voiture.

Mais quoi, on s'égorge en plein jour. Un jeune gentilhomme, capitaine aux Gardes, vient d'être assassiné misérablement par les pages et laquais d'un duc. Les deux carrosses de ces deux maîtres s'étoient rencontrés et entreheurtés. Ces laquais vouloient tuer le cocher du gentilhomme; le maître voulut sortir du carrosse pour l'empêcher, et fut aussitôt accablé de ces coquins qui le massacrèrent brutalement. Le roi veut que justice en soit faite, et a donné une déclaration contre les laquais pour empêcher de tels abus, savoir : Qu'ils ne porteront plus d'épées, ni aucune arme à feu, sur peine de la vie; qu'ils seront dorénavant habillés de couleurs diverses et non de gris, afin qu'ils soient reconnus.

Cette déclaration a été envoyée au Parlement pour être vérifiée et publiée. Cela a été fait, elle est affichée par-tout les carrefours, et publiée par la ville; mais je ne sais pas combien de temps elle sera observée. Les Jésuites ont quelquefois dit que les décrets de Sorbonne ne passent pas la semaine. Ces ordonnances en seront peut-être de même, car les Français font de très-beaux règlemens, mais les observent très-mal.

Egayons de si tristes narrations : nous avons assisté à la comédie : on donnoit *Andromède*, tragédie à machines, de la composition de P. Corneille.

On aperçoit dans cet ouvrage une esquisse des opéra de Venise, par rapport à la magnificence du spectacle ; il fut composé pour le divertissement du Roi dans les premières années de sa minorité. La Reine-Mère, qui n'entreprenoit rien que de grand, fit orner magnifiquement la salle du Petit-Bourbon : le théâtre est beau, élevé et profond. Le sieur Torrelli, machiniste du Roi, a travaillé aux machines d'Andromède ; elles ont paru si belles, ainsi que les décorations, qu'on les grave en taille-douce. On représente au théâtre le Cheval-Pégase par un véritable cheval, ce qui n'avoit jamais été vu en France ; il joue admirablement son rôle, et fait en l'air tous les mouvemens qu'il pourroit faire sur terre. Il est vrai que l'on voit souvent des chevaux vivans dans l'opéra d'Italie ; mais ils y paroissent liés d'une manière qui, ne leur laissant aucune action, produit un effet peu agréable à la vue. On s'y prend d'une façon singulière dans la tragédie d'Andromède, pour faire marquer au cheval une ardeur guerrière : un

jeûne austère, auquel on le réduit, lui donne un grand appétit; et lorsqu'on le fait paroître, un gagiste est dans la coulisse, et vanne de l'avoine; l'animal pressé par la faim, hennit, trépigne des pieds, et répond ainsi parfaitement au dessein qu'on s'est proposé; ce jeu de théâtre du cheval contribue fort au succès de cette tragédie.

---

## CHAPITRE II.

Troisième Lettre de la même. La Cour. Anecdotes. Portrait de Louis XIV. Détails. L'Intrigue avec Mademoiselle Mancini. Christine y donne les mains. La Comédie chez les Jésuites. La Rochefoucauld (1).

NOUS avons paru à la Cour. La Reine-Mère nous attendoit sur une terrasse, et fit quelques pas au devant de nous. Rien de plus pompeux que l'aspect de la Cour française. L'élégance des costumes, celle des manières, une galanterie qui n'est propre qu'à cette nation, et qui relève les choses les plus indifférentes par l'art

(1) Ouvrages cités. Mém. de Saint-Simon. Mém. de la Porte. Hist. de Louis XIV, par Réboulet. Hist. et Mém. du Temps.

de les faire ou de les dire, tout porte ici un caractère magique.

Le cardinal Mazarin m'a paru plutôt un homme du monde qu'un ecclésiastique. La Reine-Mère a beaucoup d'attention et d'égards pour lui. Il présenta à Christine deux gentilshommes de bonne maison, disoit-il. La fille de Gustave reconnut aussitôt le Roi et Monsieur, et répondit en riant : » ils sont certes de très-bonne maison, et je répondrois de leur fortune si elle étoit à faire. » Le Roi est dans la fleur de l'âge. Figurez-vous la tête la plus noble, de beaux cheveux qui bouclent naturellement, des yeux qui lancent la flamme, et qui ne quittoient point mademoiselle de Mancini (la nièce du Cardinal ). Le Ministre en paroît désespéré. *Cette personne*, disoit-il l'autre jour au Roi, *cette personne* ( il parloit de sa nièce ) *n'a nulle amitié pour moi, au contraire beaucoup d'aversion, parce que je ne la flatte pas dans sa folie. Elle a une ambition démesurée, un esprit de travers et emporté. Elle méprise tout le monde, n'a nulle retenue dans sa conduite, et est toujours prête à faire mille extravagances. On croit que c'est moi qui l'encourage sous main; cette pensée m'accable, je ne mange*

*ni ne dors; je sèche de chagrin et d'inquiétude. Si cela dure, je me mettrai sur un vaisseau avec toute ma famille, et j'irai me cacher dans quelque coin de l'Italie où l'on n'entendra plus parler de moi.* Christine, en l'entendant, se prit à rire, et me dit à l'oreille : *Le Cardinal est un grand pantalon.*

Le jeune monarque a été retiré, en 1643, des mains des femmes pour passer en celles des hommes. Il eut alors beaucoup de peine de ce qu'on ne lui faisoit plus de contes de peau d'âne pour l'endormir. La Porte, son premier valet-de-chambre, y substitua la lecture de l'histoire de France par Mezeray.

Ce La Porte étoit un homme zélé pour l'instruction de son maître. Ayant remarqué à Ruel, que l'enfant affectoit, dans ses jeux, de faire le personnage de valet, il se mit dans son fauteuil, le chapeau en tête, et joua le rôle de Roi. La Reine-Mère, instruite par son fils de ce manque d'égards, le valet-de-chambre dit devant lui : « Puisque le Roi a choisi mon métier, n'est-il pas raisonnable que je fasse le sien? et en vérité je ne perds pas au change. . . . » Cette leçon lui fut sensible, et n'eut pas besoin d'être répétée.

Le Grand Condé, au retour d'une campagne de Flandre, où il avoit remporté une victoire, s'empressa de s'informer en secret du jeune Roi. Comme on lui répondit qu'il donnoit beaucoup d'espérances : « Ah! vous me ravissez, dit-il, car il y a plaisir d'obéir à un prince qui s'y connoît. »

Il est né avec un esprit médiocre, mais capable de se former, de se limer, de se raffiner, d'emprunter d'autrui, sans imitation et sans gêne; il profitera infiniment des circonstances qui placent autour de lui les personnes du monde qui ont le plus d'esprit, et des plus différentes sortes d'esprit.

Il se voit environné d'hommes distingués de toute espèce. Ses ministres sont les plus habiles de l'Europe et ses généraux les plus grands. Il n'a qu'à profiter de leur gloire.

Il sera despote, on peut en juger par ce trait. Après la première campagne et le sacre du Roi, le Parlement voulut encore s'assembler au sujet de quelques édits. Ce prince qui n'avoit pas dix-sept ans, partit de Vincennes, en habit de chasse, suivi de toute sa Cour, entra au Parlement en grosses bottes, le fouet à la main, et prononça ces propres mots : « On sait les malheurs qu'ont produits

vos assemblées ; j'ordonne qu'on cesse celles qui sont commencées sur mes édits. M. le premier Président, je vous défends de souffrir des assemblées, et à pas un de vous de les demander. »

La première éducation de Louis XIV fut tellement abandonnée, que personne n'osoit l'approcher dans son enfance. Souvent il parloit de ces temps avec amertume. La solitude où on le laissoit vivre étoit telle, qu'il a raconté qu'on le trouva un soir tombé dans le bassin du jardin du Palais-Royal, où la Cour demeuroit alors. A peine lui apprit-on à lire et à écrire, et il en est demeuré tellement ignorant, que les évènemens les plus simples de l'histoire lui sont inconnus. Il tombe, par ce défaut, et quelquefois en public, dans les absurdités les plus grossières.

Il est aisé de prévoir que dans l'âge de l'ambition il ne connoîtra aucun obstacle à ses volontés absolues. Aujourd'hui ce lion est assoupi par l'amour.

La passion du Roi pour Marie de Mancini en est venue au point que la Reine-Mère craint qu'il ne l'épouse. Elle a consulté le vieux comte *de Brienne* sur les expédiens qu'il y auroit à prendre pour parer ce coup.

Brienne dit à la Reine : « Qu'ayant été si long-temps Régente, il ne pensoit pas que le Roi, avant l'âge de vingt-cinq ans, pût se marier sans son consentement; qu'en tous cas il lui conseilloit de faire une protestation en bonne forme, et que ce seroit un titre pour faire casser le mariage quand le Roi seroit revenu de son aveuglement. » La protestation est dressée et toute prête à être signifiée, si les choses vont plus loin.

Je n'approuve pas que Christine ait l'air de donner les mains à cette passion, elle a presque courtisé mademoiselle de Mancini, elle lui donne le conseil d'épouser le Roi. Elle verse ainsi le poison à longs flots dans une ame trop prompte à s'en pénétrer.

Les connaissances de la fille de Gustave ont produit leur effet ordinaire, c'est-à-dire, l'admiration. Elle connoît toutes les maisons de France ; elle a parlé à chacun de sa généalogie aussi bien que d'Hosier auroit pu le faire. Elle a entretenu le marquis de Sourdis des tableaux qui sont dans son cabinet; enfin elle a appris à des amateurs ce qu'ils ignoroient, qu'une agathe antique et très-belle étoit dans le trésor de Saint-Denis. Elle jetoit ces détails en riant, en mêlant une réflexion philoso-

phique

phique, un conte plaisant, à ce qu'elle disoit, avec une heureuse négligence, ne perdant d'ailleurs aucun à-propos, lorgnant le Roi, caressant mademoiselle de Mancini, parlant à la Reine de ses belles mains, et se moquant de M. de Bautru, l'un des plus grands originaux de la Cour.

Mais savez-vous ce que les Français ont le plus remarqué : c'est que la reine de Suède, en mettant ses pieds sur une chaise, découvroit toutes ses jambes, il est vrai qu'elle les a très-belles ; et que ses mains n'étoient pas lavées, il est vrai qu'elles étoient tachées d'encre, parce qu'elle avoit écrit toute la matinée. On a observé que les femmes auteurs négligeoient toujours leur toilette. Ce n'est pas ce que j'approuve. Tous les hommes penseront comme moi.

Le soir on nous donna la comédie chez les Jésuites. C'étoit une tragédie de collége. Les nièces de Mazarin se signalèrent par une espiéglerie. Elles occupoient des loges au dessus de ces bons pères, tous vêtus de noir : elles imaginèrent de vider sur les robes des Ignatiens quelques sacs de poudre. En un instant ils parurent blancs comme des meuniers. La reine de Suède se moqua publique-

ment de la pièce, et le père Annat, confesseur du Roi, vint le lendemain s'en plaindre. La Reine, de nouveau se prit à rire, et lui conseilla de ne prétendre qu'à la gloire.... éternelle.

Nous fûmes très-contentes de l'illustre auteur des Maximes, malgré sa timidité, qui me paroît l'effet d'un amour-propre surabondant. Cette première glace fondue, il devient brillant, abondant, facile, ingénieux. Mais il faut l'attendre.

On m'a raconté une particularité. M. de la Rochefoucauld n'est point de l'Académie française. L'obligation de haranguer publiquement un nombreux auditoire, est le seul obstacle qui l'éloigne de cette compagnie.

Avec tout le courage qu'il a montré en tant d'occasions, et malgré la supériorité que sa naissance et son esprit lui donnent sur des hommes ordinaires, le duc de la Rochefoucauld ne se sent pas capable de prononcer quatre lignes en public, sans éprouver une sorte de défaillance (1).

(1) Un des plus grands capitaines de l'antiquité, Aratus, éprouva quelque chose de semblable. *Voyez* Plutarque.

## CHAPITRE III.

Quatrième Lettre de la Même. Compiègne. Description rapide. Aventure de Mademoiselle de Guerchy (1).

Nous avons parcouru Compiègne. — Compiègne fut d'abord bâtie par les Romains ou par les Gaulois, àqui on donnoit le nom de Romains, après qu'ils eurent été subjugués. Elle étoit déjà connue sous le nom de *Ville-Royale*, du temps des enfans de Clovis; je remarquerai seulement que Louis le-Débonnaire y fut déposé en 833; que Charles-le-Chauve la fit rebâtir en 876, et voulut que de son nom elle fut appelée *Charleville*; que S. Louis fonda l'Hôtel Dieu, qu'on y voit encore, et fit bâtir ensuite un nouveau château dont il ne reste que la chapelle et la grande salle; que Louis XI, François Ier., le connétable de Montmorency l'augmentèrent, mais que tout céde aux embellissemens projetés par le jeune Monarque des Français.

La dévotion m'oblige d'entrer à l'abbaye

(1) Descript. de Comp. Mém. du temps. Piganiol.

de Saint-Corneille. La fondation en remonte à Charles-le-Chauve. On y montre le Suaire qui servit à envelopper le Christ. Mon érudition embarrassa l'abbé, car je lui appris que l'église de Besançon prétendoit posséder le véritable, et que celle de Turin s'en croyoit propriétaire exclusive. Du moins, me dit-il, vous ne contesterez pas l'authenticité des reliques de S. Cyprien et de S. Corneille, dont notre abbaye est enrichie. — Pardonnez-moi, lui dis-je, car j'ai vu, dans l'église collégiale de Ronce, diocèse de Gand, une châsse avec cette inscription : « Les os de S. Corneille. » — Ce n'est qu'un miracle de plus. Les chefs de S. Jean-Baptiste sont tellement multipliés que le propriétaire du véritable auroit peine à le reconnoître.

Nous avons visité le collége des Jésuites. Nous nous sommes ensuite égarées dans la forêt, à la suite d'une partie de chasse. Cette forêt contient environ vingt-neuf mille arpens, et appartient au Roi. Elle alimente un commerce de bois considérable, qu'on voiture à Paris par la rivière d'Oise.

On nous montra le lieu où l'infortunée Jeanne-d'Arc fut trahie et surprise. Non loin de là s'élèvent plusieurs manufactures de bon-

nets et de bas de laine, qui se débitent en Flandre. On nous attendoit au beau château de Mouchy, près de Compiègne; il appartient à Madame d'Humières.

On nous a raconté une aventure tragique. Mademoiselle *de Guerchy*, fille d'honneur d'*Anne d'Autriche*, étoit maîtresse du duc *de Vitry*, et se trouva grosse de son fait, dans une circonstance où elle ne pouvoit se dispenser d'accompagner la Reine, dans un assez long voyage. Sa ressource fut de recourir à une sage-femme nommée *Constantin*, qui s'engagea, moyennant une somme convenue, à percer et détruire le *fœtus*, sans exposer la vie de la demoiselle. Mais cette opération se fit si mal-adroitement, que la patiente fut blessée à n'en pouvoir revenir. Le duc *de Vitry*, désespéré de l'affreux état de sa maîtresse, et voulant y mettre un terme, la fit confesser. et lui brûla la cervelle.

Voici ce que l'honnête chronique ajoute sur mademoiselle de Guerchy. Elle avoit quitté le commandeur *de Juret* pour s'abandonner à *Jeannin de Castille*, trésorier de l'épargne. Elle se conduisit avec si peu de retenue, que la Reine l'exila de la Cour.

Alors le duc *de Vitry* se lia avec elle, et la traita avec autant de respect, que si elle eût été fort chaste, et n'eût eu de sa vie d'inclination que pour lui. Elle avoit eu déjà plusieurs enfans de différens pères. Elle devint grosse encore une fois; et le duc, qui ne la croyoit pas aussi perdue qu'elle l'étoit, voulut absolument qu'elle sacrifiât à sa réputation, ce fruit de leurs amours.

Ce sacrifice lui a coûté la vie, et la *Constantin* sera pendue pour sa maladresse. Cette aventure, et celle de quelques-unes de ses compagnes, a fait dire à un plaisant; je crois que c'est Benserade: que le titre de fille d'honneur étoit le plus difficile de tous à justifier.

## CHAPITRE IV.

Rencontre d'un Evêque sans religion. Diner chez Saint-Évremont. Les Lois du Repas. Philosophie du moderne Aristipe. Son Portrait (1).

On se disputoit l'avantage de posséder la fille de Gustave. Mais elle étoit loin de se prodiguer ainsi : il falloit avoir un grand

(1) Œuv. de S.-Evremont. Bayle. Mém. de Christine.

fonds d'esprit, ou une dose bien conditionnée d'originalité pour attirer ses regards. Ils s'étoient portés sur un évêque qu'on accusoit de ne pas croire ce qu'il enseignoit. C'étoit l'évêque de Meaux, M. de Lavardin ; il pressoit Christine d'accepter une collation. — Je ne le puis, j'ai promis à mon Aristipe de diner aujourd'hui avec lui. — Vous ferez, chez Saint-Evremont, une excellente chère, mais trop rafinée; ces Messieurs, je veux parler du comte d'Olonne, du marquis de Bois-Dauphin et de votre philosophe, poussent la délicatesse jusqu'à l'excès.

Ils ne sauroient manger que du veau de rivière ; il faut que leurs perdrix viennent d'Auvergne, que leurs lapins soient de la Roche-Guyon ou de Versins. Ils ne sont pas moins difficiles sur le fruit ; et pour le vin, ils n'en sauroient boire que des trois côteaux d'Ay, d'Haut-Villers et d'Avenay. Depuis ce temps, on les appelle LES TROIS CÔTEAUX. — Ce nom n'est pas de mauvais augure.

— Il ne vous manque plus que d'y rencontrer le fameux Broussin, homme qui, en fait de repas, se vante d'avoir acquis la plénitude de la science. Il fait, dit-il, tous les jours, de nouvelles découvertes dans le pays de la

bonne chère, jusqu'à vouloir faire trouver aux mets ordinaires tout un autre goût que leur goût naturel. Quand il a à donner quelque repas d'érudition (ce sont ses termes) comme par exemple, au duc de Lesdiguières et au comte d'Olonne, il est sur pied dès quatre heures du matin, et prend un compas pour faire poser la table du festin, afin qu'elle ne penche pas plus d'un côté que de l'autre. Il ne parle pas moins que de condamner au fouet, ou d'envoyer au carcan, des valets qui se seroient mépris sur l'ordre des services. Un jour, il s'avisa de dire à ses convives : Sentez-vous, Messieurs, le pied de mule dans cette omelette aux champignons? Chacun d'eux fut surpris de l'apostrophe. Pauvres ignorans, leur dit-il, faut-il que je vous apprenne que les champignons employés dans cette omelette ont été foulés par le pied d'une mule? Cela met un champignon au dernier degré de perfection. — Je voudrois rencontrer un pareil original.

Ils se quittèrent. En arrivant chez le moderne Aristipe, Christine lui raconta, en riant, les scrupules de l'Evêque. — « L'impie ! blasphêmer le culte de Comus ; je lui pardonne de ne pas croire à sa religion, mais

insulter la mienne. » — Il est vrai qu'il passe pour être athée (1), s'il étoit gourmand autant que vous, vous n'auriez rien à lui reprocher. — C'est un plaisant personnage, il se moque de tout ce qu'il y a de plus sacré; il a même coutume de dire, mais à ses amis intimes, qu'en administrant les sacremens, il n'a jamais l'intention de les conférer; je vous laisse à penser quel trouble et quel scandale une pareille facétie excitera parmi les consciences timorées, dès qu'elles apprendront que le sacrement ne leur a été conféré qu'en blanc, car dans la doctrine de l'Eglise, l'intention fait tout, là comme ailleurs; mais parlons de choses plus graves. Je ne vous crois point hérétique en Epicure, la sortie de l'Evêque me pique; je lui enverrai un jour le code et les constitutions des repas, ouvrage important dont j'ai déjà, pendant

(1) Effectivement M. de Lavardin avoit cette réputation, son crédit empêcha qu'on ne lui en fît des affaires pendant sa vie; mais après sa mort, sa déclaration de principes fit un grand éclat; plusieurs prêtres, entre autres le célèbre Jules Mascaron, se firent conférer les ordres de nouveau. (Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique, pages 399 et 400.)

quelques instans d'heureux loisirs, rédigé les principaux axiomes. Vous riez, mais cela est très-sérieux. — « Je ne m'en doutois pas : mais daignez m'instruire. » —

### Ier. AXIOME.

*Accommodez autant qu'il vous sera possible votre goût à votre santé.* — C'est un grand secret de pouvoir concilier l'agréable et le nécessaire en deux choses qui ont été presque toujours opposées.... — Pour ce grand secret, néanmoins, il ne faut qu'*être sobre et délicat*; et que ne doit-on pas faire pour apprendre à manger délicieusement?

*On peut être sobre sans être délicat; mais on ne peut jamais être délicat sans être sobre.* — Heureux qui a les deux qualités ensemble! Il ne sépare point son régime d'avec son plaisir. —

### IIe. AXIOME.

*N'épargnez aucune dépense pour avoir des vins de Champagne, fussiez-vous à deux cents lieues de Paris.* Ceux de Bourgogne ont perdu tout leur crédit avec les gens du bon goût, et à peine conservent-ils

un reste de vieille réputation chez les marchands.

Il n'y a point de province qui fournisse d'excellens vins pour toutes les saisons.

La Champagne nous offre le vin d'Ay, d'Avenay, d'Haut-Villers, jusqu'au printemps, Taissy, Sillery pour le reste de l'année. —Mais auquel donnez-vous la préférence? — Sans me laisser aller à des modes de goûts qu'introduisent les faux délicats, je vous dirai que *le bon vin d'Ay est le plus naturel de tous les vins, le plus sain, le plus épuré de toute senteur de terroir, et d'un agrément exquis par son goût de pêche qui lui est particulier, et le premier, à mon avis, de tous les goûts.* Léon X, Charles-Quint, François Ier, Henri VIII, avaient tous leur propre maison dans Ay ou proche d'Ay, pour y faire plus curieusement leurs provisions. Parmi les plus importantes affaires du monde qu'eurent ces grands princes à démêler, avoir du vin d'Ay, ne fut pas pour eux un des moindre de leurs soins.

### IIIe. AXIOME.

1°. *Ayez peu de curiosité pour les viandes*

*rares, et beaucoup de choix pour celles qu'on peut avoir commodément.*

2°. *Un potage de santé bien naturel, qui ne sera ni trop peu fait, ni trop consommé, se doit préférer pour un ordinaire à tous les autres.*

3°. *Du mouton tendre et succulent, du veau de bon lait, blanc et délicat, la volaille de bon suc, moins engraissée que nourrie, la caille grasse prise à la campagne, un faisan, une perdrix, un lapin, qui sentent bien chacun dans son goût ce qu'ils doivent sentir, sont les véritables viandes qui pourront faire en différentes saisons les délices de votre repas.*

N. B. *La gélinote de bois est recommandable sur-tout pour son excellence.*

### *IV*e. *AXIOME.*

*Si une nécessité indispensable vous fait dîner avec quelques-uns de vos voisins, que leur argent ou leur adresse aura sauvés de l'arrière-ban, louez le lièvre, le cerf, le chevreuil, le sanglier, et n'en mangez point.*

*Que les canards et les sarcelles s'attirent la même louange.*

N. B. *De toutes les viandes noires, la seule beccassine sera sauvée en faveur du goût, avec un léger préjudice de la santé.*

### V^e^. AXIOME.

*Que tous mélanges et compositions de cuisines, appelés ragoûts ou hors-d'œuvre, passent auprès de vous pour des espèces de poisons.* Si vous n'en mangez qu'un peu ils ne vous feront qu'un peu de mal: si vous en mangez beaucoup, il n'est pas possible que leur poivre, leur vinaigre et leurs oignons ne ruinent à la fin votre goût et n'altèrent bientôt votre santé.

### VI^e^. AXIOME.

*Les sauces toutes simples que vous ferez vous-mêmes, ne peuvent rien avoir de malfaisant.*

*Le sel et l'orange sont l'assaisonnement le plus général et le plus naturel.*

*Les fines herbes sont plus saines et ont quelque chose de plus exquis que les épices; mais elles ne sont pas également propres à toutes choses; il faut les employer avec discernement aux mets où elles s'accom-*

*modent le mieux et les dispenser avec tant de discrétion, qu'elles relèvent le propre goût de la viande sans faire presque sentir le leur.*

Après avoir parlé de la qualité des vins et de la condition des viandes, il faut venir au conseil le plus nécessaire pour l'accommodement du goût et de la santé.

### *VII^e. AXIOME.*

*Que la nature vous invite à boire et à manger par une disposition secrette qui se fait légèrement sentir, et ne vous y presse pas par le besoin.* Où il n'y a point d'appétit, la plus saine nourriture est capable de nous nuire, et la plus agréable, de nous dégoûter. Où il y a de la faim, la nécessité est une espèce de mal qui en cause un autre après le repas, pour avoir fait manger plus qu'il ne faut.

Voilà tous les conseils que mon expérience m'a su fournir.

Que ce repas ressemble à celui des sages de l'antiquité ! s'écria Christine; agitons à leur exemple des questions intéressantes. Je me crois transportée chez un Athénien. — Vous

êtes chez un Français, jaloux d'en justifier le nom et le caractère : je n'envie rien aux Grecs; mais je n'oublierai pas mes principes sur la conversation.

Le plus grand secret pour y réussir, est d'admirer peu, d'écouter beaucoup, de se défier toujours de sa raison, et quelquefois de celle de nos amis, de ne se piquer jamais d'avoir de l'esprit, de faire paroître, tant qu'on peut, celui des autres, d'écouter ce qu'on dit et de répondre à propos; enfin, de pratiquer le précepte du bon Horace : *Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici.*

On vint avertir que le diner étoit servi; on y trouva MM. de Bautru, le commandeur de Jars, le comte d'Olonne, et les plus illustres profès des côteaux. L'évêque dont il a été question, M. de Lavardin, arriva en cet instant et augmenta la joie des convives : tout respiroit la délicatesse. Mon cher Aristippe, reprit Christine; je vois que votre philosophie s'occupe de tout, est propre à tout. On parle dans les camps de votre bravoure, dans les cabinets de votre politique, dans quelques ruelles même de vos bonnes fortunes; et enfin, vous me présentez ici un convive délicat et un moraliste enjoué. Je fais

sans doute grand cas de votre conduite sur la bonne chère; mais je préfère encore la délicatesse de votre esprit à celle de votre estomac. Lorsque je vous ai nommé l'Aristippe moderne, j'ai cru démêler qu'à son exemple, vous mêliez beaucoup d'indifférence à beaucoup d'épicuréisme. — J'ai toujours pensé qu'une ame seroit heureuse, qui pourroit se refuser toute entière à certaines passions et ne feroit seulement que se permettre à quelques autres; elle seroit sans crainte, sans tristesse, sans haine, sans jalousie; elle desireroit sans ardeur, espéreroit sans inquiétude et jouiroit sans transport. — De manière que vous usez de la vie, avec un plaisir calme. — Qui m'en fait savourer les délices sans craindre la mort (1).

Il en est de la vie comme de nos autres biens, on dissipe quand on pense être en fonds. L'économie devient exacte pour ménager ce qui nous reste, de manière que nous nous devenons plus chers à mesure que nous

(1) Voltaire a mis cette pensée en vers. Tu m'instruisis, dit-il à Horace :

A mépriser la mort en savourant la vie.

sommes

sommes plus près de nous perdre. — Et quand vous venez à éprouver quelques souffrances ? — Je cherche dans le passé des souvenirs agréables, et des idées plaisantes dans l'avenir; si pour éviter le mal il faut le prévoir, ma prévoyance ne va pas jusqu'à la crainte; et j'entends par-là, cette agréable indolence qui n'est pas, comme se l'imagine le vulgaire, un état sans douleur et sans plaisir, c'est le sentiment délicat d'une joie pure, qui vient du repos de la conscience et de la tranquillité d'esprit. — Mais n'êtes vous pas accablé de la pensée de quitter un jour tout ce qui nous est cher ? — En considérant les choses comme mortelles et périssables, je me prépare à en souffrir la perte sans lâcheté.

Quand le soleil commence à luire, je ne m'attends point à voir le soir. Le jour et le moment auquel je mourrai, ne ressemblera-t-il pas à celui que je passe aujourd'hui ? On entendra également le bruit, on jouira de la lumière, on vivra de la même sorte. Or, puisque nous devons tous mourir, et que nous sommes dans une si grande incertitude du temps de la mort; préparons-nous, dès ce jour, à nous quitter les uns les autres. — Vous n'êtes donc sensible à aucune peine ? —

Voici une affliction à laquelle je suis tellement sensible, que je ne trouve point de force dans toute la philosophie qui me la puisse faire soutenir. C'est celle qui me vient des calamités publiques, auxquelles mes sentimens s'intéressent malgré moi. Je ne saurois ouïr les gémissemens des peuples, je ne saurois entendre leurs cris, ni voir couler leurs larmes sans que je me sente atteint d'une véritable compassion. Je ne puis être spectateur des désordres de mon pays, ni considérer l'orgueil des oppresseurs, sans concevoir une violente aversion contr'eux. — Il est vrai que le sage ne doit pas vivre pour lui seul; mais doit-il accepter des emplois publics? — Il ne refusera jamais d'entrer dans les charges publiques. Si nous sommes sages, nous jouirons de ces choses sans aucun danger; nous marcherons heureusement parmi ces écueils; nous regarderons tout cela avec un visage indifférent; et si on nous l'ôte, nous témoignerons en n'y rejetant pas les yeux, que nous les méprisons et que nous n'y étions pas attachés.

Il n'y a point de condition qui ne soit bien séante au sage; de cette sorte, je ne blâmerai jamais un philosophe pour habiter un palais,

mais bien pour ne pouvoir se contenter d'une cabane. Je ne serai pas scandalisé de le voir sous les vêtemens des rois, s'il n'en a point l'ambition.

Qu'Aristippe possède les richesses de Crésus; n'importe, il les jettera quand elles l'incommoderont.

Que Platon soit à la table de Denis le tyran, il n'y mangera quelquefois que des olives.

Nous ne blâmons pas la possession des biens, nous en blâmons la servitude. — Les haillons des cyniques ne me plaisent point. — L'ambition suivit Diogène jusques dans son tonneau.—Mais n'avez-vous pas l'ambition de la gloire que Tacite appelle la dernière passion du sage? — La gloire n'est qu'un vain bruit; le sage place le prix de la vertu dans elle-même; l'homme moins parfait le cherche dans la célébrité (1). D'ailleurs il est impossible d'attraper ce fantôme après lequel je vois courir tout le monde; quelle folie de travailler à l'acquérir avec tant de soins et par des travaux si mal récompensés!

N'a-t-on pas vu un Vespasien parmi les magni-

(1) C'est une pensée de Macrobe; elle compose, à mon avis, le plus beau traité que je connoisse, sur la Gloire.

ficences et les splendeurs s'ennuyer de la longueur du triomphe, et connoissant la vanité de la gloire dont on le flattoit, paroître triste et chagrin jusques dans les fêtes qu'on célébroit pour remercier les dieux de sa fortune et de son bonheur?

N'avons-nous pas vu ce grand et redoutable roi de Suède, votre illustre père (1), mépriser les acclamations des peuples et rejeter les panégyriques des orateurs?

Le duc de Candale, que nous venons de perdre, regretté de tous les honnêtes gens, n'avoit-il pas autant d'aversion pour cette sorte d'estime, que nos courtisans ont d'ardeur pour elle ?

La conversation tomba sur le choix des livres, et l'Aristippe français continua: Je cherche plus dans les livres ce qui me plaît que ce qui m'instruit.

A mesure que j'ai moins de temps à pratiquer les choses, j'ai moins de curiosité pour les apprendre. J'ai plus besoin du fond de la vie que de la manière de vivre, et le peu que j'en ai s'entretient mieux par des agrémens que par des instructions. — Les livres latins

(1) Gustave Adolphe.

m'en fournissent le plus, et je relis mille fois ce que j'y trouve de beau sans me dégoûter. — Un choix délicat me réduit à peu de livres, où je cherche beaucoup plus *le bon esprit* que *le bel esprit* ; et le bon goût, pour me servir de la façon de parler des Espagnols, se rencontre ordinairement dans les écrits des personnes considérables. J'aime à connoître dans les Epîtres de Cicéron et son caractère, et celui des gens de qualité qui lui écrivent. Pour lui, il ne se défait jamais de son art de rhétorique, et la moindre recommandation qu'il fait au meilleur de ses amis, s'insinue aussi artificieusement que s'il vouloit gagner l'esprit d'un inconnu pour la plus grande affaire du monde.

— Les lettres des autres n'ont pas la finesse de ces détours ; mais, à mon avis, il y a plus de bon sens que dans les siennes ; et c'est ce qui me fait juger le plus avantageusement de la grande et générale capacité des Romains de ce temps-là.

— Nos auteurs font toujours valoir le siècle d'Auguste, par la considération de Virgile et d'Horace, et peut-être plus par celle de Mœcénas, leur Patron, que par celle des gens de lettres même.

Il est certain néanmoins que les esprits commençoient alors à s'affoiblir aussi bien que le courage. La grandeur d'ame se tournoit en circonspection à se conduire, et le bon discours en politesse de conversation : encore ne sais-je, à considérer ce qui nous reste de Mœcénas, s'il n'avoit pas quelque chose de mou qu'on faisoit passer pour délicat.

Mœcénas étoit le grand favori d'Auguste, l'homme qui plaisoit, et à qui les gens polis et spirituels tâchoient de plaire. N'y a-t-il pas d'apparence que son goût régloit celui des autres; qu'on affectoit de se donner son tour, et de prendre autant qu'on pouvoit son caractère.

Auguste lui-même ne nous laisse pas une grande opinion de sa latinité. Ce que nous voyons de Térence, ce qu'on disoit à Rome de la politesse de Scipion et de Lælius, ce que nous avons de César, ce que nous avons de Cicéron, la plainte que fait ce dernier sur la perte de ce qu'il appelle *sales*, *lepores*, *venustas*, *urbanitas*, *amœnitas*, *festivitas*, *jucunditas* ; tout cela me fait croire, après y avoir mieux pensé, qu'il faut chercher en d'autres temps que celui d'Auguste le bon et agréable esprit des Romains,

aussi bien que les graces pures et naturelles de leur langue.

On me dira qu'Horace avoit très-bon goût en toutes choses ; et c'est ce qui me fait croire que ceux de son temps ne l'avoit pas, car son bon goût consistoit principalement à trouver le ridicule des autres. Sans les impertinences, les affectations, les fausses manières dont il se moquoit, la justesse de son sens ne nous paroîtroit pas aujourd'hui si grande.

— Que pensez-vous des modernes ? —

De tous les livres que j'ai lus, dom Quichote est celui que j'aimerois le mieux avoir fait : il n'y en a point à mon avis qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût de toutes choses. J'admire comme dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de se faire connoître l'homme le plus entendu et le plus grand connoisseur que l'on puisse imaginer. J'admire la diversité de ses caractères, qui sont les plus recherchés du monde pour les espèces ; et dans leurs espèces, les plus naturels.

Les essais de Montaigne, les poésies de Malherbe, les tragédies de Corneille se sont établies comme un droit de me plaire toute ma vie.

Montaigne ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particulièrement l'homme, les jeunes et les vieux aiment à se trouver en lui par la ressemblance des sentimens.

Montaigne revient à nous quand la nature nous y ramène.

— Parmi les poètes français, quels sont vos auteurs de choix? — Ceux qui élèvent l'ame, Malherbe et Corneille.

Pour égaler Malherbe aux anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrois seulement retrancher de ses ouvrages ce qui n'est pas digne de lui. Nous lui ferions injustice de le faire céder à qui que ce fût. Mais il souffrira pour l'honneur de notre jugement, que nous le fassions céder à lui-même.

On peut dire la même chose de Corneille (1); il seroit au dessus de tous les tragiques de l'antiquité, s'il n'avoit été fort au dessous de lui en quelques-unes de ses pièces. Il est si admirable dans les belles, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'est pas excellent en lui me semble mauvais, moins pour être mal, que pour n'avoir pas

(1) P. Corneille.

la perfection qu'il a su donner à d'autres choses. Ce n'est pas assez à Corneille de nous plaire légèrement, il est obligé de nous toucher, s'il ne ravit nos esprits.

— Que pensez-vous de la morale? — La morale n'est propre qu'à former méthodiquement une bonne conscience; et j'ai vu sortir de son école des gens graves et composés qui donnoient un tour fort ridicule à la prudhommie.

Les vrais honnêtes gens n'ont que faire de ces leçons, ils connoissent le bien par la seule justesse de leur goût, et s'y portent de leur propre mouvement. Ce n'est pas qu'il n'y ait de certaines occasions où son aide n'est pas à rejeter, mais où l'on peut avoir besoin de son aide : on se passeroit bien de ces occasions.

Si vous étiez réduits à la nécessité de vous faire couper les veines, je vous permettrois de l re Sénèque, et de l'imiter; encore aimerois-je mieux me laisser aller à la nonchalance de Pétrone, que d'étudier une fermeté que l'on n'acquiert pas sans beaucoup d'effort.

Si vous étiez d'humeur à vous dévouer pour la patrie, je vous conseillerois de ne

lire autre chose que la vie de ces vieux Romains, qui cherchoient à mourir pour le bien de leur pays : mais en l'état où vous êtes, il vous convient de vivre pour vous, et de passer le plus agréablement que vous pourrez, le reste de votre vie. — Où choisiriez-vous de vivre ?

— Un honnête homme doit vivre et mourir dans une capitale, et à mon avis, toutes les capitales se réduisent à Rome, à Londres et à Paris.

— Vous me donnez envie d'avoir votre portrait. — Il est esquissé depuis long-temps. Permettez-moi de vous l'offrir. Oubliez seulement que c'est lui-même qui vous parle : Saint-Evremont est un philosophe également éloigné du superstitieux et de l'impie ; un voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche, que d'inclination pour les plaisirs ; un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, envié de ceux qui n'ont rien, goûté de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison.

Jeune, il a haï la dissipation ; persuadé qu'il falloit du bien pour les commodités

d'une longue vie; vieux, il aura de la peine à souffrir l'économie, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de temps à pouvoir être misérable.

Il se loue de la nature ; il ne se plaint point de la fortune; il hait le crime, il souffre les fautes; il plaint le malheur.

Il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier, il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir ; il se fait un plaisir secret de le connoître: il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres si la discrétion ne l'en empêchoit.

La vie est trop courte à son avis, pour lire toutes sortes de livres, et charger sa mémoire d'une infinité de choses aux dépens de son jugement. Il ne s'attache point aux écrits les plus savans pour acquérir la science ; mais aux plus sensés pour fortifier sa raison. Tantôt il cherche les plus délicats pour donner de la délicatesse à son goût, tantôt les plus agréables pour donner de l'agrément à son génie.

Il me reste à vous le dépeindre tel qu'il est dans l'amitié : plus constant qu'un philosophe, plus sincère qu'un jeune homme de bon naturel et sans expérience.

Ainsi s'écouloient les heures : Christine sortit, et son départ fut le signal de la plus originale des disputes.

Vous devinez les acteurs, et savez qu'ils étoient tous deux fort intéressés à maintenir leur parti : Beautru ayant fort peu d'obligation à la nature de son génie, et le commandeur pouvant dire, sans être ingrat, qu'il ne doit son talent ni aux arts ni aux sciences.

La dispute vint sur le sujet de la reine de Suède, qu'on louoit de la connoissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le commandeur se leva, et ôtant son chapeau d'un air tout particulier : « Messieurs, dit-il, si » la reine de Suède n'avoit su que les cou- » tumes de son pays, elle y seroit encore. » Pour avoir appris notre langue et nos ma- » nières, pour s'être mise en état de réussir » huit jours en France, elle a perdu son » royaume. Voilà ce qu'ont produit sa science » et ses belles lumières que vous nous vantez. »

Beautru voyant choquer la reine de Suède qu'il estime tant, et les bonnes lettres qui lui sont si chères, perdit toute considération, et commençant son discours par un serment : « Il faut être bien injuste, reprit-il, d'impu- » ter à la reine de Suède, comme un crime,

» la plus belle action de sa vie. Pour votre
» aversion aux sciences, je ne m'en étonne
» point. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous
» les avez méprisées. Si vous aviez lu les his-
» toires les plus communes, vous sauriez que
» sa conduite n'est pas sans exemple. Charles-
» Quint n'a pas été moins admirable par la
» rénonciation qu'il fit de ses Etats, que par
» ses conquêtes. Dioclétien n'a-t-il pas quitté
» l'Empire, et Sylla le pouvoir souverain ?
» Mais toutes ces choses vous sont incon-
» nues, et c'est folie de disputer avec un igno-
» rant. Au reste, où me trouverez-vous
» un homme extraordinaire qui n'ait eu
» des lumières et des connoissances acqui-
» ses ? »

A commencer par M. le Prince, il alla jusqu'à César, de César au grand Alexandre ; et l'affaire eût été plus loin, si le Commandeur ne l'eût interrompu avec autant d'impétuosité qu'il fut contraint de se taire.

« Vous nous en contez bien, dit-il, avec
» votre César et votre Alexandre. Je ne sais
» s'ils étoient savans ou ignorans, il ne m'im-
» porte guère : mais je sais bien que de mon
» temps on ne faisoit étudier les gentils-
» hommes que pour être d'église, encore se

» contentoient-ils le plus souvent du latin
» de leur bréviaire. Ceux qu'on destinoit à
» la Cour ou à l'armée, alloient honnêtement
» à l'académie. Ils apprenoient à monter à
» cheval, à danser, à faire des armes, à jouer
» du luth, à voltiger, un peu de mathéma-
» tiques, et c'étoit tout. Vous aviez en France
» mille beaux gens-d'armes, galans hommes.
» C'est ainsi que se formoient les Thermes (1)
» et les Belle-Garde (2). Du latin ! De mon
» temps, du latin ! un gentilhomme eût été
» déshonoré. Je connois les grandes qualités
» de M. le Prince, et suis son serviteur. Mais
» je vous dirai que le dernier connétable de
» Montmorency a su maintenir son crédit
» dans les provinces, et sa considération à
» la Cour, sans savoir lire. Peu de latin ! vous
» dis-je, et de bon français. »

Il fut avantageux au Commandeur que le bon homme eût la goutte, autrement il eût vengé le latin par quelque chose de plus pressant que la colère et les injures.

Enfin, la contestation s'échauffa tout de

(1) Paul de la Barthe, maréchal des Thermes.

(2) Le duc de Belle-Garde, grand écuyer. *Voyez* les Mémoires des Hommes illustres de Brantôme. t. III.

nouveau; celui-ci résolu, comme Sidias (1), de mourir sur son opinion; celui-là soutenant le parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur et de fermeté.

Tel étoit l'état de la dispute, quand un Prélat charitable (2) voulut accommoder le différend; ravi de trouver une si belle occasion pour faire paroître son savoir et son esprit. Il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur, trois fois il sourit en homme du monde à notre agréable ignorant; et lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, *digitis gubernantibus vocem* (3), il parla de cette sorte :

« Je vous dirai, Messieurs, je vous dirai » que la science fortifie la beauté du naturel, » l'agrément et la facilité de l'esprit donnent » des graces à l'érudition: le génie seul, sans

(1) Le héros d'un petit ouvrage de Théophile, où un pédant est fort bien caractérisé. Cet écrit de Théophile est à la tête de la seconde partie de ses Œuvres, de l'édit. de Lyon, en 1677.

(2) M. de Lavardin, évêque du Mans.

(3) Expression de Petrone, parlant de Circé, chap. 127. Suétone a remarqué que Tibère parloit avec des gestes mous et efféminés. *Nec sine molli quadam digitorum gesticulatione. In Tiberio,* cap. 98.

» règle et sans art, est comme un torrent qui
» se précipite avec impétuosité. La science
» sans naturel ressemble à ces campagnes
» sèches et arides qui sont désagréables à la
» vue. Or, Messieurs, il est question de con-
» cilier ce que vous avez divisé mal-à-propos:
» de rétablir l'union où vous avez jeté le di-
» vorce. La science n'est autre chose qu'une
» parfaite connoissance; l'art n'est rien qu'une
» règle qui conduit le naturel. Est-ce, Mon-
» sieur (s'adressant au Commandeur), que
» vous voulez ignorer les choses dont vous
» parlez, et faire vanité d'un naturel qui se
» dérègle, qui s'éloigne de la perfection? Et
» vous M. de Beautru renoncez-vous à la
» beauté naturelle de l'esprit pour vous rendre
» esclave de préceptes importuns et de con-
» noissances empruntées? »

Il faut finir la conversation, reprit brusquement le Commandeur, j'aime encore mieux sa science que le grand discours que vous nous faites.

Le bonhomme qui n'étoit pas irréconciliable, s'adoucit aussitôt; et pour rendre la pareille au Commandeur, il préféra son ignorance agréable aux paroles magnifiques du Prélat. Pour le Prélat, il se retira avec un

grand

grand mépris de tous les deux et une grande satisfaction de lui-même.

---

## CHAPITRE VI.

Christine à l'Académie française. Séance. De la dignité des Gens de Lettres. Anecdotes. L'abbé Cotin (1).

---

L'ENTRÉE de Christine à Paris n'étoit pas son plus grand triomphe; elle pensoit qu'il lui étoit réservé à l'Académie française : en abjurant le sceptre, elle prétendoit à l'empire des lettres : c'étoit passer d'un trône à l'autre.

En conséquence, elle traita le projet de cette séance comme celui de la négociation la plus importante. Elle y mit une prétention fastueuse et commença par faire demander au protecteur de l'Académie (le chancelier Séguier), si les académiciens seroient assis ou debout devant elle. Le Chancelier lui répondit après une mûre délibération, qu'il s'étoit tenu autrefois des conférences littéraires devant Charles IX, et que tous les membres de

(1) Mém. de Christ. Hist. de l'Acad.

cette assemblée étoient alors assis devant le Roi; que François I[er], lorsqu'il recevoit un homme de lettres, avoit coutume de faire trois pas au devant de lui; qu'en sa qualité de membre de l'Académie, lui Chancelier, il estimoit que les académiciens devoient conserver leur attitude ordinaire (1). La fille de Gustave céda à ces raisons; les académiciens se levèrent dès qu'elle entra et reprirent leur place aussitôt. Elle se plaça sur un fauteuil à quelque distance. On continua le travail de la séance; on en étoit au Dictionnaire, article *Jeu;* on lit : *Jeu des Princes*, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font. Christine se prit à rire.

Cette séance fut d'ailleurs pédantesque et lugubre. Pour en completter le charme, M. l'abbé Cotin, qui étoit loin alors de la célébrité fatale qu'il obtint depuis, lut une traduction d'un chant de Lucrèce. Christine qui connoissoit une partie de la traduction de Molière, avoit peine à retenir des signes d'improbation. L'abbé prit le change et s'imaginant que c'étoit la religion de la Reine qu'il offensoit (le mal-

(1) Lorsque Louis XII voulut entendre le professeur Ménus à Pavie, celui-ci ayant été à sa rencontre, le Roi voulut que le Docteur prît le pas en entrant dans l'École. *Dict. Hist.*

heureux ne blessoit que son goût), il termina cette lecture par un morceau de sa composition, dans lequel il s'efforçoit de justifier la Providence. — Il feroit mieux, dit Christine entre ses dents, après avoir bâillé, de justifier sa poésie, car il est bien coupable. Elle sortit.

Dans les environs, elle rencontra Ménage. — Vous n'êtes pas de l'Académie? — J'ai écrit contre elle. — C'est pour cela que vous deviez en être : c'est ainsi que l'on condamne un homme à épouser la fille qu'il a déshonorée. — Cela auroit pu me tenter, car enfin il n'y auroit plus eu dans le monde que trente-neuf personnes qui auroient eu plus d'esprit que moi, mais la presse y est. — Comment cela? — Oui : on y reçoit des gens titrés, des gens d'église..... — Et même des gens de lettres.

---

## CHAPITRE VII.

Rencontre de la Comtesse de la Suze et de Mademoiselle Scarron. Anecdotes. Caractère de Ninon (1).

Pour oublier l'appareil du bel esprit et se débarbouiller de l'ennui d'une séance académique, Christine résolut de rendre visite à la belle et facile Ninon, qu'elle desiroit connoître.

Ninon était à Senlis : mais Christine rencontra la comtesse de la Suze, et mademoiselle d'Aubigné que son mari appeloit mademoiselle Scarron; elle accompagna la première jusqu'au palais où elle plaidoit contre la duchesse *de Châtillon.* Ces deux dames se rencontrèrent face à face dans la grande salle du palais; et le duc de la Feuillade, qui donnoit la main à la duchesse, dit à madame de la Suze, qui étoit accompagnée de Benserade et de quelques autres poètes : « Madame, si vous avez la rime de votre côté,

(1) Mém. Lett. de Ninon. Notice de Voltaire. Lettr. de Maintenon.

nous avons la raison du nôtre. » La Comtesse répartit aussitôt : *Ce n'est donc pas, Monsieur, sans rime ni raison que nous plaidons.*

Avant que l'audience commençât, elle dit à Christine : j'ai eu beaucoup à souffrir de la jalousie de mon mari, qui, pour me soustraire au monde, que j'aime, avoit résolu de me confiner dans une de ses terres. Effrayée de ce projet, je pris aussitôt le parti d'abjurer le calvinisme, que je professois, ainsi que mon mari, et de demander la cassation de mon mariage. *J'entends, Comtesse*, répondit Christine, *vous avez changé de religion pour ne vous trouver avec votre mari, ni dans ce monde, ni dans l'autre.*

La cause tardant à être appelée, Christine sortit avec mademoiselle Scarron, qui lui dit · Madame de la Suze, libre de tout engagement, se livre uniquement à la poésie, et néglige souvent ses propres affaires.

Un exempt, accompagné de ses archers, vînt un jour chez elle, sur les huit heures du matin, pour saisir ses meubles; elle ordonna qu'on le fit entrer, quoiqu'elle fût dans son lit, et le pria avec instance de vouloir bien encore la laisser reposer encore deux heures

parce qu'elle n'avoit point dormi de la nuit; ce qui lui fut accordé. A dix heures, elle se leva, s'habilla pour aller dîner en ville, et passant dans son anti-chambre, elle fit de grands remercimens à l'exempt, et lui dit tranquillement : *Monsieur, je vous laisse le maître.*

— Véritable caractère d'un poète.

Christine et mademoiselle Scarron entrèrent dans une maison que la comtesse d'Olonne faisoit bâtir, et elles trouvèrent dans cette maison des ouvriers.

Un maçon qui travailloit à une cheminée n'eut pas plus tôt vu mademoiselle Scarron qu'il cessa son ouvrage, et se mit à la regarder attentivement; ces Dames s'en aperçurent et demandèrent à cet ouvrier s'il la trouvoit à son gré et plus belle qu'elles.

Il leur répondit que ce n'étoit point cette raison qui l'obligeoit de la regarder, mais qu'elle seroit une grande Dame un jour, même épouse du Roi, et qu'en ce temps elles lui feroient la cour. Le peuple dans ce temps-là étoit dans l'usage de prophétiser; ce qui donna lieu à ces Dames de badiner beaucoup sur ce discours, et de demander à mademoiselle Scarron sa protection d'avance.

On visita toute la maison ; et mademoiselle Scarron trouva le moyen de s'écarter seule pour retrouver l'ouvrier, auquel elle demanda ce qui avoit pu l'obliger de lui tenir un discours semblable.

L'ouvrier lui répondit qu'il avoit été frappé en la voyant, qu'il étoit encore persuadé que ce qu'il lui avoit dit lui arriveroit, et que ce n'étoit pas la première fois qu'il avoit fait des prédictions pareilles.

On assure que depuis ce moment, elle rêve la grandeur. Cependant il y a loin du lit de Scarron à celui de Louis XIV. En attendant, mademoiselle Scarron partage le lit de Ninon.

Elle se montra disposée à accompagner Christine jusqu'à Senlis. Le long de la route, celle-ci demanda à mademoiselle Scarron quelques détails sur les premières années de son amie.

Mademoiselle Scarron qui ne demandoit pas mieux que de satisfaire sa malignité naturelle, lui répondit en ces termes :

Je vous dirai d'abord que le cardinal de Richelieu eut les premières faveurs de Ninon, qui probablement eut les dernières de ce grand Ministre. C'est, je crois, la seule fois que cette fille célèbre se donna sans consulter son

goût. Elle avoit alors seize à dix-sept ans. Son père étoit un joueur de luth, nommé l'*Enclos*. Son instrument ne lui fit pas une grande fortune, mais la fille y suppléa par le sien. Le cardinal de Richelieu lui donna deux mille livres de rentes viagères, elle se livra depuis à une vie un peu libertine, mais ne fut jamais courtisane publique.

Jamais l'intérêt ne lui fait faire la moindre démarche. Les plus grands seigneurs du royaume sont épris d'elle, mais ils ne sont pas tous heureux, et c'est toujours son cœur qui la détermine. Il faut beaucoup d'art, et être fort aimé d'elle, pour lui faire accepter des présens.

Dans le commencement de la régence d'Anne d'Autriche, elle fit un peu trop parler d'elle. On sait l'aventure du beau billet qu'a la Châtre. — Je n'en ai qu'une idée confuse. — Le marquis de la Châtre aimoit mademoiselle de l'Enclos et en étoit aimé, lorsqu'il reçut un ordre d'aller joindre l'armée. Il étoit inconsolable moins encore de la nécessité que des suites de son éloignement. Pour se tranquilliser, il s'avisa d'un expédient assez singulier, ce fut d'exiger de Ninon un billet par lequel elle s'engageât à lui rester

fidelle. Elle eut beau représenter que ce qu'il demandoit étoit extravagant, il fallut faire le billet et le signer. Le Marquis le baisa mille fois, le serra précieusement, et partit pour l'armée. Deux jours après, Ninon se trouva dans les bras d'un nouvel amant. La folie de ce billet lui revint alors à l'esprit, et elle s'écria deux ou trois fois : *Ah ! le bon billet qu'a la Châtre*. Saillie plaisante, qui depuis a fait proverbe. — Les Laïs et les Thaïs n'ont assurément rien fait ni rien dit de plus plaisant.

— Une querelle entre deux de ses amans (1), fut cause qu'on proposa à la Reine de la faire mettre dans un couvent. Ninon, à qui on le dit, répondit qu'elle le vouloit bien, pourvu que ce fut dans un couvent de Cordeliers.

On lui dit qu'on pourroit bien la mettre aux Filles-Repenties; elle répondit que cela n'étoit pas juste, parce qu'elle n'étoit ni fille, ni repentie. Elle avoit trop d'amis, et étoit de trop bonne compagnie, pour qu'on lui fit cet affront : enfin, la Reine qui étoit très-indulgente la laissa vivre à sa fantaisie.

(1) Un Militaire et un Abbé se disputoient, après les couches de Ninon, les honneurs de la paternité. Ils tirèrent au sort, et l'enfant échut à l'homme de l'église.

Elle donne souvent chez elle des concerts. On y vient admirer son luth et sa beauté. Les plus beaux esprits du royaume et la meilleure compagnie, se rendent chez elle. On y soupe; et comme elle n'est pas riche, elle permet que chacun y porte son plat.

Saint-Evremont obtient aujourd'hui ses faveurs. Elle pense en philosophe, et on lui donne le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philosophie est véritable, ferme, invariable, au dessus des préjugés et des vaines recherches. Elle justifie les quatre vers que Saint-Evremont a mis au bas de son portrait, et qui sont plus connus que tous les autres vers de cet auteur :

L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Elle mérite cet éloge. C'est un homme de bien. Jamais ami ne fut plus solide, plus sincère, plus vertueux.

— On dit que vous couchez ensemble. — Il est vrai, répondit en rougissant mademoiselle Scarron. — On dit aussi que vous lui

avez enlevé le plus aimable et le plus chéri de tous ses amans. — (Après un instant de silence.) Il est vrai, répondit encore et avec une inexprimable timidité, mademoiselle Scarron, et ce dernier trait peindra son caractère, elle a été assez bonne pour me le pardonner quoique blessée dans ses plus vives affections. Je ne puis ici passer sous silence un trait bien plaisant de la jalousie de madame de Villarceaux.

Cette Dame avoit un jour beaucoup de monde chez elle : on desiroit de voir son fils : il parut accompagné de son précepteur : on le fit parler, et on ne manqua pas de louer son esprit. La mère, pour mieux justifier les éloges, pria le précepteur d'interroger son élève sur les dernières choses qu'il avoit apprises. « Allons, M. le Marquis, dit le grave pédagogue: *Quem habuit successorem Belus, rex Assyriorum? — Ninum*, répondit le jeune élève. » Madame de Villarceaux, frappée de la ressemblance de ce nom avec celui de *Ninon*, ne put se contenir. — « Voilà, dit-elle, de belles instructions à donner à mon fils, que de l'entretenir des folies de son père! » Le précepteur eut beau s'excuser, et donner les explications les plus satisfaisantes, rien ne put

faire entendre raison à cette femme jalouse. Le ridicule de cette scène se répandit dans toute la ville, et Molière se propose, dit-on, d'en tirer parti.

## CHAPITRE VIII.

### Le Souper chez Ninon (1).

PENDANT cette conversation, la voiture rouloit vers Senlis : on arrive. La reine de Suède se fait annoncer; Ninon vole à sa rencontre; elle étoit entourée de Saint-Pavin, de Charleval, de Saint-Evremont et de Gourville. Mademoiselle Scarron ayant salué avec bienveillance l'aimable Charleval. — C'est un de vos amis, dit Christine? — Charleval répondit par l'impromptu suivant :

Bien souvent l'amitié s'enflamme,
Et je sens qu'il est mal aisé
Que l'ami d'une belle dame
Ne soit un amant déguisé.

On s'avance en riant sous un vestibule orné des seuls portraits d'Aristippe et d'Epicure.

(1) Suite. Mém. et Anecdot. du Temps. Ouv. cités.

L'amour, dit la belle Ninon à Charleval, est un plaisir qui n'engage à aucuns devoirs; mais l'amitié est une chose sacrée. — Je le sais, ma belle gardeuse de cassette. — Que dit-il là, s'écrie la fille de Gustave? — Je vais vous le raconter, répondit Gourville. J'avois, pendant les troubles, divisé une partie de ma fortune en deux dépôts; je plaçai l'un chez un ecclésiastique qui jouissoit d'une grande réputation de vertu, et l'autre chez cette belle et fripponne Ninon. Quelque temps après je passai chez l'honnête ecclésiastique pour y reprendre mon argent; il me répondit que j'en aurois fait un usage criminel, et qu'il l'avoit employé en œuvres pies pour le salut de mon ame. Désespéré, je craignois d'aborder Ninon; elle s'offensa de mon absence et me fit inviter à aller la voir : je l'aborde en tremblant. Ah! me dit-elle en m'apercevant, mon cher Gourville, il m'est arrivé un grand malheur, j'ai perdu..... A ces mots je crus que ma cassette avoit été retrouver l'autre; j'ai, perdu, continua-t-elle, l'amour que j'avois pour vous, mais je n'ai pas perdu la mémoire; voici les soixante mille francs que vous aviez déposés chez votre amie. Je lui en offris la moitié; elle me répondit que je l'outrageois

et qu'elle me feroit jeter par les fenêtres. Depuis ce temps, elle n'est plus connue parmi nous que sous le nom *de la belle gardeuse de cassette.* — Ah! dit Ninon, voilà bien du bruit pour peu de chose; je n'ai jamais fait à Dieu qu'une prière: « Mon Dieu, faites de moi un honnête homme et n'en faites jamais une honnête femme. » — Vous ne devez guère goûter les précieuses. — Ce sont les Jansénistes de l'amour.

Saint-Evremont ajouta: L'amour est un dieu pour les précieuses; il n'excite pas de passion en leur ame; il y forme une espèce de religion; mais à parler moins mystérieusement, le corps des précieuses n'est autre chose que l'union d'un petit nombre de personnes, où quelques-unes véritablement délicates, ont jeté les autres dans une affectation de délicatesse ridicule.

Ces fausses délicatesses ont ôté à l'amour ce qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus précieux. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit et converti des mouvemens en idée. Cet épurement si grand a eu son principe d'un dégoût honnête de la sensualité; mais elles ne se sont pas moins éloignées de la véritable nature de

l'amour que les plus voluptueuses ; car l'amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement que de la brutalité de l'appétit. Si vous voulez savoir en quoi les précieuses font consister leur plus grand mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs amans sans jouissance et à jouir solidement de leurs maris avec aversion (1).

Je ne sais pourquoi, dit Christine, en riant, ces dames m'embrassoient toujours, est-ce parce que je ressemble à un homme?

On invita Charleval à lire des vers ; vous n'aurez, dit-il, que des moralités, et il lut ces stances :

Modérons nos propres vœux ;
Tâchons de nous mieux connoître.
Desires-tu d'être heureux?
Desire un peu moins de l'être.

Voici comment j'ai compté,
Dès ma plus tendre jeunesse ;
La vertu, puis la santé,
Puis la gloire, puis la richesse (2).

(1) Saint-Evremont, t. I, p. 125, 129, de l'édition de 1740.

(2) Poés. de Charlev. Amst. 1759, *in*-12, p. 108, n°. 90.

Il ajouta cette épigramme sur les coquettes :

Au dedans ce n'est qu'artifice,
Et ce n'est que fard au dehors !
Otez-leur le fard et le vice,
Vous leur ôtez l'ame et le corps.

Votre philosophie est bien sévère, aujourd'hui reprit Ninon, je préfère ces vers que vous m'adressâtes lorsque je vous reprochai d'être trop long-temps à la campagne.

Au doux bruit des ruisseaux, dans les bois je respire ;
C'est là que sur les fleurs je me viens reposer ;
Je ne quitterois pas ces lieux pour un Empire ;
Mais je les quitterois, Iris, pour un baiser.

Les vers tendres, dit la fille de Gustave, ont bien leur prix ; mais j'aime autant y trouver de la pensée que du sentiment. Charleval continua :

Méditez incessamment,
Dévorez livre après livre ;
C'est en vivant seulement
Que vous apprenez à vivre.

Avant qu'en savoir les lois,
La clarté nous est ravie ;
Il faudroit vivre deux fois
Pour bien conduire sa vie.

Il faut se contenter, reprit Ninon, du jour où l'on vit; les espérances prochaines valent bien autant que celles qu'on étend plus loin; elles sont plus sûres : voici une belle morale, portez-vous bien, c'est à quoi tout doit aboutir. J'en rougis, il vient des temps où l'on fait plus de cas de l'estomac que de l'esprit; on ne lit presque rien qui mérite d'être retenu, on ne dit presque rien qui mérite d'être écouté.

Monsieur Bernier, le plus joli philosophe que j'aie connu (*joli philosophe* ne se dit guère; mais sa figure, sa taille, ses manières, sa conversation, l'ont rendu digne de cette épithète-là), M. Bernier, en parlant de la mortification des sens, me dit un jour : « Je vais vous faire une confidence que je ne ferois pas à madame de la Sablière, « que je tiens d'un ordre supérieur : je vous dirai en confidence, que l'abstinence des plaisirs me paroît un grand péché. » J'adopte volontiers cette doctrine.

Mais où donc est Chapelle ? — Bon, dit Saint-Pavin, au cabaret. — Je lui en ai fait des reproches, s'écria Ninon, je lui ai dit que j'avois une horreur invincible pour les ivrognes, il m'a répondu, en jurant, de se coucher ivre tous les soirs et de m'envoyer une épigramme;

il doit commencer aujourd'hui cette tendre correspondance. La conversation s'engagea sur Chapelle, et on cita les traits suivans :

M. le Prince étant à Fontainebleau, retint Chapelle, deux jours à l'avance, pour un souper. Le jour venu, Chapelle alla se promener l'après-dinée, et sa promenade le conduisit vers le Mail. Des officiers de quelques seigneurs y jouoient à la boule ; il prit plaisir à les regarder : un coup douteux qu'on le pria de juger, augmenta son attention ; le jeu fini, les acteurs l'invitèrent à venir dans un cabaret prendre sa part d'un repas, aux frais duquel la perte avoit été destinée. Il accepta l'offre sans balancer ; tint table sept ou huit heures, but amplement à son ordinaire, et s'amusa beaucoup avec des convives qui ne se lassoient point de l'entendre. Le lendemain, M. le Prince lui fit des reproches obligeans sur son manque de parole ; il ne s'excusa que par un récit ingénieux de son aventure, et le termina par dire très-sérieusement : *En vérité, Monseigneur, c'étoient de bonnes gens et bien aisés à vivre que ceux qui m'ont donné ce souper!* M. le Prince lui pardonna sans doute ; mais il ne continua pas de l'admettre aussi familièrement à sa Cour.

Naturellement gai, Chapelle ne se livroit guère au sérieux qu'il ne fût ivre. Dans un souper qu'il fit tête-à-tête avec un maréchal de France, le vin leur rappela par degrés diverses idées philosophiques et morales, et réveilla chez eux des sentimens de christianisme. Ils réfléchirent profondément sur les malheurs attachés à la condition humaine et sur l'incertitude des suites de cette vie. Ils convinrent que rien n'est plus dangereux que d'être sans religion; mais ils trouvèrent comme impossible de vivre pendant un grand nombre d'années dans le monde en bon chrétien; ils finirent par envier le bonheur des martyrs.

*Quelques momens de souffrance*, disoient-ils, *leur ont valu le ciel. Hé bien*, dit Chapelle, *allons en Turquie prêcher la foi, nous serons conduits devant un Bacha; je lui répondrai comme il convient, vous répondrez comme moi, M. le Maréchal: On m'empalera, vous serez empalé, nous voilà saints. — Comment!* s'écrie le Maréchal en colère: *Est-ce à vous, petit compagnon, à me donner l'exemple? C'est moi qui parlerai le premier au Bacha, qui serai martyrisé le premier, moi, Maréchal de France et Duc et Pair. — Quand*

*il s'agit de la foi*, réplique Chapelle en bégayant, *je me moque du Maréchal de France et du Duc et Pair.* Le Maréchal lui jette son assiette à la tête; Chapelle se précipite sur le Maréchal, ils renversent table, buffet, siéges. On accourt au bruit, ils exposent leurs différends; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on vint à bout de les calmer l'un et l'autre.

Chapelle étoit véritablement ami d'une demoiselle *de Chouars*, fille de condition, qui avoit de l'esprit et des connoissances. Comme on servoit à sa table de très-bon vin, il alloit de temps en temps souper tête-à-tête avec elle. Un soir qu'ils avoient tenu table assez long-temps, la femme-de-chambre survint, et fut bien étonnée de voir sa maîtresse en pleurs, et Chapelle accablé de tristesse. A ses questions sur la cause de ce qu'elle voyoit, Chapelle répondit, en soupirant, qu'ils pleuroient la mort du poète *Pindare*, malheureuse victime de l'ignorance des médecins, qui l'avoient tué par des remèdes contraires à sa maladie. Là-dessus, ample éloge du poète, détail immense de ses belles qualités, et de ses talens poétiques, sans oublier la vigueur de son tempérament que les remèdes avoient détruit. La bonne femme-de-chambre, péné-

trée jusqu'au fond du cœur, joignit ses larmes à celles de sa maîtresse, et tous trois continuèrent à regretter avec sanglots, qu'un si grand homme eût péri si malheureusement.

Le duc *de Brissac*, résolu d'aller en *Anjou* passer quelque temps dans ses terres, voulut y mener une compagnie agréable ; il fit tant, par ses propres sollicitations, et par celles des amis de Chapelle, qu'il l'engagea à être du voyage. Ils partirent de Paris fort contens l'un de l'autre; leur quatrième diner fut à *Angers*. Comme ils devoient y coucher, Chapelle fit trouver bon au Duc qu'il allât diner chez un chanoine de la cathédrale, son ancienne connoissance. Il y fut reçu comme chez un chanoine, et trouva le vin si bon qu'il tint table jusqu'au soir assez tard, et ne revint à l'hôtellerie que pour se coucher. Le lendemain matin, quand il fallut partir, il dit au Duc qu'il ne pouvoit pas avoir l'honneur de l'accompagner plus loin, qu'il avoit trouvé, sur la table de son ami le chanoine, un vieux Plutarque, dans lequel, à l'ouverture du livre, il avoit lu : *Qui suit les grands, serf devient.* Le Duc eut beau lui dire qu'il le regardoit comme son ami, qu'il seroit chez lui le maître, qu'il y vivroit en toute liberté,

qu'il n'éprouveroit absolument aucune sorte de contrainte ; il n'en put rien tirer que ces paroles : « Plutarque l'a dit : cela ne vient pas de moi : ce n'est pas ma faute, mais Plutarque a raison. » Le Duc partit seul, et Chapelle revint à Paris.

On dina gaiement ; la soirée s'écoula dans les plaisirs. Ninon reçut un billet ; elle se mit à éclater de rire. C'est une épigramme de Chapelle. — Bacchus l'a brouillé avec Vénus.

Ninon pourroit lui répondre, dit Saint-Pavin, car elle s'exprime en vers avec autant de facilité, que de graces en prose. Je vous citerai ses vers en réponse à un quatrain impertinent (1).

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas ;
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate ! que tu n'avois pas.

Notre belle Ninon les parodia de la manière suivante, qui dut outrager l'esprit de

(1) Anecdote très-postérieure, puisque ces vers sont du prieur de Vendôme. Mais on prévient, une fois pour toutes, que dans les choses indifférentes, on s'est permis ces anachronismes sans conséquence, afin de grouper, dans une seule étude, tous les traits carac-

l'auteur, dont le cœur étoit déjà si complettement humilié.

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes foibles appas;
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas?

Mais il faut l'écouter elle-même. Priez-la de vous lire une de ses pièces, *la Coquette vengée*. Elle peint à la fois, Ninon, nos mœurs et la fausse philosophie de nos ruelles.

On insista; Ninon se fit prier quelques instans, mais bientôt elle se rendit, et lut la pièce suivante:

LA COQUETTE VENGÉE.

« Ma nièce, disoit *Eléonore* à *Philimène*, quand vous serez à Paris, ne faites point amitié ni conversation avec toute sorte d'hommes; il y a bien du choix à faire parmi eux: mais sur-tout évitez les philosophes. Voilà un mot

téristiques d'un personnage. On a soin, d'ailleurs, de rétablir, par les notes, la vérité historique.

Cependant Ninon, lorsque le prieur de Vendôme naquit, avoit déjà 39 ans. Elle en auroit donc eu au moins 55 quand Vendôme, à qui on attribue ces vers, les composa. Elle avoit 40 ans à l'époque de son entrevue avec Christine.

que vous n'entendez pas, je le vois bien; un peu de patience vous allez bientôt savoir ce que c'est.

Quand *Dorilas*, votre frère, alloit au collége, vous avez vu souvent dîner chez vous un certain homme qui faisoit tant de révérences et tant de gestes en entrant, qui rioit au nez à tout le monde, qui parloit toute sorte de langues hormis la nôtre, qui avoit toujours les cheveux mal peignés, la barbe sale, et le collet entr'ouvert, toujours crotté, toujours la soutane grasse et le long manteau déchiré. Ne vous souvient-il pas d'un éclat de rire qui vous prit à table un jour, quand il disoit au laquais qui lui donnoit à boire, qu'il se couvrît, autrement qu'il n'accepteroit jamais le verre de sa main, avec des complimens si longs et si opiniâtres, qu'il fût mort de soif, si votre père n'eût eu pitié de lui? Vous le connoissez; c'étoit le maître qui enseignoit la philosophie à *Dorilas*; c'étoit un philosophe; mais il n'étoit pas de ceux dont je vous veux parler.

Vous avez encore ouï parler cent fois d'un certain abbé qui est dans notre voisinage, dont la vie est toute retirée, qui ne songe qu'à lui, qui ne veut point faire d'amis, de peur de s'engager à être le leur, qui se cache

au grand monde pour en éviter l'embarras, qui fuit les compagnies comme autant d'occasions d'intrigues et de soucis, qui n'aime que ses livres et ses chiens, et encore plus ses chiens que ses livres; et autant de fois que nous en avons parlé, vous nous avez toujours ouï dire que c'étoit un philosophe; ce n'est point encore là ce que j'entends (1).

Il y a d'autres philosophes qui aiment la compagnie, mais celle de leurs semblables, où ils ont leurs coudées franches et la liberté entière de tout dire et de tout faire, des philosophes goinfres qui courent le cabaret, qui ivrognent sans cesse, parce qu'ils disent qu'ils n'ont jamais tant de plaisir que quand ils ont noyé ou endormi leur raison, qui leur joue cent mauvais tours quand elle veille, qui les contraint de faire cent réflexions fâcheuses, et qu'ils appellent l'ennemie capitale de leur repos. Ces philosophes-là portent leur reproche avec eux.

Quand je dis donc que vous devez éviter les philosophes, je n'entends point parler, ni d'un docteur, ni d'un solitaire, ni d'un liber-

(1) A ces tournures vives, semblables à celle du Misantrope « *je ne dis pas cela,* » on voit que Molière avoit passé chez Ninon.

tin dont la profession est ouverte et déclarée. J'entends certains pédans déguisés, pédans de robe courte, des philosophes de chambre qui ont le teint un peu plus frais que les autres, parce qu'ils se nourrissent à l'ombre, et qu'ils ne s'exposent jamais à la poussière et au soleil; des philosophes de ruelles qui dogmatisent dans des fauteuils; des philosophes galans qui raisonnent sans cesse sur l'amour, et qui n'ont rien de raisonnable pour se faire aimer. Vous ne sauriez croire combien ces gens-là sont incommodes.

Au commencement que j'étois à Paris, encore toute pleine de l'air de nos provinces, lorsque le premier venu m'étoit bon, pourvu qu'il me dît quelque chose, je fis connoissance avec un de ces gens-là. Il vint par hasard dans une maison où j'étois en visite avec une de mes cousines; il étoit habillé fort uniment, il n'avoit ni rubans, ni dentelles, il ne me souvient pas même s'il avoit des glands; son chapeau étoit un peu lustré avec un petit crêpe, son bas de soie ne faisoit pas le moindre pli, le manteau sur ses deux épaules, le pourpoint fermé, la petite manchette au bout, le gant de Grenoble à la main, il n'y avoit rien de superflu; un clin-d'œil, un souris, un petit

mouvement de tête suppléoient à toutes ces révérences étudiées qui ne sont bonnes à rien. Le fils de la maison lui fit un grand accueil. Voilà mon fils qui est ravi de vous voir, lui dit sa mère : c'est monsieur tel, dit-elle à toute la compagnie ; et dans la compagnie il y avoit force dames. Je ne vis pas qu'elles s'en émurent beaucoup. Je crus que le sujet de l'entretien qu'il avoit interrompu par son arrivée, les attachoit si fort qu'elles ne pensèrent point à lui faire compliment. Son nom ne m'étoit pas inconnu ; des jeunes gens qui revenoient de Paris m'en avoient parlé dans la province. Il prit un siége auprès de moi.

On continua l'entretien d'un certain mariage qui s'étoit fait à la Cour. Ni lui, ni moi ne disions pas un mot; moi, parce que je ne savois rien; lui, parce que le sujet ne lui plaisoit pas. Il s'imagina que la même raison nous faisoit taire tous deux. Après avoir attendu quelque temps ; nous ne sommes, ni vous, ni moi, me dit-il tout bas, du grand entretien ; si nous en pouvions faire un second entre nous sans troubler le leur : aussi bien elles parlent si haut qu'elles s'étourdissent elles-mêmes, et par conséquent il est impossible, dans le bruit qu'elles font, qu'elles nous entendent. Je lui répondis : il

me dit encore quelqu'autre chose; je lui fis aussi quelqu'autre réponse, mais j'affectois toujours de mettre dans ce que je disois, quelque pointe ou quelque mot extraordinaire. Il me reconnut provinciale; il me fit alors cent questions sur mon pays, sur ma naissance, sur mon nom, sur ma demeure, sur les livres que je lisois. Que ne dit-il point contre *Balzac*, *Voiture* et tous les faiseurs de lettres, de comédies et de romans! On abandonne lâchement la connoissance des choses solides pour s'attacher aux mots. Il me tint un grand discours là-dessus, avec tant de chaleur, que souvent il en roidissoit le bras et fermoit le poing. Trouvez bon, me dit-il à la fin, que j'aie l'honneur de vous aller voir, et vous en saurez plus en un mois que tous ces conteurs de bagatelles ne pourroient vous en apprendre en toute votre vie. Il n'y aura point de grand sujet, dont vous ne puissiez parler sur-le-champ; d'une ligne que je vous dirai, vous pourrez tirer mille conclusions et former mille discours.

Il me vint voir quelque temps après, comme il m'avoit promis. J'achetai certains livres qu'on appelle des tables. Il me les expliquoit toutes les fois qu'il venoit au logis. C'étoit toute

mon occupation ; je négligeois toute autre chose. Ses visites et mon étude durèrent un an et quelques mois : j'avois du loisir, je ne connoissois pas encore le grand monde ; mais enfin je fus obligée de recevoir tant de visites tous les jours et à tout moment, que je ne pouvois plus le voir qu'en compagnie.

Il entra dans ma chambre, un jour que *Polixène* y étoit avec *Philidor*, son frère, qui est un gentilhomme aussi adroit et aussi spirituel que j'en connoisse. Monsieur, lui dit *Philidor*, vous êtes venu bien à propos ; vous avez appris tant de philosophie à *Eléonore* qu'elle nous fait enrager; je lui disois qu'un amour constant étoit la plus belle de toutes les vertus. Elle m'a répondu fièrement que je confondois les vertus avec les passions, que l'amour étoit une passion et non pas une vertu, et qu'une passion ne devient pas vertu par sa durée, mais seulement une plus longue passion. Elle m'a dit cent choses de la même force ; je suis à bout, je vous demande secours. Comment vous pourrois-je secourir, répondit-il à *Philidor*, *Eléonore* a toutes mes forces de son côté. Elle vous a découvert la source d'une erreur, qui est commune parmi les hommes, de prendre pour une passion ce qui

est souvent ou une vertu, ou un vice, faute de savoir la nature et le nombre des passions. Tout cela, ajouta-t-il, est expliqué en deux tables.

Il prit le livre qui étoit sur un guéridon, et ayant cherché la table des passions, il la donna à lire à *Philidor*. Comment! dit *Philidor*, est-ce-là tout ce qu'on peut dire des passions, de tous ces mouvemens impétueux qui nous agitent dans la vie? Certainement voilà une grande mer renfermée dans un espace bien étroit. Vous travaillez admirablement en petit. Quoi! il n'y a qu'une ligne pour l'amour! voilà une divinité bien serrée. Si c'est assez d'une ligne pour fournir à tous les amans, il faut qu'elle soit bien longue. Qui veut devenir savant avec cela a besoin d'un grand naturel. *L'amour est une inclination de l'appétit au bien sensible considéré absolument.* J'en serai bien plus galant quand je saurai cela! j'aurai bien plus de quoi me faire aimer! j'en aurai de bien plus belles idées pour remplir la conversation! Il n'y a rien de si beau, ni de si plein que l'amour, et cependant ce livre nous en fait un squelette tout sec, sans embonpoint et sans couleur. Si toute la philosophie de cet homme-là est de même, savez-vous ce que j'en

pense? c'est une reine bien pauvre et bien maigre, dont les tables sont bien mal servies.

Mon philosophe vouloit s'échauffer contre *Philidor*; pour finir le sujet d'un entretien qui alloit s'aigrir, je pris mon luth, je touchai quelques sarabandes. *Philidor*, avec son dégagement ordinaire, les dansa toutes. Nous parlâmes ensuite de la danse. Je croyois avoir ôté par ce moyen toute occasion de dispute, quand *Polixène*, par une belle malice, s'avisa de me demander si dans mon livre il n'y avoit pas une table de la danse. Monsieur, dit *Polixène* au philosophe, il faut que vous en fassiez une pour l'amour de moi. Cela est fort aisé, dit *Philidor*, je lui en sauverai la peine. Je mettrai premièrement quelques propositions générales pour montrer la nécessité ou l'utilité de la danse. J'en ferai après la définition. *La danse est un mouvement mesuré du corps au son de la voix ou de l'instrument. Elle est ou simple, ou figurée, ou par bas, ou par haut.* Ensuite, j'en remarquerai la différence : les sarabandes, les branles, les courantes, les ballets; j'en distinguerai les pas; le pas coulé, le grave, le coupé, l'entrechat. Adieu, les maîtres à dan-

ser ; quand ma table sera faite, quiconque la lira sera un habile sauteur.

*Polixène* se mit à rire de tout son cœur. Mon philosophe sortit de dépit. Je courus après lui ; je lui fis des excuses dans mon antichambre, le mieux que je pus. Il me dit que tout cela ne le choquoit point ; que *Philidor* étoit un jeune homme sorti fraîchement de l'académie, qui vouloit s'égayer, qu'il étoit bien trompé si sa sœur n'étoit une franche coquette ; qu'il voyoit bien qu'il ne pourroit plus me gouverner à l'avenir ; qu'il me supplioit de l'en dispenser ; qu'il m'enverroit à sa place un de ses anciens écoliers, qui savoit sa méthode aussi bien que lui. Je lui fis mille remercîmens des bontés qu'il avoit pour moi. Nous nous séparâmes. Voici le commencement d'une histoire bien plus plaisante.

Mon philosophe, encore qu'il ne parlât que par tables, par définitions et divisions, étoit pourtant commode en ce point, qu'il étoit content, pourvu qu'on l'écoutât ; et n'exigeoit rien autre chose ni de moi, ni des femmes qu'il voyoit, qu'un peu d'attention qui étoit bien due à ses discours.

Ce n'étoit point là l'humeur de son ami, que *Philidor* appeloit son prévôt de salle. Il faisoit

faisoit le galant ; il vouloit persuader l'amour dont il parloit; il soupiroit quelquefois ; il chantoit même des airs dont il se disoit l'auteur, aussi bien que des paroles. Il étoit jaloux généralement de tous les hommes ; il censuroit tout ce qu'ils disoient; il n'en trouvoit pas un qui raisonnât à son gré ; ils étoient tous ou des ignorans ou des étourdis. Notre sexe même, qui est sacré et inviolable parmi les honnêtes gens , n'étoit point pour lui plus privilégié que tout le reste ; il s'érigeoit en censeur de toutes les beautés ; il se mêloit de juger du caractère et du tour d'esprit que chacune avoit, avec une présomption si grande, qu'il sembloit, à l'entendre, que nous n'eussions de grâces que ce qu'il lui plaisoit de nous en distribuer.

Cela attira sur lui une conjuration universelle de toutes les femmes et de tous les hommes qui venoient chez moi. On ne m'en dit rien, parce qu'on savoit bien que j'eusse eu pitié de lui , et que j'eusse rendu le complot inutile en le découvrant.

Comme ils épioient sans cesse quand il me viendroit voir, il leur fut aisé de le surprendre dans ma chambre. Ils y arrivèrent tous en un moment. Jamais assemblée ne fut plus

grande. Tout le monde lui fit d'abord cent civilités. J'en étois étonnée. L'incomparable, l'inimitable, le plus galant, le plus spirituel, le plus propre à tout, le plus poli de tous les hommes, lui disoit-on. Il ne se reconnoissoit pas. On le pria de faire un petit discours; il expliqua les huit béatitudes. On s'écrioit de temps en temps : sans mentir cela est admirable ! on le pria de chanter; et, bien qu'il le fît avec des efforts effroyables, des convulsions et des contorsions de possédé; bien que sa voix fût aussi pitoyable et lugubre, que son visage est basané et mélancolique, on disoit tout haut qu'on n'avoit plus besoin de *Lambert* ni de sa sœur. C'étoient des applaudissemens perpétuels. *Polixène* lui montra un billet doux qu'elle avoit reçu; il ne voulut pas seulement le lire. C'étoient des bagatelles qui ne pouvoient amuser que des esprits mal faits; chacun lui dit qu'il avoit bien raison, et que l'homme étoit né pour des choses plus grandes. Jamais homme ne fut plus satisfait, ni plus content de lui-même; et parce que c'étoit *Polixène* qui le caressoit le plus, cela lui donna la hardiesse de venir auprès d'elle, et de lui dire quelques douceurs. Elle les recevoit avec un tel tempérament, qu'elle l'em-

barquoit toujours de plus en plus ; il lui prenoit même la main, lui touchoit le bras ; et feignant de lui vouloir dire un mot à l'oreille, il la baisa. Alors Polixène lui appuya un grand soufflet.

C'étoit le signal des conjurés. Chacun se rua sur lui ; l'un lui donnoit une nasarde : voilà pour le philosophe amoureux. L'autre, de grands coups d'épingle : voilà pour le musicien amoureux. L'autre, de grands coups sur les oreilles : voilà pour le poète amoureux. Je fis ce que je pus pour secourir sa philosophie, sa musique et sa poésie attaquées de toutes parts ; et tout ce que je pus, fut de le tirer de la presse, et de lui ouvrir la porte pour s'enfuir.

Il crioit de toute sa force, en s'en allant : *coquettes ! coquettes !* je saurai bien me venger ; et on m'a dit qu'étant mort, ou de ses blessures, ou de désespoir, on a trouvé parmi ses papiers, une grande invective contre les femmes, sous le nom d'*Aristandre*, que ses héritiers ont fait imprimer à leurs dépens.

J'étois assez fâchée que ce malheur lui fût arrivé chez moi ; mais je m'en dois accuser moi-même pour avoir été si facile que de donner accès chez moi à des philosophes,

c'est-à-dire, à des gens qui portent la censure, la médisance et le désordre dans les plus belles, les plus douces et les plus agréables compagnies. Ma nièce, soyez sage par mon exemple, et donnez-vous-en de garde.

Ainsi parloit *Éléonore* à *Philimène*, qui en entendoit une partie et devinoit le reste. »

On applaudit : il étoit tard, Saint-Pavin se retira par raison de mauvaise santé ; dès qu'il fut sorti, la conversation roula sur lui.

Charleval prit en main son éloge. Saint-Pavin, dit-il, pourvu de quelques bénéfices, vit sans autre ambition que celle d'être homme de bonne compagnie ; et ne pensa jamais à se procurer aucun des postes que le crédit de sa famille eût pu lui faire obtenir. Né voluptueux, il fait son occupation de tous les plaisirs, et son amusement des belles-lettres. Il compose pour se divertir, ainsi qu'il le dit lui-même, tantôt en prose, tantôt en vers ; et sur l'idée qu'il a de ses talens, il se flatte d'être quelquefois assez heureux pour réussir dans l'un et dans l'autre genre.

Nous ne sommes pas en état de juger du mérite de sa prose ; et j'ai fait d'inutiles recherches pour en recouvrer quelque morceau. Ses vers sont l'ouvrage, non d'un poète, mais

d'un homme de condition, ayant infiniment d'esprit, et l'ayant cultivé par des études agréables. Ce qui les caractérise, c'est un tour heureux et simple ; de la correction sans aucune gêne; de la précision et de la naïveté dans le style; une grande délicatesse dans le choix des expressions; une finesse singulière dans les pensées, qui sont aussi neuves que naturelles; enfin, ce ton aimable et vrai du grand monde, qui s'acquiert si difficilement, et qui communément est l'apanage de ces gens d'esprit, que leur naissance ou quelque heureux hasard y place d'assez bonne heure.

On sent, en les lisant, que la conversation de leur auteur doit faire les délices des compagnies. Il a la répartie vive; aime à railler, sans médire ; cherche non pas à faire rire, mais simplement à réjouir ; parle sans aucun dessein de se faire écouter ; veut plaire, sans employer les artifices de la flatterie ; et toujours prêt à fronder ce qui lui déplaît, ne paroît cependant jamais épier l'occasion de mordre. Il se peint lui-même comme n'étant ni fâcheux, ni doux, ni fort, ni sage, et comme étant cela tout ensemble, sans que personne lui ressemble. A ce caractère original il joint un train de vie toujours le même ; et

cette égalité contribue sans doute beaucoup à lui faire d'illustres amis.

La conversation devint de plus en plus animée et brillante. On parla de la beauté, et Ninon dit : « La beauté sans graces est un hameçon sans appât. » Sur les plaisirs : « Il faut faire provision de vivres et jamais de plaisirs ; il faut toujours les prendre au jour la journée. » Sur la vieillesse : « M. de la Rochefoucauld prétend que c'est l'enfer des femmes ; il est vrai que les rides eussent été mieux placées sous le talon que sur le visage. » Sur le cœur et l'esprit : « Ah ! je rends graces à Dieu tous les soirs de mon esprit, et je le prie tous les matins de me préserver des sottises de mon cœur. » Sur les amans et les maris : « Une femme sensée ne doit jamais prendre d'amans sans l'aveu de son cœur, ni de mari sans le consentement de la raison. » On vint à parler d'une femme qui manquoit absolument de mémoire : « Ah ! que vous êtes heureux ! elle ne citera pas. »

Je connois, dit Saint-Evremont, un mot plus philosophique et plus heureux encore que tous ceux qui viennent d'échapper à notre belle Ninon. Elle étoit malade et mouroit à vingt-deux ans. On fondoit en larmes

autour de son lit, elle s'écria : « Pourquoi me plaignez vous, je ne laisse au monde que des mourans. » Ce mot est digne de Socrate.

La conversation fut interrompue par une apparition singulière.

« On vint annoncer un inconnu, qui demandoit à parler à Ninon seule, et qui ne vouloit point dire son nom. D'abord elle lui fit répondre qu'elle étoit en compagnie, et qu'elle ne pouvoit pas le voir. Je sais, dit-il au domestique, que mademoiselle peut être seule à volonté. Retournez lui dire que j'ai des choses de la dernière importance à lui communiquer, et qu'il faut absolument que je lui parle. Cette réponse singulière donna une sorte de curiosité à mademoiselle de l'Enclos ; elle ordonna qu'on fît entrer l'inconnu ; ses convives s'écartèrent par discrétion. C'étoit un petit homme, âgé, vêtu de noir, sans épée, et d'assez mauvaise mine ; il avoit une calotte et des cheveux blancs, une petite canne fort légère à la main, et une grande mouche sur le front. Ses yeux étoient pleins de feu, et sa physionomie assez spirituelle. — Mademoiselle, lui dit-il en entrant, ayez la bonté de renvoyer votre femme-de-chambre,

car personne ne doit entendre ce que j'ai à vous révéler. A ce début, mademoiselle de l'Enclos ne put se défendre d'un petit mouvement de frayeur ; mais faisant réflexion qu'elle n'avoit devant elle qu'un petit vieillard décrépit, elle se rassura, et fit sortir sa femme-de-chambre. — Que ma visite, lui dit-il, ne vous effraie point, Mademoiselle : il est vrai que je n'ai pas coutume de faire cet honneur à tout le monde ; mais vous n'avez rien à craindre. Soyez tranquille, et écoutez-moi avec attention. Vous voyez devant vous un homme à qui toute la terre obéit, et qui possède tous les biens de la nature. J'ai présidé à votre naissance. Je dispose à mon gré du sort de tous les humains ; et je viens savoir de vous de quelle manière vous souhaitez que je dispose du vôtre. Vos beaux jours sont dans leur éclat, et il ne dépend que de vous d'être la personne de votre siècle la plus illustre et la plus heureuse. Je vous apporte la grandeur suprême, des richesses immenses, et une beauté éternelle. Choisissez, de ces trois choses, celle qui vous touche le plus, et soyez convaincue qu'il n'est point de mortel sur la terre qui soit

en état de vous en offrir autant. — Vraiment, Monsieur, lui répondit-elle en éclatant de rire, j'en suis bien persuadée, et la magnificence de vos dons est si grande . . . . — Mademoiselle, vous avez trop d'esprit, lui dit-il en l'interrompant, pour vous moquer d'un homme que vous ne connoissez pas. Choisissez, vous dis-je, ce que vous aimez le mieux, des grandeurs, des richesses, ou de la beauté éternelle: mais déterminez-vous promptement; je ne vous accorde qu'un instant pour vous décider. — Ah! Monsieur, lui dit-elle, il n'y a pas à balancer sur ce que vous avez la bonté de m'offrir; et puisque vous m'en laissez le choix, je choisis la beauté éternelle. Mais, dites-moi, que faut-il faire pour obtenir une chose aussi précieuse? — Mademoiselle, lui dit-il, il faut écrire votre nom sur mes tablettes, et me jurer un secret inviolable; je ne vous demande rien de plus. — Mademoiselle de l'Enclos lui promit tout ce qu'il voulut, et écrivit son nom sur de vieilles tablettes noires à feuillets rouges, qu'il lui présenta, en lui donnant un petit coup de sa baguette sur l'épaule gauche. — C'en est assez, dit-il, comptez sur une

beauté éternelle, et sur la conquête de tous les cœurs. Je vous donne le pouvoir de tout charmer. C'est le plus beau privilége dont une créature humaine puisse jouir ici-bas Depuis six mille ans que je parcours l'Univers d'un bout à l'autre, je n'ai encore trouvé sur la terre que quatre mortelles qui en aient été dignes, *Sémiramis*, *Hélène*, *Cléopâtre* et *Diane de Poitiers*; vous êtes la cinquième, et la dernière à qui j'ai résolu d'en faire don. Vous paroîtrez toujours jeune et toujours fraîche. Vous serez toujours charmante et toujours adorée. Aucun homme ne pourra vous voir, sans devenir amoureux de vous; vous serez aimée de tous ceux que vous aimerez. Vous jouirez d'une santé inaltérable, vous vivrez long-temps, et ne vieillirez jamais. Il y a des femmes qui semblent être nées pour le plaisir des yeux; il y en a d'autres qui semblent n'être faites que pour le charme des cœurs : vous réunirez en vous ces deux qualités si rares. Vous ferez des passions dans un âge où les autres femmes ne sont environnées que des horreurs de la décrépitude. On parlera de vous tant que le monde subsistera. Tout ce que je viens de

vous dire, Mademoiselle, doit vous paroître un enchantement. Mais ne me faites point de questions, je n'ai rien à vous répondre. Vous ne me verrez plus qu'une seule fois dans toute votre vie, et ce sera dans moins de quatre-vingts ans. Tremblez alors; quand vous me reverrez, vous n'aurez plus que trois jours à vivre. Souvenez-vous seulement que je m'appelle *Noctambule*. Il disparut à ces mots, et laissa mademoiselle de l'Enclos dans une frayeur mortelle.

De grands éclats de rire succédèrent; on reconnut Saint-Pavin et Linières pour les auteurs de cette plaisanterie; ils avoient parfaitement joué leur rôle. Bientôt les rieurs furent contre Linières. On s'avisa de raconter l'anecdote suivante: « Un jour il avala l'eau d'un bénitier tout entier, parce que sa maîtresse y avoit trempé le bout du doigt. Ninon ne tint pas à cette folie; elle en rioit encore quand la compagnie fut partie. Elle songeoit à se mettre au lit, lorsqu'elle vit paroître le noctambule. *Ah !* dit-elle, *venez beau diable, nous vous mettrons en enfer.*

---

## CHAPITRE IX.

Retour à Paris. Histoire de la Porte (1).

CHRISTINE, mademoiselle Scarron, accompagnées de Charleval, de Gourville et de Saint-Évremont, reprirent la route de Paris.

Avant de sortir de Senlis, Christine remarqua une maison simple, mais bien située, et qui ressembloit à l'habitation d'un propriétaire heureux, quoique peu fortuné.

Gourville s'étant aperçu de l'attention que Christine donnoit à cette habitation, se tourna vers Charleval et Saint-Évremont, et leur dit: « Avouez, Messieurs, que voici matière pour votre philosophie, et qu'il y auroit de quoi faire un beau chapitre sur le dévouement des courtisans. C'est là qu'habite ce pauvre la Porte, que j'ai bien connu le plus fidèle serviteur de la Reine, et qui, pour prix des services les plus éminens, est aujourd'hui exilé. » Christine parut curieuse de connoître

(1) Mém. de la Porte, de Gourville. Œuv. de Saint-Evremont. Mém. de Christine.

son histoire, et Gourville continua. « La Porte fut d'abord porte-manteau de la Reine Anne d'Autriche, femme de Louis XIII. Il lui marqua un attachement inviolable ; il n'hésita pas à se charger du rôle difficile et dangereux d'être l'agent des intrigues et des correspondances qu'elle entretenoit secrettement avec le roi d'Angleterre, le roi d'Espagne et d'autres ennemis de l'Etat.

» Le cardinal de Richelieu, à qui rien n'échappoit, eut des soupçons, fit arrêter la Porte, et le fit enfermer à la Bastille. Celui-ci avoit mis en sûreté tous ses papiers, et s'enveloppa d'un silence impénétrable. C'en étoit fait d'Anne d'Autriche s'il eût dit un mot, s'il eût laissé échapper l'ombre d'un aveu. Le Ministre vindicatif, ne cherchoit qu'une occasion de perdre Anne d'Autriche ; il savoit que le secret étoit tout entier entre les mains de la Porte, et il n'oublia rien pour l'en arracher. Il développa d'abord la terreur et les menaces. La Porte fut plongé dans un cachot. On déploya plus d'une fois devant lui l'appareil des snpplices et des tortures ; il les vit d'un œil stoïque. Une nuit, les portes de son cachot s'ouvrirent, on l'entraîna dehors, et on le jeta dans une voiture : il croyoit aller à

la mort. Quelle fut sa surprise d'être conduit dans le cabinet intérieur de Richelieu. Ce Ministre avoit voulu le voir, l'interroger et l'éprouver lui-même. Il commença par être irrité de la fermeté de la Porte, et finit par l'admirer; il lui proposa de passer à son service. Les promesses du Cardinal glissèrent, ainsi que les menaces, sur le cœur de ce fidèle serviteur dont rien ne put ébranler l'intrépide délicatesse. Cependant, avec un homme tel que Richelieu, il y alloit de sa vie, et il ne l'ignoroit pas. Cette générosité parut toucher le Cardinal lui-même; et lorsque la Porte sortit: *Messieurs*, dit le Ministre en se tournant vers ses domestiques, *qu'on est heureux d'avoir de pareilles gens à son service!* La captivité de la Porte se prolongea; il ne sortit de la Bastille qu'à l'occasion de la grossesse de la Reine, et fut alors exilé à Saumur.

» Après la mort du Cardinal et celle du Roi, il fut rappelé à la Cour, et ensuite établi auprès du jeune Monarque, en qualité de premier valet-de-chambre. — On dit qu'il développa alors dans ces fonctions un caractère noble et ferme. — Si le Roi a quelques vertus, il les doit aux premières instructions de la Porte, car la politique de Mazarin tendoit à

le faire croupir dans l'ignorance et dans les vices. Son Eminence marqua même du mécontentement quand elle vit que la Porte faisoit lire au Roi l'Histoire de France par Mézeray. La Porte n'en continua pas moins ses instructions. Vous êtes un mauvais courtisan, lui disoit-on. Je ne saurois faire autrement, répondoit-il ; tant que je vivrai j'irai droit et je ferai mon devoir tant que je pourrai. Pour l'évènement, je ne m'en mets pas en peine, car il dépend de Dieu. On insistoit. Mais quelle est votre intention? De faire remarquer au Roi les Princes vicieux pour lui donner l'aversion du vice, et les vertueux pour lui donner l'émulation de la vertu. »

— Avec des intentions aussi pures, il dut plaire à la Reine et obtenir les plus dignes récompenses. — Il eut toutes les peines, mais toutes les récompenses furent pour le Gouverneur. — C'étoit, je crois, M. de Villeroy. — Précisément. Or, jamais ce pauvre homme n'osa contredire le Roi; il poussoit même si loin sa sotte complaisance, que son auguste élève s'en moquoit, particulièrement lorsque Sa Majesté l'appeloit et lui disoit *M. le Maréchal*.... Il répondoit : *Oui, Sire*, avant

de savoir ce dont il s'agissoit. Cependant la Porte osoit même réprimander et gronder le Roi de manière que celui-ci lui demanda un jour s'il grondoit ainsi ses enfans. Voici quelle fut l'énergique réponse de la Porte : « Si j'avois des enfans qui fissent de semblables choses, non-seulement je les gronderois, mais je les châtierois sévèrement, parce qu'il n'est pas permis à des gens de notre condition d'être des sots, si nous ne voulons mourir de faim ; mais les rois, quelque sots qu'ils soient, sont assurés de ne manquer de rien, et voilà ce qui fait qu'ils ne s'appliquent point, qu'ils ne se corrigent de rien ; et il ajouta : je vous le dis, non pas pour moi, mais pour vous ; au contraire, ceux qui vous flattent, qui ont de la complaisance pour tous vos défauts, ne le font pas pour vous, mais pour eux. Leur but est de faire leur fortune, le mien est de vous rendre honnête homme : si vous le trouvez mauvais, je ne vous dirai plus rien ; mais si vous êtes ce que je souhaite que vous soyiez, vous m'en remercierez. »

Il paroît qu'une telle tenue de caractère inquièta le cardinal Mazarin. Il abusa de son influence sur l'esprit d'Anne d'Autriche pour en obtenir la disgrace de la Porte. Il est cer-

tain

tain que celui-ci, par excès de zèle même pour les intérêts de la Reine, s'expliqua avec trop de franchise sur le compte du Ministre. Il en reçut le prix que la vérité obtient dans les Cours de tous ceux qui ne sont pas assez grands pour la souffrir et pour l'entendre.

Alors Saint-Evremont prenant la parole : « On pourroit presque appliquer à cette espèce de manie qui nous attache au service des Grands ce qu'on a dit de la pierre philosophale : *Initium decipi, medium laborare, finis mendicare.* On commence par être dupe; ensuite on travaille, à la fin on mendie. Un particulier qui vit à la Cour, quoique dans un état médiocre, se voit continuellement entouré de tout ce qu'il y a de grand dans l'Etat. L'éclat des richesses et du pouvoir l'éblouit et le transporte. Il est continuellement assiégé par des idées de fortune, qui, pour ainsi dire, lui tournent la tête; l'envie de parvenir le dévore; l'exemple de ceux de son état, qu'il voit s'être élevés, lui fait la plus dangereuse des illusions ; il embrasse avec ardeur la première occasion qu'il peut regarder comme un acheminement à la fortune, quoique souvent il y ait pour lui du travail et du risque, et plus souvent encore après ses travaux. Il

ne trouve qu'ingratitude chez ceux qu'il a servis avec le plus de zèle et de fidélité. C'est positivement ce qui est arrivé à M. de la Porte. »

« Mon cher Aristippe, lui répondit Christine, votre philosophie a un très-grand tort, elle n'estime pas assez les hommes. Ce la Porte ne vouloit point faire fortune, mais son devoir. Il sort de la Cour; il a été en faveur, et il est pauvre. C'est un prodige de vertus; s'il n'étoit pas si tard, j'irois l'embrasser. »

La conversation prit un tour moins sérieux. Charleval et Saint-Evremont récitèrent des vers, foibles il est vrai de coloris, mais où le dessin d'une pensée fine et délicate se faisoit toujours remarquer. Mademoiselle Scarron et Christine prodiguèrent tout leur esprit. On arriva à Paris au milieu de la nuit, et Christine promit à mademoiselle Scarron d'aller diner le lendemain avec elle.

---

# CHAPITRE X.

## Le Diner chez Scarron (1).

La fille de Gustave fut fidelle à sa promesse et se rendit chez Scarron, vers l'heure du diner, c'est-à-dire un peu avant midi. Elle y trouva plusieurs personnes qu'elle avoit déjà vues, l'abbé Ménage, madame de Hautefort, Segrais, Villarceaux, le libraire Quinet, le maréchal d'Albret, enfin une espèce de Cour auprès de la femme de Scarron qui faisoit, avec beaucoup de graces et de décence, les honneurs d'un petit réduit et d'un maigre diner. Pour y suppléer, plusieurs convives selon l'usage de ce temps, avoient fait apporter différens services et des vins. L'abondance régna ce jour-là chez le pauvre Scarron. Christine ne put s'empêcher de rire en voyant cette figure hétéroclite.

« Je vous permets, lui dit-elle en riant, d'être amoureux de moi : la reine de France

(1) Mém. de Christine. Œuv. de Scarron. Mém. du Temps.

vous a déclaré son malade, et moi, je vous crée mon Roland. — Vous faites bien, Madame de me donner ce titre, car, autrement, je l'aurois pris. — Alors Christine se tournant vers mademoiselle Scarron et les convives : « Ne savois-je pas bien qu'il ne falloit pas moins qu'une reine de Suède pour rendre un homme infidèle à cette femme-là. Vous m'écrirez, M. Scarron. Je ne suis pas surprise qu'avec la femme la plus aimable de Paris, vous soyez, malgré vos souffrances, l'homme de Paris le plus gai. Vous avez sans doute assuré un douaire considérable à une aussi charmante personne? — Oui, Madame, l'immortalité. Le nom des femmes des rois meurt avec elles. Le nom de la femme de Scarron vivra éternellement : en revanche, elle m'a apporté quatre louis de rente, deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains, et beaucoup d'esprit, ce que j'ai reconnu pardevant notaire.

On se mit à table ; il y régnoit une gaieté vive et décente, car la présence de sa femme, et sur-tout celle de Christine, enchaînoit la liberté cynique de Scarron. Il laissoit briller l'esprit de sa compagne, qui excelloit dans l'art si difficile de conter avec graces. Aux

deux tiers du repas, un des valets se pencha vers son oreille, et lui dit : « Madame, encore un conte à ces Messieurs, car le rot nous manque aujourd'hui. »

Christine voulut savoir l'histoire de Scarron. Il lui dit :

« Je suis fils d'un conseiller au Parlement, qui s'étant marié en secondes noces, me força d'embrasser l'état ecclésiastique. J'obéis et vécus en mondain. A vingt-quatre ans je parcourus l'Italie, et ne m'occupai que de plaisirs. J'en avois contracté l'habitude; et de retour à Paris, je ne songeai pas à la perdre. J'avois obtenu un canonicat dans l'église du Mans, je m'y rendis pendant le carnaval de 1638; je n'oublierai pas cette époque. Après le diner, une idée folle me passa par la tête : je me déshabille comme un athlète, je m'enduis le corps d'huile, j'ouvre le lit de plumes de mon lit, je m'y roule, en un instant je suis habillé de leur duvet; et ainsi métamorphosé en oiseau de nouvelle espèce, je parcours les rues. Le peuple s'avise de trouver cette plaisanterie indécente, on s'ameute, on me poursuit à coups de pierres. La peur me prend, je me sauve, je cours aussi légèrement que si j'avois des ailes, j'aperçois un marais, je m'y plonge

comme une sarcelle, et j'y reste caché jusqu'au soir, dans les roseaux. Ce maudit lac étoit glacé et maudit de Dieu ; j'étois en nage, un froid mortel s'insinua dans mes veines, une lymphe âcre se jeta sur mes nerfs, et m'enleva à jamais et la santé et même la figure humaine, sans rien m'ôter de ma gaieté.

Mais permettez moi de vous communiquer mon portrait; je viens de l'esquisser au devant de l'un de mes ouvrages. Quelques beaux esprits facétieux se réjouissent à mes dépens, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis cul-de-jatte, les autres que je n'ai point de cuisses, et que l'on me met sur table dans un étui, où je cause comme une pie-borgne ; les autres que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je hausse et baisse pour saluer ceux qui me rendent visite. Je pense être obligée en conscience, de les empêcher de mentir plus long-temps. J'ai eu la taille bien faite quoique petite ; ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied, ma tête est un peu grosse pour ma taille; j'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné ; des cheveux assez pour ne pas porter perruque : j'en ai beaucoup de blancs en dépit du proverbe. J'ai la vue assez

bonne, quoique les yeux gros : je les ai bleus, j'en ai un plus enfoncé que l'autre du côté où je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise; mes dents autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt couleur d'ardoise; mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu : mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z! J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes et les doigts; enfin, je suis un abrégé des misères humaines. »

La femme de Scarron rougit, et voulut détourner la conversation; mais le poète burlesque étoit en train, il continua :

« Puisque je suis en si beau chemin, je vais vous apprendre quelque chose de mon humeur: J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand, un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet sot, et peu après monsieur; je ne hais personne, Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, je serois encore plus aise si j'avois de la santé : je me réjouis en compagnie et suis content quand je suis seul : quant à mes maux, on ne les peut supporter plus patiemment. »

— Je vous regarde comme plus philosophe que les Sénèque et les Epictète.

Scarron s'aperçut alors que son pourpoint étoit percé par le coude. Il se recueillit un instant, et improvisa les vers suivans :

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature :

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colisée où souvent les peuples inhumains,
De s'entre-assassiner se donnoient tablature.

Par l'injure des temps vous êtes abolis,
Ou du moins, la plupart, vous êtes démolis ;
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.

Si vos marbres si durs ont senti leur pouvoir,
Dois-je donc m'étonner qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude?

On rit, et on parle de Paris : alors Scarron se tournant vers la reine de Suède :

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues ;
Portes, grilles, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues.

Force gens, noirs, blancs, roux, grisons;
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plumes aux mains crochues.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent;
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux, et grand bruit,
Voilà Paris. Que vous en semble?

Avec autant d'esprit, je voudrois lui dit Christine, vous voir plus heureux. — Je le suis par mon caractère, j'ai pour mes plaisirs une femme charmante à laquelle je ne fais, il est vrai, aucune sottise; mais à qui j'en apprends beaucoup. Pour mon revenu il me reste mon inépuisable marquisat de Quinet (1). Je fus plus riche autrefois, mais je plaidai, et j'eus le double tort d'avoir raison gaiement: si j'avois revêtu un mauvais droit de phrases bien sonores et d'apostrophes à l'intégrité de mes juges, j'aurois gagné, peut-être.

(1) C'est ainsi qu'il appeloit le revenu que lui produisoient ses ouvrages, débités chez Quinet, le libraire, qu'il appeloit, en riant, *Faquinet*.

Mais ce bas monde est une comédie, c'est ce qui m'a fait travailler pour le théâtre. J'ai donné Jodelet maître et valet, et ma fortune s'en est bien trouvée. Dans l'abondance, je dédie mes livres à la levrette de ma sœur; dans le besoin, je les dédierai à quelque monseigneur.

Christine lui dit, je préfère votre prose à vos vers, ils sont trop près du bas et du trivial; tandis que votre prose sait exprimer, sans bassesse, les détails les plus humbles. Je n'ai jamais trouvé de style plus plaisant et plus varié que celui de votre Roman-Comique (1).

Je desirerois, leur dit Scarron, essayer mon nouvel ouvrage, c'est-à-dire vous le lire. On se forma en cercle, et comme on riait; bon, dit Scarron, je suis maintenant sûr du succès, puisque j'ai fait rire des personnes d'un goût aussi délicat.

Cependant Christine, qui se proposoit d'entendre une harangue de Guy-Patin, au collége de France, les quitta de bonne heure. Excusez ma paralysie, dit Scarron, si elle n'a pas l'honneur de vous reconduire.

(1) C'étoit l'opinion de Boileau. *Voyez* Bolœana.

## CHAPITRE XI.

Christine au Collége de France. Conversation avec Guy-Patin. Son Cabinet. Ses réflexions sur les affaires du Temps. Etat de la Médecine en France, à cette époque (1).

CHRISTINE fut enchantée du discours de Guy-Patin, quoiqu'il fût énormement long et diffus, hérissé d'une latinité bizarre, et gonflé d'imprécations contre l'antimoine, contre les chirurgiens, les chimistes et même les pharmacopoles. Semblable à ce philosophe qui voyoit tout en Dieu, Guy-Patin, homme de beaucoup d'esprit d'ailleurs, d'une érudition immense, facétieux personnage, élevé à l'école de Rabelais, qu'il savoit par cœur, voyoit toute la médecine dans une saignée plantureuse et faite à tout propos.

Son originalité intéressoit celle de Christine; il ressembloit de figure à Cicéron, et avoit quelque rapport avec lui par sa facilité

(1) Lett. de Guy-Patin. *Menagiana*. Mém. du Temps.

à s'exprimer sur-le-champ, et par sa passion pour les bons mots. Il avoit plaidé en faveur de la Faculté, et gagné contre un homme dont le nez avoit été formé par la nature avec beaucoup d'économie; au sortir de l'audience, il l'aborde avec un grand sang-froid, et lui dit gravement : « Je vous félicite, Monsieur, car vous avez gagné en perdant. » — Comment? lui répondit, avec beaucoup d'humeur, son adversaire.—C'est que vous êtes arrivé camus à l'audience, et que vous en sortez avec un pied de nez. Dans toute occasion, il ne se refusoit pas une plaisanterie, mais il la débitoit avec le phlegme d'un stoïcien, et il eût, sur ce chapitre, donné leçon à Rabelais lui-même. C'est ce qui le fit accuser d'être un peu libertin, quoiqu'il fût de mœurs exemplaires. La vérité est qu'il ne peut souffrir la bigoterie, la superstition et la forfanterie; mais il a l'ame droite et le cœur bien placé : passionné pour ses amis, affable et officieux envers tout le monde, et particulièrement envers les étrangers et les savans; admirateur des anciens, d'Hippocrate, de Ciceron, de Pline, de Galien; ennemi juré des auteurs arabes, des empiriques, des chimistes. Il appelle ceux-ci les singes de la

médecine ; les apothicaires, des cuisiniers arabes, et les chirurgiens des quidams habillés de noir avec des bas rouges (c'est leur manière de s'habiller). Il en veut sur-tout à ces apothicaires impitoyables qui accablent les malades de remèdes. C'est pourquoi il contribua beaucoup à ruiner leur métier par le livre de l'*Apothicaire Charitable*. Il définit l'apothicaire : *Animal bene faciens partes et lucrans mirabiliter.* »

Il s'élève sur-tout avec une opiniâtreté, plus respectable par son intention que par ses effets, contre l'emploi de l'antimoine.

Chaque empirique se mêle en effet d'en donner à tort et à travers : et, comme dit Pline : *Experimenta per mortes agunt*, il en est de l'antimoine et des autres remèdes actifs comme du fer et du feu. La lancette guérit entre les mains d'un habile homme, et estropie entre les mains d'un mal-adroit ; le feu purifie l'or et consume la paille. Il est certain que l'on commença par abuser de ce remède, et que l'opposition qu'il trouve, contribuera peut-être à le rendre plus circonspect et à en déterminer et le véritable usage, et la valeur précise. Guy-Patin a dressé un registre fort gros de ceux que

l'antimoine a tués, et il l'intitule : *Le Martyrologe de l'antimoine.*

Il s'est particulièrement rendu célèbre par le caractère piquant de sa latinité, toujours émaillée d'expressions extraordinaires et animée par des tours vifs, mais sautillans à l'imitation de celle de Sénèque et de Juste Lipse. Sa thèse : *Est ne totus homo a naturâ morbus,* a confirmé sa réputation. Ainsi s'exprimoit un de ceux qui accompagnoient Christine.

Tel étoit l'homme qu'elle brûloit d'entendre et de connoître. La harangue venoit de commencer lorsque la reine de Suède arriva, et le professeur continua sans s'interrompre; mais bientôt il saisit, en parlant de François I, le fondateur du collége de France, l'occasion de faire l'éloge des souverains qui protègent les sciences; et celui de Christine s'y trouva si naturellement encâdré, qu'on crut qu'il appartenoit plus au fond du discours qu'à la circonstance.

Le discours de Guy-Patin roula sur deux points. Il montra d'abord comment la tradition des institutions Attiques se trouvoit conservée par un fil non interrompu. Grâces à l'honorable asile que les Médicis et François Ier. avoient donné aux Grecs fugitifs de Constantinople. Il fit sentir avec éloquence l'influence

de cette tradition de lumières qui avoient dissipé et qui serviroient à dissiper à jamais les ténèbres de la barbarie en Europe. Ensuite il insista beaucoup sur cette remarque : il démontra combien ce foyer, qui rassembloit tous les rayons des sciences (à l'exception de la théologie, exception philosophique et bien sentie), tiroit de cette réunion même une nouvelle force et un nouvel éclat.

Il fit enfin, avec beaucoup d'équité et de finesse d'observation, l'éloge des différens professeurs. Ce discours dura deux heures; et pour la première fois on fut obligé d'apporter des bougies dans la salle.

Après la séance, Christine complimenta le docteur, et lui demanda, sans façon, à visiter son cabinet. Ils s'y rendirent, et Guy-Patin lui en fit ainsi la description :

J'ai fait mettre, sur le manteau de la cheminée, un beau tableau d'un Crucifix, qu'un peintre, que j'avois fait tailler, me donna l'an 1627. Aux deux côtés du bon Dieu, nous sommes tous deux en portrait, le maître et la maîtresse. Au dessous du Crucifix sont les deux portraits de feu mon père et de feue ma mère. Aux deux coins sont les deux portraits d'Erasme et de Joseph Scaliger. Vous

connoissez le mérite de ces deux hommes divins. Si vous doutez du premier, vous n'avez qu'à lire ses *Adages*, et ses *Paraphrases sur le Nouveau Testament*, et ses *Epîtres*. J'ai aussi une passion particulière pour Scaliger, des œuvres duquel j'aime et chéris les épîtres et les poëmes particulièrement; j'honore aussi extrêmement ses autres œuvres, mais je ne les entends point : aussi quand je les lis, je baisse la tête en me souvenant de ce qu'a dit Martial : *Non omnibus datum est habere nasum.* » Outre les ornemens qui sont à ma cheminée, il y a, au milieu de ma bibliothèque, une grande poûtre qui passe par le milieu de la longueur, de bout en bout, sur laquelle il y a douze tableaux d'hommes illustres d'un côté, et autant de l'autre, y ayant assez de lumière pour les croisées opposées; si bien que je suis, Dieu merci, en belle et bonne compagnie, avec clarté.

Christine remarqua le portrait de Gassendi. — Hélas, nous venons de le perdre à l'âge de soixante-cinq ans : voilà une grande perte pour les lettres. J'aimerois mieux que dix cardinaux de Rome fussent morts, il n'y auroit pas grande perte pour le public; au contraire, le

Pape

Pape y gagneroit, car il en reviendroit leurs bonnets vacans à d'autres qui brûlent de ſaire fortune à ce jeu-là. Le bon homme Gassendi, étoit sage, savant, tempéré, habile; en un mot, un vrai Epicurien mitigé. Comme je lui dis en sa dernière maladie qu'il n'en échapperoit pas et qu'il donnât ordre à ses affaires; il leva gaiement la tête et me dit à l'oreille ce vers du poète (1) :

« *Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi.* »

Quel est votre système en médecine? — De n'en point avoir. J'approuve l'usage du bain d'eau tiède, la privation du vin; car le vin est la chose du monde la plus propre à engendrer la pierre, avec cela cinq ou six bonnes saignées de précaution par an et autant de breuvages, ſaits de casse et de bon sené, avec une once de sirop de roses pâles. — Quoi! cinq ou six saignées par an et par pure précaution! — Oui, Madame, il n'y a pas de remèdes au monde qui ſassent tant de miracles que la saignée. Nos Parisiens ſont ordinairement peu d'exercice, boivent et mangent beaucoup, et tombent dans la pléthore. En cet

(1) Virgile, sixième livre.

état, ils ne sont presque jamais soulagés de quelque mal qui leur survienne, si la saignée ne marche devant, puissamment et copieusement; et néanmoins, si ce n'est une maladie aiguë, on n'en voit point sitôt les effets comme de la purgation. Environ vers l'an 1663, M. Cousinot, depuis premier médecin du roi, fut attaqué d'un rude et violent rhumatisme pour lequel il fut saigné soixante-quatre fois, et avec succès.

Mon beau-père pensa mourir dernièrement; mais il obtint encore quelques délais de la Parque, graces à la saignée. En cette dernière attaque il a été saigné huit fois des bras, et chaque fois je lui en ai fait tirer neuf onces, quoiqu'il ait quatre-vingts ans. Après la saignée, je l'ai purgé quatre bonnes fois avec du séné et du sirop de roses pâles. Il semble rajeûni.

La saignée et la boisson d'eau froide (1). Je ne puis rien vous recommander de mieux, d'après la méthode de Galien. — Vous n'êtes point partisan des nouveaux remèdes, je veux parler du quinquina et de l'émétique. — Ce sont des pestes circulantes; cette poudre de quinquina n'a aucun crédit. Les fous y courent,

(1) Φλεβοτομία καὶ ψυχροποσία.

parce qu'on la vend bien cher, j'ai vu acheter une seule prise quarante francs. Le premier accès après cette prise, fut de dix-sept heures, et beaucoup plus violent qu'aucun autre; poudre de charlatan, poudre jésuitique; les bons pères en ont jeté bien d'autres aux yeux. Quant à l'antimoine, il est prôné par un méchant fripon de notre métier, nommé Élie Béda, de Fougerais, malheureux chimiste déterminé, boîteux des deux côtés comme Vulcain, qui tue plus de monde avec son antimoine, que trois hommes de bien n'en sauvent avec les remèdes ordinaires. Il a pour digne soutien, ces prêtres de Pluton que l'on nomme: Vautier, Guenault, Valot, Rainnaut, Mauvillain, Saint-Jacques et Thévard. J'ai commencé le martyrologe de l'antimoine, il n'est encore qu'*in-4°.*; je m'attends à le pousser jusqu'à l'*in-folio*. — On prétend que l'émétique pris à propos a sauvé le roi? — Ils le disent: ce qui a sauvé le roi a été son innocence, son âge fort et robuste, neuf bonnes saignées et les prières des gens de bien. — Vous n'aimez pas vos confrères, M. Guy-Patin? — Je n'aime pas les sots et les charlatans. Je me rencontrai l'autre jour en consultation avec un nommé Tardy, savant en Hippocrate, en Aristote,

hérissé de grec. Nous ne saurions l'empêcher d'écrire, mais nous l'empêchons d'imprimer. Il me pria de le laisser parler ; il étoit question d'une fièvre continuë avec de grandes douleurs de tête ; il me conta merveilles du syllogisme, du diaphragme et des vertus de la cigüe On peut dire de lui, ce qu'un certain proconsul dit de S. Paul dans les Actes des Apôtres : votre grand savoir vous fait délirer (1). — Vous ne prisez pas davantage les chimistes. — *Duo sunt animalia răpacissima, mendacissima, scilicet herborista et chimista.* La chimie n'est nullement nécessaire en médecine, et il faut avouer qu'elle y a fait bien plus de mal que de bien, vu que sous l'ombre d'éprouver des médicamens métalliques, naturellement virulens et pernicieux, avec nouvelles préparations, la plupart des malades en ont été assassinés. L'antimoine seul en a plus tué que n'a fait votre illustre père, le grand Gustave, dans les guerres d'Allemagne. — Vous accommodez-vous mieux des chirurgiens ? — Ce sont des ministres subalternes, obligés de reconnoître une supériorité de la part de notre Faculté qui les a élevés,

(1) N'est-ce pas là l'origine des consultations des médecins de Molière ?

enseignés et conservés; mais la fréquente saignée et *la dive syphillis*, les ont rendus nécessaires, glorieux, insupportables. Nous venons d'obtenir un arrêt contr'eux; leur avocat prit de singulières conclusions. Il pria la Cour de permettre aux chirurgiens de porter la robe et le bonnet pour marque de l'honneur qu'ils méritent par leur doctrine en chirurgie, *quoiqu'ils n'aient pas de littérature*. Or, avez-vous jamais vu de doctrine sans lettres? Si on leur accorde la robe et le bonnet en faveur de leur doctrine en chirurgie, ne faudra-t-il pas l'accorder aux apothicaires à cause de leur doctrine en pharmacie, et ceux-ci n'auront-ils pas bonne grace en cet équipage pour donner des lavemens ou faire de l'onguent rosat?

Par l'arrêt intervenu, il a été défendu aux officiers de Saint-Côme, d'user d'aucun titre de bachelier licencié, docteur ou professeur en chirurgie. — D'après cela vous ne devez pas épargner les apothicaires. — Les épargner! eux qui n'épargnent personne! J'avois attaqué ces honnêtes gens dans une de mes thèses pour laquelle ils me citèrent au parlement. Leur avocat ouï, je répondis sur-le-champ avec une grande faveur de l'assemblée. Les

pauvres diables furent condamnés, sifflés, baffoués par toute la Cour et par six mille personnes; je parlai contre leur bezoar, leur confection d'alkermès, leur thériaque et *leurs parties*. Je leur fis voir que, *organa pharmaciæ erant organa fallaciæ*. — A propos d'*organa fallaciæ*, on dit que vous donnez librement ce nom à la doctrine des pères Jésuites. — Je ne hais pas, Madame, si fort les bons fils de Loyola; mais, *ut verè dicam*, je ne les aime point du tout: c'est une cabale de fins et rusés politiques qui font leurs affaires, *per fas et nefas*, dans ce monde, *in nomine Domini et prætextu religionis quam semper et ubique simulant astute et callidè*. Ils affectent puissament de passer pour très-prudens; *sed nimia illa prudentia degenerat in versutiam pravam et iniquam, quam græci πανεργιαν vocant*. J'aime mieux leurs livres que leurs personnes, bien que la plupart de ce qu'ils font ne soit que très-médiocre. Théodore Marcile, disoit que les Anglais étoient *crudeles et feroces*, que les Espagnols et les Italiens étoient *callidi, versipelles*. Les fils de Loyola sont hermaphrodites, ils ont les deux natures, méchans comme des Anglais, rusés comme des Italiens. On a dit qu'ils

étoient logés au cap de *fines terræ*, c'est-à-dire, les plus fins de la terre ; ces maîtres pace-fins gouvernent tout. Il y avoit ici de certaines gens qui faisoient des assemblées clandestines sous le nom de Congrégation du S. Sacrement. Ces Messieurs se mêloient de diverses affaires, et ne faisoient jamais leurs assemblées deux fois au même endroit ; ils mettoient le nez dans le gouvernement des grandes maisons ; ils avertissoient les maris de quelques débauches de leurs femmes ; un mari s'est fâché de cet avis, s'en est plaint, et les a poussés à bout après avoir découvert la cabale. Ils avoient intelligence avec ceux de la même confrairie à Rome, se mêloient de la politique et avoient dessein de faire établir l'inquisition en France. C'étoit une pure machine jésuitique. Plaintes en ont été portées au Roi, qui a défendu ces assemblées sous les peines les plus graves.

— Je pense comme Juste Lipse, ce siècle ne me plaît point, il paroît fertile en religion et stérile en piété.

Christine ramena la conversation sur les sciences et sur l'anatomie. — L'anatomie vient de s'enrichir des découvertes de Pecquet. De tous côtés les sciences prennent

l'essor, Cassini fixe la méridienne, et Vauban s'occupe de changer le système des fortifications de la France. J'avoue que ces constructions me paroissent beaucoup moins intéressantes que celle d'un hôpital général qu'on vient d'achever, et d'un temple qui s'élève sous le nom de *Val-de-Grace*, et qui portera jusqu'à la dernière postérité le témoignage de la magnificeuce et de la piété d'Anne d'Autriche.

Christine quitta le professeur du collége de France, en lui promettant de revenir l'entendre, mais elle l'oublia, et fut les jours suivans consulter un astrologue chez lequel toutes les dames de la Cour se rendoient. La fille de Gustave payoit ce tribut à la crédulité de son sexe, et à l'opinion alors généralement répandue, que le monde sublunaire étoit gouverné par l'influence planétaire.

Sur quelques prédictions vagues, et surtout d'après son caractère ambitieux et remuant, elle se crut appelée à jouer un rôle diplomatique. Elle desiroit d'ailleurs promener de Cour en Cour sa célébrité et son inquiétude. Elle fit donc proposer au cardinal Mazarin de négocier auprès du protecteur Cromwel le mariage d'une des nièces de son Eminence.

Le cardinal sourit à cette idée, et combla Christine d'égards; on écrivit en Angleterre pour savoir si Cromwel consentiroit à la recevoir.

En sortant d'une entrevue avec le Cardinal, Christine remarqua la contenance un peu embarrassée d'un abbé qui venoit de présenter à son Eminence la dédicace d'un livre. Elle s'adressa au comte de Grammont qu'elle aperçut, et lui demanda le nom de ce personnage, dont la physionomie et l'attitude l'avoient également frappée. — C'est l'abbé Quillet, Madame, l'auteur d'un poëme sur l'art de faire de beaux enfans. — J'ai lu son poëme; la latinité n'en est pas toujours pure, mais il y a du charme, de la fiction, du nombre, des images gracieuses employées malheureusement à revêtir des erreurs populaires. Il y avoit, si je ne me trompe, une forte satire dirigée contre le Cardinal, et je ne conçois pas..... — Le Cardinal a pris le tout en homme d'esprit; il fit venir l'auteur, lui fit des reproches obligeans, et nommant une abbaye qui venait à vaquer, que ne la demandez-vous, dit-il, que ne vous adressez-vous à vos amis; apprenez à les mieux connoître : allez, je vous la donne.

Depuis ce temps l'auteur a chanté la palinodie. On eût dit qu'il n'attendoit qu'un salaire ; dès qu'il fut payé, il fut flatteur. — Je comprends : il vient de substituer l'éloge à la satire. — Précisément : il a trouvé le moyen de s'avilir par tous les deux. Il est singulier au surplus qu'un poëme intitulé : *l'art de faire de beaux enfans*, où l'on a multiplié les peintures des plaisirs de l'amour, et où l'on approfondit les mystères de la génération, ait été composé par un ecclésiastique, dédié à un Cardinal, et ait valu une abbaye à l'auteur.

## CHAPITRE XII.

Lettre de Christine à la belle Sparre. Retour à Fontainebleau. Description (1).

Je retourne à Fontainebleau : je rentre dans ses déserts : du moins c'est ainsi que s'exprimoit le bon S. Louis, car on voit beaucoup de ses lettres ainsi datées : *Donné en nos*

(1) Damas. Nouv. Voy. en France. Piganiol. Desc. de la France. Desc. de Fontainebleau. Curiosités de Fontainebleau.

*déserts de Fontainebleau.* Ce fut ce même Roi qui y fonda le couvent de la Trinité, pour les Religieux de la Rédemption des Captifs. Mais François Ier est le véritable créateur du palais, qui s'élève comme celui d'Armide, au milieu de ces solitudes sauvages. Ce Prince aimoit et protégeoit les sciences et les arts ; il fit venir des pays étrangers les plus excellens ouvriers, qui, en embellissant Fontainebleau, ramenèrent en France le bon goût de l'architecture et de la peinture.

Deux lieues de bois percés de tous côtés en forme d'avenues, conduisent par de grandes routes à ce majestueux édifice, bâti dans une spacieuse vallée, au milieu de l'ancienne forêt de Bierre ( *de Bieria* ). Là se trouvent renfermés dans un plan presque triangulaire cinq châteaux distribués en cinq cours, cinq galeries et une infinités de bâtimens construits en différens temps et sous divers Rois, sans aucun ordre d'architecture suivie, et qui cependant présentent dans leur colossale irrégularité une imposante confusion et un désordre pittoresque.

Mon appartement est auprès de la galerie des chevreuils. On entre par le jardin de l'Orangerie dans cette galerie située au couchant de ce jardin ; Henri IV la fit construire

et orner sur le même dessin de celle des cerfs.

Je suis arrivée pleine d'idées sombres; l'astrologue que j'ai consulté à Paris m'a menacée d'un évènement sinistre. Je me crois entourée de trahisons. La mélancolie qui me dévore, s'exalte encore dans ces lieux qui lui semblent consacrés. Hier, je traversois cette galerie, j'étois seule, un orage affreux éclatoit dans le lointain. Je m'arrêtai, je m'appuyai contre un tableau. Ma tête se remplissoit d'illusions et de fantômes. Un éclair brilla et mon imagination crut voir un spectre. J'estime ces impressions ce qu'elles valent. Mon esprit les méprise, mon cœur en est tourmenté. Je ne passe plus sans frémissement secret dans cette galerie des cerfs. On y a peint en perspective toutes les maisons royales. Le tableau qui représente Saint-Germain-en-Laye, est celui devant lequel ce spectre m'est apparu (1).

J'ai besoin de prendre l'air. Je vais respirer dans le jardin de Diane ou de l'Orangerie. Ces beaux arbres, ce parterre émaillé, ce bassin, ces eaux jaillissantes, ces chefs-d'œuvre du ciseau grec, cette Diane, ces Nym-

(1) Ce fut devant ce tableau qu'elle fit massacrer l'infortuné Monaldeschi.

phes, ce peuple de statues, la fraîcheur et l'enchantement de ces beaux lieux, tout ranime mon ame et mes sens. Les images de terreur s'évanouissent devant ces prodiges de l'art et de la nature.

J'aime à visiter cette volière, l'une des plus grandes et des plus belles qu'on puisse voir. Sa longueur est de trente toises et sa largeur de trois. Au milieu s'élève un grand dôme sous lequel est une grotte en rocailles d'où sortent plusieurs fontaines dont l'eau se répand dans de petits canaux qui entretiennent la fraîcheur. Plusieurs inscriptions curieuses font connoître que c'est Henri-le-Grand qui l'a fait construire.

Cette volière est à l'extrémité de *la galerie de la Reine*, dite de Diane, parce que son histoire y est peinte.

Je préfère à cette riche mythologie, l'histoire de ce brave Henri IV, dont les victoires et les batailles y sont représentées. J'ai admiré son portrait. Le peintre lui a donné la figure du dieu Mars et l'a assis sur un trophée d'armes. Cependant sa bonté, son caractère distinctif perce à travers cet air mâle et guerrier. A tout prendre, Henri IV valoit mieux que Mars.

Je n'aime point ce genre d'apothéose. C'est ainsi que dans le cabinet qui suit, je ne puis approuver l'idée de ce plafond ou Louis XIII est figuré en Jupiter tonnant ; mais que ce cabinet me plaît d'ailleurs! Avec quel plaisir je retrouve dans les peintures dont il est orné, toute la poésie du Tasse; que j'aime à contempler ces amours de Tancrède et de Clorinde. Cependant, la tragédie qui les termine me replonge dans mes noires pensées.

Je passe avec indifférence dans les appartemens où le ciseau et le pinceau adulateurs déifient Anne d'Autriche, reine médiocre et femme ordinaire, qui a sacrifié la France et ses enfans à sa passion pour Mazarin. Cependant par-tout brille cette devise : *Natos et jura tueri !* cependant ses mains portent le caducée, et l'aigle est à ses côtés. Passons dans la galerie de François I^er^, ce preux et galant chevalier; c'est la première qu'il ait fait bâtir; c'est une des plus curieuses du château, à cause du style de ses ornemens et des tableaux qui la décorent. Le plafond et le lambris de bois de noyer à compartiment et dorés sur les moulures, sont chargés de trophées, des armes de France, des devises des chiffres de François I^er^; ils sont en relief sur les cartouches

qui ornent cette galerie : on y distingue une quantité de très-beaux reliefs, de masques et figures sagement ménagés par Paul Ponce, dans l'entre-suite des nombreux tableaux et médaillons peints à fresque, par maître Roux. Pour faire l'éloge de cet artiste, il suffira de rappeler que le Primatice en fut jaloux au point de détruire quelques-uns de ses ouvrages, sous prétexte d'agrandir les appartemens ; mais il ne put diminuer le mérite du *Rosso*, qui, trop maniéré, a cependant laissé l'idée d'un génie vif, capable de réunir l'art et le pinceau dans des beautés brusques où il faut saisir le moment heureux.

Quelques-uns des bas-reliefs et des tableaux représentent les principales actions de François Ier. J'ai remarqué entr'autres le premier, qui est connu sous le nom de l'*Ignorance chassée*, monument de la protection que ce Prince accorda aux lettres et aux arts ; on y voit le Monarque, une couronne de laurier sur la tête, un livre sous le bras, une épée à la main : il fait ouvrir un temple à des hommes et à des femmes qui ont les yeux bandés, dont quelques-uns ont des bâtons et vont comme cherchant ce temple, où on lit : *Ostium Jovis*; d'autres sont endormis ou paroissent plongés dans une molle oisiveté.

Au deuxième, François I^er, accompagné de sénateurs, d'officiers, de soldats et de peuples, est debout et armé, ayant en main une pomme de grenade, symbole de l'union.

La mythologie occupe les autres câdres. Comme le peintre n'a pas eu l'idée philosophique de rapprocher l'histoire de la fable, pour montrer qu'elles se touchent et se confondent, je hais cette amalgame bizarre et désordonné. Il faut, dans le même lieu, remonter, par l'imagination, des Français aux Grecs, des Grecs aux dieux d'Homère.

Ce naufrage d'Ajax m'a frappée, je l'avouerai. Les proportions, la couleur, la force de l'imagination et la hardiesse de l'exécution, lui ont mérité depuis long-temps le titre de chef-d'œuvre; tout est grand, naturel et terrible dans cette scène. Quel est donc le charme attaché aux compositions homériques? Le pinceau qui les retrace dans la galerie d'Ulysse m'a fait illusion sur le peu de rapport qu'elles ont avec le temps et le lieu.

Je me repose volontiers dans le cabinet des curiosités formé par François I^er; il y avoit amassé ce qu'il avoit de médailles antiques, argenterie, vases, figures, animaux, vêtemens, ouvrages des Indes et pays étrangers

Ce

Ce cabinet est fait en forme de dôme carré, orné de grands paysages aux quatre coins.

Tout autour est une suite d'armoires garnies de velours vert, qui ne se ferment par devant qu'avec des rideaux de taffetas. Les guerres civiles ont été cause qu'une partie de ce qu'il y avoit de plus rare et de plus précieux, a été dissipé.

Entr'autres curiosités que l'on y voit encore, on y remarque le portrait d'une fille qui fut dix-huit mois sans boire, ni manger; et un hydre ou serpent à sept têtes, d'un pied et demi, et dont les Vénitiens, qui l'estimoient six mille ducats, firent présent à François Ier.

Mais n'attendez point que je vous promène de galerie en galerie. Qu'il vous suffise de savoir que les rois ont épuisé leur magnificence et les artistes leur génie pour embellir Fontainebleau. Je vous communiquerai mes sensations sans ordre et à mesure qu'elles s'éveilleront. J'ai vu de grandes choses en Italie, je n'en ai jamais vues qui fussent rassemblées en plus grand nombre : peut-être même se nuisent-elles ici par leur multitude. Une architecture confuse, une population de tableaux, de statues, un labyrinthe de devises, d'em-

blêmes, d'allégories, tout occupe, subjugue et terrasse l'imagination. Elle s'égare dans un cercle d'avenues, de cours, de pavillons, de galeries, de chambres, de cabinets, que traversent en mille sens, comme autant de rayons innombrables, des ornemens de toute espèce, de toute ſorme, de toute couleur, de toute matière, de toute proportion, et variés par des génies inventifs, capricieux et rivaux.

Dans la chambre du Roi sont représentées les vertus des héros et des rois. Elles sont là pour faire en quelque sorte son éloge ou sa critique. Belle et profonde pensée !

A la chapelle, sur les tours rondes de la façade, une horloge atteste les progrès des arts par des figures un peu profanes. Ce sont les Cyclopes qui sonnent les heures en frappant sur l'enclume de Vulcain. Le brillant Apollon indique avec un sceptre les heures sa brillante famille. Des symboles allégoriques et payens figurent les jours de la semaine catholique. C'est un ouvrage de Jacquemart, entrepris pour François Ier.

La plupart de ces sculptures sont en grès, fournis par les roches de Fontainebleau. J'ai sur-tout distingué ce qui est sorti de l'élégant ciseau de Germain Pilon, et particuliè-

rement le buste de François Ier, les statues de S. Louis et de Charlemagne.

En architecture, l'escalier du fer à cheval passe pour une merveille de l'art; il est noble, élégant; le balustre le rend lourd, et il a de la roideur. Il tient en quelque sorte de l'air des courtisans, élevé, maniéré, imposant, mais gêné, contourné, véritable enfant de l'art.

Dans ce pavillon des Poëles, ainsi nommé, parce que François Ier. le fit chauffer à la mode d'Allemagne, je contemple avec un respect religieux ce portrait de Michel Ange, peint par lui-même.

La cour destinée aux courses, aux tournois, est d'un beau et grand caractère digne de son objet, et bien tracée par le crayon de Serlio.

La salle de la Belle-Cheminée, exécutée sur les dessins de Philibert de l'Orme, et qui sert de salle de comédie, n'est pas moins remarquable.

J'ai remarqué qu'on va à la chapelle haute par la salle du bal, image naturelle de l'accord de la religion et des plaisirs. On sait, en France et sur-tout à la Cour, concilier commodément ces deux choses. Tout est hardi dans la construction de cette chapelle : son vaisseau

est petit, de forme ovale, et l'ensemble paroît imposant.

En sortant de cette chapelle, je rencontrai Segrais qui rêvoit dans les jardins à quelqu'Amaryllis. Je lui proposai de m'accompagner. Parcourons d'abord, dit-il, l'étang, une des plus belles et des plus vastes pièces d'eau de ce genre. Un bateau étoit au bord; j'y entrai. Le poète prit la rame qu'il manioit moins habilement que sa plume, et nous arrivâmes à un petit pavillon situé au centre de l'étang. — « François I<sup>er</sup> voulant prendre le frais et se récréer à la pêche, fit construire, au milieu de l'étang, un petit pavillon qui, uniquement destiné aux divertissemens, changea tout d'un coup d'objet, et prit le nom grave de *Cabinet du Conseil*, parce que, disent les uns, Catherine de Médicis y tenoit son conseil secret, et que le cardinal de Richelieu, disent les autres, y venoit méditer les ruses de la plus fine politique. »

Nous quittâmes le bateau, et nous traversâmes le jardin des Pins, auquel succèdent les bois des canaux. — « Voici les canaux des truites, nommés ainsi, à cause de ces poissons qu'on y nourrit. Vous voyez sur les bords divers arbres; ils en séparent un autre jardin dit le Boccage, où l'on élève une multitude de diffé-

rens oiseaux. Cet endroit est très-agréable, et termine au couchant ces jardins qu'Henri IV augmenta, d'un quatrième dit le Jardin des fruits ou le Potager. » Je remarquai une allée de mûriers blancs, plantée entre deux canaux; une allée solitaire qui passe le long de l'étang, et le pavillon de Pomone. — « Cette grotte superbe, au bout de la galerie d'Ulysse, est curieuse à voir. Rocailles, eaux jaillissantes, bains délicieux, mystère, voile de verdure, chants des oiseaux, vous n'êtes pas son plus grand charme. — Quel est-il? — Celui qui se réfléchit dans ce miroir artificieusement disposé. » En disant ces mots, Segrais poussa un ressort et me découvrit la trahison qui attendoit les baigneuses. Une fausse porte, une niche pratiquée dans l'intérieur, mettoit alors le profane Actéon à couvert des vengeances de Diane.

Nous laisserons le Chenil, l'un des premiers ouvrages de François I[er]., le mail qu'Henri IV avoit fait construire pour exercer son fils, ainsi que le pavillon du Colonel-général, et nous irons par la Chaussée royale, plantée d'arbres, qui sépare l'étang d'avec le parterre du Tibre qu'il faut visiter.

Le jour tomboit, le bruit de ces eaux jaillissantes avoit quelque chose de plus doux

au milieu du silence universel. Nous nous assîmes aux bords des cascades, et là, Segrais me lut un fragment de son poëme d'Atys. Ce demi-jour, le gazouillement des oiseaux qui s'éteignoit, le murmure des eaux où se réfléchissoient les feux des étoiles scintillantes, tout contribua à un enchantement que je crus d'abord produit par sa muse.

## CHAPITRE XX.

Billet de Christine à la belle Sparer. Dénouement. Assassinat de Monaldeschi. Christine quitte la France (1).

Mes pressentimens sont justifiés. Monaldeschi me trahissoit. Qu'il tremble. Mon amour a été méprisé !...

Tout m'accable à la fois. Je croyois que Cromwel s'honoreroit de recevoir, à sa cour, la fille de Gustave. O honte ! il me refuse un passe-port ; mon orgueil est humilié !...

J'ai voulu visiter cette France célèbre. J'ai vu un roi mineur, jouet de ses passions et de celles des autres ; un royaume sans constitution, un peuple écrasé d'impôts arbitraires,

(1) Lettr. Mém. de Christine. Mém. du Comte de.... Relation du père le Bel.

une noblesse rampante, un clergé sans religion, des tribunaux sans législation uniforme, une grande capitale sans police. Mon esprit a été en défaut, et ma curiosité est mécontente.

Je retournerai en Italie, en Suède peut-être. Mais ce Monaldeschi...... Ce perfide! il mourra. Vous apprendrez son crime et ma vengeance.

*Lettre du Comte de..... à la belle Sparre.*

Vous me demandez des détails qui doivent être ensevelis dans un secret éternel. Apprenez à connoître Christine. Les circonstances du meurtre de ce malheureux sont effroyables.

Il s'appeloit Monaldeschi; il étoit italien, et d'une famille distinguée. Vous l'avez vu en Suède, où il avoit été appelé dès sa première jeunesse, par le comte de la Gardie, dont il étoit parent. Il fut élevé avec la Reine, il étoit à peu près du même âge qu'elle. Le comte de la Gardie avoit un fils aussi du même âge, pour qui la jeune Reine sembla avoir plus de penchant que pour Monaldeschi. Celui-ci qui étoit naturellement vain et ambitieux, en fut au désespoir. Cet Italien dissimulé, résolut

de dégoûter son rival du dessein de s'attacher à cette Princesse. Ils étoient amis, et ils s'étoient mis sur le pied de se rendre compte l'un à l'autre de leurs aventures et de leurs intrigues. Monaldeschi dit donc un jour au comte de la Gardie, qu'il ne pouvoit lui laisser ignorer que le penchant que la Reine lui témoignoit, étoit un artifice dont elle se servoit pour voiler la passion que lui inspiroit le Palatin son cousin, et que s'il en doutoit, il lui feroit voir des lettres qu'elle lui avoit écrites.

Monaldeschi avoit un talent particulier pour contrefaire toutes sortes d'écritures, et il montra à la Gardie des lettres où il avoit si bien imité le caractère de celle de la Reine, que la Gardie y fut trompé.

Il se contenta de profiter de cet éclaircissement pour surmonter la passion qu'il avoit pour elle.

Monaldeschi se trouva ainsi délivré de ce dangereux rival; la Reine, piquée de voir la Gardie s'attacher à une autre, fit semblant d'avoir, pour Monaldeschi, des distinctions. Mais déjà le comte de la Gardie étoit si engagé auprès de la sœur du Palatin, qu'il ne fut point touché de cette préférence.

La Reine en eut un véritable chagrin. Mo-

naldeschi la fortifia dans la résolution qu'elle prit de quitter la couronne, parce qu'il prévoyoit que tant qu'elle seroit Reine, et en Suède, il n'en pourroit être aimé. Il ne gardoit pas, à l'égard des autres, autant de mesures qu'auprès de la Reine. Il faisoit au contraire tout ce qu'il pouvoit pour faire croire qu'il avoit avec elle une véritable intrigue. Je me souviens que quand je le trouvai à Venise, il ne parloit d'autre chose.

Quand je le vis à Chantilly, et que nous fûmes seuls : Hé bien, me dit-il, vous voyez que la Reine a tout quitté pour n'être qu'à moi; mais avec tout cela, je ne suis pas heureux. J'ai pour elle une aversion secrette que je ne puis surmonter. Je l'exhortai à faire, par reconnoissance, ce qu'il ne pouvoit faire par inclination.

Deux ou trois mois après, la Reine étant à Fontainebleau avec le Roi et toute la Cour, on lui mit entre les mains un paquet, dont le dessus étoit d'une écriture inconnue, mais où elle trouva trois lettres de celle de Monaldeschi. L'une de ces lettres étoit italienne, et paroissoit écrite à un Prince d'Italie. Les deux autres étoient françaises, et s'adressoient à une dame. Les voici, autant que je

puis m'en souvenir, car la Reine me les montra quand elle tira vengeance de celui qui les avoit écrites, et je crois que personne n'en a jamais eu de copies.

La lettre italienne étoit à peu près conçue de cette manière :

« Vous avez raison de blâmer mon peu de
» conduite; j'en suis au désespoir : j'aurois
» mieux fait de penser à ma fortune qu'à la
» ridicule vanité d'être aimé d'une Reine,
» qui ne me donne que des nuits pleines de
» dégoûts et de chagrins. Qu'il est dur de
» donner à une femme emportée, des plai-
» sirs qu'on n'a plus le courage de partager
» avec elle! Me voici chevalier errant, et je
» ne vois guères où nous pourrons nous fixer.
» Nous n'avons ici avec nous que des pé-
» dans, et j'ai le malheur que personne dans
» la Cour de France, où l'on est si amou-
» reux, ne se met en devoir de me disputer
» ma vieille conquête! Je suis résolu de tout
» laisser là, et je ne supporte le supplice de
» Mézence, qu'autant que j'en ai encore be-
» soin pour assurer les donations qu'on m'a
» faites. Dès que j'en serai en possession, je
» revolerai vers ma chère patrie, etc. »

Les deux autres lettres étoient conçues en ces termes :

« J'avois cru, Madame, que pour mériter
» votre cœur, c'étoit assez de vous en offrir
» un, pour lequel une Reine a sacrifié ses
» Etats, sa couronne et sa gloire. Pourquoi
» faut-il que je vous aie trouvée si belle? Vous
» me rendez ingrat, et depuis que je vous ai
» vue, je suis devenu insensible aux caresses
» d'une Reine que j'avois jusque-là trouvée
» aimable. Vous êtes cause du mauvais mé-
» nage que nous faisons. Comme on est vin-
» dicatif, je crains qu'on ne pénètre les rai-
» sons de ma froideur et de mes dégoûts, et
» qu'on ne vous punisse, et de l'insensibilité
» que vous avez pour moi, et de celle que
» vous m'avez donnée pour d'autres. ».

Dès que la Reine eut reçu le paquet, et qu'elle eut reconnu l'écriture de Monaldeschi, elle s'enferma, et une heure après elle me fit chercher. Elle me demanda avec beaucoup d'émotion, s'il étoit vrai que j'eusse connu Monaldeschi en Italie; si depuis ce temps-là j'étois toujours de ses amis, et si je n'avois point connoissance qu'il eût quelque intrigue à la Cour de France. Je lui répondis que j'avois vu Monaldeschi en Italie, que nous avions alors fait amitié, mais que depuis je n'avois point eu de ses nouvelles; qu'à

l'égard de ses attachemens à la cour de France, il ne me paroissoit point qu'il en eût aucun.

Elle me dit que c'étoit assez, et elle me parla de diverses autres choses, entr'autres de ce que l'on disoit des motifs qui lui avoient fait quitter son royaume. Je lui dis que tout le monde étoit persuadé qu'elle n'avoit été portée à ce changement que par un principe de religion. A ces paroles je vis que les larmes lui venoient aux yeux. Elle soupira, et elle me dit que Dieu lui étoit témoin que ce seul motif l'avoit obligée de quitter la Suède; mais que les Princes étoient bien malheureux de n'avoir pas de véritables amis. Elle me demanda encore quelle heure il étoit, et où étoit le Roi.

Ayant satisfait à cette demande, elle me congédia, en me faisant souvenir de l'honneur que j'avois d'être entré dans son alliance par mon mariage. Je lui répondis que je tâcherois de lui en témoigner ma reconnoissance pendant toute ma vie, par le profond respect que j'avois et que j'aurois toujours pour elle. Comme je sortois, elle me rappela, et me demanda si j'avois lu Machiavel, et ce qu'on disoit en France de cet

auteur. Je lui dis qu'on trouvoit ses maximes peu conformes en bien des choses à celles de la religion. Il y en a une, reprit-elle, qui est d'une nécessité indispensable pour les Princes. C'est quand leur honneur les oblige à punir eux-mêmes des sujets dont le supplice pourroit compromettre leur réputation, si on les punissoit par les formalités de la justice. Comment, ajouta-t-elle, en use-t-on en France dans ces occasions? Je lui dis qu'il étoit rare qu'on en vînt à cette extrémité, et qu'on avoit toujours blâmé Henri III d'avoir fait assassiner le duc de Guise. Je sais mieux que vous, reprit-elle, ce que l'on dit en France de Henri III. Son action ne fut odieuse que parce qu'il fit tuer le cardinal de Guise. Nous parlâmes encore long-temps sur ce sujet, et j'étois si accoutumé à entendre cette Princesse agiter des questions relatives à la politique et aux coups d'Etat, que je n'eus pas le moindre soupçon de l'action qu'elle méditoit.

Sitôt que je fus sorti, elle appela Monaldeschi, avec lequel elle fut peu de temps, et une demi-heure après, elle me fit rappeler. Je la trouvai seule : elle me dit qu'elle me prioit de vouloir être témoin d'une conversation qu'elle

étoit obligée d'avoir avec Monaldeschi, que c'étoit une affaire de très-grande conséquence, dont elle vouloit que je susse le secret, mais qu'il étoit à propos que je fusse caché, et que personne ne me vît ; qu'elle m'alloit enfermer dans un cabinet d'où je pourrois entendre tout, et qu'elle me conjuroit, si je ne voulois me perdre, de ne point remuer, et de ne donner aucun signe que je fusse là ; je fis ce qu'elle me demandoit, et je commençai alors à me rappeler la conversatien, et à craindre pour Monaldeschi quelque chose de funeste.

Il vint après que je fus caché. Hé bien, lui dit-elle, méchant, nieras-tu encore que c'est toi qui as écrit ces lettres ? Peux-tu démentir ton écriture, et dis-moi, par où j'ai mérité que tu fasses croire de moi des calomnies aussi noires que celles dont ces perfides lettres sont remplies ? Quand est-ce que nous avons eu ensemble le commerce dont tu te glorifies? Parle, et dis la vérité sur le point d'aller rendre compte à Dieu, car tu n'as plus qu'une heure à vivre, il faut penser à ta conscience. Monaldeschi fut long-temps sans parler. Il étoit à genoux, et faisoit ce qu'il pouvoit pour embrasser les pieds de la Reine qui le repoussoit, en lui disant tou-

jours qu'il s'expliquât. Je ne me justifierai point, Madame, dit-il, j'ai mérité la mort, et je n'ai plus recours qu'à votre bonté. Il répéta vingt fois qu'il lui demandoit pardon, et qu'il la prioit d'avoir pitié de lui. On ne peut témoigner plus de foiblesse qu'il en avoit. Il parloit comme un homme égaré à qui la crainte de la mort avoit ôté la raison. Je fus tenté plus d'une fois de sortir du lieu où j'étois caché; mais ne croyant point qu'on en dût faire une justice si prompte, j'attendois les ordres de la Reine pour sortir, cependant j'allois m'élancer, lorsqu'on ferma tout à coup la porte du cabinet. Je pus tout voir et tout entendre par une ouverture secrette, et je frémis.

La Reine avoit envoyé quérir le père le Bel (1) par un valet-de-chambre.

Il arriva bientôt, et il se tint dans l'antichambre, où il resta quelque temps. Ensuite il fut introduit dans l'appartement. La Reine lui dit: vous portez un habit qui m'assure que je puis vous parler confidemment; elle lui fit promettre, sous le sceau de la confession, de garder le secret sur ce qu'elle alloit lui dire. Il répondit que dans des choses de cette nature il étoit aveugle et muet.

(1) Six novembre 1657, 9 heures du matin.

Le marquis, pâle comme la mort, balbutia de nouvelles supplications, le père lui-même se troubla : aussitôt trois assassins, à la tête desquels étoit le comte de Sentinelli, entrerent l'épée nue.

Monaldeschi effrayé se leva, et tirant la Reine, tantôt dans un coin de la galerie, tantôt dans un autre, il la supplioit sans relâche de le vouloir bien entendre dans sa justification. Ce qu'elle ne lui refusa point; elle l'écouta avec beaucoup de patience et de modération, sans marquer par le moindre signe, que son importunité lui fût à charge. Alors elle s'approcha un peu du marquis, s'appuyant sur une canne d'ébène à pomme ronde; et s'étant auparavant tournée vers le Prieur, elle lui dit: mon père, voyez, et soyez témoin que je ne précipite rien, mais que je donne à ce perfide plus de temps qu'il ne pourroit en demander d'une personne offensée, pour se justifier s'il étoit possible. Le marquis pressé par la Reine, lui donna quelques papiers, et deux ou trois petites clefs liées ensemble, qu'il tira de sa poche. Cette conférence ayant duré plus d'une heure, et le marquis ne satisfaisant point la Reine, elle s'approcha du Prieur, et lui dit, d'une voix

assez haute mais grave et modérée : mon père, je vous laisse cet homme entre les mains ; disposez-le à la mort, et ayez soin de son âme. Le Prieur, à ces mots, aussi effrayé, que si la sentence avoit été portée contre lui-même, se jeta à ses pieds, de même que le Marquis, pour demander son pardon. Elle dit ne pouvoir l'accorder, ajoutant que ce traître étoit plus criminel que ceux que l'on condamne à être rompus ; qu'il savoit bien qu'elle lui avoit confié les plus importantes affaires et ses pensées les plus secrettes, comme à un fidèle sujet, sans vouloir lui reprocher d'ailleurs les bienfaits dont elle l'avoit comblé, de sorte qu'elle n'eût pu faire plus pour un frère, l'ayant toujours regardé comme tel, et que la propre conscience du coupable devoit être son premier bourreau.

Elle sortit aussitôt, laissant le Prieur avec les trois hommes qui tenoient toujours l'épée nue et levée sur Monaldeschi, dans la résolution de le tuer. Le Marquis se jeta aux pieds du Prieur, qu'il conjura d'aller demander son pardon ; mais les trois hommes le pressoient de se confesser, lui tenant l'épée sur les reins, quoique sans le toucher. Le Prieur l'exhorta, les larmes aux yeux, à demander

pardon à Dieu. Le chef des trois alla trouver la Reine, afin d'implorer sa miséricorde pour le pauvre Marquis ; mais il revint tout triste, et dit en pleurant : Marquis, pense à Dieu et à ton ame, il faut mourir.

Le Marquis hors de lui, se jeta pour la seconde fois aux pieds du Prieur, le pressant d'aller encore demander sa grace à la Reine. Il le fit, et trouvant la Reine dans son appartement, le visage serein et sans altération, il se prosterna à ses pieds, les yeux baignés de larmes ; et la voix entrecoupée de sanglots, il la conjura par les souffrances et les plaies du Sauveur, de vouloir user de miséricorde pour le Marquis. Elle lui témoigna combien elle étoit fâchée de ne pouvoir lui accorder sa demande.

Le Prieur voyant qu'il ne gagneroit rien par prières, prit la liberté de lui représenter qu'elle étoit dans le palais d'un Roi, et qu'elle ne pouvoit trop réfléchir sur ce qu'elle alloit faire, et si le Roi le trouveroit bon.

Elle répondit qu'elle avoit droit de faire justice, que le Roi ne la logeoit pas comme une prisonnière ou une fugitive ; qu'elle étoit maîtresse de sa volonté, et pouvoit faire justice de ses officiers par-tout et en tout

temps ; qu'elle n'avoit à répondre de sa conduite qu'à Dieu seul, ajoutant que cette action n'étoit pas sans exemple.

Le Prieur répliqua qu'il y avoit une différence, que si des Reines avoient fait quelque chose de semblable ; ç'avoit été dans leur royaume, et non ailleurs. Mais craignant de l'irriter, il poursuivit : Madame, c'est par l'honneur et la réputation que Votre Majesté s'est acquise dans ce royaume, que je la supplie très-humblement de considérer que cette action toute juste qu'elle est du côté de votre majesté, pourra être regardée des autres comme violente et précipitée. Que Votre Majesté fasse plutôt un acte de générosité et de miséricorde envers ce pauvre Marquis, ou qu'au moins elle le mette entre les mains de la justice du Roi, et lui fasse faire son procès dans les formes. Votre Majesté aura toute satisfaction, et conservera par ce moyen le titre d'admirable, que toutes ses actions lui ont acquis.

Comment, mon père, dit elle, moi qui dois avoir une justice souveraine et absolue sur mes sujets, je serois réduite à solliciter contre un traître domestique, du forfait et de la perfidie duquel j'ai preuves en main, écrites

et signées de la sienne propre? Cela est vrai; Madame, dit le Prieur; mais Votre Majesté est partie intéressée. Non, non, mon père, répliqua-t-elle, je le ferai savoir au Roi; retournez, et ayez soin de son ame, je ne puis faire ce que vous me demandez; et le renvoya ainsi.

Le Prieur remarqua par le changement de ton avec lequel elle prononça ces dernières paroles, que si elle eût pu remettre et changer l'état des choses, elle l'auroit indubitablement fait; mais que s'étant trop avancée, elle ne pouvoit plus reculer, sans se mettre en péril de la vie, si le Marquis échappoit.

Dans cette extrémité, le Prieur ne sut plus que faire, il ne pouvoit s'en aller, et quand même il l'eût pu, le devoir de la charité et de la conscience l'engageoit à disposer le Marquis à une bonne mort. Ainsi il retourna dans la galerie; et embrassant ce pauvre malheureux qu'il baigna de ses larmes; il l'exhorta avec les mots les plus énergiques et les termes les plus pathétiques que Dieu lui inspiroit, à se résoudre à la mort, et à penser à sa conscience, puisqu'il n'y avoit plus d'espérance pour lui, et qu'il devoit songer à se jeter dans le sein de Dieu.

A cette triste nouvelle, après avoir poussé deux ou trois grands cris, Monaldeschi se mit à genoux aux pieds du confesseur qui s'étoit assis sur un des bancs de la galerie, et commença sa confession; mais l'ayant bien avancée, il se leva deux fois et s'écrioit au même instant. L'aumônier de la Reine arriva comme le confesseur l'interrogeoit. Le Marquis l'ayant aperçu, sans attendre l'absolution, alla à lui, espérant grace de sa faveur; ils parlèrent bas assez long-temps ensemble se tenant les mains et retirés en un coin; et après leur conférence finie, l'aumônier sortit et emmena avec lui le chef des trois commis pour cette exécution.

Un peu après, l'aumônier étant demeuré dehors, l'autre revint seul et lui dit: Marquis, demande pardon à Dieu, car sans plus tarder, il faut mourir; es-tu confessé? Et lui disant ces paroles, le pressa contre la muraille du bout de la galerie où est la peinture de Saint Germain. Le confesseur ne se put si bien détourner, qu'il ne vît, qu'il lui porta un coup dans l'estomac du côté droit; le Marquis le voulant parer, prit l'épée de la main droite, dont l'autre en la retirant, lui coupa trois doigts et l'épée demeura faussée, et pour lors il dit à un autre, qu'il étoit armé dessous; en effet

il avoit une cotte-de-maille qui pesoit neuf à dix livres. Le même à l'instant redoubla le coup dans le visage, après lequel ce Marquis cria : mon père ! Le confesseur s'approcha de lui, et les autres se retirèrent un peu à quartier; et un genou à terre, il demanda pardon à Dieu. Le père lui dit encore quelque chose, et lui donna l'absolution avec la pénitence de souffrir la mort patiemment pour ses péchés, en pardonnant à tous ceux qui le faisoient mourir.

Le malheureux se jeta sur le carreau; et en tombant, un autre lui donna un coup sur le haut de la tête qui fit jaillir des os; étendu sur le ventre, l'infortuné faisoit signe qu'on lui coupât le cou. Le même assassin lui donna alors deux ou trois coups sur le cou, sans lui faire grand mal, parce que la cotte-de-maille qui étoit montée avec le collet du pourpoint, para et empêcha l'effet des coups.

Cependant le confesseur l'exhortoit. Alors le chef lui vint demander s'il ne feroit pas achever le Marquis. Le confesseur le gourmanda rudement, et lui dit : qu'il n'avoit pas de conseil à lui donner là dessus, qu'il demandoit sa vie et non pas sa mort.

Sur ce discours, le pauvre Marquis, qui

n'attendoit qu'un dernier coup, entendit ouvrir la porte de la galerie : reprenant courage, il se retourna, et ayant vu que c'étoit l'aumônier qui entroit, il se traîna du mieux qu'il put, s'appuyant contre le lambris de la galerie et demanda à lui parler. L'aumônier passa à sa gauche, le confesseur étant à la droite, et le Marquis se tournant vers l'aumônier et joignant les mains, lui dit quelques choses comme se confessant; et après, l'aumônier lui dit : demande pardon à Dieu, et avec la permission du confesseur lui donna l'absolution.

Ensuite il se retira vers la Reine. En même-temps celui qui avoit frappé sur le cou du Marquis, lui perça la gorge d'une épée assez longue et étroite : le Marquis tomba sur le côté droit et ne parla plus; mais demeura plus d'un quart d'heure à haleter : il expira à trois heures trois quarts après midi. Le confesseur lui dit le *de profundis* avec l'oraison; et après, le chef des trois s'approcha de la victime, lui remua un bras et une jambe, déboutonna son haut de chausse et son caleçon, fouilla dans son gousset et ne trouva rien, sinon en sa poche un petit livre d'heures de la Vierge et un petit couteau. Ils s'en allèrent tous trois avec le confesseur pour recevoir les ordres de Sa Majesté.

Assurée de la mort du Marquis, la Reine témoigna du regret d'avoir été obligée d'en venir à cette exécution. Elle commanda au confesseur d'avoir soin de faire enlever de là l'infortuné et de l'enterrer. Le confesseur fit faire une bière qu'on plaça dans un tombereau à cause de la brune, de la pesanteur et du mauvais chemin; le corps fut conduit à la paroisse par son vicaire et chapelain, assisté de trois hommes, avec ordre de l'enterrer dans l'église près du bénitier. La Reine envoya cent livres par deux de ses valets-de-pied au couvent, en recommandant de prier Dieu pour le repos de l'ame du Marquis.

Afin de ne pas interrompre le fil de ma narration, j'ai négligé de vous dire que Christine entra dans le cabinet où j'étois, qu'elle y jouit du supplice de sa victime; que pâle, éperdu, je la suppliai en vain de se montrer humaine et généreuse. . . . Elle m'écouta sans trouble et demeura inflexible. Pour toute réponse, elle décacheta le paquet que le Mathurin lui avoit rendu, et elle me montroit les lettres fatales. Je n'ai jamais pu savoir à quel dessein elle les avoit remises entre les mains de ce père.

J'ignorai long-temps comment la Reine de

Suède avoit reçu les lettres qui causèrent le malheur de Monaldeschi. Je soupçonnois la Dame à laquelle il m'avoit paru attaché ; enfin la chose me fut racontée par une fille qu'elle avoit à son service, et qui l'ayant quittée s'est mise auprès d'une de mes parentes. Cette aventure mérite d'être rapportée. Si l'on a trouvé que la reine de Suède avoit montré de la barbarie en cette occasion, celle qui le sacrifia à sa vengeance, doit, ce me semble, paroître aussi cruelle.

Monaldeschi s'étoit attaché à cette Dame, dans le temps qu'elle étoit recherchée d'un homme de la Cour qui l'aimoit passionnément, et qui étoit pour elle un parti très-avantageux. Comme elle étoit fort intéressée et que Monaldeschi s'étoit présenté à elle comme un homme capable de lui faire de grands présens, elle ne lui résista qu'autant qu'elle crut qu'il le falloit pour exciter sa libéralité. Cependant, Monaldeschi n'étoit rien moins que libéral.

Les offres qu'il faisoit n'étoient qu'un artifice pour la surprendre. La Dame résolut de le mettre à l'épreuve ; et comme elle ne se piquoit pas d'avoir de la délicatesse, elle lui dit, après s'être défendue long-temps, qu'elle avoit besoin de cinquante mille écus, et que

qui pourroit les lui donner, ne se répentiroit pas de son présent. L'Italien parut ravi d'avoir cette occasion de lui faire plaisir. Il lui demanda un rendez-vous; et lui promit d'y apporter exactement les cinquante mille écus dont elle avoit besoin, soit en lettres de change, soit en pierreries.

Le jour fut pris, et Monaldeschi ayant fait chercher un grand nombre de fausses pierreries, il les prit et vint au rendez-vous. Ses visites avoient alarmé l'amant de la Dame. Il étoit attentif à toutes ses démarches; il fut instruit de l'heure et du lieu du rendez-vous. Il ne lui en témoigna rien, résolu de la surprendre en cas qu'elle s'y trouvât. Elle n'y manqua pas. Monaldeschi lui donna les pierreries, et il en demandoit le paiement lorsque l'amant arriva. Quelqu'étonnement qu'elle eût d'être surprise avec l'Italien, elle eut encore assez de présence d'esprit pour cacher les pierreries, dans la vue d'en profiter, de quelque manière que cette aventure se terminât. Les deux amans se querellèrent; mais la querelle fut bientôt terminée par la lâcheté de Monaldeschi, qui s'écria qu'il n'étoit point résolu de se battre pour une femme qui n'avoit consenti à sa passion qu'à prix d'argent, et à

qui il venoit de donner pour cinquante mille écus de pierreries. L'amant, connoissant par-là le caractère de sa maîtresse, ne se piqua point de pousser les choses si loin. Il dit à Monaldeschi qu'il étoit juste qu'il possédât seul une maîtresse qu'il achetoit si cher, et qu'il la cédoit de tout son cœur. Il la voulut quitter après ces paroles ; mais Monaldeschi, tranchant du généreux, lui répondit qu'il lui promettoit qu'il ne la verroit jamais, et qu'il trouvoit ses pierreries bien employées.

Monaldeschi lui avoua ensuite que les pierreries étoient fausses. L'amant eut encore plus de plaisir à apprendre que sa maîtresse étoit la dupe de l'Italien, qu'il n'en avoit eu à croire que l'Italien avoit été la dupe de sa maîtresse. Ils se réjouirent ensemble de cette aventure, et ils la racontèrent par-tout sans nommer la Dame.

Elle ne fut pas des dernières à en entendre parler ; et quoiqu'on ne fît point mention d'elle, et qu'au contraire la chose se racontât comme si elle fût arrivée à une autre, elle résolut de s'en venger. Elle avoit gardé les lettres de Monaldeschi, et il falloit qu'il lui eût aussi donné celle qu'il avoit écrite en Italie, puisqu'elle se trouva dans le paquet qu'elle fit

rendre à la reine de Suède. L'on ne sauroit assez s'étonner de l'aveuglement de cet homme, d'avoir si peu ménagé une femme qui avoit entre ses mains de quoi le perdre. Peut-être se flattoit-il que la Reine lui pardonneroit, en cas qu'elle en eût connoissance ; peut-être même oublia-t-il que cette femme avoit gardé ses lettres. Son imprudence fut extrême, le dénouement en fut affreux. Une véritable intrigue de comédie se termina par la catastrophe la plus tragique dont l'histoire puisse garder le souvenir.

Je ne doute point que la Reine ne soit bientôt obligée de quitter la France, où cet odieux assassinat a révolté tous les esprits, et lui aliène tous les cœurs.

Cependant Christine écrivoit de son côté au Ministre.

Monsieur Mazarin (1),

« Ceux qui vous ont appris le détail de la mort de *Monaldeschi*, mon écuyer, étoient très-mal informés. Je trouve fort étrange que vous commettiez tant de gens pour vous éclair-

(1) Pièce historique rapportée ici pour la singularité; mais dont l'authenticité me paroît douteuse.

cir de la vérité du fait. Votre procédé ne devroit pourtant point m'étonner, tout fou qu'il est. Mais je n'aurois jamais cru que, ni vous, ni votre jeune maître orgueilleux, eussiez osé m'en témoigner le moindre ressentiment. Apprenez, tous tant que vous êtes, valets et maîtres, petits et grands, qu'il m'a plu d'agir ainsi; que je ne dois, ni ne veux rendre compte de mes actions à qui que ce soit, surtout à des fanfarons de votre sorte. Vous jouez un singulier personnage, pour un homme de votre rang ! Mais, quelques raisons qui vous aient déterminé à m'écrire, j'en fais trop peu de cas pour m'en intriguer un seul instant. Je veux que vous sachiez et que vous disiez que *Christine* se soucie peu de votre Cour et encore moins de vous; que, pour me venger, je n'ai pas besoin d'avoir recours à votre formidable puissance. Mon honneur l'a voulu ainsi : ma volonté est une loi que vous devez respecter. Vous taire est votre devoir; et bien des gens que je n'estime pas plus que vous, feroient très-bien d'apprendre ce qu'ils doivent à leurs égaux, avant de faire plus de bruit qu'il ne convient. Sachez enfin, *mons le Cardinal*, que *Christine* est reine par-tout où elle est, et qu'en quelque lieu qu'il lui

plaise d'habiter, les hommes, quelque fourbes qu'ils soient, vaudront encore mieux que vous et vos affidés. Le prince de Condé avoit bien raison de s'écrier, lorsque vous le reteniez prisonnier inhumainement à *Vincennes : Ce vieux renard, qui, jusqu'ici, a trompé Dieu et le Diable, ne se lassera jamais d'outrager les bons serviteurs de l'Etat, à moins que le Parlement ne congédie, ou ne punisse sévèrement cet illustrissime faquin de PISCINA.*

» Croyez-moi donc, *Jules*, comportez-vous de manière à mériter ma bienveillance, c'est à quoi vous ne sauriez trop vous étudier. Dieu vous préserve d'aventurer jamais le moindre propos indiscret sur ma personne! Quoiqu'au bout du monde, je serai instruite de vos menées. J'ai des amis et des courtisans à mon service, qui sont aussi adroits et aussi surveillans que les vôtres, quoique moins soudoyés. »

On comprend qu'après une missive de cette espèce, la reine de Suède ne tarda guère à quitter la France.

*Lettre de Poissonnet, Valet-de-chambre de Christine, au Père Manneschierd, Jésuite.*

« J'ai l'honneur de vous adresser, mon Père, la copie de toutes les lettres et de toutes les observations de la reine de Suède sur la France, sur sa politique, les intrigues de la Cour, etc.

» Vous savez combien, sous l'habit séculier, je suis fidèle à l'ordre. La Reine et tout le monde pensent ici que je ne sais ni lire, ni écrire. C'est faire croire qu'on est sourd pour mieux entendre. »

*Lettre de Poissonnet au père Manneschierd.*

« La reine de Suède m'a chargé de lettres pour le roi de Pologne, devenu aujourd'hui abbé de Saint-Germain-des-Prés : il a manqué autrefois de l'épouser.

« Je vais, selon le desir de Votre Eminence, m'attacher au service de ce Prince, et remplir le rôle dont, par dévotion pour l'Ordre, je n'hésite pas à me charger. »

# NOTES.

## *Chapitre III, Livre V, page* 21.

### PORTRAIT DU CARDINAL DE RETZ.

Le cardinal de Retz a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur. Il a une mémoire extraordinaire, plus de force que de politesse dans ses paroles, l'humeur facile, de la docilité et de la foiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis; peu de piété, quelques apparences de religion. Il paroît ambitieux sans l'être. La vanité et ceux qui l'ont conduit, lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toujours opposées à sa profession. Il a suscité les plus grands désordres dans l'Etat, sans avoir un besoin formé de s'en prévaloir; et loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin, pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paroître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire Cardinal. Il a souffert la prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire durant plusieurs années, dans l'obscurité d'une vie errante et cachée.

cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris contre la puissance du cardinal Mazarin; mais après la mort de ce Ministre, il s'en est démis sans connoître ce qu'il faisoit, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers Conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation. Sa pente naturelle est l'oisiveté; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et il sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues ou desirées. Il aime à raconter : il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent, par des aventures extraordinaires; et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses qualités, et ce qui a le plus contribué à sa réputation, est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelque soin qu'il ait pris de paroître occupé de l'une et de l'autre. Il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis qu'un particulier ne pouvoit espérer de leur pouvoir rendre. Il n'a point de goût ni de délicatesse. Il s'amuse de tout. Il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connoissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante, et la plus fausse action de sa vie : c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion; il quitte la Cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui.

On a de la peine à comprendre, dit le président Hesnault, en parlant du cardinal de Retz, comment un homme qui passa sa vie à cabaler, n'eut jamais de véritable objet. Il aimoit l'intrigue pour intriguer: esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque; sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnoit sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devoit qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les moyens aux événemens. Il fit la guerre au Roi; mais le personnage de rebelle étoit ce qui le flattoit le plus dans sa rebellion. Magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suites, plus de chimères que de vues: déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il falloit pour être républicain, parce qu'il n'étoit ni sujet fidèle ni bon citoyen : aussi vain, plus hardi et moins honnête homme que Cicéron; enfin ayant plus d'esprit, mais moins grand et moins méchant que Catilina.

---

## *Chapitre VIII, Livre V, page* 55.

### QUELQUES MOTS DU POUSSIN.

---

Nous regrettons de n'avoir pas inséré dans le corps de la narration, les traits suivans :

Une personne de qualité, qui se plaisoit fort à la

peinture, lui fit voir un tableau de sa façon. Poussin lui dit : *Signore, non vi manca ch'un poco di necessita;* Monsieur, il ne vous manque qu'un peu de besoin. C'est, qu'en effet, il y a peu de chefs-d'œuvre qui ne se doivent à un peu d'indigence.

Un jour qu'il accompagnoit un étranger qui voyoit les ruines de Rome, l'étranger lui témoigna le desir qu'il avoit d'emporter dans sa patrie quelque rareté antique. Poussin lui répondit : Je vais vous donner la plus belle antiquité que vous puissiez desirer. A l'instant il se baisse, ramasse dans l'herbe une poignée de terre avec des fragmens de porphyre et de marbre presque réduits en poussière, et dit : Monsieur, portez cela dans votre cabinet, et dites : C'est là de la Rome antique. *Eccovi signore, portate nel vestro museo, e dite questa è Roma antica.*

---

## *Chapitre XI, Livre V, page 87.*

### PROGRÈS DE LA GÉOMÉTRIE ET DE LA MÉCANIQUE A CETTE ÉPOQUE.

---

C'ÉTOIT ici le lieu de tracer le développement de ces sciences; mais pour ne point charger le dialogue de détails scientifiques, nous avons cru qu'il seroit plus à propos de les jeter en note.

La géométrie a pour base le calcul; mais il y eut

différentes manières de calculer. On fit d'abord usage de l'arithmétique ordinaire. Platon et Euclide en connoissoient les quatre premières règles, et elles leur suffirent, tant pour extraire les racines carrées et cubiques, que pour former des proportions. Archimède, ajouta beaucoup à ce qu'on avoit fait sur la science des nombres. Il connut tout l'avantage et toutes les ressources de leurs progressions. Ce fut par ce moyen qu'il se flattoit de trouver un nom propre à exprimer celui des grains de sable qui sont au bord de la mer, et même celui des grains dont on pourroit remplir l'espace de l'Univers jusqu'aux étoiles fixes. Le cinquantième terme d'une progression décuple, croissante, complettoit cette opération.

Un indien, dans le dixième siècle, en effectua une tout aussi singulière. Il venoit, dit-on, d'inventer le jeu des échecs pour plaire à son Souverain. Ce prince lui offrit une récompense telle qu'il pourroit la souhaite Il demanda seulement autant de grains de bled qu'il y a de cases dans un échiquier, en doublant à chaque case, c'est-à-dire soixante-quatre fois. Une telle demande parut au Roi fort au dessous de sa magnificence; il y consentit néanmoins; mais on reconnut bientôt qu'il n'y auroit pas assez de bled dans les Indes, pour completter ce calcul. Si on en croit un auteur arabe, il eut formé un tas de bled de six mille de hauteur, de longueur et de largeur, c'est-à dire, environ vingt-six de nos lieues, pour chaque dimension. En un mot, l'arithmétique, au moyen de l'usage des progressions, servoit seule aux procédés de la géométrie. Wallis, en 1655, joignit à la première la théorie des infinis; et

Pascal, dix ans après, la progression géométrique; c'est ce qu'il nomma *triangle arithmétique.*

Au surplus, l'arithmétique commune a été appliquée à différens usages. On sait qu'il existe encore aujourd'hui une arithmétique divinatoire.

Cependant, les mathématiciens trouvèrent bientôt que l'arithmétique étoit resserrée dans des bornes trop étroites. Il est des problèmes où la chose inconnue ne peut être représentée par des nombres. Les Arabes y suppléèrent par des caractères symboliques; ils soumirent même au calcul les quantités positives et les quantités négatives. Par exemple, ils purent évaluer en même temps, et le bien qu'un homme avoit et celui qu'il ne possédoit pas. Ils purent décomposer une question, pour comparer ces quantités; et telle fut l'origine de l'algèbre. Il est vrai qu'aucun des écrits que publièrent les Arabes sur cette matière, n'est parvenue jusqu'à nous. Diophante, écrivain du quatrième siècle, est le seul qui nous en instruise. On le regarde même comme le premier écrivain algébriste. Il eut pour commentatrice la savante et malheureuse *Hypatia*, la même qui donna des leçons publiques de mathématiques et de philosophie. On regarda tant d'érudition comme surnaturelle dans une femme. Hypatia fut accusée de magie. On attribua à ce pouvoir magique une chose bien simple par elle-même, la mésintelligence qui régnoit entre le gouverneur Oreste et le patriarche Saint-Cyrille. Le peuple eut la barbarie de massacrer cette fille illustre; mais le gouverneur et le Saint ne furent pas mieux d'accord.

L'algèbre continua à faire quelques progrès dans les

siècles qui suivirent ; mais ce fut dans le dernier que cette science en devint une réellement. *Descartes* lui fit prendre une face toute nouvelle. Il en simplifia les signes et les termes. Il indiqua un moyen pour déterminer, à l'inspection des signes, le nombre des racines vraies et fausses d'une équation. Une méthode pour réduire les équations du quatrième degré à ceux du second. C'est la *méthode des indéterminées*. Il découvrit une règle pour trouver toutes les racines commensurables ou les diviseurs de tant de dimensions qu'on veut en supposer. Cette méthode a été simplifiée par *Newton* et par d'autres mathématiciens étrangers. *Léibnitz* enchérit encore sur ce qu'avoit découvert Newton; mais Descartes avoit ouvert la route, et d'ailleurs, l'objet de cette note regarde particulièrement les algébristes français. Un d'entr'eux, M. Rolle, inventa des règles pour trouver les racines rationnelles des équations, ou pour rapprocher celles qui sont irrationnelles. C'est ce qu'on nomme encore aujourd'hui la *méthode des cascades*, parce que dans les opérations qu'elle exige, on forme trois équations, dont chacune s'appelle *cascade*.

Tels sont les progrès que le dernier siècle a vu s'opérer dans cette route semée d'épines. Il y restoit un assez grand pas à faire. C'étoit de pouvoir reconnoître, dans les équations, le nombre des racines imaginaires qu'elles contiennent, sans être obligé de les résoudre.

Venons à la géométrie. Je ne rechercherai point à qui nous sommes redevables de cette science. Qu'elle soit née dans l'Égypte ou dans la Phrygie; que Thalès, plus de six cents ans avant l'ère chrétienne, ait su rendre guéable un fleuve pendant quelques heures, et l'ait

remis subitement dans son lit ordinaire; sorte de prodige opéré en faveur de l'armée de *Crésus* : que depuis Pythagore jusqu'à Euclide, la géométrie ait acquis plus ou moins d'éclat; que ce géomètre n'ait fait que rassembler ce qu'on savoit, ou ait beaucoup ajouté du sien dans les treize livres qu'il a écrit sur cette matière; qu'Archimède ait trouvé la plupart des choses qu'Euclide n'avoit fait qu'entrevoir, et que plusieurs géomètres postérieurs aient beaucoup ajouté aux découvertes d'Archimède; il n'en ait pas moins vrai que cette science fut ensuite négligée et même oubliée durant plusieurs siècles. Ce ne fut qu'au commencement du quinzième de notre ère, qu'elle parut sortir du tombeau. On se retrouva au même point où étoient restés les successeurs d'Archimède. On fit quelques pas en avant. Les logarithmes et les compas de proportion furent inventés ou perfectionnés par Juste Byrge, qui, de simple constructeur d'instrumens de mathématiques, devint très-habile mathématicien. Il ne publia point ses découvertes; mais Weper, qui prétendoit aussi avoir fait celle des logarithmes, la mit heureusement au jour. Elle fut perfectionnée ensuite, et par lui-même, et par deux de ses compatriotes, Henri Briggs et Henri Gellibrand. La Hollande et l'Italie fournissoient en même temps des hommes utiles à cette science. L'Allemagne vit paroître le fameux *Kepler*. Il introduisit l'usage de l'infini dans la géométrie, usage qui facilite beaucoup la solution des problèmes les plus embarrassans. Il fit encore d'autres découvertes non moins utiles.

Quant à la France, elle n'avoit point à gémir de sa stérilité. Dès le temps du renouvellement des sciences

elle avoit produit un Viète qui fut le restaurateur de l'algèbre et un des premiers renovateurs de la géométrie. Elle vit paroître aussi dès le commencement du dix-septième siècle, plus d'un génie heureux, à qui cette science dut son plus grand éclat : la Faille et Roberval se distinguèrent parmi quelques autres. Le premier détermina le centre de gravité du cercle et de l'ellipse. Le second résolut différens problêmes qui, jusqu'alors, n'avoient pas même été proposés. La plupart le furent par le conseiller Fermat qui, lui-même, en détermina plusieurs. Il imagina, entr'autres découvertes, une nouvelle méthode pour assigner le centre des conoïdes, c'est-à-dire, des solides engendrés par la révolution des courbes, qui naissent des sections du cône. La *Théorie de la Cycloïde* fut expliquée par le célèbre Pascal. Il avoit démontré, dès l'âge de seize ans, toute l'ancienne théorie des sections coniques, par le moyen d'une seule proposition. Il avoit trouvé, de plus, et la longueur des courses, et l'espace qu'elles renferment, et les solides qui en résultent. On sait que Pascal étoit né géomètre; il devina une partie de cette science, dans un âge où c'est beaucoup de retenir ce qui est le mieux enseigné.

Descartes qui lui-même ne dut qu'à ses propres réflexions ce qu'il savoit de géométrie, Descartes en recula beaucoup les limites. Toutes ses découvertes sont marquées au coin du génie. Il créoit plutôt qu'il n'imaginoit : c'est ainsi qu'entr'autres choses il établit la théorie des questions sur les grands et les moindres effets; celle des points d'inflexion; qu'il inventa de nouvelles courbes; qu'il en détermina la nature et les propriétés, et qu'il assujétit à une même construction

tous les problèmes du même genre. L'application qu'il fit de l'algèbre à la géométrie, facilita beaucoup ses opérations. Les problèmes les plus compliqués offrirent, par ce moyen, des solutions très-simples.

Passons à la mécanique, dont les essais ont sans doute précédé la géométrie, mais qui n'est devenue une science qu'avec son secours. L'homme n'est pas le plus fort des animaux, il est seulement le plus industrieux, et cette industrie lui procure les moyens de suppléer à sa foiblesse. Tel est l'objet de la mécanique; elle consiste dans la faculté d'augmenter l'effort d'une puissance. Architas qui, le premier, s'occupa de cette recherche, inventa la poulie et la vis, deux machines d'un usage très-opposé. Aristote, qui écrivit beaucoup sur la mécanique, n'inventa rien, et la définit mal. Elle fut dédaignée par Platon et ses sectateurs; mais Archimède la tira de l'oubli, ou plutôt lui donna un nouvel être; il joignit la pratique à la spéculation. L'histoire nous dit qu'il fut l'inventeur de plus de quarante machines, entr'autres de la vis sans fin et de la vis inclinée. On sait quels prodiges Archimède opéra au siége de Syracuse : il n'est pas possible que tout soit supposé. Personne n'a mieux connu la force et l'usage des leviers : avec leur combinaison et un point d'appui, il répondoit de soulever la terre.

Archimède eut quelques successeurs, mais il n'eut point de rivaux. On dut cependant à Ctésibius l'invention de la clepsidre, sorte d'horloge hydraulique qui marquoit les mois et les heures; à Héron, différentes applications du levier; à Philon de Bisance, peut-être quelques machines de guerre, ou du moins

un *Traité sur les Balistes et les Catapultes*. Il s'écoula ensuite un intervalle de plus de douze siècles, sans que la mécanique eût fait de nouveaux progrès; elle perdit même ce qu'elle avoit acquis: on ne la chercha plus que dans Aristote, où elle n'existoit pas. Il parut en Hollande, dans le seizième siècle, un Simon Stevin, qui rappela les principes de la bonne théorie, et fit quelques innovations dans la pratique. On cite, entr'autres machines, des charriots à voile qui rouloient avec beaucoup de vîtesse.

Galilée vint à l'appui de Stevin, et fit par lui-même une foule de découvertes, en particulier sur l'accélération des corps. Sa doctrine, à cet égard, fut attaquée par quelques adversaires, et défendue en France par Gassendi, Fermat et le père de Billy. Le père Sébastien fit plus, il inventa une machine, qui prouva, par l'expérience, l'opinion qu'il s'agissoit de défendre.

On retrouve encore ici notre illustre Descartes; il déterminoit les lois de la communication du mouvement, tandis qu'on disputoit sur celles du mouvement des corps. Le problême de Descartes ne fit pas moins de sensation que celui de Galilée; mais il ne fut point combattu. Mariote éclaircit la théorie de l'autre: elle avoit donné lieu à différentes recherches qui aboutirent à d'utiles découvertes; mais il s'agit principalement ici des progrès dont cette science est redevable aux mécaniciens français. Je laisse à l'écart les travaux des Borelli, des Wren, des Hughens et des Bernouilli; parmi d'autres inventions, Hughens s'attribuoit celle d'appliquer le ressort spiral pour régler les montres: ce ressort avoit été imaginé en France par l'abbé Hautefeuille:

celui-ci prétendit avoir été aussi le premier qui l'eût appliqué aux montres, chose assez vraisemblable. Cependant, Hughens lui disputa cet avantage; alors parut un concurrent, c'étoit Hook, célèbre mathématicien anglais; il revendiqua l'invention et l'application du ressort spiral; il motiva, autant qu'il le put, cette prétention; mais c'étoit un procès difficile à juger : la question resta indécise.

Le goût des machines prenoit de plus en plus faveur, Mariotte et Perrault en imaginèrent de plus d'une espèce en France. On parle encore de celle qu'inventa ce dernier pour exhausser les deux pierres immenses qui forment le fronton du Louvre. La Hire calcula la force des hommes et des chevaux : il appliqua la théorie de la mécanique aux arts. Amontons établit la théorie des frottemens. Parent et Camus la développèrent et l'étendirent.

---

*Chapitre II, Livre VIII, page* 317.

PLAISIRS DE LA COUR.

---

Louis xiv ne se contentoit pas d'être spectateur des fêtes, il aimoit à y figurer avec ses Courtisans; par-là elles devenoient plus animées, plus agréables à lui-même et au peuple. La Reine et le Cardinal tiroient une espèce de vanité des applaudissemens qu'excitoient toujours, quand il paroissoit en public, son grand air

et sa bonne grace. On donnoit des carrousels; on faisoit des cavalcades, des courses de bagues, dont le costume rappeloit le souvenir de l'ancienne chevalerie. Tout ce qu'il y avoit de plus galant à la Cour, superbement habillé et monté à l'avantage, passoit et repassoit sous le balcon des Dames. Elles contribuoient, par leur parure, à la beauté du spectacle, et y jetoient de l'intérêt, les sentimens secrets et les aventures auxquelles les devises des Chevaliers faisoient allusion.

On donnoit aussi fort souvent des bals, tantôt ouverts à tout le monde, tantôt donnés à quelques privilégiés. Pour enhardir le Roi, un peu timide avec les personnes qui ne lui étoient pas familières, la Reine y avoit laissé introduire une liberté étonnante pour ceux qui se rappeloient de la sévérité de l'étiquette sous Louis XIII et Richelieu, son Ministre. Mazarin, bien différent, comme s'il eut voulu faire excuser sa puissance, appeloit la gaieté auprès du trône, et y joignoit quelquefois une magnificence inconnue en France jusqu'à lui.

Mademoiselle rapporte : « Qu'après un repas aussi » délicatement qu'abondamment servi aux principales » personnes de la Cour, de ses appartemens richement » et élégamment décorés, il les fit passer dans une ga- » lerie pleine de bijoux, meubles, étoffes, et tout ce » qu'on peut s'imaginer de plus joli, qui vient de la » Chine, chandeliers de cristal, miroirs, tables, ca- » binets de toutes les manières, vaisselle d'argent, sen- » teurs, gants, rubans, éventails; il y en avoit pour » plus de cinq cents mille livres. »

Le Cardinal ne dit pas dans ce moment la destination; mais on sut, quelques jours après, qu'il en devoit faire

une loterie. Les billets furent distribués gratuitement aux personnes choisies entre les plus distinguées de la Cour, et chacun portoit son lot. Cette profusion, qui ne pouvoit être que la suite d'énormes déprédations, ne fut pas généralement applaudie; mais ceux qui avoient eu part au choix et Mademoiselle, qui en avoit fait exclure ceux qu'elle n'aimoit pas, trouvèrent que rien n'étoit plus galant, ni plus honorable.

---

## *Chapitre II, Livre VIII, page* 317.

### SUCCESSION DES MAÎTRESSES DU ROI.

---

Louis XIV eut beaucoup de maîtresses avant madame de Maintenon; on prétend même que la première fut madame de Beauvais, première femme-de-chambre de la Reine-Mère, qui, quoique borgnesse, eut les prémices de ses amours.

Il en eut depuis quantité qui n'ont point été connues. Bontemps, son premier valet-de-chambre, qui en avoit seul le secret, faisoit élever les enfans qui provenoit de ces amours, marioit les filles, auxquelles on donnoit vingt mille écus. Les garçons servoient dans les troupes.

Parmi celles-là il y a eu une demoiselle des Œuillets, fille d'une comédienne, qui fixa les amitiés du Roi pendant un temps assez considérable, pour qu'elle pût espérer de devenir maîtresse déclarée; mais le goût du Roi

changea, ce qui lui causa tant de chagrin, qu'elle en mourut d'une maladie de langueur.

Le Roi trouvoit la princesse de Soubise fort à son gré ; il donna beaucoup de fêtes qui parurent destinées pour elle ; mais la Princesse, plus fière que le Roi n'étoit grand, fut peu touchée de l'amour du Roi. Un jour, Louis XIV voulut pousser les choses trop loin avec elle, il en reçut un soufflet, duquel il fut très-piqué : il n'a pas moins estimé madame de Soubise, et lui en a donné des marques pendant toute sa vie.

Il y a une comédie imprimée en Hollande, sur les amours du Roi avec mademoiselle du Tron, dont on a fort peu connu le détail.

Cette demoiselle étoit belle, grande et bien faite, et fille de M. du Tron, parent de M. Bontemps, par sa femme qui, quoique fils d'un président du parlement de Rouen, avoit pris le parti de la guerre ; et est devenu brigadier.

Mademoiselle du Tron n'a jamais été mariée ; elle a passé sa vie à Paris, où elle a eu plusieurs aventures galantes : on prétend qu'elle vendoit ses faveurs bien cher.

Louis XIV eut beaucoup d'autres petites filles avec lesquelles il s'amusa; madame de la Vallière, fille d'honneur de Madame, a été la première maîtresse déclarée : elle a passé de cet état à celui de carmélite, et elle en a fait une sincère pénitence.

Madame la comtesse du Ludre lui a succédé.

Madame de Fontange l'a été ensuite; mais le règne de l'une et de l'autre a été de peu de durée; la première est morte pour avoir pris des remèdes pour faire passer

des dartres et des boutons, et l'on prétend que l'autre a été empoisonnée, étant grosse.

Madame de Montespan a pris sa place et a eu plusieurs enfans du Roi.

Enfin, madame de Maintenon l'a été presque jusqu'à sa mort; le Roi l'avoit épousée en secret, vers 1685.

Ce Prince étoit dans l'intention de ne rien faire pour ses enfans naturels, et d'éviter une postérité, il changea bien de sentiment dans la suite, et comme il n'y avoit point d'exemple qu'on eût légitimé des enfans qu'une femme mariée n'avoit point eus de son mari, le Roi en voulut faire un; et en faisant légitimer les enfans qu'il avoit de madame de Montespan, il fit plus.

M. le Prince de Longueville, amoureux de la maréchale de la Ferté, en avoit eu un fils : le Roi lui accorda des lettres pour le rendre légitime, dans lesquelles la mère ne fut point nommée, chose qui, jusqu'alors, étoit sans exemple, et contraire à tous les principes reçus.

Ces lettres furent néanmoins enregistrées au Parlement, elles ne faisoient que préparer à d'autres. Le Roi qui vouloit absolument qu'elles eussent le même sort, essayoit la magistrature. Aussi, quand il fut sûr de son fait, ce Prince en accorda de pareilles aux enfans qu'il avoit eu de madame de Montespan; il donna en même temps d'autres lettres pour les faire hériter les uns des autres.

Louis XIV a donné aussi à ses garçons légitimés, un rang qu'ils n'avoient point avant, qui est la séance au Parlement avant les Ducs et Pairs, et pour que la

chose fit moins de bruit, il commença par accorder le même rang à Vendôme.

Il fit plus pour ses deux fils, M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse: leur ayant accordé, par des titres publics, enregistrés dans tous les Parlemens, la qualité de Prince du Sang, il ajouta la faculté de succéder à la Souveraineté du Royaume, à l'extinction des branches légitimes de sa maison.

Si M. de Novion, premier Président, avoit vécu, il auroit vu par là que les Rois pouvoient faire des Princes avec du parchemin, quoiqu'il dit plaisamment au commencement des affaires des légitimés, que cela ne pouvoit être. Ce Magistrat, fatigué de toutes les lettres de duché-pairie, disoit que le Roi pouvoit faire des Ducs et Pairs tant qu'il voudroit, ce qui étoit le droit de sa couronne, mais que pour des Princes, il devoit les faire avec la Reine.

---

*Chapitre II, Livre VIII, page 421.*

ANATOMIE, CHIMIE, MÉTALLURGIE.

Nous continuons de jeter en note les détails scientifiques.

Une des plus tardives connoissances de l'homme, a été celle de sa propre construction. Les recherches de l'antiquité sur l'anatomie, ne hâtèrent que bien lentement ses progrès. Ceux dont elle fut redevable à Galien,

Galien, n'eurent pas même le pouvoir d'exciter l'émulation de ses successeurs. On cessa, en quelque sorte, de s'en occuper, jusque vers le milieu du seizième siècle. Alors quelques médecins de Paris, travaillèrent avec succès au rétablissement de cette science. Tels furent les Gontier Audernac, les Charles Étienne, les Jacques Sylvius. Le dernier imagina les noms, et découvrit la propriété de la plupart des muscles, des artères, des veines et des nerfs. Il comptoit parmi ses disciples des hommes de toutes les nations de l'Europe. Deux d'entr'eux, les célèbres Fallope et Vesale y répandirent les connoissances qu'ils tenoient de leur maître, et ajoutèrent beaucoup à ses découvertes. Mais on doit à l'italien Asellius celle des veines lactées, et à l'anglais Harvey, celle de la circulation du sang. Cette dernière découverte fut vivement combattue, comme il arrive à toutes les vérités de l'être dans leur origine.

Malgré tous ces progrès, il en restoit encore beaucoup à faire. On connoissoit les principaux ressorts de la machine; mais il en existe une infinité d'autres, tous extrêmement déliés, qu'on étoit bien éloigné de connoître. On regardoit simplement les substances des principaux viscères, comme une masse formée par une coagulation de liqueurs : les petits organes qui en dérivent et qui président aux fonctions les plus secrettes du corps humain, n'étoient ni aperçus ni même soupçonnés.

Les erreurs de l'École s'opposoient encore aux progrès de la physique animale, et en particulier aux conséquences qui pouvoient résulter d'une découverte aussi utile que l'étoit celle de la circulation du sang. La découverte des veines lactées devint elle-même inutile

jusqu'à celle du réservoir du chyle, faite sous le règne de Louis XIV, par Jean Pecquet : il dissipa toutes les fausses idées qu'on avoit sur l'usage du foie, sur le changement du chyle en sang, et démontra, à cet égard, le vrai procédé de la nature.

Ses leçons et son exemple influèrent sur les autres médecins de l'Europe. Bertholin, à Bâle, découvrit les vaisseaux lymphatiques et la route qu'ils suivent dans presque toutes les parties du corps humain. A Rome, le célèbre Malpighi développa la substance des viscères; il indiqua, à l'aide du microscope, tous les petits organes, ou composans, dont la nature sembloit vouloir se réserver le secret à elle seule.

A ces découvertes près, la plupart des autres parties de l'anatomie n'ont été perfectionnées qu'en France; la protection du feu Roi y contribua. On amena, par son ordre, dans ses États, les animaux les plus rares de toutes les parties du monde; on en fit des dissections, et elles fournirent aux médecins français tous les moyens de cultiver l'anatomie comparée. Il en résulta des lumières inconnues jusqu'alors : on donna de l'ordre et de l'enchaînement à toutes les parties de la science anatomique.

Elle commença à former un tout, au lieu qu'elle ne formoit auparavant qu'une certaine quantité de lambeaux épars. Jean Riolan le fils, se distingua par la netteté qu'il mit dans ses ouvrages sur cette matière. M. de Vieussens, auteur de la *Névrographie universelle*, mit l'anatomie du cerveau et des nerfs dans un jour tout nouveau, et qui ne laisse place à aucune obscurité. Duvernei et Littre perfectionnèrent l'ostéo-

logie, la myologie, et toutes les autres parties qui ne l'étoient pas encore.

C'est sur-tout au premier que la physique du corps humain doit toutes les lumières qu'il répandit dans ses leçons, et qu'il avoit puisées dans le livre de la nature. Feu M. Pourfour donna, en 1710, un nouveau système du cerveau, qui a pour objet l'entrelacement de plusieurs nerfs ou filets médullaires, qui portent de la moëlle alongée, et qui passent obliquement de l'épaisseur de l'une de ses portions latérales dans l'épaisseur de l'autre portion. Ce système fut accueilli, et valut à l'auteur une place à l'Académie des Sciences.

Tant de découvertes facilitèrent aux anatomistes de notre temps, les moyens de donner un corps complet d'anatomie.

On a dit de l'astronomie que c'étoit une fille très-sage, qui devoit son existence à une mère très-folle. On en peut dire autant de la chimie. Si la première dut ses progrès à la manie des astrologues, la seconde doit les siens à celle des alchimistes. L'homme est né pour courir après le merveilleux; rarement il le saisit; mais il peut faire dans sa route quelques découvertes utiles. C'est ce qui est arrivé aux Roger Bacon, aux Raimond Lulle, aux Basile Valentin, etc.; on trouve dans leurs écrits quelques notions sur les eaux fortes, sur l'antimoine, sur d'autres objets qui n'étoient pas celui de leurs recherches : on doit même plus regretter les découvertes qu'ils n'ont pas voulu faire que celles qu'ils ont tentées en vain. Un de leurs successeurs, Paracelse, qui vivoit dans le quinzième siècle, crut en avoir fait une encore plus merveilleuse, c'étoit, selon lui, la méde-

cine universelle; au moyen d'un seul secret, il se vantoit d'étendre la vie de l'homme jusqu'à plusieurs siècles. On aimoit sans doute à l'en croire; malheureusement, il mourut lui-même n'étant âgé que de quarante-huit ans; toutefois, sa mort prématurée ne fit pas plus de tort à son système sur l'art d'étendre la vie, que la pauvreté de certains alchimistes à celui qu'ils prétendoient avoir de changer le cuivre en or.

On continua de croire à l'*alkaest*, ou dissolvant universel, ainsi qu'à la transmutation réelle des métaux; on y joignit même la *magie;* c'est ainsi, du moins, qu'on appeloit la connoissance de certaines productions merveilleuses de la nature. Une des principales opérations de ces magiciens, consiste à ressusciter les plantes; mais le bien réel qui a résulté de ces tentatives, c'est la découverte des vertus d'une infinité de substances minérales et végétales; connoissance ignorée jusqu'alors. On distingua la nature des médicamens simples et les vertus spécifiques des médicamens composés. L'analyse des mixtes conduisit à la connoissance des corps, à celle des différens effets qui résultent de leurs principes combinés. En un mot, après être remonté aux premiers principes des substances, on en démêla les propriétés, on se mit en état de rendre raison des procédés qui ne s'exécutoient auparavant que par instinct ou par routine, et même de ceux qui jusqu'alors ne s'étoient pas exécutés.

La chimie, relative à la métallurgie, étoit la plus ancienne; mais elle fut long-temps un métier plutôt qu'une science. Elle fit, dans le dernier siècle, de grands progrès en Allemagne, parce que l'exploitation des mines y renouveloit plus souvent les expériences. Les

mines forment une partie des richesses de cette contrée, et l'intérêt fut toujours le grand mobile de l'industrie. Cependant, le règne de Louis XIV vit cette branche de la chimie s'étendre et se perfectionner en France, comme les autres. MM. Homberg et Lemery se distinguèrent en particulier par des essais qui furent autant de découvertes. Le premier étendit les siennes sur différentes végétations métalliques, sur le raffinage de l'argent, sur la vitrification de l'or au verre ardent, sur divers autres objets. On dut à M. Lemery un grand nombre de recherches sur la nature du fer, sa production, ses principes, plusieurs détonations chimiques, l'*étiops martial*, autrement nommé, la *poudre noire ;* enfin l'*arbre de Mars,* composé avec de la limaille de fer, par la dissolution du nitre. L'auteur fit présent de cette composition à l'Académie des Sciences.

On sait que la chimie est une branche de la physique expérimentale, et cette physique étoit restée jusqu'alors à son berceau. La chimie ne pouvoit donc avoir encore de théorie certaine. On avoit voulu former cette théorie avant que d'avoir fait assez d'expériences, avant que d'avoir sous les yeux un assez grand nombre de faits, dont on pût faire la comparaison et tirer les résultats : on expliquoit tout par le jeu des acides et des alkalis. On y substitua ensuite les cinq principes de Paracelse, qui sont, l'huile et le soufre, l'esprit et le mercure, le sel, la terre et le flègme. Telle étoit la doctrine des Glazer, des le Mort, des le Fevre, des Lemery (1).

(1) Ce ne fut qu'en 1712 que M. Geoffroi, de l'Académie des

*Chapitre II, Livre VIII, page 425.*

LE CONTRE ET LE POUR; *par JANUS QUILLET.*

CONTRE MAZARIN.

QUID quod adulatrix formas se vertet in omnes
Natio, servitio repens, magnatibus adstans,
Subdola, lucro inhians, si jusseris, ibit in orcum
Italus esuriens, crimen nec despuet ullum.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quodque magis mirere, alto quæ e culmine summi
Decidit imperii, Reges tamen edocet artem
Regnandi, instituitque novos gens victa tyrannos.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Regia majestas. . . . . . . . .
Imo alienigenis pravâ ratione regendam
Se tradit plerumque, suamque ingloria robur
Subjicit hospitibus longinquo è littore fusis.

Sciences, donna le jour à ces épaisses ténèbres. Il reconnut que tous les effets chimiques s'opéroient constamment suivant les lois de rapport ou d'affinité entre les différentes substances que la chimie met en action. De là il vit éclore une théorie lumineuse, dont il donna le détail dans une table où les caractères qui représentent les substances, sont inscrits dans le même rapport qu'elles ont entr'elles.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Scilicet indoctos animos, ignavaque Regum
Corda fovent pravâ sontes ratione ministri,
Utque suum servent regnum, regna omnia perdunt.

POUR MAZARIN.

Romuleum quandoque solum, quo semine divo
Turget adhuc, sæclis præclara exempla futuris
Parturit, ingentes animas; queis deditus orbis
Cedat et immensi volvatur machina mundi.
Sic qui hodiè nostris prælucet Julius oris,
Ausoniæ rutilans jubar et romana propago,
Scipiadæ quos ambo olim Fabiique invictos
Monstravere animos, uno de pectore promit.
Non illum frangit rabies pugnacis Iberi
Iraque fœta odiis. Non illætabilis orci
Spiritus, aut sævos in mutua vulnera gallos
Tisiphone exagitans : non atris tetra colubris
Invidia impavidum potuit convellere; diro
Quin sua dente secans incassum viscera rodit.
Quodque magis mirere, suos cum vindice dextrâ,
Conterere osores queat, his ignoscere lenis
Julius neadæque alto cum nomine Julì
Jungere mitem animum mansuetaque pectora gaudet.

## *Chapitre XX, Livre VIII, page* 438.

### CHRISTINE AVOIT-ELLE LE DROIT DE FAIRE METTRE A MORT MONALDESCHI?

Nous allons rapporter, sans les partager, les opinions très-extraordinaires de plusieurs jurisconsultes. On est étonné de trouver dans le nombre, le grand Leibnitz lui-même.

Ce coup hardi, dit Vigneul de Marville (1), de condamner et faire exécuter à mort *Monaldeschi*, gentilhomme *italien*, son domestique, donna lieu à plusieurs questions de droit; savoir : 1°. Si un Souverain, dans le royaume d'un autre Souverain, qui lui donne l'hospitalité, a droit de vie et de mort sur ses propres domestiques en cas de forfaits? 2°. Si ce Souverain peut faire mourir un criminel, son domestique, qui est un des sujets du Prince chez lequel il demeure, ou le sujet d'un Prince étranger? Et 3°. si un Prince qui a renoncé au sceptre et à la couronne, peut prétendre avoir encore, nonobstant son abdication, *jus gladii*, c'est-à-dire, le pouvoir légitime de faire exécuter à mort son

(1) Mélanges d'Histoire et de Littérature, tom. III, p. 309-311. Mélanges Historiques, p. 82, 83.

domestique pour sujet d'infidélité ou d'attentat à son honneur ou à sa personne?

Ces questions, qui ne sont pas moins curieuses qu'intéressantes, fourniroient matière à une ample discussion; mais comme elles ont été traitées par des hommes tres-savans dans le droit de la nature et des gens, et particulièrement par le célèbre Jean Tesmar, dans sa dissertation *Tribunal Principis Peregrinantis*, d'un Prince voyageant, où le cas de Monaldeschi est discuté à fond; nous en rapporterons seulement le précis.

C'est touchant la première question que Tesmar allègue le cas de Monaldeschi, rapportant en propres termes les repliques de Christine au confesseur, qui la prioit de prendre bien garde à ce qu'elle alloit faire exécuter, et si le Roi le trouveroit bon? Sur quoi (dit le père le Bel), la Reine me fit réponse *qu'elle avoit cette justice auprès de l'autel, et qu'elle prenoit Dieu à témoin si elle en vouloit à la personne de son domestique, et si elle n'avoit pas déposé toute haine, ne s'en prenant qu'à son crime et à sa trahison, qui n'auroit jamais de pareille, et qui touchoit tout le monde : outre qu'elle étoit maîtresse de ses volontés pour rendre et faire justice à ses domestiques en tous lieux et dans tous les temps, et qu'elle ne devoit répondre de ses actions qu'à Dieu seul.* Et plus bas : *Je supplie très-humblement V. M d'éviter que cette action (quoiqu'à l'égard de V. M., Madame, elle soit de toute justice), ne passe néanmoins dans l'esprit des hommes pour violente et pour précipitée : faites encore un acte généreux et de miséricorde envers ce pauvre homme, ou du moins mettez-*

*le entre les mains de la justice du Roi, et lui faites faire son procès dans les formes ; vous en aurez toute satisfaction, et conserverez, Madame, par ce moyen, le titre d'admirable, que vous portez en toutes vos actions parmi tous les hommes. — Quoi ! mon père,* me dit cette Reine, *moi en qui doit résider la justice absolue et souveraine sur mes sujets, me voir réduite à solliciter contre un traître domestique, du crime et de la perfidie duquel j'ai entre les mains les preuves écrites et signées de la sienne propre. Non, non, mon père, je le ferai savoir au Roi,* etc., etc., etc.

On voit, par ces réponses de la Reine, dit Tesmar, qu'elle en appelle courageusement au caractère de la Majesté absolue, comme à un bouclier impénétrable à toutes les objections que l'on pouvoit lui faire.

Après ceci, M. Tesmar se propose les difficultés qu'on peut former, comme celle-ci : « Que nul Roi ni Nation » souveraine ne souffrira patiemment qu'une puissance » étrangère exerce dans son territoire la juridiction » qui est comme la plus éclatante marque de la souve- » raineté; d'où il paroit s'en suivre qu'un Prince ou » Souverain qui se trouve dans le territoire d'un autre, » ne peut jouir de son droit, et est par conséquent sujet » du Souverain du lieu tout le temps qu'il y demeure. » De sorte que s'il commet quelque crime, non-seule- » ment il s'en rend responsable, mais aussi il en peut » justement être puni. »

A cela Tesmar répond : « Qu'un Souverain se trou- » vant, avec la permission d'un autre Souverain sur son » territoire, ne sauroit par là devenir son sujet; la

» raison en est que l'obéissance, qui constitue l'essen-
» tiel d'un sujet, ne sauroit avoir lieu ici, parce que
» l'intention de la devenir n'est pas à présumer dans
» la personne d'un Souverain étranger. Si le Souverain
» du pays vouloit regarder l'étranger comme son sujet
» on ne voit pas comment il pourroit le traiter d'égal à
» égal, de la manière que cela se fait en de telles ren-
» contres, et dont l'empereur Charles-Quint, à son
» passage par la France, est un exemple. »

2°. On ne sauroit soutenir, dit ensuite M. Tesmar,
« Qu'un tel Souverain peut être puni, car la punition
» suppose la violation des lois, celle-ci, l'obligation, et
» l'obligation présuppose la sujétion : or, aucune de
» ces qualités ne cadre avec la personne d'un Souverain.
» On dira en vain qu'un tel Prince peut commettre des
» crimes, et même des crimes de lèze-majesté contre
» les lois du pays ; mais en ce cas-là, le Prince étran-
» ger deviendroit l'ennemi du Prince territorial, et
» alors on a recours à une guerre et à la décision des
» armes, qui est l'unique tribunal de Souverain à Sou-
» verain. »

De même 3°. il seroit inutile de prétendre « Que pour
» faire des actes de juridiction, il faut qu'il y ait quelque
» territoire où il puisse se faire ; car, par exemple, la
» juridiction militaire dans une armée, se peut exer-
» cer hors du territoire de celui qui en est le maître. Il
» suffit qu'un Souverain ait admis un autre Souverain
» dans son territoire, pour que celui-ci y constitue en
» même temps une société toute séparée. C'est aussi sur
» ce fondement que tout Ambassadeur est censé de-
» meurer hors du territoire de celui où il réside, et

» par conséquent le Prince étranger ne peut être privé
» d'un droit en vertu duquel il est réputé Souverain.
» Le droit de vie et de mort sur ses domestiques en fait
» une partie, ceux-ci restent toujours sujets et mem-
» bres de son État, pour ainsi dire ambulatoire ou
» voyageant.»

4°. Par cette même raison « Les domestiques d'un tel
» Souverain voyageur, ne sont pas plus réputés sujets
» aux lois d'un État d'un autre Souverain ; mais s'ils
» commettent des crimes contre le Souverain du pays
» ou contre ses sujets, ils peuvent être punis comme
» ennemis et non comme sujets. »

5°. C'est tout autre chose « S'ils pèchent contre leur
» Maître ; le jugement et la punition doivent dépendre
» de lui, autrement il seroit fort incommode et dan-
» gereux, même au Maître, d'être obligé de les sou-
» mettre à la justice du Souverain du pays, ou de ses
» tribunaux, puisque non-seulement leur Souverain
» naturel perdroit par là un droit dont la perte lui
» ôteroit une partie de sa souveraineté. Mais aussi
» qu'un tel Souverain voyageur ne trouveroit guère de
» sûreté pour sa personne, ou courroit même grands
» risques de la part de ses propres domestiques, car, ou
» par haine contre lui, ou excités par d'autres mécon-
» tens, ils pourroient se servir de l'occasion d'attenter
» à sa vie, en cas qu'ils sussent que leur Souverain n'a
» ni un pouvoir ni un droit suffisant pour se venger
» lui-même, et qu'ils pussent espérer une entière im-
» punité dans le territoire d'un autre. »

6°. Ce qui suivra encore de cela « C'est que la dignité
» d'un Souverain voyageur seroit extrêmement avilie

» et exposée aux mépris des particuliers, s'il se trou-
» voit obligé de plaider sa cause devant le Souverain
» du pays ou devant ses tribunaux, contre ses sujets
» ou ses domestiques. La condition du Souverain ne se-
» roit alors en rien meilleure que celle d'un particu-
» lier. Si le Souverain étranger étoit obligé à produire
» contre le coupable devant une Cour étrangère, ses
» preuves de crime souvent commis en cachette ; si de
» tels secrets devoient être révélés, à quels dommages
» ne seroit pas exposé par-là son État, et à quelle con-
» fusion, et qui pis est, à quelle infamie ne seroit pas
» exposée la personne du Souverain même?

7°. » Bien que nous prétendions qu'une juridiction
» entière appartienne à notre Souverain voyageur sur
» ses domestiques, notre intention n'est pas pourtant
» qu'elle s'étende au-delà des sujets et des domestiques
» de sa suite, car pour ses autres sujets qui pourroient
» venir ou se trouveroient déjà établis dans ce pays-là,
» comme ils sont reçus sous la condition expresse ou
» tacite de reconnoître la juridiction du Seigneur ter-
» ritorial, en conséquence de la protection dont ils
» jouissent, ils sont en même-temps réputés sujets du
» Souverain du pays, durant le temps qu'ils demeurent
» dans ses États.

8°. » Enfin, nous voulons de même que notre Sou-
» verain voyageur, dans l'exercice de sa juridiction
» sur ses domestiques, use de deux précautions, sa-
» voir, que la punition ne se fasse que pour des cas
» bien graves et bien pressans, et en second lieu qu'elle
» se fasse sans éclat, puisqu'une punition qui se fait
» aux yeux du public devant servir d'exemple et de

» correction aux autres, demande ordinairement un
» territoire propre au Souverain. Il suffit donc, pour le
» Souverain voyageur, qu'il inflige la punition sans
» éclat, bien entendu que le crime soit avéré ou au
» moins qu'il y ait de fortes présomptions à la charge
» du coupable, et que pour prévenir ses mauvais des-
» seins, l'affaire ne souffre point de délais. »

« Et comme toutes ces précautions étoient exactement observées de la part de la reine Christine, dans le cas de Monaldeschi, nous croyons que les raisons ci-dessus alléguées auront suffisamment justifiée l'action de cette Princesse, et nous ne balançons pas de dire que jusque-là c'est avec autant de justice que de courage qu'elle a soutenu son droit de Souverain voyageur dans le pays d'un autre Souverain. »

« Il nous reste pourtant une autre question à examiner à son égard, savoir, si cette Reine, qui avoit renoncé au Sceptre et à la Couronne, a pu, nonobstant son abdication, jouir encore du pouvoir légitime de faire exécuter son domestique pour cause d'infidélité ou autres forfaits; car, à ce que nous venons de dire, ajoute Tesmar, on pourroit faire cette objection, qu'un Souverain qui a résigné sa souveraineté, n'en paroît avoir retenu que le nom, qui ne seroit alors qu'une ombre sans corps. Ce raisonnement est juste à l'égard d'un Souverain qui, par force, soit justement ou injustement, auroit résigné sa couronne, comme fit Childeric, Roi de France, à qui Pepin ôta la Couronne royale et donna la monacale par les mains des prêtres. »

« Il en est tout autrement de ceux qui, de plein gré et sans aucune contrainte, en font l'abdication, puisqu'ils

sont censés s'être réservés tacitement cette autorité souveraine. Or, si on doit juger par l'intention de la reine Christine, on ne peut douter qu'en résignant la Couronne, elle n'ait voulu retenir la splendeur royale et la juridiction sur ses domestiques. Comme une preuve de cela, on rapportera non-seulement qu'elle se sert actuellement du droit d'envoyer de sa propre part, des Ministres aux Princes souverains, mais qu'elle en entretient même en différentes Cours ; ce qu'elle ne pouvoit faire si elle ne jouissoit plus de la dignité royale. »

« Mais l'intention seule de celui qui a abdiqué, et le droit de fait d'envoyer des Ministres, pourroient encore laisser des doutes par rapport à l'exercice même de la puissance souveraine. Pour moi, dit Tesmar, je suis plus porté à défendre qu'à combattre cette action de Christine, en considération de la persuasion vraie ou erronée où elle étoit, que cette entière souveraineté sur ses domestiques lui appartenoit de droit. Au reste, le silence que le Roi de France garda sur l'exécution de Monaldeschi, paroît donner un grand poids à l'autorité de la Reine, car si ce Prince n'avoit pas regardé la Reine, malgré son abdication, dans un plus haut degré d'éminence, que celle d'une personne particulière, il n'eût pu ni voulu conniver à une action qui, d'ailleurs, donnoit une si grande atteinte aux droits de la souveraineté. »

« M. Tesmar finit sa dissertation par cette réflexion : que quelque tache d'iniquité qu'un censeur rigide puisse découvrir dans cette action, la sentence de Tacite la lavera. *Habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum*. Quand il s'agit de donner un grand

exemple, il faut s'élever au dessus des règles ordinaires de la justice. Cet exemple que fit la Reine, est sans doute grand; et par les circonstances qui l'ont accompagné, le droit d'un Souverain étranger dans le pays d'un autre Souverain, se trouve mieux affermi que par tous les exemples antérieurs qu'on en peut alléguer. »

Voilà ce que nous avons trouvé à propos de rapporter de cette dissertation de Tesmar; et voici ce qu'ont pensé, sur le même sujet, d'autres écrivains célèbres. Nous citerons en premier lieu M. Bynckershock, parce qu'en disant son sentiment sur l'exécution de Monaldeschi, il paroit trouver juste que la Cour de France fût mécontente de l'action de Christine, comme attentant à l'autorité et à la jurisdiction du Roi, quoique dans un autre endroit du même chapitre, en rapportant ces paroles de Christine pour sa défense: « Qu'elle étoit Reine » relevant de Dieu, et que quoiqu'elle fût sur les terres » de France, elle n'y étoit pas prisonnière, et ne laissoit pas d'avoir une autorité souveraine sur ses gens. » Ce même auteur approuve que la Cour de France ne poussât pas la chose plus loin, afin de suivre exactement une des règles les plus inviolables du droit des gens. Pour M. Barbeyrac, qui a illustré le traité de Bynckershock de bonnes remarques, il dit au contraire qu'il seroit bien difficile de décider par l'usage si les Princes qui, comme la Reine de Suède, ont renoncé à la Couronne, doivent après cela être regardés partout sur le même pied que quand ils la portoient. Leur condition en elle-même, dit-il, semble fort approcher de celle de simples particuliers, d'une naissance distinguée.

M.

M. de Wicquefort paroît assez incliner à ce sentiment de Barbeyrac, en disant : « Que le droit de la souve-
» raineté ne peut être réservé par celui qui abdique,
» renonce ou résigne, et qui, après l'abdication, la
» renonciation ou résignation, n'a plus d'affaires d'Etat
» à faire négocier....... Que si on veut bien avoir
» quelque considération pour les Ministres de la Reine
» Christine, c'est parce qu'elle possède un mérite et
» une grandeur d'ame dont elle n'a pu se défaire avec
» la couronne de Suède ; et quant à l'exécution de
» Monaldeschi, qu'elle a fait faire à Fontainebleau, je
» ne doute point, dit Wicquefort, que la Reine n'ait
» fait faire la justice, et je sais que les Souverains passent
» souvent par-dessus les formes. Je sais aussi que sans
» une très-forte raison d'Etat, ils ne doivent ni ne
» peuvent s'en dispenser ; et je ne crains pas d'ajouter
» qu'en cette rencontre, la Reine n'a pu agir en Sou-
» veraine. Je veux bien dire encore qu'une puissance
» légitime, quelqu'absolue qu'elle soit, si elle n'est
» despotique, ou pour parler plus intelligiblement,
» tout à fait tyrannique, ne se donne jamais cette éten-
» due, non plus qu'à sa juridiction, qui ne s'exerce
» jamais dans le territoire d'autrui. »

L'auteur des *Mélanges Historiques*, dit à ce sujet : «Si Grotius eût décidé cette question, il n'eût pas décidé
» en faveur de la reine Christine ; car il soutient dans son
» *Traité du Droit de la Guerre et de la Paix*, qu'un Roi
» qui quitte sa couronne, devient personne privée. Je
» suis persuadé, ajoute-t-il, que le roi de France y trouva
» à redire ; mais si d'un côté l'action lui parut nouvelle et
» hardie, d'un autre les flatteurs la lui firent regarder

» comme un exemple nécessaire pour démontrer aux
» infidèles que les sujets ne sont, à proprement parler,
» que des esclaves, et que les Rois sont maîtres de leur
» vie. On lit, continue-t-il, dans l'*Histoire de France*,
» que l'empereur Sigismond exerça des actes de souve-
» raineté dans la Capitale même de ce Royaume. Il prit
» séance au Parlement; il tint Tribunal durant l'au-
» dience, et il y créa un Chevalier. Sur quoi Mézeray dit
» que le Roi voulut bien qu'il tînt sa place dans le Par-
» lement; mais que cependant on ne trouva pas bon
» qu'il eût pris l'autorité d'y donner, par occasion, l'or-
» dre de Chevalier à un gentilhomme. « Que n'eût-on
» pas dit si Sigismond eût entrepris de faire quelque
» chose d'approchant de ce que fit la reine Christine? »

Mais l'illustre Léibnitz décide cette question d'une tout autre manière. Il dit, entr'autres raisons: « Que si
» un Prince ou un Etat souverain auquel un autre Prince
» envoie un Ministre ou un Ambassadeur, n'a nulle ju-
» ridiction sur les domestiques de ce Ministre; il faut
» que cette juridiction appartienne au Ministre ou au
» moins à son maître; d'où il s'ensuit que puisque cette
» juridiction sur les domestiques du Ministre qui réside
» dans le territoire d'un autre Prince, appartient au
» Prince qui le lui a envoyé, à plus forte raison, doit
» cette pleine juridiction sur ses domestiques apparte-
» nir au maître et au Souverain même, quand il se trouve
» sur les terres d'un autre Souverain. »

« Ce principe posé, Léibnitz justifie entièrement l'action de Christine. Tout ce qu'on peut, à son avis, reprocher à la Reine de Suède, c'est qu'elle ne respecta pas assez le lieu où elle fit faire l'exécution, c'est-à-

dire, la Maison royale de Fontainebleau; « encore, » ajoute-t-il, peut-on la disculper à cet égard, par la né» cessité où elle étoit de se dépêcher dans cette affaire. » Christine, dit-il, trouva Monaldeschi coupable de mort. » On peut sans peine juger que son crime étoit d'une na» ture à ne le pouvoir commodément soumettre à d'autres » juges; et il auroit été ridicule de prétendre de la Reine » qu'elle laissât une affaire comme celle-là au libre ar» bitre de quelqu'autre, ce qui ne pouvoit se faire sans » léser sa haute dignité. Si la Cour de France le trouva » mauvais, c'est qu'elle ne lui portoit plus cette même » affection, et que l'exécution se fit dans un palais du » Roi. »

« Après avoir considéré les diverses raisons de ces habiles gens, nous ne pouvons, dit notre auteur, qu'approuver les idées de Léibnitz. Il paroît même que les jurisconsultes de France ont été en ce temps-là du même sentiment; car, à ce que dit Marana, le jugement de cette action a été remis aux Docteurs de la loi civile, qui ont prononcé en faveur de la Reine: « Qu'étant Souveraine et » indépendante, et ayant permission du Roi de France, de » demeurer en ce Royaume, on ne pouvoit lui contester » les droits de la Souveraineté sur ses sujets, puisque » tous ceux qui sont à son service et à ses gages sont ré» putés tels, à la réserve de ceux qui sont sujets de l'Etat » où elle réside. » Mais, quelque fondé que ce jugement nous paroisse, par toutes ces considérations, nous allons rapporter d'autres circonstances qui en confirmeront la solidité. Celle-ci entr'autres est très-importante et très-digne d'attention. La reine Christine, avant d'abdiquer, se réserva non-seulement toutes les

immunités, libertés et indépendances dues à sa naissance, en vertu desquelles elle ne seroit responsable à qui que ce fût, de ses actions, à moins qu'elles ne tendissent au désavantage de la Suède; mais qu'aussi elle se réserva un pouvoir entier sur les domestiques de sa maison, pour les punir selon l'exigence des cas. Les sujets des terres de son appanage lui prêtèrent aussi serment de fidélité, sauf pourtant celui qui les lioit au Roi et au Royaume de Suède; et dans la formule de leur serment, ils promirent de se comporter envers la Reine Christine en fidèles sujets. D'où il semble s'ensuivre qu'ils pouvoient commettre le crime de lèze majesté contr'elle; qu'en outre elle nomma et constitua dans tous les pays de ses domaines, tels gouverneurs, intendans, juges, échevins et autres officiers suédois de nation, que bon lui sembla, et les déposa de leurs charges lorsqu'ils ne se comportoient pas dûment.

» Toutes ces royales prérogatives lui appartenoient donc de plein droit, puisqu'elle se les réserva expressément en résignant le pouvoir souverain à la Nation Suédoise où il résidoit radicalement. On ne sauroit non plus douter que les Etats du royaume de Suède qui les lui laissèrent, ne pussent aussi les lui accorder, et qu'elle pouvoit les conserver et les faire valoir. De plus, cela se passa en pleine Diète et en présence des Ministres des Cours étrangères qui, par conséquent, n'en ignorèrent rien, sans que pourtant aucun d'eux y ait formé la moindre difficulté et trouvé la moindre chose à redire. Sur ce fondement, non-seulement Christine, après son abdication et son départ de Suède, entretint des Ministres accrédités, et elle vouloit qu'ils

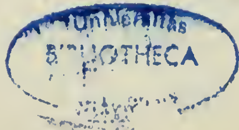
allassent de pair avec ceux des autres Puissances dans les Cours étrangères, qui les reconnurent sur ce pied-là, et les firent jouir des priviléges dus aux Ministres publics; mais aussi les Princes souverains lui envoyèrent des Ministres, même du premier rang, et par-tout où elle passa, elle fut reçue et traitée en Souveraine.

»Tous ces articles considérés ensemble ou séparément, sont manifestement des portions des droits et des immunités d'un Souverain : et il ne faut pas douter non plus que la reine Christine n'ait voulu être regardée comme jouissant, par droit de naissance, même après la résignation de sa couronne, des prérogatives d'un Souverain : elle a donné tant de marques de son intention à cet égard en plusieurs rencontres, et on n'en trouve aucune où personne le lui ait voulu disputer. Si le cas de Monaldeschi a été discuté problématiquement, c'est parce que cette action peut être appelée *unique au monde*, dans toutes ses circonstances. Il ne faut pas non plus s'arrêter au jugement vague qu'en ont porté des gens qui n'ont regardé que le fait sans examiner le droit. On ne leur dispute pas qu'il eût été plus séant à la Reine de dissimuler son ressentiment, vu que le monde est naturellement enclin à regarder les choses du mauvais côté; d'où il est aussi arrivé que l'on a blâmé cette action comme cruelle, et que l'on a tâché de diminuer par-là l'opinion que tout le monde avoit eue de la grandeur d'ame de cette Princesse. Plusieurs gens de la Nation française ont été les premiers à la blâmer là-dessus, comme ils l'avoient été peu auparavant à l'exalter de toute part. Ce qui les aura frappés le plus, aura apparemment été que ce funeste coup

arriva si près de là Cour et de la Capitale du Royaume (1). »

La voix de la nature, de l'humanité, de la raison, s'élève contre de pareilles subtilités; et ce seroit faire injure au bon sens que de les réfuter.

(1) Mém. de Christine.



# TABLE
## DES CHAPITRES
### Contenus dans ce Second Volume.

## LIVRE CINQUIÈME.

## LIVRE SIXIÈME.

## LIVRE SEPTIÈME.

## LIVRE HUITIÈME.

*Fin de la Table des Chapitres contenus dans ce Second Volume.*

